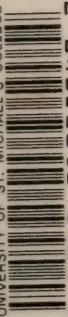


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE



3 1761 01925049 7



Outline of the great work to which the senses were
- sort of preparation, pp 38-40

The famous bet. p. 100. cfr. p. 255

Un roseau pensant p 195

Le cœur a ses raisons p. 259. cfr 263

Submission of reason to faith p. 95

Proof of existence of God 171.

Descartes' method - moral not metaphysical p 47.

Herat B. O. Heran



PENSÉES

DE

B. PASCAL

Si je savois quelque chose de Monsieur Je
suis en mesure de le savoir. Je suis

M. Charavay

Vos très humble & très affectueux
serviteur
B. Pascal

PENSÉES

DE

B. PASCAL

(Édition de 1670)



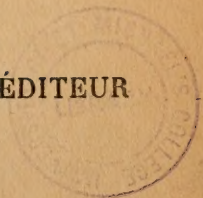
PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

—

Tous droits réservés.



NOTICE SUR BLAISE PASCAL

Blaise Pascal est né en 1623, à Clermont-Ferrand. Son père, président à la cour des aides de cette ville, vint s'établir à Paris dès 1626; ayant remarqué chez son fils, encore enfant, une disposition singulière pour les mathématiques, il refusa d'encourager ce penchant. Cependant Pascal, vers sa quatorzième année, trouva seul, en cachette, les trente-et-une premières propositions d'Euclide, dès lors son père n'essaya plus de s'opposer à sa vocation; à seize ans Pascal composa un Traité des sections coniques qui fit l'admiration des savants du temps.

En 1647, Pascal publie ses Expériences sur le vide; il les complète, en collaboration avec son beau-frère Périer, par des travaux de physique très importants qu'il explique dans le Traité de la pesanteur de la masse de l'air et le Traité de l'équilibre des liqueurs (1652).

L'année suivante, en traversant le pont de Neuilly, les chevaux de Pascal s'emballèrent et faillirent le précipiter dans la Seine, la commotion de cet accident fut si forte qu'elle changea complètement sa vie; il se réfugia près de ses amis de Port-Royal dont il devint le redoutable défenseur. En janvier 1656 parut la première lettre de Louis de Montalte à un provincial de ses amis et aux RR. PP. Jésuites sur la morale de ces Pères. Les Jésuites répondirent à cette lettre, et une polémique terrible s'engagea. Pascal écrivit dix-huit

lettres connues sous le nom de Provinciales qui furent condamnées et brûlées par le bourreau en 1657, ce qui ne les empêcha pas d'obtenir un succès considérable.

Malheureusement, Pascal, dont la santé était délicate, se condamnait à des privations et à une austérité incroyables, il ne put résister à un régime aussi rude et il mourut le 19 août 1662.

Dans ses dernières années il s'occupait de réunir les matériaux d'un grand ouvrage sur la religion, ces réflexions, jetées en courant, furent réunies par ses amis qui les publièrent en 1670, c'est ce qu'on appelle les Pensées de Pascal.

AVANT-PROPOS

Nous devons compte au lecteur des raisons qui nous ont fait choisir, pour cette réimpression des *Pensées* de Pascal, l'édition donnée par MM. de Port-Royal, en 1670.

Ces raisons sont de plusieurs sortes. Nous espérons qu'elles se dégageront d'un rapide examen auquel nous allons soumettre les éditions successives des *Pensées*, en nous aidant des travaux dont l'œuvre de Pascal a été l'objet, principalement de nos jours ¹.

1. Nous citerons en première ligne, les ouvrages suivants :

Des Pensées de Pascal. Rapport à l'Académie française, sur la nécessité d'une nouvelle édition de cet ouvrage, par V. Cousin. Paris, 1843, in-8. — *De Pascali, an vere scepticus fuerit, disputatio academica*, scripsit A. Thomas. Parisiis, Grapelet, 1844, in-8. — *Pensées, fragments et lettres de B. Pascal, publiés pour la première fois conformément aux manuscrits originaux, en grande partie inédits*, par P. Faugère. Paris, 1844, 2 vol. in-8. — *Lettres, opuscules et mémoires de M^{me} Périer et de Jacqueline, etc.*, Paris, 1845, in-8. — *Études sur Pascal*, par l'abbé Flottes. Montpellier et Paris, 1846, in-8. — *Fait inédit de la vie de Pascal. L'auteur des Provinciales et le chevalier de Méré*, par M. F. Collet. Paris, 1848, in-8. — *Blaise Pascal*, par M. V. Cousin. Paris, Pagnerre, 1849, gr. in-18. — *Pascal, sa vie et son caractère, ses écrits et son génie*, par M. l'abbé Maynard. Paris, 1850, 2 vol. in-8. — *Études sur Blaise Pascal*, par A. Vinet, 2^e édition. Paris, 1856, in-8. — *Port-Royal*, par Sainte-Beuve, 2^e édition. Paris, 1860, 5 vol. in-8. — *Pensées de Pascal, édition variorum, etc.*, par Ch. Louandre. Paris, 1866, gr. in-18. — *Pensées de Pascal publiées dans leur texte authentique, avec une introduction, des notes, etc.*, par E. Havet, 2^e édition du *Commentaire*. Paris, 1866, 2 vol. in-8, etc., etc.

I

Lorsque Pascal mourut, en 1662, après cette agonie de plusieurs années si admirablement racontée par sa sœur M^{me} Périer, la première pensée de sa famille et de ses amis dut être de recueillir ses *reliquia* pour les sauver de la dispersion et de l'oubli. L'on savait que, depuis plusieurs années, il préparait une apologie du Christianisme; un jour même il avait été amené à développer, devant quelques personnes, le plan projeté de son ouvrage, et ceux à qui il avait donné d'assister à cet entretien étaient encore sous le charme de sa parole. La préface de la première édition des *Pensées*, préface due au neveu de Pascal, l'abbé Étienne Périer, entre, sur ce sujet, dans des détails que nous nous bornerons à résumer. Après être parti de l'étude de l'homme, de sa grandeur et de sa misère, du désir et du besoin qu'il a de se connaître, et après avoir démontré l'inanité des diverses philosophies, Pascal avait amené ses auditeurs en face du peuple juif et du *livre* qui donne la clef de la destinée humaine par ces deux mots : chute et rédemption. Les preuves par les prophéties et les miracles, avec, pour couronnement, la démonstration de la vérité de l'Évangile, telles avaient été les grandes divisions de son discours et telles devaient être celles de son livre.

C'est à l'aide de souvenirs et de documents de ce genre que les amis de Pascal entreprirent de coordonner les nombreux matériaux manuscrits trouvés à son décès; mais il

dut s'écouler quelques années entre 1662 et l'accomplissement de leur projet. Les principaux d'entre eux, Arnauld et Nicole, étaient alors trop occupés aux affaires courantes du jansénisme pour pouvoir vaquer à un travail de cette nature, et, d'ailleurs, la publication qu'ils méditaient eût été, à ce moment-là, menacée de trop d'entraves. Ce ne fut qu'en octobre 1668, au début de cette courte période d'apaisement venue à la suite de la trêve ménagée par Clément IX et appelée par les contemporains la *Paix de l'Église*, que l'on songea sérieusement à réunir les notes de Pascal. MM. Arnauld, Nicole, de Tréville, Du Bois et Filleau de la Chaise, assistés du duc de Roannez, de l'oratorien Brienne et de la famille Périer représentée auprès d'eux par Étienne Périer, fils de madame Périer, l'auteur de la *Vie de Pascal*, se mirent à l'œuvre, non sans avoir hésité quelque temps sur le parti à prendre pour l'exécution du travail projeté. En effet, ainsi que le fait remarquer la préface déjà citée, il s'agissait de choisir entre plusieurs systèmes. Devait-on, par un respect religieux pour le texte original, donner purement et simplement les fragments recueillis dans l'ordre ou, pour mieux dire, dans le désordre de leur transcription? Devait-on, au contraire, se servir des matériaux laissés par Pascal, en se donnant carrière pour retrancher et ajouter, de manière à *suppléer en quelque sorte* (ce sont les expressions de la préface) *l'ouvrage qu'il voulait faire*? Le premier de ces systèmes fut vite abandonné; le second avait déjà reçu un commencement d'exécution lorsqu'on se résolut à adopter « une manière entre deux, » consistant à choisir les pensées les plus claires et les plus achevées et à les réunir par ordre de matières, en écartant les pensées « ou trop obscures, ou trop imparfaites. » Quant au plan de Pascal, celui du moins qui est indiqué par la tradition, il fut jugé inexécutable, d'une manière complète, avec les matériaux

dont on disposait, et des essais récents n'ont fait qu'affirmer à nouveau cette impossibilité.

Les documents recueillis par les écrivains dont nous avons déjà cité les travaux, entre autres une lettre de Brienne¹, donnent une idée assez nette des rôles à assigner à chacun de ceux qui figurèrent, à un titre quelconque, dans ce travail d'édition. L'on y voit, d'une part, la famille Périer moins préoccupée, peut-être, du respect du texte original que de la crainte d'un travail trop complet qui eût détourné la gloire de Pascal au profit de tel ou tel de ses arrangeurs²; d'autre part, le duc de Roannez, partisan du projet dont il a été parlé plus haut, consistant à se servir des notes recueillies pour la composition d'un ouvrage nouveau, et dont le dévouement à la mémoire de son ami se traduit par un zèle insatiable d'éclaircissements et de commentaires; enfin, au-dessus, comme modérateurs, Arnauld et Nicole, peu suspects d'engouement et peu soucieux de l'effet littéraire, mais préoccupés avant tout du désir d'assurer au livre le caractère d'édification voulu par l'auteur et de faire oublier les dissidences récentes effacées par la *Paix de l'Église*.

Là était, en effet, un des écueils de l'entreprise. Arnauld s'en explique ainsi dans la lettre suivante adressée à

1. Voir cette lettre dans Sainte-Beuve : *Port-Royal*, 2^e édition, t. III, p. 305.

2. Cette crainte est telle que Brienne se croit obligé (lettre citée) de rassurer M^{me} Périer : «...mais il est certain, dit-il, que s'il (Pascal) vivait encore, il souscrirait sans difficulté à tous ces petits *embellissements* et éclaircissements qu'on a donnés à ses pensées, et qu'il les aurait mises lui-même en cet état s'il avait vécu davantage et s'il avait eu le loisir de les repasser... C'est, Madame, ce qui a fait que je me suis rendu au sentiment de M. de Roannez, de M. Arnauld, de M. Nicole, de M. Du Bois et de M. de la Chaise qui tous conviennent d'une voix que les pensées de M. Pascal sont mieux qu'elles étaient... »

M. Périer : « ...J'espère que tout s'ajustera et que, hors quelques endroits qu'il sera absolument bon de changer, on les (Nicole et autres) fera convenir de laisser les autres comme ils sont. Mais souffrez, Monsieur, que je vous dise qu'il ne faut pas être si difficile ni si religieux à laisser un ouvrage comme il est sorti des mains de l'auteur, quand on le veut exposer à la censure publique; on ne saurait être trop *exact*, etc., etc.¹ ».

Nonobstant les difficultés résultant de la confusion des notes, en partie indéchiffrables, et malgré les tiraillements obligés de toute besogne en commun, ce travail fut assez vivement mené pour que le volume pût être imprimé avant la fin de 1669, et, comme il fallait un certain nombre d'*approbations*, soumis à divers prélats et docteurs. Lorsqu'il sortit de leurs mains, l'année 1670 était commencée; c'est donc à cette dernière date et avec la mention « Achevé d'imprimer le 2 janvier » que parut la première édition des *Pensées*².

L'on a cru longtemps qu'il y avait eu, cette année-là, trois

1. V. *Port-Royal*, par Sainte-Beuve, t. III, p. 310. Le mot *exact* doit s'entendre par rapport à l'orthodoxie.

2. Il existe à la bibliothèque de la rue de Richelieu (V. un article de M. de Sacy publié dans le *Bulletin du bibliophile* d'avril-mai 1852) un exemplaire des *Pensées*, à la date de 1669, qui ne contient ni *errata*, ni corrections dans le texte, ni l'*avertissement* en lettres italiques avant le premier chapitre, ni les *approbations*. Les exemplaires de 1670 ne sont probablement autre chose que ceux de 1669, complétés et munis d'un nouveau titre et des *cartons* exigés par les approbateurs. En effet, M. de Sacy parle (même article) d'un exemplaire de 1670, non cartonné, qui contient au commencement du chap. XX (*On ne connaît Dieu utilement que par Jésus-Christ*) une rédaction « J'admire avec quelle hardiesse quelques personnes, etc. » qui, d'après M. Havet (t. II, pp. 65-66 de son édition (dernière) des *Pensées*), se retrouve dans le seul exemplaire connu de 1669. Ce n'est pas, du reste, le seul carton qui ait été fait : il suffit pour s'en assurer d'examiner la marge intérieure des exemplaires de 1670 : il est visible que plusieurs feuillets ont été remplacés après coup.

éditions *princeps* que M. Faugère¹ jugeait avoir été simultanées, tandis que M. de Sacy² établissait un ordre de date résultant de leur contenu. Dans son opinion, la première édition était reconnaissable à un *errata* de dix lignes portant sur des points de style, presque de doctrine : par exemple : « ... contre sa raison », *correction* : « ... au-dessus de sa raison » ; la « foy », *ajoutez* : « parfaite », etc. Dans l'autre édition ces corrections avaient passé dans le texte et l'*errata* était purement typographique. Enfin, une dernière édition à la même date ne contenait d'*errata* d'aucun genre et était supposée n'en point avoir besoin. Le *Manuel de Brunet* avait consacré cette hypothèse bibliographique qui a été battue en brèche par la publication d'une note du catalogue de la vente Potier (1870). Il ressort de cette note qu'il n'y a eu qu'une édition originale des *Pensées*, en 1670. C'est celle au nom du libraire Desprez, contenant 365 pages, 41 feuillets préliminaires et 10 feuillets de table, et citée en premier lieu par M. de Sacy. Outre cette édition, le catalogue Potier indique à la date de 1670 : 1° une contrefaçon (365 pp., 36 ff. préliminaires et 11 ff. de table), reconnaissable à un fleuron mis à la place du chiffre de Desprez ; 2° une autre contrefaçon avec le chiffre de Desprez, mais mal imité et d'une mauvaise impression ; 3° une édition (prise par Brunet pour originale) de 40 feuillets préliminaires, 10 feuillets de table et 334 (lisez 358) pages de texte. Cette édition étant absolument semblable à celle qui porte sur le titre : 2° édition, la note que nous citons en conclut que c'est la deuxième édition avec les anciens titres.

Quoi qu'il en soit, le fait de ces éditions successives, origi-

1. Tome I, page xix.

2. *Bulletin du bibliophile*, numéro de février 1852.

nales ou contrefaites, atteste quel fut le succès du livre. Il fut réimprimé encore dans la même année, comme nous venons de le dire, sous l'indication de deuxième édition. L'identité de texte entre cette édition et celle indiquée en 3^e par le catalogue Potier, a donné à penser à Sainte-Beuve que la deuxième édition avait été faite avec les exemplaires de la première pourvus d'un nouveau titre. Suivant cet écrivain, qui renvoie¹ à une lettre d'Arnauld à M. Périer, du 23 mars 1670, le libraire Desprez, pour couper court au désir exprimé par l'archevêque de Paris, M. de Péréfixe, de voir joindre à la deuxième édition l'attestation de M. Beurrier, curé de Saint-Étienne du Mont, relative à une rétractation des doctrines jansénistes que Pascal aurait faite en mourant, se serait hâté de transformer, de cette manière, la première édition en deuxième. Cette hypothèse semble difficile à admettre si, comme nous le croyons, le catalogue Potier a donné le dernier mot de la bibliographie des *Pensées*.

L'année suivante (1671) parut la *troisième édition*, sans changements dans le texte.

En 1678, nouvelle édition (*quatrième*), également chez Desprez. Outre plusieurs pensées nouvelles, cette édition contenait un opuscule de Pascal : *Qu'il y a des démonstrations d'une autre espèce et aussi certaines que celles de la géométrie*, etc., et deux *Discours sur les Pensées de Pascal et sur les preuves des livres de Moïse*, par Filleau de la Chaise, sous le pseudonyme de Du Bois de la Cour. Ces trois additions avaient du reste paru séparément en 1672². Le privi-

1. *Port-Royal*, 2^e édition, t. III, p. 319.

2. Et non pas seulement les deux *discours* de Filleau de la Chaise, comme il est dit dans le *Manuel* de Brunet, art. *Pascal*. On trouvera dans ce dernier ouvrage la bibliographie des éditions de Hollande qui ne sont que des réimpressions textuelles de celles de Paris.

lège de cette édition de 1678 fait mention de « la vie dudit sieur Pascal » que l'on se proposait de joindre au volume ; mais la question qui avait déjà été soulevée en 1670, entre Desprez et M. de Péréfixe, en fit ajourner la publication. Dans l'intervalle de 1670 à 1678, M. Beurrier avait retiré l'attestation dont nous avons parlé plus haut, et le parti voulait que cette nouvelle déclaration fût mise avec commentaires, sous les yeux du public. Il n'y allait pas moins que de la suppression possible du livre, aussi se décida-t-on à garder encore le récit de M^{me} Périer, qui parut seulement dans l'édition de 1687 ¹ (*Paris, chez Desprez, et Lyon, chez Roux*), faite sur celle de 1678.

II

De nouvelles réimpressions des *Pensées* furent publiées en 1700, 1714 et 1715 ². Jusque-là l'on s'était contenté, si l'on en excepte quelques additions de 1678, du choix fait par MM. de Port-Royal dans les papiers de Pascal ; mais, parmi les éditeurs de 1670, quelques-uns avaient gardé copie de tout ou partie des pensées rejetées à cause de leur obscurité ou de leur imperfection. Une lettre déjà citée de l'oratorien Brienne fait mention d'un recueil de ce genre. Il dut

1. Cette *Vie* avait déjà été publiée à Amsterdam, dès 1684, en tête d'une édition Wolfgang et séparément (*V. Lettres, opuscules de M^{me} Périer*, etc., publiés par M. Faugère, Paris, 1845).

2. La *France littéraire* de Quérard ne cite que l'édition de 1715.

en exister plus d'un à l'usage des *fidèles* : aussi voit-on en 1727, l'évêque de Montpellier, Colbert, dans une lettre (3^o) à M. de Soissons, publier plusieurs *pensées sur les miracles*, jusqu'alors inédites. En 1728, le P. Des Molets, bibliothécaire de l'Oratoire, dans ses *Mélanges de littérature et d'histoire*¹, mit également au jour, outre l'*Entretien avec M. de Sacy* et les fragments de l'*Art de persuader* et de l'*Amour-propre*, une *Suite des Pensées*, etc., qu'il annonça avoir été extraite d'un manuscrit de l'abbé Ét. Périer, manuscrit dont la trace, dit M. Faugère², est aujourd'hui perdue. Enfin de nouveaux fragments parurent dans l'édition donnée en 1776 par Condorcet, et réimprimée en 1778 avec des *Remarques* de Voltaire³.

Cette édition a, dans l'histoire des *Pensées*, toute l'importance d'une réaction. Jusqu'à ce moment nous avons vu les éditeurs de Pascal s'inspirer, dans la mesure de leurs forces, de l'esprit qui avait présidé à la composition du livre. Avec Condorcet et Voltaire il n'en va plus de même. Nous assistons à la lutte de l'esprit philosophique contre l'esprit de foi. De cette lutte sort une édition tronquée, que Chateaubriand a caractérisée ainsi : « On croit voir, dit-il, les ruines de Palmyre, restes superbes du génie et du temps, au pied desquelles l'Arabe du désert a bâti sa misérable hutte⁴. »

Les divers ouvrages de Pascal avaient été jusqu'alors publiés et réimprimés séparément. Un an après l'édition des

1. Tome V.

2. Tome I, page xxvii.

3. Voltaire avait toute sa vie médité, si ce mot ne jure pas, de se prendre à Pascal. Ses premières *Remarques* datent de 1734. Voir également plusieurs passages de sa *Correspondance* et de ses œuvres légères (*Micromégas*, etc.).

4. *Génie du Christianisme*, 3^e partie, livre II, chap. vi.

Pensées avec les Remarques de Voltaire, c'est-à-dire en 1779, l'abbé Bossut entreprit de réunir les *Œuvres complètes* (Paris sous la rubrique de *La Haye*, 5 vol. in-8). Tout ce qui avait été publié des *Pensées* depuis 1670 jusqu'à 1778, c'est-à-dire le texte de Port-Royal avec les additions de 1678, celles de l'évêque de Montpellier, du P. des Molets, de Conдорcet et quelques fragments nouveaux empruntés à des copies manuscrites des notes de Pascal, tout cela formait un volume de la nouvelle édition, où l'on adopta, sans modifications sensibles, le texte des précédents éditeurs. Le travail de Bossut se borna à une nouvelle classification des *Pensées* en deux parties : *Pensées qui se rapportent à la philosophie, à la morale, etc.*, et *Pensées immédiatement relatives à la religion*, classification d'une valeur contestable en ce qu'elle mettait à néant le plan présumé de Pascal, et n'ayant même pas le mérite d'une exécution irréprochable. Bossut commit en outre la faute, qui lui est vivement reprochée par Cousin¹, d'intercaler dans son recueil des *Pensées* des extraits des conversations de Pascal qui n'eussent été à leur place que dans un *Ana.*

Le travail de Bossut n'en fut pas moins adopté comme définitif dans toutes les éditions qui suivirent. Celle donnée en 1783 (et 1787) par le P. André, ex-oratorien et ancien bibliothécaire de d'Aguesseau, ne fut qu'une reproduction de Bossut avec retour à l'ancien ordre de matière établi par Port-Royal. De notre temps, les éditions Renouard (1803 et 1812) et Lefèvre (1819 et 1826), ou Didot (1843 et 1866), n'ont fait également que reproduire le texte de Bossut, avec additions de quelques paragraphes nouveaux. Il en est de même, sauf quelques suppressions, de l'édition Frantin (*Dijon* 1835),

¹ *Des Pensées, etc.*, 1843, p. 40 et suiv.

dont le mérite consiste dans les efforts tentés pour restituer le plan de l'auteur.

III

Nous voici arrivé, dans l'historique du livre de Pascal, à la date la plus importante après celle de sa publication. Je veux parler du manifeste lancé, en 1842, contre toutes les éditions publiées jusqu'alors des *Pensées* « par l'un des plus grands esprits de ces temps-ci, promoteur et agitateur en toute carrière (c'est nommer M. Cousin) ¹. » Il serait injuste de ne pas tenir compte à l'écrivain dont nous venons d'emprunter le langage de la part qui lui revient dans cet éclat. Sainte-Beuve, dans des conférences données à Lausanne en 1837, et ultérieurement par la publication des deux premiers volumes de *Port-Royal*, venait d'évoquer, avec la puissance de pénétration qui lui est propre, toute cette période de l'histoire théologique et littéraire du xvii^e siècle, lorsque Cousin fit *irruption* ² dans la cause. Par un rapport lu à l'Académie en 1842, il signala avec « une plénitude de langage au niveau des hauteurs du grand siècle ³ » de nombreuses différences relevées par lui entre le manuscrit des *Pensées* conservé à la Bibliothèque Royale et le texte des diverses éditions. Altérations, suppressions, déplacements arbitraires et inintelligents des éléments du livre fournis par

1. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, préface du tome III.

2. *Id.*, *ibid.*

3. *Id.*, *ibid.*

le manuscrit, tels étaient les principaux griefs énumérés dans ce rapport, qui après avoir paru dans le *Journal des Savants* (avril-novembre 1842), fut publié en volume en 1843 et réimprimé en 1844¹.

La nouvelle édition que Cousin semblait appeler de ses vœux fut donnée en 1844 par M. Faugère, en deux volumes in-8^o reproduisant, sous le titre de *Fragments, pensées et lettres*, tous les matériaux manuscrits des *Pensées* trouvés dans divers recueils dont l'introduction de M. Faugère donne l'historique et la description, et sans autre changement que celui de l'orthographe ancienne en moderne. Nous reviendrons sur la valeur de cette édition. Constatons, avant tout, qu'elle était un très réel service rendu aux lettres, en ce qu'elle mettait à la portée de tous des textes doublement défendus jusque-là par les difficultés qu'offrait leur lecture et par leur classement dans les dépôts officiels. Un suffrage lui a manqué pourtant, celui de Cousin. Il faut lire dans l'ouvrage de M. l'abbé Maynard² le récit intéressant de cette querelle littéraire. Cousin a reproché ou fait reprocher à M. Faugère de lui avoir *dérobé* les principes de critique contenus dans son *Rapport*, pour en faire une application inintelligente. Il lui a reproché également d'avoir « réimprimé à grand bruit des pièces ayant déjà vu le jour ». La cause de cette irritation serait, croyons-nous, facile à trouver. M. Faugère a peut-être trop perdu de vue que l'illustre professeur avait dans son *Rapport*, avec l'autorité de

1. S'il fallait en croire la brochure de P. Leroux : *De la mutilation d'un écrit posthume de Théodore Jouffroy, etc.*, Paris, 1843, Cousin se serait rendu coupable envers ce philosophe des procédés qu'il reproche si vivement à Port-Royal, au sujet du texte de Pascal.

2. *Paris, Andrieux*.

3. *Pascal, sa vie, etc.*, t. III, p. 124 et suiv.

son talent, non seulement donné l'idée de la nouvelle édition, mais même tracé en quelque sorte la voie qu'elle a suivie. Au lieu de dire à Cousin comme Dante à Virgile :

Tu duca, tu signore e tu maestro,

M. Faugère a passé trop rapidement dans son introduction sur le travail du grand écrivain qu'il s'est contenté de désigner ainsi : « un brillant critique ». En admettant que tel doive être le langage de la postérité, c'était, on en conviendra, anticiper un peu trop sur ses droits. Cette désignation, plus une note indignée dans laquelle M. Faugère, sans tenir compte des entraînements de la plume, reproche vivement à Cousin d'avoir calomnié Pascal en le représentant comme ayant été en proie à *un scepticisme désolé*, à *une dévotion ridicule et convulsive*, voilà tous les hommages rendus à l'initiative du *Rapport* et les causes évidentes de l'humeur de Cousin. Est-ce à dire que les reproches de ce dernier soient absolument sans fondement ? Il faut distinguer. Mettons d'abord de côté les appréciations personnelles de l'éditeur, qui pourraient être contestées, telles que celle qui fait du père de Pascal un sceptique, malgré les affirmations contraires de M^{me} Périer¹ : l'édition Faugère a pour elle d'être, comme nous l'avons dit, une reproduction littérale, sauf l'orthographe, des matériaux laissés par Pascal, *une photographie de ses petits papiers* (le mot est de M. de Sacy)² à l'usage des lecteurs ignorants en paléographie ou empê-

1. V. l'abbé Flottes, *Études sur Pascal*, 1846, et les *Mémoires de Du Fossé*, Utrecht, 1739.

2. *Journal des Débats* de 1866, à propos de la nouvelle édition Havet en 2 volumes.

chés de recourir au manuscrit. Hors de là, cette édition laisse, il faut bien le dire, à désirer. Pas plus que ses devanciers, M. Faugère n'a réussi à restituer le plan de Pascal. Celui qu'il a adopté est-il plus heureux ? Que de fragments rangés sous un titre qui figureraient aussi bien, sinon mieux, dans un autre chapitre ! Ce désordre s'accroît d'autant plus que, dans son zèle d'éditeur, M. Faugère a tout ramassé. Pensées inachevées, interrompues, condamnées à disparaître, comme l'attestent des barres tracées par la main de Pascal, et pis que cela, des objections qui attendaient la réponse¹, tout a été entassé, sans que le lecteur soit mis en garde, dans l'édition de 1844. Jamais l'épigraphe choisie par Port-Royal : *Pendent opera interrupta*, n'avait été mieux en situation. « Quelquefois, dit M. l'abbé Maynard², l'attention se divise tellement, au milieu de tous ces débris sans ordre, que ce devient un supplice et que, de fatigue, on se surprend à sauter plusieurs pages. » Quand au fait d'avoir pris pour inédit tel ou tel fragment déjà imprimé dans le *Recueil d'Utrecht*³, la mauvaise humeur de Cousin pouvait seule y attacher quelque importance.

Quoi qu'il en soit, le texte de M. Faugère a été adopté par M. E. Havet dans l'édition avec commentaire qu'il a donnée en 1852 (réimprimée, avec quelques changements, en 2 vol., en 1866). Averti par les tentatives infructueuses des précédents éditeurs, M. Havet a renoncé à restituer le plan de Pascal. Suivant lui, « l'ordre véritable des fragments est

1. « Improvisations d'un esprit très soudain mais profondément préoccupé, qui se propose à tout moment des objections, sans avoir le temps d'y répondre, et sans savoir s'il y répondra. » Ch. Nodier (*Bulletin du Bibliophile* de 1843) cité par l'abbé Flottes, *Études*, etc., 1846.

2. Tome II, p. 104.

3. 1740, in-42.

impossible à retrouver, par une raison souveraine qui est que cet ordre n'a jamais existé, même dans l'esprit de l'auteur¹. » Comme il fallait une distribution quelconque, le nouvel éditeur a adopté celle de Bossut, par égard pour les habitudes du public, tout en faisant disparaître la grande division en *Pensées philosophiques* et *Pensées religieuses*, division qui jurait avec ce que nous savons du plan de Pascal, et en séparant des *Pensées*, comme M. Faugère, du reste, ce qui appartient aux *Opuscules* ou aux *Lettres*. Grâce à l'adoption de l'ordre de Bossut aussi bien qu'au rejet des pensées trop manifestement inachevées, l'édition de M. Havet présente, au point de vue de la clarté, une supériorité incontestable sur l'édition Faugère. Le commentaire, souvent ingénieux et toujours savant, qui est joint au texte, achève de porter la lumière dans les demi-jours de Pascal ; mais ce commentaire n'est, à bien prendre, qu'une respectueuse et sympathique réfutation. L'admiration pour l'écrivain voile mal ou ne voile pas du tout une absolue différence de point de vue, différence telle qu'on se demande s'il n'aurait pas mieux valu, malgré tout le talent déployé par M. Havet, que ce travail n'eût pas été entrepris. On souffre à s'imaginer Pascal ayant conscience des interprétations modernes de sa pensée. « J'ai souvent pensé, dit Sainte-Beuve², combien Pascal aurait souri de pitié et d'ironie s'il avait pu voir comment le livre tout d'édification et de guérison intérieure qu'il méditait était venu, deux siècles après, en se dispersant en feuilles légères, à partager seulement les curiosités oisives pour un intérêt littéraire et philoso-

1. Éd. Havet, 1866, t. I, p. xcix.

2. *Portraits contemporains*, t. III, sur l'édition des *Pensées* de M. Faugère, 1844.

phique si loin du but réel. » Et que fut devenu sur les lèvres de Pascal ce *sourire de pitié et d'ironie* en présence non plus de discussions littéraires ou philosophiques ayant son livre pour objet, mais de la négation la plus absolue de sa croyance ? Que dire également de cette thèse, devenue banale, qui consiste à le présenter comme sceptique, lui dont toute la vie est un acte de foi plus ou moins bien dirigée ? Et, chose curieuse, c'est dans un livre où il se proposait de démontrer la vérité du christianisme que l'on puise cette accusation de scepticisme. Singulier sceptique que celui qui entreprend un tel ouvrage¹ ! Nous préférerions, à tout prendre, l'hypothèse de Condorcet et du docteur Lélut², hypothèse qui a au moins le mérite de la logique : Pascal fou ! Il y a longtemps, du reste, que saint Paul avait dit : *Nos stulti !*

L'ordre adopté par M. Havet a été suivi dans l'édition publiée en 1838 par M. Lahure, et, avec quelques modifications, dans celle de M. Louandre (*Paris, Charpentier* 1866), qu'il eut été injuste de passer sous silence. Nous devons également une mention toute spéciale à l'édition publiée (1873) à Tours, par le libraire Mame. Cette édition, qui est due aux soins de M. l'abbé V. Rocher, a été faite avec le texte publié par M. Faugère, et se distingue particulièrement par une tentative de classification des *Pensées* suivant le plan indiqué dans la préface de l'abbé Périer, et par des notes théologiques qui prêtent à cette publication une valeur doctrinale, qui manquait aux précédentes éditions. Les indi-

1. Contre cette accusation de scepticisme il faut lire d'éloquentes considérations de M. Vinet, p. 257 et suiv. de ses *Études*, etc., édit. de 1856.

2. *De l'amulette de Pascal, étude sur les rapports de la santé de ce grand homme à son génie*. Paris, 1846, in-8.

cations données par l'abbé Périer, sont tellement sommaires, que l'on ne s'étonnera pas si le nouvel éditeur a dû forcément user de beaucoup d'arbitraire dans le classement des matières. Quant aux notes, en se plaçant au point de vue de l'*exactitude* (pour nous servir du terme d'Arnauld cité plus haut), elles étaient nécessaires du moment que l'on rompait avec les sages tempéraments apportés à la version originale par les éditeurs de 1670.

IV

Un écrivain que nous avons déjà eu occasion de citer dans le cours de cette notice, et dont le savoir et le goût font autorité dans les questions qui touchent à la littérature du xvii^e siècle, M. de Sacy, a, si nous avons bonne mémoire, déclaré s'en tenir, en fait d'éditions des *Pensées*, à celle de Port-Royal¹. Avant M. de Sacy, l'on s'était contenté de plaider, en faveur de Port-Royal, les circonstances atténuantes. Dans ses *Portraits contemporains*², Sainte-Beuve s'était exprimé ainsi, en parlant des premiers éditeurs : « Il y aurait beaucoup à dire en leur faveur, à leur décharge et à titre de *circonstances très atténuantes*. On le sait, la *Paix de l'Église* venait d'être conclue ; les Arnauld, les Nicole, les Sacy, sortaient à peine de la retraite ou de la prison. On leur propose de s'occuper des papiers de Pascal mort depuis

1. *Journal des Débats*, art. cité.

2. Tome III, page 349 (édition gr. in-48).

quelques années, et d'en tirer quelque chose d'utile, d'édifiant, de digne d'être offert à l'Église d'alors et aux fidèles, un volume enfin qui puisse être montré aux amis et aux ennemis. On forme un comité d'amis ; le duc de Roannez est le plus zélé pour la mémoire de son cher Pascal, mais il ne prend rien sur lui, quoiqu'on ait pu dire¹, et c'est M. Arnauld, c'est M. Nicole et autres experts qui tiennent le dé. La famille Périer était bien d'avis de retrancher, de modifier le moins possible : l'intérêt de famille se trouvait d'accord en ce cas avec l'intérêt littéraire (ce qui est rare) ; mais il y avait d'autre part des considérations puissantes, invincibles : les approbateurs à satisfaire, l'archevêque à ménager, la *Paix de l'Église* à respecter loyalement. C'est merveille, en vérité, qu'entre tous ces écueils, en présence de cette masse de papiers très peu lisibles, de ces pensées souvent incohérentes, souvent scabreuses, on ait, du premier coup, tiré *un petit volume si net, si lumineux, si complet d'apparence*, et qui, même avec une ou deux bévues (pour ne rien celer), triompha si incontestablement auprès de tous. On a beau dire, après coup, sur l'exactitude littéraire, il y avait ici une question de fidélité bien autrement grave et qui dominait tout, et cette fidélité fut respectée des premiers éditeurs. Oui, l'esprit qui présida à cette première édition fut, je ne crains pas de le proclamer (et tout ce qui s'est passé à l'occasion de la dernière vient assez hautement à l'appui), fut, dis-je, un esprit de discrétion, de respect, de ménagement et d'édification pour les lecteurs, etc. » Sainte-Beuve ajoute un peu plus loin : « J'ai peine à me figurer, je

1. Ceci est à l'adresse de Cousin qui, dans son *Rapport*, s'efforce de mettre à l'abri du reproche Arnauld et les autres docteurs et de rejeter sur le duc de Roannez toutes les erreurs qui ont pu être commises.

l'avoue, l'édition d'aujourd'hui (Faugère) si excellente philologiquement, si bien telle que nous la réclamons, avec ses phrases saccadées, interrompues et ce jet de la pensée à tout moment brisé, j'ai peine à me la figurer naissant en janvier 1670, en cette époque régulière, respectueuse et qui n'avait pas pour habitude de saisir et d'admirer ainsi ses grands hommes dans leur déshabillé, ses grands écrivains jusque dans leurs ratures. Ce n'eût été, à simple vue, qu'un cri universel de réprobation, un long sifflet, si on l'avait osé : « Mais, quoi ? aurait-on dit de toutes parts à « MM. Arnauld et Nicole, quoi ? se peut-il que vous ayez « permis une telle *profanation* du nom et de la mémoire de « votre ami ? etc. »

Tel dut être, en effet, le raisonnement des amis de Pascal, celui qui inspirait à Brienne la lettre adressée à M^{me} Périer et que nous avons citée plus haut. Rappelons aussi qu'il n'y avait pas seulement dans leur fait une question de convenances littéraires et religieuses. Le *parti* était trop surveillé pour se risquer autrement qu'à bon escient ; nous avons vu Arnauld toucher cette corde dans une lettre à M^{me} Périer. Tout se réunit donc pour innocenter Port-Royal. Il reste à examiner si son édition, bonne pour le temps, a perdu pour le nôtre toute espèce de valeur. Écartons d'abord la question du plan primitif à ressaisir, puisque tous les éditeurs ont passé à côté, et que même M. Havet, juge si compétent, a nié jusqu'à son existence. Si l'on nous accorde cette impossibilité de reconstruire les divisions du livre, que deviennent, du même coup, les reproches d'interversion de tels ou tels chapitres, de tels ou tels fragments de chapitres ? Sous ce rapport, et sans entrer dans les détails de l'*accusation*, que l'on veuille bien comparer l'édition de 1670 avec les éditions modernes et nous dire laquelle offre, à la lecture, le plus de suite et mérite mieux les termes, employés

par Sainte-Beuve, de *net* et de *lumineux*. Quant aux autres griefs contre l'édition de Port-Royal, ils peuvent se résumer sous deux chefs principaux : suppressions et altérations. Nous demandons la permission d'en dire un mot.

V

Les lacunes de l'édition de Port-Royal peuvent être considérées par rapport aux éditions qui l'ont suivie, mais qui sont antérieures à la publication de M. Faugère, ou par rapport à l'édition Faugère elle-même. Nous n'entreprendrons pas de noter les différences qui existent entre l'édition de Port-Royal et celle de Bossut. Ce travail peut être fait par les lecteurs qui prendront la peine de comparer les deux textes, dont le dernier se résume, avec les additions Rencuard et Lefèvre, dans le volume publié par MM. Didot en 1843 et réimprimé en 1866. Nous ferons remarquer seulement que les excuses à alléguer en faveur de Port-Royal sont de plus d'une sorte. Quelquefois, comme dans le chapitre II (voir l'art. iv, 2^e partie, de l'édition Didot), on a éliminé un résumé qui a semblé peu utile, ou, comme dans le chapitre VII (voir l'art. iii, 2^e partie, même édition), un préambule qui se trouvait suppléé dans le courant du chapitre. D'autres suppressions portent sur des passages que leur concision rendait susceptibles d'une fausse interprétation. C'est cette raison qui a fait supprimer un paragraphe où Pascal paraissait douter de la *justice* d'après la loi naturelle, non pas seulement de la justice des hommes, de la justice-virtu, mais de la justice *quæ jus est* ; nous

empruntons les termes d'Arnauld, qui écrivit à M^{me} Périer, sur ce sujet, une lettre que l'on trouvera dans le *Port-Royal* de Sainte-Beuve ¹. Une raison analogue a fait également omettre toutes les pensées relatives au miracle de la Sainte-Épine et à la polémique qui s'y rattache, pensées dont une partie, du reste, serait mieux à sa place dans les *Provinciales*. M. Frantin, dans son édition, s'est rendu coupable de la même omission, que M. Faugère lui a vivement reprochée ², en ayant soin de faire remarquer que Bossut n'avait pas eu le même scrupule, *quoiqu'il fut abbé* (!)

Dans cet ordre d'idées, comme dans tout ce qui touche à la question de justice dont nous avons parlé, la plus grande prudence était, à tous les points de vue, commandée. De même, quelques passages où les rois et les magistrats étaient en scène ont été omis par Port-Royal ; mais on peut dire à sa décharge qu'il n'a fait aucun retranchement qui pût affaiblir l'argumentation générale. Là est sa justification, s'il en est une possible quand il s'agit d'un texte tel que celui de Pascal.

Par suite du nouvel ordre de matières adopté dans l'édition Faugère, il devient plus difficile de signaler les lacunes de Port-Royal par rapport à cette publication, en prenant pour base de comparaison les chapitres de l'édition de 1670. Nous allons cependant jeter un coup d'œil sur l'édition Faugère, non pas pour relever les passages inédits, ce que tout le monde peut faire puisqu'ils sont marqués d'un astérisque, mais en prenant quelques-uns d'entre eux, pour nous demander s'il était bien nécessaire de les tirer de l'oubli où les avaient laissés les précédents éditeurs. L'édition Faugère

1. Tome II, 2^e édition, page 344.

2. Tome I, page xxxviii.

débuté par les lettres à M^{me} Périer et à M^{lle} de Roannez, dont Port-Royal a extrait un certain nombre de Pensées. On trouvera indiquées dans nos notes des chapitres correspondants, quelques-unes des suppressions rendues nécessaires par la publication de ces lettres sous une autre forme. Vient ensuite, dans l'édition Faugère, la *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies*, dont il n'existe pas de texte manuscrit et que M. Faugère a réimprimé d'après l'édition de 1670, puis *l'Écrit sur la conversion du pécheur*, la *Préface sur le Traité du vide*, le *Discours sur les passions de l'amour*, dont l'attribution à Pascal est très contestable¹, les fragments de *l'Esprit géométrique et de l'Art de persuader*, qui n'appartiennent pas aux *Pensées*, mais auxquels (les deux derniers) M. Faugère a joint quelques passages s'y rapportant, extraits du chapitre XXXI de Port-Royal. A la suite, M. Faugère a réuni sous le titre de *Pensées diverses* toutes celles qui ne lui ont pas paru pouvoir se rattacher à aucun des articles qui suivent et qui n'auraient pu davantage figurer dans une *Apologie du Christianisme*. L'astérisque indiquant les pensées inédites se rencontre assez fréquemment, mais quelques exemples montreront les inconvénients de ces transcriptions littérales. Parmi ces fragments inédits, les uns avaient été barrés, comme la pensée sur Descartes, se terminant ainsi : « ... Je n'estime pas que toute la philosophie vaille une heure de peine. » Pourquoi n'avoir pas respecté l'intention de l'auteur qui était évidemment de supprimer ces passages ? D'autres pensées sont inachevées comme celles-ci : « *Inconstance*. On croit toucher des orgues ordinaires en touchant l'homme. Ce sont des orgues à la vérité, mais bizarres, changeantes, variables, ne faisant pas d'ac-

1. V. l'abbé Flottes, *Études*, etc., 1846.

cords. Sur celles-là il faut savoir où sont les... (?) » On trouve aussi des allusions à des faits observés par Pascal et qui nous arrivent à l'état d'énigmes. Ainsi, après un passage où il parle des mauvaises raisons dont on se sert pour prouver des effets de la nature, il ajoute : « L'histoire du brochet et de la grenouille de Liancourt. Ils (?) le font toujours et jamais autrement, ni chose d'esprit. » M. Havet s'est cru obligé de respecter ce fragment dans son édition, sauf à ajouter en note ce pénible aveu : « J'ignore l'histoire de ce brochet et de cette grenouille ¹. » Dans d'autres endroits enfin, Pascal a remplacé l'ébauche même de la pensée par un signe mnémonique; ainsi : « La nature agit par progrès, *itus et reditus*. Elle passe et revient, puis va plus loin, puis deux fois moins, puis plus que jamais, etc... Le flux de la mer se fait ainsi : le soleil semble marcher ainsi. » Suit une ligne inégalement brisée occupant en biais une partie de la page. Ainsi prise en voie de formation, la pensée de Pascal fait penser à un métal en fusion auquel le moule a manqué pour devenir statue. Il en résulte un tel trouble pour l'intelligence qu'elle ne raisonne même plus ce qu'elle lit ou croit lire dans ces ébauches sybillines. En voici un exemple. On lit dans l'édition Faugère cette pensée inédite ² : « *Grandeur*. Les raisons des effets marquent la grandeur de l'homme d'avoir tiré de la concupiscence *un soleil ardent* (?). » Empressons-nous d'ajouter qu'à la fin du chapitre, un *erratum* avertit de lire au lieu de *un soleil ardent*, cette version nouvelle : *un si bel ordre*; mais n'est-ce pas trop déjà que la première leçon ait pu être acceptée un moment par l'éditeur, et sans parler de la possibilité d'autres erreurs

1. Tome II, page 152.

2. Tome I, page 220.

de même nature, celle-là ne suffit-elle pas pour montrer à quelles incertitudes ce genre d'exhumations livre l'esprit ?

A la suite de ce chapitre, l'édition Faugère contient des fragments étrangers aux *Pensées*, tel que l'*écrit trouvé dans l'habit de Pascal après sa mort* et sa *Profession de foi* (sur la pauvreté). L'article suivant (*Pensées sur l'éloquence et le style*) contient beaucoup moins de passages inédits ; plusieurs ne sont que des premières ébauches de pensées achevées depuis. Par exemple, dans ce passage : « Il faut qu'on n'en puisse [dire], ni il est mathématicien, ni prédicateur, ni éloquent, mais il est honnête homme, etc. », on reconnaît cette pensée du chap. XXIX de Port-Royal (*Pensées morales*). «... Mais les vrais honnêtes gens ne veulent point d'enseigne, etc. » Le chapitre suivant (*Pensées et notes relatives aux Jésuites, aux Jansénistes et aux Provinciales*) appartient plutôt, ainsi qu'une partie du suivant (*sur le Pape et l'Église*), à l'histoire des *Provinciales*. Pas plus que le chapitre qui clôt le premier volume de l'édition Faugère (*Conversation de Pascal*), il ne devait nécessairement figurer dans un recueil des *Pensées*.

Le deuxième volume de cette édition contient, sous le titre de : *Fragments d'une apologie du christianisme, ou Pensées sur la Religion*, tout ce qui, dans les notes de Pascal, se rapporte directement à ce sujet. M. Faugère, s'inspirant du plan indiqué par la préface d'Étienne Périer, a divisé cette *apologie* en deux parties, dont la première, intitulée : *Misère de l'homme sans Dieu, ou que la nature est corrompue par la nature même*, comprend en quatre chapitres tout ce qui a rapport à l'homme, c'est-à-dire le *divertissement*, les *puissances trompeuses*, la *disproportion de l'homme*, sa *grandeur* et sa *misère*, et les *systèmes des philosophes*. La deuxième partie . *Félicité de l'homme avec Dieu, ou qu'il y a un réparateur par l'Écriture*, contient dix chapitres, tous traitant directement de la religion, de sa nécessité, de ses caractères

et de ses preuves, sauf une partie du chap. V (*Des Miracles*), qui est toute de polémique janséniste, et le chapitre dernier dans lequel M. Faugère a réuni, sous le titre d'*Ordre*, plusieurs notes de Pascal indiquant des divisions secondaires restées à l'état de projet. En tête de ce volume, l'éditeur a mis, comme préface générale, le fragment qui dans l'édition de Port-Royal est intitulé : *Contre l'indifférence des athées*. Ce que nous avons dit du premier volume est applicable au second, et si nous ne craignons de fatiguer le lecteur, les exemples ne nous manqueraient pas; nous nous contenterions encore de quelques-uns. Ce sont des phrases énigmatiques comme celle-ci : « Parler de ceux qui ont traité de la connaissance de soi-même; des divisions de Charron qui attristent et ennuient; de la confusion de Montagne (Montaigne); qu'il avait bien senti le défaut *du droit de méthode*, etc. » L'éditeur a été réduit à se demander en note si, dans ce fragment qui est un de ceux dictés par Pascal à une main inexpérimentée, on doit entendre, par les derniers mots, la ligne droite que suit la méthode, ou si plutôt Pascal n'a pas dicté : « ... le défaut *d'une droite méthode*. » Un grand nombre de passages barrés; des pensées interrompues; même des mots inachevés « nature ne p..., » (p. 75); des phrases que l'éditeur avoue être inintelligibles, telle que celle-ci (p. 74) : « Que me promettez-vous enfin sinon dix ans d'amour-propre à bien essayer de plaire sans y réussir, outre les peines, car dix ans c'est le parti? »; des brouillons de pensées qu'on trouve achevés un peu plus loin; des citations de Montaigne, sans qu'on sache bien si Pascal voulait s'en prévaloir ou les réfuter¹; des extraits d'auteurs anciens,

1. « Il fallait même faire un triage et ne point employer tous ces petits papiers écrits, dont quelques-uns étaient de fausses pensées de Montagne que M. Pascal ne pensait pas sans doute adopter. » Extrait de *l'Histoire de Port-Royal* (par l'abbé Besoigne), 1752, t. VI, p. 45.

ecclésiastiques ou profanes ; de longs passages de l'Écriture en latin ou traduits littéralement, tout cela, très intéressant pour l'étude du génie de Pascal, forme néanmoins une lecture on ne peut plus pénible et plaide, à notre sens, victorieusement en faveur des éditions qui ont adopté le principe du triage. Voilà pour les suppressions : Quant aux modifications (altérations si l'on veut) du texte, on les trouvera indiquées dans nos *variantes et notes*. Là on pourra se convaincre que Port-Royal a rectifié plus de phrases mal construites, supprimé plus d'anachronismes et élucidé plus de pensées obscures qu'il n'a affaibli d'expressions fortes et dénaturé de conceptions originales.

VI

Un axiome de Joseph de Maistre, rappelé par M. l'abbé Maynard¹ : « Tout ce qu'un homme écrit n'est pas avoué par lui, ni destiné à l'impression » en dit plus pour la justification de Port-Royal que tous les développements dans lesquels nous sommes entrés. Il est hors de doute que s'il avait vécu et pu mener à fin l'œuvre entreprise, Pascal eût fait un choix dans les matériaux qu'il avait accumulés, et supprimé ou remplacé un certain nombre des fragments qui sont venus jusqu'à nous. Si l'on admet la légitimité, mieux que cela, la nécessité d'un pareil travail, on conviendra en même temps qu'à défaut du maître personne n'était mieux placé

1. Tome II, page 23.

pour remplir cette tâche que les éditeurs de 1670. Union de croyance et de dévouement, communauté de doctrines¹ et parfois d'erreurs avec l'illustre mort, connaissance possible, sinon probable, de ses projets par des entretiens journaliers, et enfin identité d'époque, de milieu, de mœurs, tout, si l'on en excepte l'égalité de génie, les rendait dignes de cet emploi, et l'on doit croire qu'ils ne s'en sont pas trop imparfaitement acquittés, puisqu'il n'est aucun des éditeurs venus après eux qui ne leur ait rendu plus ou moins hommage. Certes, pour les esprits avides de tout connaître et qui ne reculent pas devant une lecture quelquefois laborieuse; pour les chercheurs qui voudront se rendre compte des diverses phases par lesquelles a passé l'esprit de Pascal et des tâtonnements de sa plume, l'édition Faugère offre un grand progrès sur celles qui l'ont précédée; mais pour l'ensemble des lecteurs, soit qu'ils cherchent une impression purement littéraire, soit que mieux en rapport avec la pensée du livre, ils poursuivent un but d'édification, l'édition de 1670 est, croyons-nous, restée sans rivale, et c'est ce qui nous a porté à réimprimer le modeste volume de Port-Royal, ne fût-ce que pour faire connaître la première forme sous laquelle s'est produit le livre des *Pensées*, et là est, en dernière analyse, la raison de notre choix.

Pour conserver à l'édition que nous réimprimons sa physionomie, nous avons maintenu la ponctuation dans les cas

1. « Pascal... esprit fort *individuel*, comme on dit aujourd'hui, mais non tellement absolu qu'il ne subordonnât souvent ses doctrines à celles de Port-Royal dont il s'honorait d'être l'interprète. C'est un fait qui ne peut être contesté. Il est donc à présumer que les changements posthumes apportés à l'œuvre des *Pensées* auraient été approuvés et peut-être exécutés par Pascal lui-même, si Pascal avait vécu; car on ne saurait supposer, dans l'état connu de ses rapports avec Port-Royal, qu'il eût publié cette ébauche de livre, sans l'aveu de ses amis. » Ch. Nodier, *Bulletin du bibliophile*, 1843, p. 408.

où le sens nous a paru intimement lié à son apparente bizarrerie. Par une raison analogue nous nous sommes attachés à reproduire les majuscules dont il est souvent fait usage dans le courant de la phrase et qui ont pour but de bien marquer l'importance de certains mots ; toutes questions, du reste, dont le procès est aujourd'hui gagné devant le public, comme l'attestent les réimpressions qui paraissent tous les jours et forment, au point de vue littéraire, le signe caractéristique dominant de notre époque de *curiosité*. Ici, plus que jamais, le respect du texte choisi allait de soi, et l'on ne trouvera pas étonnant que ce que l'on fait pour des productions souvent très secondaires de notre vieille littérature, nous l'ayons tenté pour une des œuvres qui honorent le plus le génie humain.

P E N S E ' E S

DE

M. P A S C A L

SUR LA RELIGION

ET SUR QUELQUES

AUTRES SUJETS,

*Qui ont esté trouvées après sa mort
parmy ses papiers.*



A PARIS,

Chez GUILLAUME DESPREZ,
ruë Saint Jacques, à Saint Prosper.

M. DC. LXX.

Avec Privilege et Approbation.

PRÉFACE ¹

Contenant de quelle maniere ces Pensées ont esté écrites et recueillies; ce qui en a fait retarder l'impression; quel estoit le dessein de Monsieur Pascal dans cet Ouvrage; et de quelle sorte il a passé les dernieres années de sa vie.

Monsieur Pascal ayant quitté fort jeune l'estude des mathématiques, de la physique et des autres sciences profanes, dans lesquelles il avoit fait un si grand progrès qu'il y a eu assurément peu de personnes qui ayent pénétré plus avant que luy dans les matieres particulieres qu'il en a traittées, il commença vers la trentième année de son âge à s'appliquer à des choses plus serieuses et plus relevées, et à s'adonner uniquement, autant que sa santé le pût permettre, à l'étude de l'Escriture, des Peres et de la Morale Chrestienne.

Mais, quoyqu'il n'ait pas moins excellé dans ces sortes de sciences qu'il avoit fait dans les autres, comme il l'a bien fait paroistre par des ouvrages qui passent pour assez achevez en leur genre, on peut dire neanmoins que si Dieu eust permis qu'il eust travaillé quelque temps à celui qu'il avoit dessein de faire sur la Religion, et auquel il vouloit employer tout le reste de sa vie, cet ouvrage eust beaucoup surpassé tous les autres qu'on a vûs de luy, parce qu'en effet les vûes qu'il avoit sur ce sujet estoient infiniment au dessus de celles qu'il avoit sur toutes les autres choses.

1. Cette préface, dite *préface de la famille*, a été faite par l'abbé Étienne Périer, l'aîné des fils de M^{me} Périer, âgé alors de vingt-sept ans. C'est ce qui ressort d'une lettre en date du 1^{er} avril 1670, écrite par M^{me} Périer à Vallant, médecin de la marquise de Sablé (V. cette lettre dans l'édition Faugère, t. 1, p. 402).

Je crois qu'il n'y aura personne qui n'en soit facilement persuadé en voyant seulement le peu que l'on en donne à present, quelque imparfait qu'il paroisse, et principalement sachant la maniere dont il y a travaillé, et toute l'histoire du recueil qu'on en a fait. Voicy comment tout cela s'est passé.

Monsieur Pascal conceut le dessein de cet ouvrage plusieurs années avant sa mort ; mais il ne faut pas neanmoins s'estonner s'il fut si longtemps sans en rien mettre par écrit, car il avoit toujours accoustumé de songer beaucoup aux choses et de les disposer dans son esprit avant que de les produire au dehors, pour bien considerer et examiner avec soin celles qu'il falloit mettre les premieres ou les dernieres et l'ordre qu'il leur devoit donner à toutes afin qu'elles pussent faire l'effet qu'il desiroit. Et comme il avoit une memoire excellente, et qu'on peut dire mesme prodigieuse, en sorte qu'il a souvent assuré qu'il n'avoit jamais rien oublié de ce qu'il avoit une fois bien imprimé dans son esprit, lorsqu'il s'estoit ainsy quelque temps appliqué à un sujet, il ne craignoit pas que les pensées qui luy estoient venues luy pussent jamais échapper ; et c'est pourquoy il differoit assez souvent de les écrire, soit qu'il n'en eust pas le loisir, soit que sa santé, qui a presque toujours esté languissante et imparfaite, ne fust pas assez forte pour luy permettre de travailler avec application.

C'est ce qui a esté cause que l'on a perdu à sa mort la plus grande partie de ce qu'il avoit déjà conçu touchant son dessein. Car il n'a presque rien escrit des principales raisons dont il vouloit se servir, des fondemens sur lesquels il prétendoit appuyer son ouvrage, et de l'ordre qu'il vouloit y garder, ce qui estoit assurément très considerable. Tout cela estoit tellement gravé dans son esprit et dans sa mémoire, qu'ayant negligé de l'écrire lorsqu'il l'auroit peut-estre pû faire, il se trouva, lorsqu'il l'auroit bien voulu, hors d'estat d'y pouvoir du tout travailler.

Il se rencontra neanmoins une occasion, il y a environ dix ou douze ans, en laquelle on l'obligea, non pas d'écrire ce qu'il avoit dans l'esprit sur ce sujet là, mais d'en dire quelque chose de vive voix. Il le fit donc en presence et à la priere de plu-

sieurs personnes très considerables de ses amis. Il leur développa en peu de mots le plan de tout son ouvrage; il leur representa ce qui en devoit faire le sujet et la matiere; il leur en rapporta en abrégé les raisons et les principes: et il leur expliqua l'ordre et la suite des choses qu'il y vouloit traiter. Et ces personnes, qui sont aussy capables qu'on le puisse estre de juger de ces sortes de choses, avoüent qu'elles n'ont jamais rien entendu de plus beau, de plus touchant, ny de plus convaincant: qu'elles en furent charmées; et que ce qu'elles virent de ce projet et de ce dessein, dans un discours de deux ou trois heures fait ainsy sur le champ et sans avoir esté prémédité ni travaillé, leur fit juger ce que ce pourroit estre un jour, s'il estoit jamais executé et conduit à sa perfection par une personne dont elles connoissoient la force et la capacité, qui avoit accoustumé de tant travailler tous ses ouvrages, qui ne se contentoit presque jamais de ses premieres pensées, quelques bonnes qu'elles parussent aux autres, et qui a refait souvent jusqu'à huit ou dix fois des pieces que tout autre que luy trouvoit admirables dès la premiere.

Après qu'il leur eut fait voir quelles sont les preuves qui font le plus d'impression sur l'esprit des hommes, et qui sont le plus propres à les persuader, il entreprit de monstrer que la Religion Chrestienne avoit autant de marques de certitude et d'évidence que les choses qui sont receuës dans le monde pour les plus indubitables.

Pour entrer dans ce dessein, il commença d'abord par une peinture de l'homme, où il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit le faire connoistre et au dedans et au dehors de luy-mesme, jusqu'aux plus secrets mouvemens de son cœur. Il supposa ensuite un homme qui ayant toujourns vescu dans une ignorance generale et dans une indifferance à l'esgard de toutes choses, et sur tout à l'esgard de soy-mesme, vient enfin à se considerer dans ce tableau et à examiner ce qu'il est. Il est surpris d'y découvrir une infinité de choses ausquelles il n'a jamais pensé, et il ne scauroit remarquer sans étonnement et sans admiration tout ce que Monsieur Pascal luy fait sentir de sa grandeur et de

sa bassesse, de ses avantages et de sa lumière qui luy reste et des tenebres qui luy viennent de toutes parts, et enfin de toutes les faiblesses qui se trouvent dans sa nature. Il ne veut pas demeurer dans l'indifference, s'il a tant de lumières ; et quelque insensible qu'il ait esté jusqu'à présent, après avoir ainsi connu ce qu'il est, de ce qu'il vient et ce qu'il doit devenir.

Monsieur Pascal l'ayant mis dans cette situation à s'instruire sur un doute si important, il se consulte avec les philosophes ; et c'est là qu'après luy avoir fait voir que les plus grands philosophes de tout le monde sur le sujet de l'homme, il luy fait observer leurs faiblesses, tant de contradictions et tant de fautes qu'ils en ont avancé, qu'il n'est pas de sa portée de juger que ce n'est pas là où il s'en doit aller.

Il luy fait ensuite parcourir tout l'univers pour luy faire remarquer une infinité de fautes qui le contentent ; mais il luy fait voir en mesme temps des vérités si fortes et si convaincantes que toutes ses fautes sont remplies que de vanité, que de folies, que de contradictions et d'extravagances, qu'il n'y trouve rien qui puisse satisfaire.

Enfin il luy fait jetter les yeux sur le monde, et luy fait observer des circonstances si extraordinaires qui attirent facilement son attention. Après luy avoir fait voir que ce peuple a de singulier, il s'arreste par

PRÉFACE

theur des hommes et de tout ce qu'il y a dans l'univers, dans tout ce que ces mesmes hommes se sont procurés par leurs propres lumieres. Ce qui l'arreste en cet endroit, par la peinture qu'on luy a faite de l'homme, qui est éloigné de posséder tous ces avantages qu'il a dû avoir est sorti des mains de son auteur; mais il ne demeure long-temps dans ce doute : car dès qu'il poursuit la lecture de ce mesme livre, il y trouve qu'après que l'homme eut été créé de Dieu dans l'estat d'innocence et avec toutes sortes de grâces, la premiere action qu'il fit fut de se revolter contre son Createur et d'employer tous les avantages qu'il en avoit pour l'offenser.

Monsieur Pascal luy fait alors comprendre que ce crime a esté le plus grand de tous les crimes en toutes les circonstances, il avoit esté puny non seulement dans l'homme, qui, estant deschû par là de son estat, tomba dans le coup dans la misere, dans la foiblesse, dans l'erreur, dans l'aveuglement, mais encore dans tous ses descendants. Le mesme homme a communiqué et communiquera sa corruption dans toute la suite des temps.

Il luy fait ensuite parcourir divers endroits de ce livre, où il découvre cette verité. Il luy fait prendre garde qu'il n'a plus parlé de l'homme que par rapport à cet estat de corruption, de misere et de desordre; qu'il y est dit souvent que tout l'homme est corrompû, que les hommes sont abandonnez à leur sens, qu'ils ont une pente au mal dès leur naissance. Il luy fait

mains de Dieu ; que c'est à luy que nous devons recourir pour avoir les forces qui nous manquent ; qu'il se laissera fléchir, et qu'il enverra mesme un liberateur aux hommes, qui satisfera pour eux et qui réparera leur impuissance.

Après qu'il luy a expliqué un grand nombre de remarques très particulieres sur le livre de ce peuple, il luy fait encore considerer que c'est le seul qui ait parlé dignement de l'Estre souverain et qui ait donné l'idée d'une veritable Religion. Il luy en fait concevoir les marques les plus sensibles qu'il applique à celles que ce livre a enseignées, et il luy fait faire une attention particuliere sur ce qu'elle fait consister l'essence de son culte dans l'amour du Dieu qu'elle adore : ce qui est un caractere tout singulier et qui la distingue visiblement de toutes les autres Religions, dont la fausseté paroist par le défaut de cette marque si essentielle.

Quoyque Monsieur Pascal, après avoir conduit si avant cet homme qu'il s'estoit proposé de persuader insensiblement, ne luy ait encore rien dit qui le puisse convaincre des veritez qu'il luy a fait découvrir, il l'a mis neanmoins dans la disposition de les recevoir avec plaisir, pourveu qu'on puisse luy faire voir qu'il doit s'y rendre et de souhaitter mesme de tout son cœur qu'elles soient solides et bien fondées, puisqu'il y trouve de si grands avantages pour son repos et pour l'esclaircissement de ses doutes. C'est aussi l'estat où devroit estre tout homme raisonnable s'il estoit une fois bien entré dans la suite de toutes les choses que Monsieur Pascal vient de représenter, et il y a sujet de croire qu'après cela il se rendroit facilement à toutes les preuves qu'il apporta ensuite pour confirmer la certitude et l'évidence de toutes ces veritez importantes dont il avoit parlé, et qui font le fondement de la Religion ¹ Chrestienne qu'il avoit dessein de persuader.

Pour dire en peu de mots quelque chose de ces preuves, après qu'il eust monstré en general que les veritez dont il s'agis-

1. « ... et qui font le fondement de la Religion, etc. » Il y a *sont* dans l'édition Havet.

soit estoient contenuës dans un livre de la certitude duquel tout homme de bon sens ne pouvoit douter, il s'arresta principalement au livre de Moyse où ces veritez sont particulièrement répanduës, et il fit voir par un tres-grand nombre de circonstances indubitables qu'il estoit également impossible que Moyse eust laissé par écrit des choses fausses, ou que le peuple à qui il les avoit laissées s'y fust laissé tromper, quand mesme Moyse auroit esté capable d'estre fourbe.

Il parla aussi de tous les grands miracles qui sont rapportez dans ce livre, et comme ils sont d'une grande consequence pour la religion qui y est enseignée, il prouva qu'il n'estoit pas possible qu'ils ne fussent vrais, non seulement par l'autorité du livre où ils sont contenus, mais encore par toutes les circonstances qui les accompagnent et qui les rendent indubitables.

Il fit voir encore de quelle maniere toute la loy de Moyse estoit figurative, que tout ce qui estoit arrivé aux Juifs n'avoit esté que la figure des veritez accomplies à la venuë du Messie, et que le voile qui couvroit ces figures ayant esté levé, il estoit aisé d'en voir l'accomplissement et la consommation parfaite en faveur de ceux qui ont reçu *Jesus-Christ*.

Monsieur Pascal entreprit ensuite de prouver la verité de la Religion par les propheties, et ce fut sur ce sujet qu'il s'étendit beaucoup plus que sur les autres. Comme il avoit beaucoup travaillé là dessus et qu'il y avoit des veuës qui luy estoient toutes particulieres, il les expliqua d'une maniere fort intelligible ; il en fit voir le sens et la suite avec une facilité merveilleuse, et il les mit dans tout leur jour et dans toute leur force.

Enfin, après avoir parcouru les livres de l'ancien Testament et fait encore plusieurs observations convaincantes pour servir de fondemens et de preuves à la verité de la Religion, il entreprit encore de parler du nouveau Testament, et de tirer ses preuves de la verité mesme de l'Evangile.

Il commença par *Jesus-Christ*, et, quoy qu'il l'eust déjà prouvé invinciblement par les propheties et par toutes les figures de la loy dont on voyoit en luy l'accomplissement parfait, il apporta encore beaucoup de preuves tirées de sa personne mesme, de

ses miracles, de sa doctrine et des circonstances de sa vie.

Il s'arresta ensuite sur les Apostres, et, pour faire voir la vérité de la foy qu'ils ont publiées hautement par tout, après avoir estably qu'on ne pouvoit les accuser de fausseté qu'en supposant, ou qu'ils avoient été des fourbes, ou qu'ils avoient esté trompez eux mesmes, il fit voir clairement que l'une et l'autre de ces suppositions estoit également impossible.

Enfin il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit servir à la vérité de l'histoire Evangelique, faisant de tres belles remarques sur l'Évangile mesme, sur le stile des Evangelistes et sur leur personnes, sur les Apostres en particulier et sur leurs escrits, sur le nombre prodigieux de miracles, sur les Martyrs, sur les Saints, en un mot sur toutes les voyes par lesquelles la Religion Chrestienne s'est entierement établie. Et quoyqu'il n'eust pas le loisir dans un simple discours de traiter au long une si vaste matiere, comme il avoit dessein de faire dans son ouvrage, il en dit néanmoins assez pour convaincre que tout cela ne pouvoit estre l'ouvrage des hommes, et qu'il n'y avoit que Dieu seul qui eust pû conduire l'évenement de tant d'effets differens qui concourent tous également à prouver d'une maniere invincible la Religion qu'il est venu luy-mesme establir parmy les hommes.

Voilà en substance les principales choses dont il entreprit de parler dans tout ce discours, qu'il ne proposa à ceux qui l'entendirent que comme l'abregé du grand ouvrage qu'il méditoit ; et c'est par le moyen d'un de ceux qui y furent présens qu'on a sceu depuis le peu que je viens d'en rapporter.

On verra parmy les fragmens que l'on donne au public quelque chose de ce grand dessein de Monsieur Pascal, mais on y verra bien peu ; et les choses mesme que l'on y trouvera sont si imparfaites, si peu étenduës et si peu digerées, qu'elles ne peuvent donner qu'une idée très grossiere de la maniere dont il avoit envie de les traiter.

Au reste, il ne faut pas s'étonner si dans le peu qu'on en donne on n'a pas gardé son ordre et sa suite pour la distribution des matieres. Comme on n'avoit presque rien qui se suivist, il eust esté inutile de s'attacher à cet ordre, et l'on s'est con-

tenté de les disposer à peu près en la maniere qu'on a jugé estre plus propre et plus convenable à ce que l'on avoit. On espere mesme qu'il y aura peu de personnes qui, après avoir bien conçu une fois le dessein de Monsieur Pascal, ne suppléent d'eux-mesmes au defaut de cet ordre, et qui, en considerant avec attention les diverses matieres respanduës dans ces fragmens, ne jugent facilement où elles doivent estre rapportées suivant l'idée de celui qui les avoit écrites.

Si l'on avoit seulement ce discours là par escrit tout au long et à la maniere qu'il fut prononcé, l'on auroit quelque sujet de se consoler de la perte de cet ouvrage, et l'on pourroit dire qu'on en auroit au moins un petit échantillon quoyque fort imparfait. Mais Dieu n'a pas permis qu'il nous ait laissé ny l'un ny l'autre. Car peu de temps après il tomba malade d'une maladie de langueur et de foiblesse qui dura les quatre dernieres années de sa vie, et qui, quoyqu'elle parust fort peu au dehors, et qu'elle ne l'obligea pas de garder le lit ny la chambre, ne laissoit pas de l'incommoder beaucoup et de le rendre presque incapable de s'appliquer à quoy que ce soit : de sorte que le plus grand soin et la principale occupation de ceux qui estoient auprès de luy estoit de le détourner d'escire, et mesme de parler de tout ce qui demandoit quelque application et quelque contention d'esprit, et de ne l'entretenir que de choses indifferentes et incapables de le fatiguer.

C'est néanmoins pendant ces quatre années de langueur et de maladie qu'il a fait et escrit tout ce que l'on a de luy de cet ouvrage qu'il meditoit, et tout ce que l'on en donne au public. Car, quoyqu'il attendist que sa santé fust entierement restablie pour y travailler tout de bon, et pour escire les choses qu'il avoit déjà digerées et disposées dans son esprit ; cependant, lorsqu'il luy survenoit quelques nouvelles pensées, quelques veuës, quelques idées, ou mesme quelque tour et quelques expressions qu'il prévoyoit luy pouvoir un jour servir pour son dessein, comme il n'estoit pas alors en estat de s'y appliquer aussy fortement qu'il faisoit quand il se portoit bien, ny de les imprimer dans son esprit et dans sa memoire, il aimoit mieux

en mettre quelque chose par escrit pour ne le pas oublier ; et pour cela il prenoit le premier morceau de papier qu'il trouvoit sous sa main, sur lequel il mettoit sa pensée en peu de mots, et fort souvent mesme à demy mot, car il ne l'escrivoit que pour luy ; et c'est pourquoy il se contentoit de le faire fort legerement pour ne se pas fatiguer l'esprit, et d'y mettre seulement les choses qui estoient necessaires pour le faire ressouvenir des veüs et des idées qu'il avoit.

C'est ainsy qu'il a fait la pluspart des fragmens qu'on trouvera dans ce recueil : de sorte qu'il ne faut pas s'estonner s'il y en a quelques uns qui semblent assez imparfaits, trop courts et trop peu expliquez, et dans lesquels on peut mesme trouver des termes et des expressions moins propres et moins elegantes. Il arrivoit neanmoins quelquefois qu'ayant la plume à la main, il ne pouvoit s'empescher, en suivant son inclination, de pousser ses pensées et de les estendre un peu davantage, quoyque ce ne fut jamais avec la force et l'application d'esprit qu'il auroit pû faire en parfaite santé. Et c'est pourquoy l'on en trouvera aussy quelques unes plus estenduës et mieux escrites, et des Chapitres plus suivis et plus parfaits que les autres.

Voila de quelle maniere ont esté escrites ces Pensées. Et je croy qu'il n'y aura personne qui ne juge facilement par ces legers commencemens et par ces foibles essais d'une personne malade, qu'il n'avoit écrits que pour luy seul et pour se remettre dans l'esprit des pensées qu'il craignoit de perdre, et qu'il n'a jamais revüs ny retouchez, quel eust esté l'ouvrage entier si Monsieur Pascal eust pû recouvrer sa parfaite santé et y mettre la derniere main, luy qui sçavoit disposer les choses dans un si beau jour et un si bel ordre, qui donnoit un tour si particulier, si noble et si relevé à tout ce qu'il vouloit dire, qui avoit dessein de travailler cet ouvrage plus que tous ceux qu'il avoit jamais faits, qui y vouloit employer toute la force d'esprit et tous les talents que Dieu luy avoit donnez, et duquel il a dit souvent qu'il luy falloit dix ans de santé pour l'achever.

Comme l'on sçavoit le dessein qu'avoit Monsieur Pascal de travailler sur la Religion, l'on eut un très grand soin après sa

mort de recueillir tous les écrits qu'il avoit faits sur cette matiere. On les trouva tous ensemble enfilez en diverses liasses, mais sans aucun ordre et sans aucune suite, parceque, comme je l'ay déjà remarqué, ce n'estoit que les premieres expressions de ses pensées qu'il écrivoit sur de petits morceaux de papier à mesure qu'elles luy venoient dans l'esprit ; et tout cela estoit si imparfait et si mal écrit qu'on a eu toutes les peines du monde à le déchiffrer.

La premiere chose que l'on fit fut de les faire copier tels qu'ils estoient et dans la mesme confusion qu'on les avoit trouvez. Mais lorsqu'on les vit en cet estat, et qu'on eut plus de facilité de les lire et de les examiner que dans les originaux, ils parurent d'abord si informes, si peu suivis, et la pluspart si peu expliquez, qu'on fut fort longtemps sans penser du tout à les faire imprimer, quoyque plusieurs personnes de tres grande consideration le demandassent souvent avec des instances et des sollicitations fort pressantes, parceque l'on jugeoit bien que l'on ne pouvoit pas remplir l'attente et l'idée que tout le monde avoit de cet ouvrage, dont l'on avoit déjà entendu parler, en donnant ces écrits en l'estat qu'ils estoient.

Mais enfin on fut obligé de ceder à l'impatience et au grand desir que tout le monde témoignoit de les voir imprimez. Et l'on s'y porta d'autant plus aisément que l'on crût que ceux qui les liroient seroient assez équitables pour faire le discernement d'un dessein ébauché d'avec une piece achevée, et pour juger de l'ouvrage par l'échantillon, quelque imparfait qu'il fust. Et ainsy l'on se resolut de les donner au public. Mais, comme il y avoit plusieurs manieres de l'exécuter, l'on a esté quelque temps à se déterminer sur celle que l'on devoit prendre.

La premiere qui vint dans l'esprit, et celle qui estoit sans doute la plus facile, estoit de les faire imprimer tout de suite dans le mesme estat qu'on les avoit trouvez. Mais l'on jugea bientost que de le faire de cette sorte, c'eust esté perdre presque tout le fruit qu'on en pouvoit esperer, parceque les pensées plus parfaites, plus suivies, plus claires et plus étenduës, estant meslées et comme absorbées parmy tant d'autres imparfaites, obscures,

à demy digerées, et quelques unes mesme presque inintelligibles à tout autre qu'à celuy qui les avoit écrites, il y avoit tout sujet de croire que les unes feroient rebuter les autres, et que l'on ne considereroit ce volume grossy inutilement de tant de pensées imparfaites que comme un amas confus, sans ordre, sans suite, et qui ne pouvoit servir à rien.

Il y avoit une autre maniere de donner ces escrits au public, qui estoit d'y travailler auparavant, d'esclaircir les pensées obscures, d'achever celles qui estoient imparfaites, et, en prenant dans tous ces fragmens le dessein de Monsieur Pascal, de suppléer en quelque sorte l'ouvrage qu'il vouloit faire. Cette voye eust esté assurément la plus parfaite; mais il estoit aussy très difficile de la bien executer. L'on s'y est néanmoins arrêté assez longtems, et l'on avoit en effet commencé à y travailler. Mais enfin l'on s'est résolu de la rejeter aussy bien que la premiere, parce que l'on a considéré qu'il estoit presque impossible de bien entrer dans la pensée et dans le dessein d'un autheur, et surtout d'un autheur mort, et que ce n'eust pas esté donner l'ouvrage de Monsieur Pascal, mais un ouvrage tout different.

Ainsy, pour éviter les inconveniens qui se trouvoient dans l'une et l'autre de ces manieres de faire paroistre ces escrits, l'on en a choisy une entre deux, qui est celle que l'on a suivie dans ce recueil. L'on a pris seulement pamy ce grand nombre de pensées celles qui ont paru les plus claires et les plus achevées, et on les donne telles qu'on les a trouvées, sans y rien adjoûter ny changer, si ce n'est qu'au lieu qu'elles estoient sans suite, sans liaison et dispersées confusément de costé et d'autre, on les a mises dans quelque sorte d'ordre, et réduit sous les mesmes titres celles qui estoient sur les mesmes sujets, et l'on a supprimé toutes les autres qui estoient ou trop obscures ou trop imparfaites.

Ce n'est pas qu'elles ne continssent aussy de très belles choses et qu'elles ne fussent capables de donner de grandes veuës à ceux qui les entendoient bien; mais, comme l'on ne vouloit pas travailler à les éclaircir et à les achever, elles eussent esté entièrement inutiles en l'estat qu'elles sont. Et afin que l'on en

ait quelque idée, j'en rapporteray icy seulement une pour servir d'exemple, et par laquelle on pourra juger de toutes les autres que l'on a retranchées. Voycy donc quelle est cette pensée, et en quel estat on l'a trouvée parmi ces fragmens : « *Un artisan qui parle des richesses, un procureur qui parle de la guerre, de la royauté, etc. Mais le riche parle bien des richesses, le roy parle froidement d'un grand don qu'il vient de faire, et Dieu parle bien de Dieu* ».

Il y a dans ce fragment une fort belle pensée ; mais il y a peu de personnes qui la puissent voir, parce qu'elle y est expliquée très imparfaitement et d'une manière fort obscure, fort courte et fort abrégée : en sorte que si on ne luy avoit souvent oüy dire de bouche la mesme pensée, il seroit difficile de la reconnoistre dans une expression si confuse et si embrouillée. Voycy à peu près en quoy elle consiste.

Il avoit fait plusieurs remarques particulieres sur le stile de l'Escriture et principalement de l'Evangile, et il trouvoit des beautez que peut-estre personne n'avoit remarquées avant luy. Il admiroit entr'autres choses la naïveté, la simplicité, et pour le dire ainsy la froideur avec laquelle il semble que *Jesus-Christ* y parle des choses les plus grandes et les plus relevées, comme sont, par exemple, le royaume de Dieu, la gloire que posséderont les Saints dans le ciel, les peines de l'enfer, sans s'y étendre, comme ont fait les Peres et tous ceux qui ont escrit sur ces matieres. Et il disoit que la veritable cause de cela estoit que ces choses qui à la verité sont infiniment grandes et relevées à nostre égard, ne le sont pas de mesme à l'égard de *Jesus-Christ*, et qu'ainsy il ne faut pas trouver étrange qu'il en parle de cette sorte sans étonnement et sans admiration, comme l'on voit, sans comparaison, qu'un general d'armée parle tout simplement et sans s'émouvoir du siege d'une place importante et du gain d'une grande bataille, et qu'un roy parle froidement d'une somme de quinze ou vingt millions, dont un particulier et un artisan ne parleroient qu'avec de grandes exaggerations.

Voilà quelle est la pensée qui est contenuë et renfermée sous le neu de paroles qui composent ce fragment ; et cette considé-

ration, jointe à quantité d'autres semblables, pouvoit servir assurément dans l'esprit des personnes raisonnables et qui agissent de bonne foy de quelque preuve de la divinité de *Jesus-Christ*.

Je crois que ce seul exemple peut suffire non seulement pour faire juger quels sont à peu près les autres fragmens qu'on a retranchés, mais aussy pour faire voir le peu d'application et la négligence pour ainsy dire avec laquelle ils ont presque tous esté escrits : ce qui doit bien convaincre de ce que j'ay dit, que Monsieur Pascal ne les avoit escrits en effet que pour luy seul et sans aucune pensée qu'ils dussent jamais paroistre en cet estat. Et c'est aussy ce qui fait esperer que l'on sera assez porté à excuser les défauts qui s'y pourront rencontrer.

Que s'il se trouve encore dans ce recueil quelques pensées un peu obscures, je pense que pour peu qu'on s'y veuille appliquer on les comprendra neanmoins très facilement, et qu'on demeurera d'accord que ce ne sont pas les moins belles et qu'on a mieux fait de les donner telles qu'elles sont, que de les esclaircir par un grand nombre de paroles qui n'auroient servy qu'à les rendre trainantes et languissantes, et qui en auroient osté une des principales beautés, qui consiste à dire beaucoup de choses en peu de mots.

L'on en peut voir un exemple dans un des fragmens du chapitre des *Preuves de Jesus-Christ par les propheties*, qui est conçu en ces termes : « *Les prophetes sont meslez de propheties particulieres et de celles du Messie, afin que les propheties du Messie ne fussent pas sans preuves, et que les propheties particulieres ne fussent pas sans fruit* ». Il rapporte dans ce fragment la raison pour laquelle les Prophetes qui n'avoient en veüe que le Messie et qui sembloient ne devoir prophetiser que de luy et de ce qui le regardoit, ont neanmoins souvent prédit des choses particulieres qui paroisoient assez indifferentes et inutiles à leur dessein. Il dit que c'estoit afin que ces événemens particuliers s'accomplissant de jour en jour aux yeux de tout le monde en la maniere qu'il les avoient prédits, ils fussent incontestablement reconnus pour Prophetes, et qu'ainsy l'on ne pust douter

de la vérité et de la certitude de toutes les choses qu'ils prophétisoient du Messie. De sorte que par ce moyen les prophéties du Messie tiroient en quelque façon leurs preuves et leur autorité de ces prophéties particulières vérifiées et accomplies ; et ces prophéties particulières servant ainsy à prouver et à autoriser celle du Messie, elles n'estoient pas inutiles et infructueuses. Voylà le sens de ce fragment étendu et développé. Mais il n'y a sans doute personne qui ne prist bien plus de plaisir de le découvrir soy-mesme dans ces paroles obscures, que de le voir ainsy esclaircy et expliqué.

Il est encore, ce me semble, assez à propos, pour détromper quelques personnes qui pourroient peut-estre s'attendre de trouver icy des preuves et des démonstrations géométriques de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'ame et de plusieurs autres articles de la foy chrestienne, de les avertir que ce n'estoit pas là le dessein de Monsieur Pascal. Il ne prétendoit point prouver toutes ces vérités de la Religion par de telles démonstrations fondées sur des principes évidens capables de convaincre l'obstination des plus endurcis, ny par des raisonnemens métaphysiques qui souvent égarent plus l'esprit qu'ils ne le persuadent, ny par des lieux communs tirez de divers effets de la nature, mais par des preuves morales, qui vont plus au cœur qu'à l'esprit. C'est-à-dire qu'il vouloit plus travailler à toucher et disposer le cœur qu'à convaincre et à persuader l'esprit, parce qu'il sçavoit que les passions et les attachemens vicieux qui corrompent le cœur et la volonté sont les plus grands obstacles et les principaux empeschemens que nous ayons à la foy, et que pourveu qu'on pust lever ces obstacles, il n'estoit pas difficile de faire recevoir à l'esprit les lumières et les raisons qui pouvoient le convaincre.

L'on sera facilement persuadé de tout cela en lisant ces écrits. Mais Monsieur Pascal s'en est encore expliqué luy-mesme dans un de ses fragmens qui a esté trouvé parmi les autres et qu'on n'a point mis dans ce recueil. Voicy ce qu'il dit dans ce fragment : « *Je n'entreprendray pas icy de prouver par des raisons naturelles ou l'existence de Dieu, ou la Trinité, ou l'immortalité de l'ame, ny aucune des choses de cette nature. non seulement*

parceque je ne me sentirois pas assez fort pour trouver dans la nature de quoy convaincre des athées endurcis, mais encore parce que cette connoissance sans Jesus-Christ est inutile et sterile. Quand un homme seroit persuadé que les proportions des nombres sont des veritez immateriales, éternelles et dépendantes d'une premiere vérité en qui elles subsistent et qu'on appelle Dieu, je ne le trouverois pas beaucoup avance pour son salut. »

L'on s'étonnera peut-estre aussy de trouver dans ce recueil une si grande diversité de pensées, dont il y en a mesme plusieurs qui semblent assez éloignées du sujet que Monsieur Pascal avoit entrepris de traiter. Mais il faut considerer que son dessein estoit bien plus ample et plus estendu que l'on ne se l'imagine, et qu'il ne se bornoit pas seulement à réfuter les raisonnemens des athées et de ceux qui combattent quelques-unes des veritez de la foy Chrestienne. Le grand amour et l'estime singuliere qu'il avoit pour la Religion faisoit que non-seulement il ne pouvoit souffrir qu'on la voulust détruire et aneantir tout à fait, mais mesme qu'on la blessast et qu'on la corrompist en la moindre chose. De sorte qu'il vouloit declarer la guerre à tous ceux qui en attaquent ou la verité ou la sainteté, c'est-à-dire non seulement aux athées, aux infidelles et aux heretiques qui refusent de soumettre les fausses lumieres de leur raison à la foy et de reconnoistre les veritez qu'elle nous enseigne, mais mesme aux Chrestiens et aux Catholiques, qui, estans dans le corps de la veritable Eglise, ne vivent pas neanmoins selon la pureté des maximes de l'Evangile qui nous y sont proposées comme le modele sur lequel nous devons regler et conformer toutes nos actions.

Voilà quel estoit son dessein, et ce dessein estoit assez vaste et assez grand pour pouvoir comprendre la plupart des choses qui sont repandues dans ce recueil. Il s'y en pourra neanmoins trouver quelques-unes qui n'y ont nul rapport et qui en effet n'y estoient pas destinées, comme par exemple la plupart de celles qui sont dans le chapitre des *Pensées diverses*, lesquelles on a aussy trouvées parmy les papiers de Monsieur Pascal et que l'on

a jugé à propos de joindre aux autres, parce que l'on ne donne pas ce livre-cy simplement comme un ouvrage fait contre les athées ou sur la Religion, mais comme un recueil de *Pensées de Monsieur Pascal sur la Religion et sur quelques autres sujets*.

Je pense qu'il ne reste plus pour achever cette Préface que de dire quelque chose de l'auteur après avoir parlé de son ouvrage. Je crois que non seulement cela sera assez à propos, mais que ce que j'ay dessein d'en écrire pourra mesme estre tres utile pour faite connoistre comment Monsieur Pascal est entré dans l'estime et dans les sentimens qu'il avoit pour la Religion, qui luy firent concevoir le dessein d'entreprendre cet ouvrage.

L'on a déjà rapporté en abrégé dans la préface des *Traitez de l'équilibre des liqueurs et de la pesanteur de l'air*, de quelle maniere il a passé sa jeunesse et le grand progrès qu'il y fit en peu de temps dans toutes les sciences humaines et prophanes ausquelles il voulut s'appliquer, et particulièrement en la Geométrie et aux Mathématiques; la maniere étrange et surprenante dont il les apprit à l'âge d'onze ou douze ans; les petits ouvrages qu'il faisoit quelquefois et qui surpassoient toujourns beaucoup la force et la portée d'une personne de son âge; l'effort étonnant et prodigieux de son imagination et de son esprit qui parut dans sa machine d'Arithmétique qu'il inventa âgé seulement de dix-neuf à vingt ans, et enfin les belles expériences du vuide qu'il fit en presence des personnes les plus considerables de la ville de Rouën, où il demeura quelque temps pendant que Monsieur le Président Pascal, son pere, y estoit employé pour le service du Roy dans la fonction d'Intendant de Justice. Ainsy je ne repeteray rien icy de tout cela, et je me contenteray seulement de representen en peu de mots comment il a méprisé toutes ces choses et dans quel esprit il a passé les dernieres années de sa vie; en quoy il n'a pas moins fait paroistre la grandeur et la solidité de sa vertu et de sa piété qu'il avoit montré auparavant la force, l'étendue et la pénétration admirable de son esprit.

Il avoit esté préservé pendant sa jeunesse, par une protection

particuliere de Dieu des vices où tombent la plupart des jeunes gens, et, ce qui est assez extraordinaire à un esprit aussy curieux que le sien, il ne s'estoit jamais porté au libertinage pour ce qui regarde la Religion, ayant toujours borné sa curiosité aux choses naturelles. Et il a dit plusieurs fois qu'il joignoit cette obligation à toutes les autres qu'il avoit à Monsieur son pere. qui, ayant luy-mesme un tres-grand respect pour la Religion, le luy avoit inspiré dès l'enfance, luy donnant pour maxime que tout ce qui est l'objet de la foy ne scauroit l'estre de la raison, et beaucoup moins y estre soumis.

Ces instructions, qui luy estoient souvent reïterées par un pere pour qui il avoit une très-grande estime et en qui il voyoit une grande science accompagnée d'un raisonnement fort et puissant, faisoient tant d'impression sur son esprit que, quelque discours qu'il entendist faire aux libertins, il n'en estoit nullement ému ; et quoyqu'il fust fort jeune, il les regardoit comme des gens qui estoient dans ce faux principe, que la raison humaine est au dessus de toutes choses, et qui ne connoissoient pas la nature de la foy.

Mais enfin, après avoir ainsy passé sa jeunesse dans des occupations et des divertissemens qui paroissent assez innocens aux yeux du monde, Dieu le toucha de telle sorte qu'il luy fit comprendre parfaitement que la Religion Chrestienne nous oblige à ne vivre que pour luy et à n'avoir point d'autre objet que luy. Et cette verité luy parut si évidente, si utile et si necessaire qu'elle le fit resoudre de se retirer et de se dégager peu à peu de tous les attachemens qu'il avoit au monde pour pouvoir s'y appliquer uniquement.

Ce desir de la retraite et de mener une vie plus Chrestienne et plus réglée luy vint lors qu'il estoit encore fort jeune, et il le porta dès lors à quitter entierement l'étude des sciences profanes, pour ne s'appliquer plus qu'à celles qui pouvoient contribuer à son salut et à celuy des autres. Mais de continuelles maladies qui luy survinrent le destournerent quelque temps de son dessein et l'empescherent de le pouvoir executer plutôt qu'à l'âge de trente ans.

Ce fut alors qu'il commença à y travailler tout de bon, et pour y parvenir plus facilement et rompre tout d'un coup toutes ses habitudes, il changea de quartier et ensuite se retira à la campagne ¹, où il demeura quelque temps ; d'où estant de retour il témoigna si bien qu'il vouloit quitter le monde qu'enfin le monde le quitta. Il établit le reglement de sa vie dans sa retraite sur deux maximes principales, qui sont de renoncer à tout plaisir et à toute superfluité. Il les avoit sans cesse devant les yeux et il taschoit de s'y avancer et de s'y perfectionner de plus en plus.

C'est l'application continuelle qu'il avoit à ces deux grandes maximes qui luy faisoit temoigner une si grande patience dans ses maux et dans ses maladies, qui ne l'ont presque jamais laissé sans douleur pendant toute sa vie ; qui luy faisoit pratiquer des mortifications très rudes et très severes envers luy mesme ; qui faisoit que non seulement il refusoit à ses sens tout ce qui pouvoit leur estre agreable, mais encore qu'il prenoit sans peine, sans dégoût, et mesme avec joye, lorsqu'il le falloit, tout ce qui leur pouvoit déplaire, soit pour la nourriture, soit pour les remèdes : qui le portoit à se retrancher tous les jours de plus en plus tout ce qu'il ne jugeoit pas luy estre absolument necessaire, soit pour le vestement, soit pour la nourriture, pour les meubles, et pour toutes les autres choses ; qui luy donnoit un amour si grand et si ardent pour la pauvreté qu'elle luy estoit toujours presente, et que, lorsqu'il vouloit entreprendre quelque chose, la premiere pensée qui luy venoit en l'esprit estoit de voir si la pauvreté y pouvoit estre pratiquée ; et qui luy faisoit avoir en mesme temps tant de tendresse et tant d'affection pour les pauvres qu'il ne leur a jamais pû refuser l'aumosne, et qu'il en a fait mesme fort souvent d'assez considerables, quoiqu'il n'en fit que de son necessaire ; qui faisoit qu'il ne pouvoit souffrir qu'on cherchast avec soin toutes ses commoditez, et qu'il blasmoit tant cette recherche curieuse et cette fantaisie de vouloir exceller en

1. « ... et ensuite se retira à la campagne. » Lisez : « à Port-Royal-des-Champs. »

tout, comme de se servir en toutes choses des meilleurs ouvriers, d'avoir toujours du meilleur et du mieux fait, et mille autre choses semblables qu'on fait sans scrupule parce qu'on ne croit pas qu'il y ait du mal, mais dont il ne jugeoit pas de mesme : et enfin qui luy a fait faire plusieurs actions très remarquables et très Chrestiennes, que je ne rapporte pas icy de peur d'estre trop long, et parce que mon dessein n'est pas de faire une vie, mais de donner quelque idée de la pieté et de la vertu de Monsieur Pascal à ceux qui ne l'ont pas connu ; car pour ceux qui l'ont vû et qui l'ont un peu fréquenté pendant les dernieres années de sa vie, je ne prétens pas leur apprendre par là, et je crois qu'ils jugeront bien, au contraire, que j'aurois pû dire encore beaucoup d'autres choses que je passe sous silence.

APPROBATIONS

DE NOSSEIGNEURS LES PRÉLATS

Approbation de Monseigneur de Comenge¹.

Ces pensées de Monsieur Pascal font voir la beauté de son génie, sa solide piété et sa profonde érudition. Elles donnent une si excellente idée de la Religion, que l'on acquiesce sans peine à ce qu'elle contient de plus impenetrable. Elles touchent si bien les principaux points de la Morale, qu'elles découvrent d'abord la source et le progrès de nos desordres et les moyens de nous en delivrer, et elles effleurent les autres sciences avec tant de suffisance que l'on s'apperçoit aisément que M. Pascal ignoroit peu de choses de ce que les hommes sçavent. Quoy que ces Pensées ne soient que les commencemens des raisonnemens qu'il méditoit, elles ne laissent pas d'instruire profondement. Ce ne sont que des semences, mais elles produisent leurs fruits en mesme temps qu'elles sont répandus. L'on acheve naturellement ce que ce sçavant homme avoit eu dessein de composer, et les lecteurs deviennent eux-mesmes autheurs en un moment pour peu d'application qu'ils ayent. Rien n'est donc plus capable de nourrir utilement et agreablement l'esprit que la lecture de ces essais, quelques informes qu'ils paroissent, et il n'y a gueres eu de production parfaite depuis longtemps qui ait mieux meritè selon mon jugement d'estre imprimée que ce livre imparfait.
A Paris, le 4 Septembre 1669.

GILBERT, E. de Comenge.

De Monseigneur l'Evesque d'Aulonne, suffragant de Clermont.

Après avoir lû fort exactement et avec beaucoup de consolation les Pensées de M. Pascal touchant la Religion Chrétienne,

1. « Gilbert, E. de Comenge », G. de Choiseul-Praslin, évêque de Comminges, de 1644 à 1674. Voy. *Port-Royal de Sainte-Beuve*, *passim*, et, pour ses titres littéraires, *Moréri*.

il me semble que les veritez qu'elles contiennent peuvent estre fort bien comparées aux essences, dont on n'a point accoustumé de donner beaucoup à la fois pour les rendre plus utiles aux corps malades, parce qu'estant toutes remplies d'esprits, on n'en scauroit prendre si peu que toutes les parties du corps ne s'en ressentent. Ce sont les images des pensées de ce recueil. Une seule peut suffire à un homme pour en nourrir son ame tout un jour, s'il les lit à cette intention, tant elles sont remplies de lumieres et de chaleur. Et bien loin qu'il y ait rien dans ce recueil qui soit contraire à la foy de l'Église Catholique, Apostolique et Romaine, tout y est entierement conforme à sa doctrine et à ses maximes dans les mœurs : car l'auteur estoit trop bien informé de la doctrine des Peres et des Conciles pour penser ou parler un autre langage que le leur, ainsi que tous les lecteurs le pourront facilement reconnoistre par la lecture de tout cet ouvrage, et particulièrement par cette excellente pensée dont voicy les propres termes : Le corps n'est non plus vivant sans le chef que le chef sans le corps. Quiconque se separe de l'un ou de l'autre n'est plus du corps et n'appartient plus à JESUS-CHRIST. Toutes les vertus, le martyre, les austeritez et toutes les bonnes œuvres sont inutiles hors de l'Église et de la communion du Chef de l'Église, qui est le Pape. *Fait en l'Abbaye de Saint André lez Clermont, le 24 Novembre 1669.*

JEAN, E. d'Aulonne¹, suffragant de Clermont.

1. « Jean E. d'Aulonne, etc. », J. Berthier, mort vers 1690. *L'Histoire de Port-Royal* de l'abbé Besoigne (Cologne [Holl.], 1752, t. V, p. 190) parle de lui en ces termes : « M. l'évêque d'Aulonne, suffragant de M. l'évêque de Châlons, prélat recommandable par son attachement à la vérité et par sa conduite exemplaire. C'était un récollet qu'on avait fait évêque *in partibus*. » On trouve dans l'abbé Guilbert (*Mémoires hist. et chronol. de l'abbaye de Port-Royal*, 1755-59, 9 vol. in-12) et dans le *Recueil des pièces qui n'ont pas encore paru sur le Formulaire* (Avignon, 1754, 2 vol. in-12) une lettre de l'évêque d'Aulonne aux religieuses de Port-Royal, datée en effet de Châlons, 26 février 1669. Cependant il est dit dans l'*abrégé du Recueil des actes et mémoires du clergé de France* (par l'abbé Marc du Saulzet); Paris, 1752, in-fol., que ce prélat, qu'il appelle M. l'évêque d'Olonne, avait été promu à l'épiscopat pour être suffragant de M. l'évêque de Clermont, devenu aveugle.

De Monseigneur l'Évesque d'Amiens.

Nous avons lû le livre posthume de M. Pascal, qui auroit eu besoin des derniers soins de son auteur. Quoy qu'il ne contienne que des fragmens et des semences des discours, on ne laisse pas d'y remarquer des lumieres tres sublimes et des delicatesses tres agreables. La force et la hardiesse des pensées surprennent quelquefois l'esprit; mais plus on y fait d'attention, plus on les trouve saines et tirées de la philosophie et de la theologie des Peres. Un ouvrage si peu achevé nous remplit d'admiration et de douleur de ce qu'il n'y a point d'autre main qui puisse donner la perfection à ces premiers traits que celle qui en a sceu graver une idée si vive et si remarquable, ny nous consoler de la grande perte que nous avons faite par sa mort. Le public est obligé aux personnes qui luy ont conservé des pieces si precieuses, quoy qu'elles ne soient point limées; et, telles qu'elles sont, nous ne doutons pas qu'elles ne soient tres utiles à ceux qui aimeront la verité et leur salut. Donné à Paris, où nous nous sommes trouvez pour les affaires de nostre Église, le premier jour de Novembre 1669.

FRANÇOIS, E. d'Amiens ¹.

Approbation des Docteurs.

Nous sous-signez, Docteurs en Theologie de la Faculté de Paris, certifions avoir lû le Recueil des Pensées de M. Pascal, trouvées dans son cabinet après sa mort, que nous nous avons jugées Catholiques et pleines de pieté. Le public a beaucoup perdu de ce que l'auteur n'a pas eu le temps de donner à cet ouvrage toute sa perfection. Les athées en eussent encore esté plus pleinement convaincus, la Religion Catholique plus puissamment confirmée et la pieté des fidelles plus vivement excitée :

¹ « François E. d'Amiens, » F. Faure, évêque d'Amiens, 1654-1687.

c'est ce que nous croyons et attestons. A Paris, le 5 Septembre 1669.

DE BREDÀ, curé de Saint André des Arts.

LE VAILLANT, curé de S. Christophe.

GRENET, curé de S. Benoist.

MARLIN, curé de S. Eustache.

J. L'ABBÉ. PETITPIED.

L. MARAIS. T. ROULLAND¹.

PH. LE FERON.

Approbation particulière de Monsicur Le Vaillant, Docteur de la Faculté de Paris, ancien Predicateur, Curé de Saint Christophe, et cy-devant Theologal de l'Eglise de Reims.

Quelle apparence de prendre tant de plaisir à lire les Pensées de M. Pascal et de n'en dire pas et temoigner les siennes en particulier. Je sçavois assez, avec tous les honnestes gens, ce que pouvoit ce rare esprit en tant d'autres matieres et surtout dans ses Lettres, qui ont surpris et estonné tout le monde; mais

1. « De Bréda, curé, etc. » Antoine de Bréda, né en 1601, docteur de Sorbonne, auparavant aumônier et prédicateur ordinaire du Roi, auteur d'une *Oraison funèbre* de Louis XIII (Paris, 1643, in-8). — « Le Vaillant, curé, etc. » Voir ses titres et son approbation particulière. — « Grenet, curé, etc. », Claude Grenet, docteur de Sorbonne, mort en 1684, âgé de 79 ans, après avoir été, pendant quinze ans, supérieur de l'abbaye de Port-Royal-des-Champs. — « Marlin, curé, etc. », Marlin (Pierre), trentième curé de Saint-Eustache, docteur de Sorbonne et de Navarre, appelé *Martin* par quelques écrivains. Il était neveu du précédent curé, M. Tonnelier, et, à ce titre, se mit, de haute lutte, en possession de la cure à la mort de son oncle (1645), secondé par les *Dames de la halle*. Mort en 1678. (*Extrait de la notice descriptive et historique sur l'église et la paroisse Saint-Eustache*, etc., Paris, 1855, p. 78). — « L. Marais », Louis Marais, auteur, d'après la *France littéraire* de Quérard, du livre attribué à De Launay, *Véritable tradition de l'Église sur la prédestination et la grâce* (Liège, Lefrançois, 1702, in-12). — « Ph. Le Féron », docteur en 1668, mort en 1692. — « Petitpiéd », Nicolas Petitpiéd, mort à 75 ans, en 1705, conseiller clerc au Châtelet de Paris et curé de Saint-Martial; auteur de plusieurs ouvrages. — « T. Roulland », chanoine et prévôt de l'église de Reims, d'après l'*Histoire de la vie de Mons^r Arnauld*, etc. (Cologne, 1695).

qu'il deust nous donner et laisser une methode si naturelle et néanmoins si extraordinaire pour montrer, deffendre et appuyer l'excellence et la grandeur de nostre Religion, c'est ce que je n'eusse pas pensé si je n'en eusse veu les preuves tres évidentes dans cet ouvrage. Il est vray qu'il n'est pas achevé, et les raisonnemens n'ont pas toujourns leur étenduë et leur perfection, ce ne sont souvent que des commencemens, des essais et comme des restes de pensées d'une haute et merveilleuse élévation; mais telles que puissent être ces pensées, elles meritent bien justement l'éloge du Prophete : Reliquiæ cogitationis diem festum agent tibi, Restes precieuses certainement. Disons hardiment reliques honorables d'un illustre mort, qui du jour auquel elles paroistront en public en seront un jour de feste et de joye pour tous les fidelles, mais de honte aussi et de confusion pour tous les impies, les libertins et les athées, pour tous ceux qui, se piquans de fort esprit, n'ont dans leurs forces imaginaires que de la foiblesse et de l'infirmité : Infirmus dicet ego fortis sum. Ces malheureux infirmes verront dans ce livre leur misere et leur vanité; ils trouveront leur deffaite et leur dérouté dans la victoire et le triomphe de l'auteur des Pensées, que j'ay leuës avec tant d'admiration, que j'approuve avec tant de reconnoissance et que je certifie dans la dernière sincérité estre tres conformes à la foy et tres avantageuses aux bonnes mœurs. Fait à Paris, le sixième Septembre 1669.

A. LE VAILLANT.

De M. Fortin, Docteur en Theologie de la Faculté de Paris,
Proviseur du College d'Harcourt.

L'estroite liaison que j'ay eue avec M. Pascal durant sa vie m'a fait prendre un singulier plaisir à lire ces Pensées, que j'avois autrefois entenduës de sa propre bouche. Ce sont les entretiens qu'il avoit d'ordinaire avec ses amis. Il leur parloit des choses de Dieu et de la Religion avec tant de science et de soumission, qu'il est difficile de trouver un esprit plus élevé et

plus humble tout ensemble. Ceux qui liront ce recueil, qui contiennent des discours tous divins, jugeront aisément de la grandeur de son ame et de la force de la grace qui l'animoit. Ils ne trouveront rien qui ne soit dans les regles de la Religion, et qui n'inspire des sentimens d'une veritable et sincere pieté. C'est le témoignage que je me sens obligé d'en rendre au public. A Paris, ce 9 Aoust 1669.

T. FORTIN 1.

De M. le Camus, Docteur en Theologie de la Faculté de Paris,
Conseiller et Aumônier ordinaire du Roy.

Il m'est arrivé, en examinant cet ouvrage en l'estat qu'il est, ce qui arrivera presque à tous ceux qui le liront, qui est de regretter plus que jamais la perte de l'auteur, qui estoit seul capable d'achever ce qu'il avoit si heureusement commencé. En effet, si ce livre, tout imparfait qu'il est, ne laisse pas d'émouvoir puissamment les personnes raisonnables et de faire connoître la verité de la Religion Chrétienne à ceux qui la chercheront sincerement, que n'eût-il pas fait si l'auteur y eût mis la dernière main? Et si ces diamans brutes épars çà et là jettent tant d'éclat et de lumiere, quel esprit n'auroit-il pas ébloui, si ce sçavant ouvrier avoit eu le loisir de les polir et de les mettre en œuvre? Au reste, s'il eût vécu plus longtemps, ses secondes pensées auroient esté sans doute dans un meilleur ordre que ne le sont les premières que l'on donne au public dans cet écrit, mais elles ne pouvoient estre plus sages; elles auroient esté plus polies et plus liées, mais elles ne pouvoient estre ny plus solides ny plus lumineuses. C'est le témoignage que nous en rendons, et que nous n'y avons rien remarqué qui ne soit conforme à la

1. « T. Fortin », curé de Saint-Christophe à Paris, et principal du collège d'Harcourt (V. le *Recueil* d'Utrecht, 1740). D'après un récit de la nièce de Pascal, ce Fortin aurait concouru à l'impression des *Provinciales*. (V. *Port-Royal*, par Sainte-Beuve, 2^e édit., t. V, p. 559, à la note).

créance et à la doctrine de l'Église. A Paris, le 24 de Septembre 1669.

E. LE CAMUS, Docteur de la Faculté
de Theologie de Paris, Conseiller
et Aumônier du roy¹.

De Monsieur de Ribeyran, Archidiacre de Comenge.

J'ay lû avec admiration ce livre posthume de M. Pascal. Il semble que cet homme incomparable non seulement voit, comme les Anges, les consequences dans leurs principes, mais qu'il nous parle comme ces purs esprits, par la seule direction de ces pensées. Souvent un seul mot est un discours tout entier. Il fait comprendre tout d'un coup à ses lecteurs ce qu'un autre auroit bien de la peine d'expliquer par un raisonnement fort étendu. Et tant s'en faut que nous devons regretter qu'il n'ait pas achevé son ouvrage, que nous devons remercier au contraire la Providence divine de ce qu'elle l'a permis ainsi. Comme tout y est pressé, il en sort tant de lumieres de toutes parts, qu'elles font voir à fond les plus hautes veritez en elles mesmes, qui peut-estre auroient esté obscurcies par un plus long embarras de paroles. Mais si ces pensées sont des éclairs qui découvrent les veritez cachées aux esprits dociles et équitables, ce sont des foudres qui accablent les libertins et les athées; et puisque nous devons desirer pour la gloire de Dieu l'instruction des uns et la confusion des autres, il n'y a rien qui ne doive porter les amis de M. Pascal à publier ces excellentes productions de ce rare esprit, qui ne contiennent rien, selon mon jugement, qui ne soit tres Catholique et tres édifiant. Fait à Paris, le 7 Septembre 1669.

DE RIBEYRAN, Archidiacre de Comenge².

1. « E. Le Camus, docteur, etc. », né en 1632 ; évêque de Grenoble en 1674, cardinal en 1686, mort en 1707.

2. « De Ribeyran, archidiacre, etc. » (V. *Port-Royal*, par Sainte-Beuve).

De Monsieur de Drubec, Docteur de Sorbonne,
Abbé de Boulancourt.

Un ancien a dit assez élegamment que l'on doit considerer, eu égard à la posterité, tout ce que les auteurs n'achevent pas, comme s'il n'avoit jamais esté commencé; mais je ne puis faire ce jugement des Pensées de M. Pascal. Il me semble que l'on feroit grand tort à la posterité aussi bien qu'à nostre siecle, de supprimer ces admirables productions, encore qu'elles ne puissent non plus recevoir leur perfection que ces anciennes figures que l'on aime mieux laisser imparfaites que de les faire retoucher. Et, comme les plus excellens ouvriers se servent plus utilement de ces morceaux pour former les idées des ouvrages qu'ils meditent, qu'ils ne feroient de beaucoup d'autres pieces plus finies, ces fragmens de M. Pascal donnent des ouvertures sur toutes les matieres dont ils traittent qu'on ne trouveroit point dans des volumes achevez. Ainsi, selon mon jugement, on ne doit pas envier au public le present que luy font les amis de ce philosophe Chrétien des precieuses reliques de son esprit, et non seulement je ne trouve rien qui puisse empescher l'impression, mais je croy que nous leur devons beaucoup de reconnoissance du soin qu'ils ont pris de les ramasser. Donné à Paris, le 6 Septembre 1669.

FRANÇOIS MALET DE GRAVILLE DRUBEC¹.

1. « François Malet, etc. », F. de Grammont, dit Malet, etc., trente-septième abbé de Boulancourt, neveu de son prédécesseur, Gilbert de Choiseul ; mort en 1701 (*Gallia Christiana*).

AVERTISSEMENT

Les Pensées qui sont contenuës dans ce Livre ayant esté écrites et composées par Monsieur Pascal en la manière qu'on l'a rapporté dans la Préface, c'est à dire à mesure qu'elles luy venoient dans l'esprit, et sans aucune suite, il ne faut pas s'attendre d'en trouver beaucoup dans les chapitres de ce Recueil, qui sont la pluspart composez de quantité de pensées toutes détachées les unes des autres, et qui n'ont esté mises ensemble sous les mesmes titres que parce qu'elles traittent à peu près des mesmes matieres. Mais, quoy qu'il soit assez facile en lisant chaque article de juger s'il est une suite de ce qui le précède, ou s'il contient une nouvelle pensée, neanmoins on a crû que pour les distinguer davantage il estoit bon d'y faire quelque marque particuliere. Ainsi, lors que l'on verra au commencement de quelque article cette marque (¶), cela veut dire qu'il y a dans cet article une nouvelle pensée qui n'est point une suite de la precedente, et qui en est entierement separée. Et l'on connoitra par mesme moyen que les articles qui n'auront point cette marque ne composent qu'un mesme discours, et qu'ils ont esté trouvez dans cet ordre et cette suite dans les originaux de Monsieur Pascal.

L'on a aussi jugé à propos d'ajouter à la fin de ces pensées une Priere que Monsieur Pascal composa, estant encore jeune, dans une maladie qu'il eut, et qui a déjà esté imprimée deux ou trois fois sur des copies assez peu correctes, parce que ces impressions ont esté faites sans la participation de ceux qui donnent à présent ce Recueil au public.

PENSÉES¹

SUR LA RELIGION

ET SUR

QUELQUES AUTRES SUJETS

I

Contre l'Indifférence des Athées²

Que ceux qui combattent la Religion apprennent au moins quelle elle est avant que de la combattre. Si cette Reli-

1. Outre quelques éclaircissements qui nous ont paru indispensables, nous donnons en note les différences qui existent entre le texte de Port-Royal et la version originale des *Pensées*, telle que la présentent les éditions Faugère et Havet. Nous avons le plus souvent passé ces différences sous silence, comme ne méritant pas d'être signalées, quand elles se bornent à l'adjonction ou à la suppression d'une conjonction, à des transpositions de mots, au changement de *pas en point*, d'*en en dans*, etc., etc., et *vice versa*. Dans bien des endroits nous nous sommes abstenus également, pour ne pas fatiguer l'attention, de présenter les modifications apportées par Port-Royal dans l'agencement des phrases, quand ces modifications, nécessaires pour donner une forme définitive à des ébauches de notes, se sont bornées à des changements de temps des verbes ou à des substitutions insignifiantes de mots. Nous n'avons pas davantage cru devoir indiquer les endroits où *vieil* a été remplacé par *vieux*, *créance* par *croissance*, *Hiérusalem* par *Jérusalem*, etc., ni ceux où des citations de l'Écriture ont été soit rectifiées, soit traduites.

Nous avons restitué autant que possible, d'après M. Faugère, le commencement ou la fin des passages que Port-Royal n'a donnés qu'incomplètement. Quant aux chapitres ou fragments de chapitres qu'il a supprimés, il ne pouvait entrer dans notre plan de les rétablir, puisque ces suppressions forment, à proprement parler, le cachet de l'édition que nous réimprimons.

P. R. désigne l'édition de Port-Royal, F. l'édition Faugère et H. l'édition E. Havet.

2. Ce chapitre commence ainsi dans le texte F. : « ... Qu'ils apprennent au moins quelle est la religion qu'ils combattent avant que, etc. »

gion se vantait d'avoir une vue claire de Dieu, et de le posséder à découvert et sans voile, ce serait la combattre que de dire qu'on ne voit rien dans le monde qui le montre avec cette évidence. Mais puisqu'elle dit au contraire que les hommes sont dans les ténèbres, et dans l'éloignement de Dieu, qu'il s'est caché à leur connaissance, et que c'est même le nom qu'il se donne dans les Écritures, *Deus absconditus* : et enfin si elle travaille également à établir ces deux choses ; que Dieu a mis des marques sensibles dans l'Église pour se faire reconnaître à ceux qui le chercheraient sincèrement ; et qu'il les a couvertes néanmoins de telle sorte qu'il ne sera aperçu que de ceux qui le cherchent de tout leur cœur ; quel avantage peuvent-ils tirer, lorsque dans la négligence où ils font profession d'être de chercher la vérité, ils crient que rien ne la leur montre ; puisque cette obscurité où ils sont, et qu'ils objectent à l'Église ne fait qu'établir une des choses qu'elle soutient sans toucher à l'autre, et confirme sa doctrine bien loin de la ruiner ?¹

Il faudrait pour la combattre qu'ils criassent qu'ils ont fait tous leurs efforts pour chercher partout et même dans ce que l'Église propose pour s'en instruire, mais sans aucune satisfaction. S'ils parlaient de la sorte, ils combattraient à la vérité une de ses prétentions. Mais j'espère montrer ici qu'il n'y a point de personne raisonnable qui puisse parler de la sorte ; et j'ose même dire que jamais personne ne l'a fait. On sait assez de quelle manière agissent ceux qui sont dans cet esprit. Ils croient avoir fait de grands efforts pour s'instruire lorsqu'ils ont employé quelques heures à la lecture de l'Écriture, et qu'ils ont interrogé

1. « ... et confirme sa doctrine, bien loin de, etc. » ; F. : « ... établit sa doctrine. etc. » Port-Royal a voulu éviter une répétition de mot.

quelque Ecclésiastique sur les vérités de la foi. Après cela ils se vantent d'avoir cherché sans succès dans les livres et parmi les hommes. Mais en vérité je ne puis m'empêcher de leur dire ce que j'ai dit souvent, que cette négligence n'est pas supportable. Il ne s'agit pas ici de l'intérêt léger de quelque personne étrangère : il s'agit de nous-même et de notre tout.

L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort, et qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions et toutes nos pensées doivent prendre des routes si différentes selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement qu'en la réglant par la vue de ce point qui doit être notre dernier objet.

Ainsi notre premier intérêt et notre premier devoir est de nous éclaircir sur ce sujet d'où dépend toute notre conduite. Et c'est pourquoi, parmi ceux qui n'en sont pas persuadés, je fais une extrême différence entre ceux qui travaillent de toutes leurs forces à s'en instruire et ceux qui vivent sans s'en mettre en peine et sans y penser.

Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincèrement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs, et qui n'épargnant rien pour en sortir font de cette recherche leur principale et leur plus sérieuse occupation. Mais pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette dernière fin de la vie, et qui par cette seule raison, qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes des lumières qui les persuadent, négligent d'en chercher ailleurs, et d'examiner à fond si cette opinion est de celles que le peuple reçoit par une simplicité crédule, ou de celles qui quoique obscures d'elles-mêmes

ont néanmoins un fondement très solide¹, je les considère d'une manière toute différente. Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit ; elle m'étonne et m'épouvante : c'est un monstre pour moi. Je ne dis pas ceci par le zèle pieux d'une dévotion spirituelle. Je prétends² au contraire que l'amour-propre, que l'intérêt humain, que la plus simple lumière de la raison nous doit donner ces sentiments. Il ne faut voir pour cela que ce que voient les personnes les moins éclairées.

Il ne faut pas avoir l'âme fort élevée pour comprendre qu'il n'y a point ici de satisfaction véritable et solide, que tous nos plaisirs ne sont que vanité, que nos maux sont infinis, et qu'enfin la mort qui nous menace à chaque instant nous doit mettre dans peu d'années, et peut-être en peu de jours dans un état éternel de bonheur, ou de malheur, ou d'anéantissement. Entre nous et le ciel, l'enfer, ou le néant il n'y a donc que la vie qui est la chose du monde la plus fragile ; et le ciel n'étant pas certainement pour ceux qui doutent si leur âme est immortelle, ils n'ont à attendre que l'enfer ou le néant³.

Il n'y a rien de plus réel que cela ni de plus terrible.

1. « ... un fondement très solide » : F. ajoute « et inébranlable ». P. R. a trouvé sans doute que l'une des deux épithètes affaiblissait l'autre.

2. « Je prétends au contraire que l'amour-propre, etc. » ; F. « J'entends au contraire qu'on doit avoir ce sentiment par un principe d'intérêt humain et par un intérêt d'amour-propre. » *Amour-propre* dans le sens d'égoïsme.

3. La dernière phrase de cet alinéa est de P. R. Il se termine ainsi dans F. : « ... et qu'enfin la mort... doit infailliblement nous mettre dans peu d'années dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis ou malheureux. » P. R. a utilisé cette fin pour le 1^{er} al. de la page 67, après l'avoir fait précéder d'une phrase : « C'est en vain qu'ils détournent, etc. »

Faisons tant que nous voudrions les braves, voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde.

C'est en vain qu'ils détournent leur pensée de cette éternité qui les attend, comme s'ils la pouvaient anéantir en n'y pensant point. Elle subsiste malgré eux, elle s'avance, et la mort qui la doit ouvrir les mettra infailliblement dans peu de temps dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis, ou malheureux.

Voilà un doute d'une terrible conséquence; et c'est déjà assurément un très grand mal que d'être dans ce doute; mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher quand on y est. Ainsi celui qui doute et qui ne cherche pas est tout ensemble et bien injuste et bien malheureux. Que s'il est avec cela tranquille et satisfait, qu'il en fasse profession, et enfin qu'il en fasse vanité, et que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joie et de sa vanité, je n'ai point de termes pour qualifier une si extravagante créature.

Où peut-on prendre ces sentiments? Quel sujet de joie trouve-t-on à n'attendre plus que des misères sans ressource? Quel sujet de vanité de se voir dans des obscurités impénétrables? Quelle consolation¹ de n'attendre jamais de consolateur.

Ce repos dans cette ignorance est une chose monstrueuse, et dont il faut faire sentir l'extravagance et la stupidité à ceux qui y passent leur vie, en leur représentant ce qui se passe en eux-mêmes, pour les confondre par la vue de leur folie. Car voici comment raisonnent les hommes quand ils choisissent de vivre dans cette ignorance de ce qu'ils sont, et sans en rechercher d'éclaircissement.

1. « ... quelle consolation de n'attendre jamais de consolateur? » ;
F. (Variantes): « ... quelle consolation dans le désespoir de tout consolateur? »

Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme; et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, et qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, ne se connaît non plus que le reste. Je vois ses effroyables espaces de l'Univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans savoir pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point plutôt qu'à un autre de toute l'éternité qui m'a précédé, et de toute celle qui me suit. Je ne vois que des infinités de toutes parts qui m'engloutissent¹ comme un atome, et comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour. Tout ce que je connais c'est que je dois bientôt mourir; mais ce que j'ignore le plus c'est cette mort même que je ne saurais éviter.

Comme je ne sais d'où je viens, aussi je ne sais où je vais; et je sais seulement qu'en sortant de ce monde, je tombe pour jamais ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage.

Voilà mon état plein de misère, de faiblesse, d'obscurité. Et de tout cela je conclus que je dois donc passer tous les jours de ma vie sans songer à ce qui me doit arriver, et que je n'ai qu'à suivre mes inclinations sans réflexion et sans inquiétude, en faisant tout ce qu'il faut pour tomber dans le malheur éternel au cas que ce qu'on en dit soit véritable. Peut-être que je pourrais trouver quelque éclaircissement dans mes doutes; mais je n'en veux pas prendre

1. « ... des infinités de toutes parts qui m'engloutissent, etc. » ;
F.: « ... qui m'enferment, etc. »

la peine, ni faire un pas pour le chercher ; et en traitant avec mépris ceux qui se travailleraient de ce soin, je veux aller sans prévoyance et sans crainte tenter un si grand événement, et me laisser mollement conduire à la mort dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future.

En vérité il est glorieux à la Religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables ; et leur opposition lui est si peu dangereuse qu'elle sert au contraire à l'établissement des principales vérités qu'elle nous enseigne. Car la foi Chrétienne ne va principalement qu'à établir ces deux choses, la corruption de la nature, et la rédemption de JÉSUS-CHRIST. Or, s'ils ne servent pas à montrer la vérité de la rédemption par la sainteté de leurs mœurs, ils servent au moins admirablement à montrer la corruption de la nature par des sentiments si dénaturés.

Rien n'est si important à l'homme que son état ; rien ne lui est si redoutable que l'éternité. Et ainsi qu'il se trouve des hommes indifférents à la perte de leur être, et au péril d'une éternité de misère, cela n'est point naturel. Il sont tout autres à l'égard de toutes les autres choses : ils craignent jusqu'aux plus petites, ils les prévoient, ils les sentent ; et ce même homme qui passe les jours et les nuits dans la rage et dans le désespoir pour la perte d'une charge, ou pour quelque offense imaginaire à son honneur, est celui-là même qui sait qu'il va tout perdre par la mort, et qui demeure néanmoins sans inquiétude ¹, sans trouble, et

1. « ... et qui demeure néanmoins sans inquiétude, sans trouble et sans émotion. » Les mots soulignés ont été ajoutés par P. R. Pour la suite « cette étrange insensibilité, etc., » jusqu'à la fin de l'alinéa, F. la donne ainsi : « C'est une chose monstrueuse de voir dans un même cœur et en même temps cette sensibilité pour les moindres choses, et cette étrange insensibilité pour les plus grandes. C'est un enchantement incompréhensible et un assoupissement surnaturel qui marque une force toute puissante qui le cause ».

sans émotion. Cette étrange insensibilité pour les choses les plus terribles dans un cœur si sensible aux plus légères, est une chose monstrueuse ? c'est un enchantement incompréhensible, et un assoupissement surnaturel.

Un homme dans un cachot ne sachant si son arrêt est donné, n'ayant plus qu'une heure pour l'apprendre, et cette heure suffisant, s'il sait qu'il est donné, pour le faire révoquer, il est contre la nature¹ qu'il emploie cette heure-là non à s'informer si cet arrêt est donné, mais à jouer, et à se divertir. C'est l'état où se trouvent ces personnes, avec cette différence que les maux dont ils sont menacés sont bien autres que la simple perte de la vie et un supplice passager que ce prisonnier appréhenderait. Cependant ils courent² sans souci dans le précipice après avoir mis quelque chose devant leurs yeux pour s'empêcher de le voir, et ils se moquent de ceux qui les en avertissent.

Ainsi non seulement le zèle de ceux qui cherchent Dieu prouve la véritable Religion³, mais aussi l'aveuglement de ceux qui ne le cherchent pas, et qui vivent dans cette horrible négligence. Il faut qu'il y ait un étrange renversement⁴ dans la nature de l'homme pour vivre dans cet état,

1. « ... il est contre la nature qu'il emploie cette heure-là... à jouer et à se divertir. » F. : « à jouer *au piquet*. » La phrase qui suit : « C'est l'état, etc., » est de P. R. F. donne seulement ceci : « Ainsi il est surnaturel que l'homme, etc. C'est un appesantissement de la main de Dieu. »

2. « ... cependant ils courent, etc. » F. : « ... nous courons, etc. » A la suite : « ... et ils se moquent de ceux, etc., » ajouté par P. R.

3. « Ainsi non seulement le zèle de ceux qui cherchent Dieu prouve la véritable religion, etc. » F. : « ... le zèle de ceux qui le cherchent prouve Dieu. » Dans la même phrase : « ... et qui vivent dans cette horrible négligence » est une addition de P. R.

4. « Il faut qu'il y ait un étrange renversement, etc. » Toute cette fin d'alinéa est de P. R. ; F. donne seulement ceci : « Il faut qu'il y ait un étrange renversement dans la nature de l'homme pour faire gloire d'être dans cet état, dans lequel il semble incroyable qu'une seule personne puisse être. »

et encore plus pour en faire vanité. Car quand ils auraient une certitude entière qu'ils n'auraient rien à craindre après la mort que de tomber dans le néant, ne serait-ce pas un sujet de désespoir plutôt que de vanité ? N'est-ce donc pas une folie inconcevable, n'en étant pas assurés, de faire gloire d'être dans ce doute ?

Et néanmoins il est certain que l'homme est si dénaturé qu'il y a dans son cœur une semence de joie en cela. Ce repos brutal¹ entre la crainte de l'enfer, et du néant semble si beau, que non seulement ceux qui sont véritablement dans ce doute malheureux s'en glorifient ; mais que ceux même qui n'y sont pas croient qu'il est glorieux de feindre d'y être. Car l'expérience nous fait voir que la plupart de ceux qui s'en mêlent sont de ce dernier genre ; que ce sont des gens qui se contrefont, et qui ne sont pas tels qu'ils veulent paraître. Ce sont des personnes qui ont ouï dire que les belles manières du monde consistent à faire ainsi l'emporté. C'est ce qu'ils appellent avoir secoué le joug ; et la plupart ne le font que pour imiter les autres.

Mais s'ils ont encore tant soit peu de sens commun², il n'est pas difficile de leur faire entendre combien ils s'abusent en cherchant par là de l'estime. Ce n'est pas le moyen d'en acquérir, je dis même parmi les personnes du monde qui jugent sainement des choses, et qui savent que la seule voie d'y réussir c'est de paraître honnête, fidèle, judicieux. et capable de servir utilement ses amis ; parce que les hommes n'aiment naturellement que ce qui leur peut être utile. Or, quel avantage y a-t-il pour nous à ouïr dire à un

1. « *Ce repos brutal, etc.* » Toute cette phrase paraît être de P. R.

2. Cet alinéa offre quelques différences avec F. « *S'ils ont encore tant soit peu de sens commun* » est une addition de P. R. Plus loin : « *La seule voie d'y réussir c'est de paraître, etc.* » ; F. : « ... de se faire paraître, etc. »

homme qu'il a secoué le joug, qu'il ne croit pas qu'il y ait un Dieu qui veille sur ses actions, qu'il se considère comme seul maître de sa conduite, qu'il ne pense à en rendre compte qu'à soi-même? Pense-t-il nous avoir porté par là à avoir désormais bien de la confiance en lui, et à en attendre des consolations, des conseils, et des secours dans tous les besoins de la vie? Pense-t-il nous avoir bien réjouis de nous dire qu'il doute si notre âme est autre chose qu'un peu¹ de vent et de fumée, et encore de nous le dire d'un ton de voix fier et content? Est-ce donc une chose à dire gaîment; et n'est-ce pas une chose à dire au contraire tristement, comme la chose du monde la plus triste?

S'ils y pensaient sérieusement ils verraient que cela est si mal pris, si contraire au bon sens, si opposé à l'honnêteté, et si éloigné en toute manière de ce bon air qu'ils cherchent, que rien n'est plus capable de leur attirer le mépris² et l'aversion des hommes, et de les faire passer pour des personnes sans esprit et sans jugement. Et en effet si on leur fait rendre compte de leurs sentiments et des raisons qu'ils ont de douter de la Religion, ils diront des choses si faibles et si basses qu'ils persuaderaient plutôt du contraire. C'était ce que leur disait un jour fort à propos une personne : « Si vous continuez à discourir³ de

1. « Pense-t-il nous avoir bien réjouis de nous dire *qu'il doute si notre âme est autre chose qu'un peu*, etc. »; F. : « *Prétendent-ils nous avoir bien réjouis de nous dire qu'ils tiennent que notre âme n'est qu'un peu*, etc. »

2. « ... que rien n'est plus capable de leur attirer le mépris, etc. » (jusqu'à la fin de la phrase); F. : « ... qu'ils seraient plutôt capables de redresser que de corrompre ceux qui auraient quelque inclination à les suivre. » Plus loin : « Et, en effet, si on leur fait rendre compte, etc. »; F. : « Et, en effet, faites leur rendre compte, etc. »; P. R., pour éviter le mauvais son, a sacrifié la vivacité du tour.

3. « ... si vous continuez à discourir, etc. » C'est, par anticipation, le mot de Duclos : « Ils en diront tant qu'ils finiront par me faire aller à la messe. »

la sorte, leur disait-il, en vérité vous me convertirez. » Et il avait raison; car qui n'aurait horreur de se voir dans des sentiments où l'on a pour compagnon des personnes si méprisables.

Ainsi ceux qui ne font que feindre ces sentiments sont bien malheureux de contraindre leur naturel pour se rendre les plus impertinents des hommes. S'ils sont fâchés, dans le fond de leur cœur de n'avoir pas plus de lumière qu'ils ne le dissimulent point. Cette déclaration ne sera pas honteuse. Il n'y a de honte qu'à n'en point avoir. Rien ne découvre davantage¹ une étrange faiblesse d'esprit que de ne pas connaître quel est le malheur d'un homme sans Dieu. Rien ne marque davantage une extrême bassesse de cœur que de ne pas souhaiter la vérité des promesses éternelles. Rien n'est plus lâche que de faire le brave contre Dieu. Qu'ils laissent donc ces impiétés à ceux qui sont assez mal nés pour en être véritablement capables : qu'ils soient au moins honnêtes gens, s'ils ne peuvent encore être Chrétiens : et qu'ils reconnaissent enfin qu'il n'y a que deux sortes de personnes qu'on puisse appeler raisonnables; ou ceux qui servent Dieu de tout leur cœur, parce qu'ils le connaissent; ou ceux qui le cherchent de tout leur cœur, parce qu'ils ne le connaissent pas encore².

C'est donc pour les personnes qui cherchent Dieu sincèrement, et qui reconnaissant leur misère désirent véritablement d'en sortir, qu'il est juste de travailler, afin de leur aider à trouver la lumière qu'ils n'ont pas.

Mais pour ceux qui vivent sans le connaître, et sans le

1. « Rien ne découvre davantage, etc. »; F.: « ... n'accuse... » A la suite: « Rien ne marque davantage une extrême bassesse de cœur, etc. »; F.: « une mauvaise disposition du cœur. »

2. « ... parce qu'ils ne le connaissent pas encore. » Ce dernier mot ajouté par P. R.

chercher, ils se jugent eux-mêmes si peu dignes de leur soin, qu'ils ne sont pas dignes du soin des autres : et il faut avoir toute la charité de la Religion qu'ils méprisent pour ne les pas mépriser jusqu'à les abandonner dans leur folie. Mais parce que cette Religion nous oblige de les regarder toujours tant qu'ils seront en cette vie comme capables de la grâce qui peut les éclairer, et de croire qu'ils peuvent être dans peu de temps plus remplis de foi que nous ne sommes, et que nous pouvons au contraire tomber dans l'aveuglement où ils sont; il faut faire pour eux ce que nous voudrions qu'on fit pour nous si nous étions en leur place, et les appeler à avoir pitié d'eux-mêmes, et à faire au moins quelques pas pour tenter s'ils ne trouveront point de lumière. Qu'ils donnent à la lecture de cet ouvrage quelques-unes de ces heures qu'ils emploient si inutilement ailleurs¹. Peut-être y rencontreront-ils quelque chose, ou du moins ils n'y perdront pas beaucoup. Mais pour ceux qui y apporteront une sincérité parfaite et un véritable désir de connaître la vérité, j'espère qu'ils y auront satisfaction, et qu'ils seront convaincus des preuves d'une Religion si divine que l'on y a ramassées².

1. « ... qu'ils donnent à la lecture de cet ouvrage quelques-unes de ces heures qu'ils emploient si inutilement ailleurs. »; F. ajoute : « *quelque aversion qu'ils y apportent.* »

2. « ... des preuves d'une Religion si divine que l'on y a ramassées »; F. : « *que j'ai ramassées ici et dans lesquelles j'ai suivi à peu près cet ordre.* » Ces derniers mots font pressentir des suppressions faites par P. R., « mais, dit Cousin (*Des Pensées*, etc., 1843, p. 206), il faut avouer que les parties supprimées sont moins un développement qu'une répétition, une forme différente de ce qui précède. » F. les considère comme de simples *variantes*.

II

Marques de la véritable Religion

La vraie Religion doit avoir pour marque d'obliger à aimer Dieu. Cela est bien juste. Et cependant aucune autre que la nôtre ne l'a ordonné. Elle doit encore avoir connu la concupiscence de l'homme, et l'impuissance où il est par lui-même d'acquérir la vertu¹. Elle doit y avoir apporté les remèdes dont la prière est le principal. Notre Religion a fait tout cela; et nulle autre n'a jamais demandé à Dieu de l'aimer et de le suivre.

¶ Il faut, pour faire qu'une Religion soit vraie², qu'elle ait connu notre nature. Car la vraie nature de l'homme, son vrai bien, la vraie vertu, et la vraie Religion sont choses dont la connaissance est inséparable. Elle doit avoir connu la grandeur et la bassesse de l'homme³, et la raison de l'un et de l'autre. Quelle autre Religion que la Chrétienne a connu toutes ces choses?

¶ Les autres Religions, comme les Païennes, sont plus populaires; car elles consistent⁴ toutes en extérieur; mais

1. « ... Elle (la vraie religion) doit avoir connu la concupiscence de l'homme et l'impuissance où il est par lui-même d'acquérir la vertu. » Les mots soulignés ont été ajoutés par P. R. A la suite : « ... les remèdes, dont la prière est le principal... » ; F. : « ... les remèdes; l'un est la prière... »

2. « Il faut pour faire qu'une religion soit vraie, etc. » Faire, ajouté par P. R.

3. « ... la grandeur et la bassesse de l'homme, etc. » ; F. : « ... et la petitesse, etc. » A la suite, « ... et la raison de l'un et de l'autre. » c'est-à-dire de l'un et de l'autre état. ; F. : « de l'une et de l'autre. » De même dans les éditions Havet et Didot.

4. « ... elles consistent toutes en extérieur » ; F. : « ... elles sont en extérieur. »

elles ne sont pas pour les gens habiles. Une Religion purement intellectuelle serait plus proportionnée aux habiles; mais elle ne servirait pas au peuple. La seule Religion Chrétienne est proportionnée à tous, étant mêlée d'extérieur et d'intérieur. Elle élève le peuple à l'intérieur, et abaisse les superbes à l'extérieur, et n'est pas parfaite sans les deux. Car il faut que le peuple entende l'esprit de la lettre, et que les habiles soumettent leur esprit à la lettre, en pratiquant ce qu'il y a d'extérieur¹.

¶ Nous sommes haïssables; la raison nous en convainc². Or, nulle autre Religion que la Chrétienne ne propose de se haïr. Nulle autre Religion ne peut donc être reçue de ceux qui savent qu'ils ne sont dignes que de haine.

¶ Nulle autre Religion que la Chrétienne n'a connu que l'homme est la plus excellente créature, et en même temps la plus misérable³. Les uns qui ont bien connu la réalité de son excellence ont pris pour lâcheté et pour ingratitude les sentiments bas que les hommes ont naturellement d'eux-mêmes. Et les autres qui ont bien connu combien cette bassesse est effective ont traité d'une superbe ridicule ces sentiments de grandeur qui sont aussi naturels à l'homme.

¶ Nulle Religion que la nôtre n'a enseigné que l'homme naît en péché. Nulle secte de Philosophes ne l'a dit. Nulle n'a donc dit vrai.

¶ Dieu étant caché, toute Religion qui ne dit pas que Dieu est caché n'est pas véritable; et toute Religion qui n'en rend pas la raison n'est pas instruisante. La nôtre fait tout cela.

1. « ... en pratiquant ce qu'il y a d'extérieur » ; résumé par P. R. du texte primitif qui étend cette pensée.

2. « ... nous sommes haïssables ; la raison nous en convainc. » Addition de P. R. A la suite : « ... ceux qui savent qu'ils ne sont dignes que de haine » ; F. : « ceux qui se haïssent et qui cherchent un être véritablement aimable ».

3. « ... la plus excellente créature et en même temps la plus misérable, » les mots soulignés ajoutés par P. R.

¶ Cette Religion qui consiste à croire que l'homme est tombé d'un état de gloire et de communication avec Dieu en un état de tristesse, de pénitence et d'éloignement de Dieu, mais qu'enfin il serait rétabli par un Messie¹ qui devait venir, a toujours été sur la terre. Toutes choses ont passé, et celle-là a subsisté pour laquelle sont toutes choses. Car Dieu voulant se former un peuple saint qu'il séparerait de toutes les autres nations, qu'il délivrerait de ses ennemis, qu'il mettrait dans un lieu de repos, a promis de le faire, et de venir au monde pour cela², et il a prédit par ses Prophètes le temps et la manière de sa venue. Et cependant pour affermir l'espérance de ses élus dans tous les temps, il leur en a toujours fait voir des images et des figures, et il ne les a jamais laissés sans des assurances de sa puissance et de sa volonté pour leur salut. Car dans la création de l'homme, Adam en était le témoin, et le dépositaire de la promesse du Sauveur qui devait naître de la femme. Et quoique les hommes étant encore si proches de la création, ne pussent avoir oublié leur création, et leur chute, et la promesse que Dieu leur avait faite d'un Rédempteur, néanmoins comme dans ce premier âge du monde ils se laissèrent emporter à toutes sortes de désordres, il y avait cependant des Saints, comme Enoch, Lamech, et d'autres qui attendaient en patience le Christ promis dès le commencement du monde. Ensuite Dieu a envoyé Noé, qui a vu la malice des hommes au plus haut degré ;

1. « ... mais qu'enfin il serait rétabli par un Messie, etc. » ; F. : « mais qu'après cette vie nous serons rétablis par un Messie, etc. »

2. « ... a promis de le faire et de venir au monde pour cela », les mots soulignés ajoutés par P. R. Plus loin, « ... fait voir des images et des figures. » Ces derniers mots sont également de P. R. La fin de cet alinéa a été arrangée par lui. Avant « Dieu fit ses promesses à Abraham, » Pascal avait mis : « lorsque Sem vivait encore. » P. R. a fait disparaître cet anachronisme.

et il l'a sauvé en noyant toute la terre par un miracle qui marquait assez, et le pouvoir qu'il avait de sauver le monde, et la volonté qu'il avait de le faire, et de faire naître de la femme celui qu'il avait promis. Ce miracle suffisait pour affermir l'espérance des hommes ; et la mémoire en étant encore assez fraîche parmi eux, Dieu fit ses promesses à Abraham qui était tout environné d'Idolâtres, et il lui fit connaître le mystère du Messie qu'il devait envoyer. Au temps d'Isaac et de Jacob l'abomination était répandue sur toute la terre ; mais ces Saints vivaient en la foi ; et Jacob mourant, et bénissant ses enfants s'écrie par un transport qui lui fait interrompre son discours : « J'attends, ô mon Dieu, le Sauveur que vous avez promis, » *salutare tuum expectabo, Domine* ¹.

Les Egyptiens étaient infectés et d'idolâtrie et de magie ; le peuple de Dieu même était entraîné par leurs exemples. Mais Cependant Moïse et d'autres voyaient ² celui qu'ils ne voyaient pas, et l'adoraient en regardant les biens éternels qu'il leur préparait.

Les Grecs et les Latins ensuite ont fait régner les fausses divinités ; les Poètes ont fait diverses théologies ³ ; les Philosophes se sont séparés en mille sectes différentes ; et cependant il y avait toujours au cœur de la Judée des hommes choisis qui prédisaient la venue de ce Messie qui n'était connu que d'eux.

Il est venu enfin en la consommation des temps : et depuis, quoiqu'on ait vu naître tant de schismes et d'hérésies, tant renverser d'États, tant de changements en toutes

1. Genèse, 49. 18.

2. « ... Moïse et d'autres voyaient celui, etc. » ; F. : « ... croyaient celui, etc. »

3. « ... les poètes ont fait diverses théologies » ; F. : « ... cent diverses théologies. »

choses ; cette Église qui adore celui qui a toujours été adoré a subsisté sans interruption. Et ce qui est admirable, incomparable, et tout à fait divin, c'est que cette Religion qui a toujours duré a toujours été combattue. Mille fois elle a été à la veille d'une destruction universelle ; et toutes les fois qu'elle a été en cet état Dieu l'a relevée par des coups extraordinaires de sa puissance. C'est ce qui est étonnant, et qu'elle s'est maintenue sans fléchir et plier sous la volonté des tyrans.

¶ Les États périraient si on ne faisait plier souvent les lois à la nécessité. Mais jamais la Religion n'a souffert cela, et n'en a usé. Aussi il faut ces accommodements, ou des miracles. Il n'est pas étrange qu'on se conserve en pliant, et ce n'est pas proprement se maintenir ; et encore périssent-ils enfin entièrement : il n'y en a point qui ait duré 1500 ans ¹. Mais que cette Religion se soit toujours maintenue, et inflexible ; cela est divin.

¶ Ainsi le Messie a toujours été cru ². La tradition d'Adam était encore nouvelle en Noé et en Moïse. Les Prophètes l'on prédit depuis, en prédisant toujours d'autres choses, dont les événements qui arrivaient de temps en temps à la vue des hommes marquaient la vérité de leur mission, et par conséquent celle de leurs promesses touchant le Messie. Ils ont tous dit que la loi qu'ils avaient n'était qu'en attendant celle du Messie ; que jusque-là elle serait perpétuelle, mais que l'autre durerait éternellement ; qu'ainsi leur loi ou celle du Messie dont elle était la promesse seraient toujours sur la terre. En effet elle a toujours duré ; et Jésus-

1. « ... Il n'y en a point (d'État) qui ait duré 1500 ans. » Il y avait mille ans dans le texte primitif : or, la monarchie française comptait déjà plus de mille ans au xviii^e siècle, d'où la correction de P. R.

2. Ce paragraphe a été très augmenté par P. R., qui a ajouté depuis : « Ils ont tous dit que la loi, etc. », jusqu'à « ... et J.-C. est venu, etc. »

CHRIST est venu dans toutes les circonstances prédites. Il a fait des miracles, et les Apôtres aussi qui ont converti les Païens ; et par là les Prophéties étant accomplies le Messie est prouvé pour jamais.

¶ La seule Religion contraire à la nature en l'état qu'elle est, qui combat tous nos plaisirs, et qui paraît d'abord contraire au sens commun est la seule qui ait toujours été.

¶ Toute la conduite des choses devait avoir pour objet l'établissement et la grandeur de la Religion : les hommes doivent avoir en eux-mêmes des sentiments conformes à ce qu'elle nous enseigne : et enfin elle doit être tellement l'objet et le centre où toutes choses tendent, que qui en saura les principes puisse rendre raison et de toute la nature de l'homme en particulier, et de toute la conduite du monde en général.

Sur ce fondement les impies prennent lieu de blasphémer la Religion Chrétienne, parce qu'ils la connaissent mal. Ils s'imaginent qu'elle consiste simplement en l'adoration d'un Dieu considéré comme grand, puissant, et éternel ; ce qui est proprement le Déisme presque aussi éloigné de la Religion Chrétienne que l'Athéisme qui y est tout à fait contraire. Et de là ils¹ concluent que cette Religion n'est pas véritable ; parce que si elle l'était il faudrait que Dieu se manifestât aux hommes par des preuves si sensibles qu'il fût impossible que personne le méconnût.

Mais qu'ils en concluent ce qu'ils voudront contre le Déisme, ils n'en concluront rien contre la Religion Chrétienne qui reconnaît que depuis le péché Dieu ne se montre

1. La fin de cet alinéa : « ... et de là ils concluent, etc. », a été remaniée par P. R. Pascal terminait ainsi (F.) : « Ils concluent que cette religion n'est pas véritable, parce qu'ils ne voient pas que toutes choses concourent à l'établissement de ce point, que Dieu ne se manifeste pas aux hommes avec toute l'évidence qu'il pourrait faire. »

point aux hommes avec toute l'évidence qu'il pourrait faire, et qui consiste proprement au mystère du Rédempteur, qui, unissant en lui les deux natures divine et humaine, a retiré les hommes de la corruption du péché pour les réconcilier à Dieu en sa personne divine.

Elle enseigne donc aux hommes ces deux vérités, et qu'il y a un Dieu dont ils sont capables, et qu'il y a une corruption dans la nature qui les en rend indignes. Il importe également aux hommes de connaître l'un et l'autre de ces points; et il est également dangereux à l'homme de connaître Dieu sans connaître sa misère, et de connaître sa misère sans connaître le Rédempteur qui l'en peut guérir. Une seule de ces connaissances fait ou l'orgueil des Philosophes qui ont connu Dieu et non leur misère, ou le désespoir des Athées qui connaissent leur misère sans Rédempteur.

Et ainsi comme il est également de la nécessité de l'homme de connaître ces deux points, il est aussi également de la miséricorde de Dieu de nous les avoir fait connaître. La Religion Chrétienne le fait; c'est en cela qu'elle consiste.

Qu'on examine l'ordre du monde sur cela, et qu'on voie si toutes choses ne tendent pas à l'établissement des deux chefs de cette Religion.

¶ Si l'on ne se connaît plein d'orgueil, d'ambition, de concupiscence, de faiblesse, de misère, et d'injustice, on est bien aveugle. Et si en le connaissant on ne désire d'en être délivré, que peut-on dire d'un homme si peu raisonnable ? Que peut-on donc avoir que de l'estime pour une Religion qui connaît si bien les défauts de l'homme, et que du désir pour la vérité d'une Religion qui y promet des remèdes si souhaitables ?

1. « ... Que peut-on dire d'un homme *si peu raisonnable* ? » Ces derniers mots ont été ajoutés par P. R. ; F. : « Que peut-on dire d'un homme...? »



III

Véritable Religion prouvée par les contrariétés qui sont dans l'homme et par le péché originel.

Les grandeurs et les misères de l'homme sont tellement visibles, qu'il faut nécessairement que la véritable Religion nous enseigne qu'il y a en lui quelque grand principe de grandeur, et en même temps quelque grand principe de misère. Car il faut que la véritable Religion connaisse à fond notre nature, c'est-à-dire qu'elle connaisse tout ce qu'elle a de grand et tout ce qu'elle a de misérable, et la raison de l'un et de l'autre. Il faut encore qu'elle nous rende raison des étonnantes contrariétés qui s'y rencontrent. S'il y a un seul principe de tout, une seule fin de tout, il faut que la vraie Religion nous enseigne à n'adorer que lui et à n'aimer que lui. Mais comme nous nous trouvons dans l'impuissance d'adorer ce que nous ne connaissons pas et d'aimer autre chose que nous, il faut que la Religion qui instruit de ces devoirs nous instruisse aussi de cette impuissance, et qu'elle nous en apprenne les remèdes.

Il faut, pour rendre l'homme heureux, qu'elle lui montre qu'il y a un Dieu, qu'on est obligé de l'aimer, que notre véritable félicité est d'être à lui et notre unique mal d'être séparé de lui ; qu'elle nous apprenne que nous sommes pleins de ténèbres qui nous empêchent de le connaître et de l'aimer, et qu'ainsi nos devoirs nous obligeant d'aimer Dieu et notre concupiscence nous en détournant, nous sommes pleins d'injustice. Il faut qu'elle nous rende raison de l'opposition que nous avons à Dieu et à notre propre bien. Il faut qu'elle nous en enseigne les remèdes, et les moyens

d'obtenir ces remèdes. Qu'on examine sur cela toutes les Religions du monde, et qu'on voie s'il y en a une autre que la Chrétienne qui y satisfasse.

Sera-ce celle qu'enseignaient les Philosophes qui nous proposent pour tout bien un bien qui est en nous ? Est-ce là le vrai bien ? Ont-ils trouvé le remède à nos maux ? Est-ce avoir guéri la présomption de l'homme que de l'avoir égalé à Dieu ? Et ceux qui nous ont égalé aux bêtes¹ et qui nous ont donné les plaisirs de la terre pour tout bien ont-ils apporté le remède à nos concupiscences ? Levez vos yeux vers Dieu, disent les uns ; voyez celui auquel vous ressemblez et qui vous a fait pour l'adorer. Vous pouvez vous rendre semblable à lui ; la sagesse vous y égalera si vous voulez la suivre. Et les autres disent : Baissez vos yeux vers la terre, chétif ver que vous êtes, et regardez les bêtes dont dont vous êtes le compagnon. Que deviendra donc l'homme ? Sera-t-il égal à Dieu ou aux bêtes ? Quelle effroyable distance ! Que ferons-nous donc ? Quelle Religion nous enseignera à guérir l'orgueil et la concupiscence ? Quelle Religion nous enseignera notre bien, nos devoirs, les faiblesses qui nous en détournent, les remèdes qui les peuvent guérir, et le moyen d'obtenir ces remèdes ? Voyons ce que nous dit sur tout cela la Sagesse de Dieu² qui nous parle dans la Religion Chrétienne.

C'est en vain, ô homme, que vous cherchez dans vous-même le remède à vos misères. Toutes vos lumières ne peuvent arriver qu'à connaître que ce n'est point en vous que vous trouverez ni la vérité ni le bien. Les Philosophes vous

1. « ... Et ceux qui nous ont égalés aux bêtes. » ; F. ajoute : « et les Mahométans. » A la suite : « les plaisirs de la terre pour tout bien... » ; F. : « ... même pendant l'éternité » (se rapportant aux Mahométans).

2. « ... la sagesse de Dieu qui nous parle dans la Religion chrétienne » ; les mots soulignés ajoutés par P. R.

l'ont promis, ils ont pu le faire. Ils ne savent ni quel est votre véritable bien, ni quel est votre véritable état. Comment auraient-ils des remèdes à vos maux, puisqu'ils ne les ont pas seulement connus ? Vos maladies principales sont l'orgueil qui vous soustrait à Dieu, et la concupiscence qui vous attache à la terre ; et ils n'ont fait autre chose qu'entretenir au moins une de ces maladies. S'ils vous ont donné Dieu pour objet, ce n'a été que pour exercer votre orgueil. Ils vous ont fait penser que vous lui êtes semblable¹ par votre nature. Et ceux qui ont vu la vanité de cette prétention vous ont jeté dans l'autre précipice en vous faisant entendre que votre nature était pareille à celle des bêtes, et vous ont porté à chercher votre bien dans les concupiscences qui sont le partage des animaux. Ce n'est pas là le moyen de vous instruire de vos injustices². N'attendez donc ni vérité ni consolation des hommes. Je suis celle qui vous ai formé, et qui puis seule vous apprendre qui vous êtes. Mais vous n'êtes plus maintenant en l'état où je vous ai formé. J'ai créé l'homme saint, innocent, parfait. Je l'ai rempli de lumière et d'intelligence. Je lui ai communiqué ma gloire et mes merveilles. L'œil de l'homme voyait alors la Majesté de Dieu. Il n'était pas dans les ténèbres qui l'aveuglent, ni dans la mortalité et dans les misères qui l'affligent. Mais il n'a pu soutenir tant de gloire sans tomber dans la présomption. Il a voulu se rendre centre de lui-même et indépendant de mon secours. Il s'est soustrait de ma domination, et, s'égalant à moi par le désir de trouver sa félicité en lui-même, je l'ai abandonné à lui ; et, révoltant toutes les créatures qui lui étaient soumises, je les lui ai rendu ennemies ;

1. « ... que vous lui êtes semblable » ; F. : « ... semblables et conformes. »

2. Ce n'est pas là le moyen de vous instruire de vos injustices » ; F. : « ... de vous guérir de vos injustices que ces sages n'ont point connues. »

en sorte qu'aujourd'hui l'homme est devenu semblable aux bêtes, et dans un tel éloignement de moi qu'à peine lui reste-t-il quelque lumière confuse de son auteur, tant toutes ses connaissances ont été éteintes ou troublées. Les sens indépendants de la raison et souvent maîtres de la raison l'ont emporté à la recherche des plaisirs. Toutes les créatures ou l'affligent ou le tentent, et dominant sur lui ou en le soumettant par leur force, ou en le charmant par leurs douceurs, ce qui est encore une domination plus terrible et plus impérieuse.

¶ Voilà l'état où les hommes sont aujourd'hui. Il leur reste quelque instinct impuissant du bonheur de leur première nature, et ils sont plongés dans les misères de leur aveuglement et de leur concupiscence qui est devenue leur seconde nature.

¶ De ces principes que je vous ouvre vous pouvez reconnaître la cause de tant de contrariétés qui ont étonné tous les hommes et qui les ont partagés ¹.

¶ Observez maintenant tous les mouvements de grandeur et de gloire que ce sentiment de tant de misères ne peut étouffer ², et voyez s'il ne faut pas que la cause en soit une autre nature.

¶ Connaissez donc, superbe, quel paradoxe vous êtes à vous-même. Humiliez-vous, raison impuissante; taisez-vous, nature imbécile; apprenez que l'homme passe infiniment l'homme; et entendez de votre Maître votre condition véritable que vous ignorez.

¶ Car enfin, si l'homme n'avait jamais été corrompu il

1. « ... et qui les ont partagés » ; F. ajoute : « en de si divers sentiments. »

2. « ... que ce sentiment de tant de misères ne peut étouffer » ; F. : « ... que l'épreuve de tant de misères, etc. »

jouirait de la vérité¹ et de la félicité avec assurance. Et si l'homme n'avait jamais été que corrompu il n'aurait aucune idée ni de la vérité ni de la béatitude. Mais malheureux que nous sommes, et plus que s'il n'y avait aucune grandeur dans notre condition, nous avons une idée du bonheur, et ne pouvons y arriver; nous sentons une image de la vérité, et ne possédons que le mensonge; incapables d'ignorer absolument, et de savoir certainement; tant il est manifeste que nous avons été dans un degré de perfection dont nous sommes malheureusement tombés.

¶ Qu'est-ce donc que nous crié cette avidité et cette impuissance, sinon qu'il y a eu autrefois en l'homme un véritable bonheur dont il ne lui reste maintenant que la marque et la trace toute vide, qu'il essaie inutilement de remplir de tout ce qui l'environne, en cherchant dans les choses absentes le secours qu'il n'obtient pas des présentes, et que les unes et les autres sont incapables de lui donner, parce que ce gouffre infini ne peut être rempli que par un objet infini et immuable² ?

¶ Chose étonnante cependant, que le mystère le plus éloigné de notre connaissance, qui est celui de la transmission du péché originel³, soit une chose sans laquelle nous ne pouvons avoir aucune connaissance de nous-mêmes. Car il est sans doute qu'il n'y a rien qui choque plus notre raison que de dire que le péché du premier homme ait rendu coupables ceux qui étant si éloignés de cette source semblent incapables d'y participer. Cet écoulement ne nous paraît pas seulement impossible, il nous semble même très injuste.

1. « ... il jouirait de la vérité, etc. » : F. : ... il jouirait *dans son innocence*, etc. »

2. « ... que par un objet infini et immuable » ; F. ajoute : « *c'est-à-dire que par Dieu même.* »

3. « ... la transmission du péché *originel*, etc. » Ce dernier mot n'est pas dans F.

Car qu'y a-t-il de plus contraire aux règles de notre misérable justice que de damner éternellement un enfant incapable de volonté pour un péché où il paraît avoir eu si peu de part qu'il est commis six mille ans avant qu'il fût en être ? Certainement rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine. Et cependant, sans ce mystère le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition¹ prend ses retours et ses plis dans cet abîme. De sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère, que ce mystère n'est inconcevable à l'homme.

¶ Le péché originel est une folie devant les hommes ; mais on le donne pour tel. On ne doit donc pas reprocher² le défaut de raison en cette doctrine, puisqu'on ne prétend pas que la raison y puisse atteindre. Mais cette folie est plus sage que toute la sagesse des hommes, *Quod stultum est Dei sapientius est hominibus*³. Car sans cela que dira-t-on qu'est l'homme ? Tout son état dépend de ce point imperceptible. Et comment s'en fût-il aperçu par sa raison, puisque c'est une chose au dessus de sa raison ; et que sa raison bien loin de l'inventer par ses voies, s'en éloigne quand on le lui présente ?

¶ Ces deux états d'innocence⁴, et de corruption étant

1. « Le nœud de notre condition prend ses *retours* et ses *plis*, etc. » ; F. : « ses *replis* et ses *tours* ». Cette altération a été très vivement reprochée à P. R. par les éditeurs modernes, et cela non sans raison, car *retours*, ne veut rien dire ici.

2. « On ne doit donc pas reprocher, etc. » ; F. : « Vous ne me devez donc pas, etc. » Plus loin : « . . . puisqu'on ne prétend pas que la raison y puisse atteindre » ; F. : « ... puisque je le donne pour être sans raison. »

3. Cor., I, 15.

4. « Ces deux états d'innocence et de corruption, etc. » ; les mots soulignés ajoutés par P. R. Dans l'alinéa qui vient après, la première personne (*suitons*) a été substituée à la deuxième du texte primitif.

ouverts il est impossible que nous ne les reconnaissons pas.

¶ Suivons nos mouvements, observons-nous nous-mêmes, et voyons si nous n'y trouverons pas les caractères vivants de ces deux natures.

¶ Tant de contradictions se trouveraient-elles dans un sujet simple.

¶ Cette duplicité de l'homme est si visible qu'il y en a qui ont pensé que nous avions deux âmes, un sujet simple leur paraissant incapable de telles et si soudaines variétés, d'une présomption démesurée à un horrible abattement de cœur.

¶ Ainsi toutes ces contrariétés qui semblaient devoir le plus éloigner les hommes de la connaissance d'une Religion, sont ce qui les doit plutôt conduire à la véritable¹.

Pour moi j'avoue qu'aussitôt que la Religion Chrétienne découvre ce principe que la nature des hommes est corrompue et déchuë de Dieu, cela ouvre les yeux à voir partout le caractère de cette vérité. Car la nature est telle qu'elle marque partout un Dieu perdu, et dans l'homme, et hors de l'homme².

Sans ces divines connaissances, qu'ont pu faire les hommes, sinon ou s'élever dans le sentiment intérieur qui leur reste de leur grandeur passée, ou s'abattre dans la vue de leur faiblesse présente? Car ne voyant pas la vérité entière ils n'ont pu arriver à une parfaite vertu; les uns considérant la nature comme incorrompue³, les autres

1. P. R. a remplacé par une formule générale le ton personnel du texte original : « Toutes ces contrariétés qui semblaient le plus m'éloigner... est ce qui m'a le plus tôt conduit, etc. »

2. A la fin de cet alinéa, F. ajoute : « et une nature corrompue. »

3. « ... les uns considérant la nature comme incorrompue, etc. » Dans l'édition Bossut et dans celles qui l'ont suivie, ce membre de phrase, au lieu d'être rattaché à ce qui précède, en est séparé par un point et forme le commencement d'une autre phrase : « Les uns considérant... les autres comme irréparable, ils n'ont pu fuir, etc. »

comme irréparable. Ils n'ont pu fuir ou l'orgueil, ou la paresse, qui sont les deux sources de tous les vices; puisqu'ils ne pouvaient sinon ou s'y abandonner par lâcheté, ou en sortir par l'orgueil. Car, s'ils connaissaient l'excellence de l'homme, ils en ignoraient la corruption; de sorte qu'ils évitaient bien la paresse, mais ils se perdaient dans l'orgueil¹. Et s'ils reconnaissaient l'infirmité de la nature, ils en ignoraient la dignité; de sorte qu'ils pouvaient bien éviter la vanité, mais c'était en se précipitant dans le désespoir.

De là viennent les diverses sectes des Stoïciens² et des Epicuriens, des Dogmatistes et des Académiciens, etc. La seule Religion Chrétienne a pu guérir ces deux vices; non pas en chassant l'un par l'autre par la sagesse de la terre, mais en chassant l'un et l'autre par la simplicité de l'Évangile. Car elle apprend aux justes qu'elle élève jusqu'à la participation de la Divinité même, qu'en ce sublime état ils portent encore la source de toute la corruption qui les rend durant toute la vie sujets à l'erreur, à la misère, à la mort, au péché; et elle crie aux plus impies qu'ils sont capables de la grâce de leur Rédempteur. Ainsi donnant à trembler à ceux qu'elle justifie, et consolant ceux qu'elle condamne, elle tempère avec tant de justesse la crainte avec l'espérance par cette double capacité qui est commune à tous et de la grâce et du péché, qu'elle abaisse infiniment plus que la seule raison ne peut faire, mais sans désespérer; et qu'elle élève infiniment plus que l'orgueil de la nature, mais sans enfler; faisant bien voir par là qu'étant seule exempte d'er-

1. « ... ils se perdaient dans l'orgueil, etc. » D'après F., il y avait dans le texte primitif le vieux mot *la superbe*, qui a été remplacé de la main d'Arnauld.

2. « ... des Stoïciens » ; F. : « ... des Stoïques. »

reur et de vice, il n'appartient qu'à elle et d'instruire et de corriger les hommes.

¶ Le Christianisme est étrange. Il ordonne à l'homme de reconnaître qu'il est vil et même abominable, et lui ordonne en même temps¹ de vouloir être semblable à Dieu. Sans un tel contrepois, cette élévation le rendrait horriblement vain, ou cet abaissement le rendrait horriblement abject.

¶ La misère porte au désespoir : la grandeur inspire la présomption².

¶ L'Incarnation montre à l'homme la grandeur de sa misère par la grandeur du remède qu'il a fallu.

¶ On ne trouve pas dans la Religion Chrétienne³ un abaissement qui nous rende incapables du bien ni une sainteté exempte du mal.

¶ Il n'y a point de doctrine plus propre à l'homme que celle-là, qui l'instruit de sa double capacité de recevoir et de perdre la grâce, à cause du double péril où il est toujours exposé de désespoir ou d'orgueil.

¶ Les Philosophes ne prescrivait point des sentiments proportionnés aux deux états. Ils inspiraient des mouvements de grandeur pure, et ce n'est pas l'état de l'homme. Ils inspiraient des mouvements de bassesse pure, et c'est aussi peu l'état de l'homme. Il faut des mouvements de bassesse, non d'une bassesse de nature, mais de pénitence ; non pour y demeurer, mais pour aller à la grandeur. Il faut des mouvements de grandeur, mais d'une grandeur qui

1. « ... et il lui ordonne *en même temps*, etc. » ; ces derniers mots ajoutés par P. R.

2. « La misère *porte au désespoir, la grandeur inspire*, etc. » ; F. : « la misère *persuade* le désespoir, *l'orgueil persuade*, etc. »

3. « ... *On ne trouve pas dans la Religion Chrétienne...* » Ce début a été ajouté par P. R. Dans F., la phrase commence ainsi : « Non pas un abaissement qui, etc. » Cette addition était donc indispensable ; c'est l'opinion de Cousin (*Des Pensées*, etc., p. 89).

vienne de la grâce¹ et non du mérite, et après avoir passé par la bassesse.

¶ Nul n'est heureux comme un vrai Chrétien, ni raisonnable, ni vertueux, ni aimable. Avec combien peu d'orgueil un Chrétien se croit-il uni à Dieu? Avec combien peu d'abjection s'égalé-t-il aux vers de la terre²?

¶ Qui peut donc refuser à ces célestes lumières de les croire et de les adorer? Ce n'est-il pas plus clair que le jour que nous sentons en nous-mêmes des caractères ineffaçables d'excellence? Et n'est-il pas aussi véritable que nous éprouvons à toute heure les effets de notre déplorable condition? Que nous crie donc ce chaos et cette confusion monstrueuse, sinon la vérité de ces deux états, avec une voix si puissante, qu'il est impossible d'y résister?

1. « ... d'une grandeur *qui vient* de la grâce et non du mérite. etc. » ; F. : d'une grandeur non *de* mérite, mais *de* grâce. »

2. Cet alinéa se termine ainsi dans F. : « *La belle manière de recevoir la vie et la mort, les biens et les maux!* »

IV

*Il n'est pas incroyable que Dieu s'unisse à nous*¹.

Ce qui détourne les hommes de croire qu'ils soient capables d'être unis à Dieu n'est autre chose que la vue de leur bassesse. Mais s'ils l'ont bien sincère, qu'ils la suivent aussi loin que moi, et qu'ils reconnaissent que cette bassesse est telle en effet que nous sommes par nous-mêmes incapables de connaître si sa miséricorde ne peut pas nous rendre capables de lui. Car je voudrais bien savoir d'où cette créature qui se reconnaît si faible a le droit de mesurer la miséricorde de Dieu, et d'y mettre les bornes que sa fantaisie lui suggère. L'homme sait si peu ce que c'est que Dieu, qu'il ne sait pas ce qu'il est lui-même ; et, tout troublé de la vue de son propre état, il ose dire que Dieu ne le peut pas rendre capable de sa communication. Mais je voudrais lui demander si Dieu demande autre chose de lui sinon qu'il l'aime et le connaisse ; et pourquoi il croit que Dieu ne peut se rendre connaissable et aimable à lui, puisqu'il est naturellement capable d'amour et de connaissance. Car

1. Le début de ce paragraphe a été arrangé par P. R. ; F. le donne ainsi : « *Incredible que Dieu s'unisse à nous* (P. R. a fait de cette phrase, qui, dans l'intention probable de Pascal, devait être suivie d'un point d'interrogation, le titre de son chapitre). *Cette considération n'est tirée que de la vue de notre noblesse.* » A la suite, P. R. a remplacé par la troisième personne « *s'ils l'ont bien sincère* » la forme plus directe du texte primitif : « ... *si vous l'avez, etc.* » Plus loin : « *je voudrais bien savoir d'où cette créature, etc.* » ; F. : « ... *d'où cet animal, etc.* »

il est sans doute¹ qu'il connaît au moins qu'il est et qu'il aime quelque chose. Donc, s'il voit quelque chose dans les ténèbres où il est, et s'il trouve quelque sujet d'amour parmi les choses de la terre, pourquoi, si Dieu lui donne quelques rayons de son essence, ne sera-t-il pas capable de le connaître et de l'aimer en la manière qu'il lui plaira de se communiquer à lui ? Il y a donc, sans doute, une présomption insupportable dans ces sortes de raisonnements, quoiqu'ils paraissent fondés sur une humilité apparente qui n'est ni sincère ni raisonnable, si elle nous fait confesser que ne sachant de nous-même qui nous sommes, nous ne pouvons l'apprendre que de Dieu.

1. « Car il est sans doute qu'il, etc. », pour « il n'est pas douteux qu'il, etc. »

V

Soumission et usage de la raison.

La dernière démarche de la raison, c'est de connaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent. Elle est bien faible si elle ne va jusque-là.

¶ Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut, se soumettre où il faut. Qui ne fait ainsi n'entend pas la force de la raison. Il y en a qui pèchent¹ contre ces trois principes, ou, en assurant tout comme démonstratif, manque de se connaître en démonstration ; ou, en doutant de tout, manque de savoir où il faut se soumettre ; ou, en se soumettant en tout, manque de savoir où il faut juger.

¶ Si on soumet tout à la raison, notre Religion n'aura rien de mystérieux et de surnaturel. Si on choque les principes de la raison, notre Religion sera absurde et ridicule.

¶ La raison, dit saint Augustin, ne se soumettrait jamais si elle ne jugeait qu'il y a des occasions où elle se doit soumettre. Il est donc juste qu'elle se soumette quand elle juge qu'elle se doit soumettre, et qu'elle ne se soumette² pas quand elle juge avec fondement qu'elle ne le doit pas faire : mais il faut prendre garde à ne se pas tromper.

¶ La piété est différente de la superstition. Pousser la

1. « Il y en a qui pèchent, etc. » ; F. : qui *faillent*, etc. »

2. Depuis « ... et qu'elle ne se soumette pas, etc. », la fin de cet alinéa est de P. R.

piété¹ jusqu'à la superstition c'est la détruire. Les hérétiques nous reprochent cette soumission superstitieuse. C'est faire ce qu'ils nous reprochent que d'exiger cette soumission dans les choses qui ne sont pas matière de soumission.

¶ Il n'y a rien de si conforme à la raison que le désaveu de la raison dans les choses qui sont de foi. Et rien de si contraire à la raison que le désaveu de la raison dans les choses qui ne sont pas de foi². Ce sont deux excès également dangereux, d'exclure la raison, de n'admettre que la raison.

¶ La foi dit bien ce que les sens ne disent pas, mais jamais le contraire. Elle est au-dessus et non pas contre.

1. « Pousser la piété, etc. » ; F. : « soutenir la piété, etc. » P. R. a dû compléter le sens de cet alinéa, qui dans F. s'arrête après « ... c'est faire ce qu'ils nous reprochent. »

2. « ... dans les choses qui sont de foi », addition de P. R. A la suite : « Ce sont deux excès également dangereux, etc. » Les mots soulignés ajoutés par P. R.

VI

Foi sans raisonnement.

Si j'avais vu un miracle, disent quelques gens, je me convertirais. Ils ne parleraient¹ pas ainsi s'ils savaient ce que c'est que conversion. Ils s'imaginent² qu'il ne faut pour cela que reconnaître qu'il y a un Dieu, et que l'adoration consiste à lui tenir de certains discours tels à peu près que les païens en faisaient à leurs idoles. La conversion véritable consiste à s'anéantir devant cet Etre souverain qu'on a irrité tant de fois, et qui peut nous perdre légitimement à toute heure ; à reconnaître qu'on ne peut rien sans lui, et qu'on n'a rien mérité de lui que sa disgrâce. Elle consiste à connaître qu'il y a une opposition invincible entre Dieu et nous, et que sans un médiateur il ne peut y avoir de commerce.

¶ Ne vous étonnez pas de voir des personnes simples croire sans raisonnement. Dieu leur donne l'amour de sa justice et la haine d'eux-mêmes. Il incline leur cœur à croire. On ne croira jamais d'une créance utile et de foi si Dieu n'incline le cœur, et on croira dès qu'il l'inclinera. Et

1. « ... ils ne parleraient pas ainsi, etc. » ; F. : « Comment assurent-ils qu'ils feraient ce qu'ils ignorent ? »

2. Ils s'imaginent qu'il ne faut pour cela, etc. » ; F. : « Ils s'imaginent que cette conversion consiste en une adoration qui se fait de Dieu comme un commerce et une conversation telle qu'ils se la figurent. » Plus loin : « Être souverain » ; F. : « universel. »

c'est ce que David connaissait bien lorsqu'il disait : *Inclina cor meum, Deus, in testimonia tua*¹.

¶ Ceux qui croient sans avoir examiné les preuves de la Religion², c'est parce qu'ils ont une disposition intérieure toute sainte, et que ce qu'ils entendent dire de notre Religion y est conforme. Ils sentent qu'un Dieu les a faits. Ils ne veulent aimer que lui. Ils ne veulent haïr qu'eux-mêmes. Ils sentent qu'ils n'en ont pas la force ; qu'ils sont incapables d'aller à Dieu ; et que si Dieu ne vient à eux, ils ne peuvent avoir aucune communication avec lui. Et ils entendent dire dans notre Religion qu'il ne faut aimer que Dieu, et ne haïr que soi-même ; mais qu'étant tous corrompus et incapables de Dieu, Dieu s'est fait homme pour s'unir à nous. Il n'en faut pas davantage pour persuader des hommes qui ont cette disposition dans le cœur, et cette connaissance de leur devoir et de leur incapacité.

¶ Ceux que nous voyons Chrétiens sans la connaissance des prophéties et des preuves, ne laissent pas d'en juger aussi bien que ceux qui ont cette connaissance. Ils en jugent par le cœur, comme les autres en jugent par l'esprit. C'est Dieu lui-même qui les incline à croire, et ainsi ils sont très efficacement persuadés.

J'avoue bien qu'un de ces Chrétiens qui croient sans preuves n'aura peut-être pas de quoi convaincre un infidèle qui en dira autant de soi. Mais ceux qui savent les preuves de la Religion prouveront sans difficulté que ce fidèle est véritablement inspiré de Dieu, quoiqu'il ne pût le prouver lui-même.

1. « *Inclina cor meum, etc.* » Ps. cxviii, 36.

2. « ... sans avoir examiné les preuves de la Religion ; F. : « ... sans avoir lu les Testaments. » Plus loin : « Ils sentent qu'ils n'en ont pas la force » ; F. ajoute : « d'eux-mêmes. »

VII

*Qu'il est plus avantageux de croire que de ne pas croire
ce qu'enseigne la Religion Chrétienne.*

AVIS¹

Presque tout ce qui est contenu dans ce chapitre ne regarde que certaines sortes de personnes qui n'étant pas convaincues des preuves de la Religion, et encore moins des raisons des Athées, demeurent en un état de suspension entre la foi et l'infidélité. L'auteur prétend seulement leur montrer par leurs propres principes, et par les simples lumières de la raison, qu'ils doivent juger qu'il leur est avantageux de croire, et que ce serait le parti qu'ils devraient prendre, si ce choix dépendait de leur volonté. D'où il s'ensuit qu'au moins en attendant qu'ils aient trouvé la lumière nécessaire pour se convaincre de la vérité, ils doivent faire tout ce qui les y peut disposer, et se dégager de tous les empêchements qui les détournent de cette foi, qui sont principalement les passions et les vains amusements.

1. Avis. Il n'est pas nécessaire de dire que cet avis est de P. R.

L'unité jointe à l'infini ne l'augmente de rien, non plus qu'un pied à une mesure infinie. Le fini s'anéantit en présence de l'infini, et devient un pur néant. Ainsi notre esprit devant Dieu; ainsi notre justice devant la justice divine.

Il n'y a pas si grande disproportion entre l'unité et l'infini, qu'entre notre justice et celle de Dieu⁴.

¶ Nous connaissons qu'il y a un infini, et ignorons sa nature. Comme, par exemple, nous savons qu'il est faux que les nombres soient finis. Donc il est vrai qu'il y a un infini en nombre. Mais nous ne savons ce qu'il est. Il est faux qu'il soit pair, il est faux qu'il soit impair; car en ajoutant l'unité il ne change point de nature. Ainsi on peut bien connaître qu'il y a un Dieu sans savoir ce qu'il est: et vous ne devez pas conclure qu'il n'y a point de Dieu de ce que nous ne connaissons pas parfaitement sa nature.

Je ne me servirai pas, pour vous convaincre de son existence, de la foi par laquelle nous la connaissons certainement, ni de toutes les autres preuves que nous en avons, puisque vous ne les voulez pas recevoir. Je ne veux agir avec vous que par vos principes mêmes; et je prétends vous faire voir par la manière dont vous raisonnez tous les jours sur les choses de la moindre conséquence, de quelle sorte vous devez raisonner en celle-ci, et quel parti vous devez prendre dans la décision de cette importante question de l'existence

4. La rédaction primitive était: « Il n'y a pas une si grande disproportion entre notre justice et celle de Dieu qu'entre l'unité et l'infini. » P. R. a retourné la phrase avec raison, du moins c'est l'opinion de Cousin (*Des Pensées*, etc., p. 256). H. regrette la première rédaction. Suivant lui, Pascal songeait à répondre à ceux qui ne peuvent comprendre la conduite de Dieu envers les damnés, et son raisonnement aurait été celui-ci: « Cela n'est pas selon notre justice, mais il y a une grande disproportion entre notre justice et celle de Dieu, disproportion moins grande après tout que la disproportion, avouée de tous, qui existe entre l'unité et l'infini. » Or, dit H., l'unité, c'est chacun de nous; l'infini, c'est Dieu.

de Dieu¹. Vous dites donc que nous sommes incapables de connaître s'il y a un Dieu. Cependant il est certain que Dieu est, ou qu'il n'est pas ; il n'y a point de milieu. Mais de quel côté pencherons-nous ? La raison, dites-vous, n'y peut rien déterminer. Il y a un chaos infini qui nous sépare. Il se joue un jeu à cette distance infinie², où il arrivera croix ou pile. Que gagerez-vous ? Par raison vous ne pouvez assurer³ ni l'un ni l'autre ; par raison vous ne pouvez nier aucun des deux⁴.

Ne blâmez donc pas de fausseté ceux qui ont fait un choix⁵ ; car vous ne savez pas s'ils ont tort, et s'ils ont mal choisi⁶. Non, direz-vous ; mais je les blâmerai d'avoir fait non ce choix, mais un choix : et celui qui prend croix et celui qui prend pile ont tous deux tort⁷ : le juste est de ne point parier.

Oui, mais il faut parier ; cela n'est pas volontaire ; vous êtes embarqué ; et ne pariez point que Dieu est, c'est parier qu'il n'est pas⁸. Lequel prendrez-vous donc ? Pesons le gain

1. Ce paragraphe est de P. R. jusqu'à « Vous dites donc que nous sommes incapables... »

2. « Il se joue un jeu à cette distance *infinie*... » ; F. : « ... à l'extrémité de cette distance. »

3. « ... vous ne pouvez *assurer*, etc. » ; F. : « ... vous ne pouvez *faire*, etc. »

4. Vous ne pouvez *nier aucun des deux*. » ; F. : « Vous ne pouvez *défendre nul des deux*. »

5. « ... ceux qui ont *fait un choix* » ; « ... *pris un choix* ».

6. « ... car vous ne savez pas *s'ils ont tort, et s'ils ont mal choisi* » ; F. : « car vous *n'en savez rien*. »

7. « ... et celui qui prend croix et celui qui prend pile ont tous deux tort » ; F. : « Car, encore que celui qui prend croix et l'autre soient en pareille faute, ils sont tous deux en faute. »

8. « ... et ne *parier point que Dieu est, c'est parier*, etc. », addition de P. R.

et la perte en prenant le parti de croire que Dieu est¹. Si vous gagnez, vous gagnez tout; si vous perdez, vous ne perdez rien. Pariez donc qu'il est sans hésiter. Oui, il faut gager. Mais je gage peut-être trop. Voyons : puisqu'il y a pareil hasard de gain et de perte, quand vous n'auriez que deux vies à gagner pour une, vous pourriez encore gager. Et s'il y en avait dix à gagner², vous seriez imprudent de ne pas hasarder votre vie pour en gagner dix à un jeu où il y a pareil hasard de perte et de gain. Mais il y a ici une infinité de vies infiniment heureuses à gagner avec pareil hasard de perte et de gain; et ce que vous jouez est si peu de chose, et de si peu de durée qu'il y a de la folie à le ménager en cette occasion.

Car il ne sert de rien de dire qu'il est incertain si on gagnera, et qu'il est certain qu'on hasarde; et que l'infinie distance qui est entre la certitude de ce qu'on expose et l'incertitude de ce que l'on gagnera égale le bien fini qu'on expose certainement à l'infini qui est incertain. Cela n'est pas ainsi : tout joueur hasarde avec certitude pour gagner avec incertitude; et néanmoins il hasarde certainement le fini pour gagner incertainement le fini, sans pécher contre la raison. Il n'y a pas infinité de distance entre cette certitude de ce qu'on expose, et l'incertitude du gain : cela est faux. Il y a à la vérité infinité entre la certitude de gagner et la certitude de perdre. Mais l'incertitude de gagner est pro-

1. « Pesons le gain et la perte, en prenant le parti de croire, etc. » D'après le P. André (édition de 1783), le point paraît mieux convenir après *Pesons le gain et la perte*. C'est la proposition générale d'où l'auteur vient au cas particulier : *En prenant le parti de croire*, etc. (dans F. *en prenant croix que Dieu est*.)

2. « ... s'il y en avait dix à gagner » ; F. : « trois ». La fin de cet alinéa a été arrangée par P. R. Elle est, dit Cousin (*Des Pensées*, etc., p. 267), le résumé des longs développements dans lesquels était entré Pascal.

portionnée à la certitude de ce qu'on hasarde selon la proportion des hasards de gain et de perte : et de là vient que s'il y a autant de hasards d'un côté que de l'autre, le parti est à jouer égal contre égal ; et alors la certitude de ce qu'on expose est égale à l'incertitude du gain, tant s'en faut qu'elle en soit infiniment distante. Et ainsi notre proposition est dans une force infinie, quand il n'y a que le fini à hasarder à un jeu où il y a pareils hasards de gain que de perte, et l'infini à gagner. Cela est démonstratif, et si les hommes sont capables de quelques vérités ils le doivent être de celle-là¹.

Je le confesse, je l'avoue. Mais encore n'y aurait-il point de moyen de voir un peu plus clair²? Oui, par le moyen de l'Écriture³, et par toutes les autres preuves de la Religion, qui sont infinies.

Ceux qui espèrent leur salut, direz-vous, sont heureux en cela. Mais ils ont pour contrepoids la crainte de l'enfer.

Mais qui a plus sujet de craindre l'enfer, ou celui qui est dans l'ignorance s'il y a un enfer, et dans la certitude de damnation s'il y en a ; ou celui qui est dans une certaine persuasion⁴ qu'il y a un enfer, et dans l'espérance d'être sauvé s'il est ?

Quiconque n'ayant plus que huit jours à vivre ne jugerait

1. « ... ils le doivent être de celle-là » ; F. : « ... celle-là l'est ». D'après une dissertation de M. Lescoeur (*De l'ouvrage de Pascal contre les athées*. Dijon, 1850), citée par Sainte-Beuve (*Port-Royal*, t. III), cette règle des partis, incidemment touchée par Pascal, aurait été pour lui toute une méthode dont l'importance n'a pas été suffisamment étudiée. Voir également un paragraphe du chap. xxviii ; *id.*, chap. xxxi.

2. « ... n'y aurait-il point de moyen de voir un peu plus clair » ; F. : « de voir le dessous du jeu. »

3. « ... oui, par le moyen de l'Écriture et par toutes les autres preuves, etc. » ; F. : « ... oui, l'Écriture et le reste. »

4. « ... une certaine persuasion » est là pour une persuasion certaine.

pas que le parti est de croire que tout cela n'est pas un coup de hasard, aurait entièrement perdu l'esprit¹. Or, si les passions ne nous tenaient point, huit jours et cent ans sont une même chose.

Quel mal vous arrivera-t-il en prenant ce parti? Vous serez fidèle, honnête, humble, reconnaissant, bienfaisant, sincère, véritable. A la vérité vous ne serez point dans les plaisirs empestés, dans la gloire, dans les délices. Mais n'en aurez-vous point d'autres? Je vous dis que vous y gagnerez en cette vie; et qu'à chaque pas que vous ferez dans ce chemin, vous verrez tant de certitude du gain, et tant de néant dans ce que vous hasardez, que vous connaîtrez à la fin que vous avez parié pour une chose certaine et infinie, et que vous n'avez rien donné pour l'obtenir².

Vous dites que³ vous êtes fait de telle sorte que vous ne sauriez croire. Apprenez au moins votre impuissance à croire, puisque la raison vous y porte, et que néanmoins vous ne le pouvez. Travaillez donc à vous convaincre, non pas par l'augmentation⁴ des preuves de Dieu, mais par la diminution de vos passions. Vous voulez aller à la foi, et vous n'en savez pas le chemin : vous voulez vous guérir de l'infidélité, et vous en demandez les remèdes : apprenez-les de ceux qui ont été tels que vous, et qui n'ont présentement

1. La fin de la première phrase, « ... aurait entièrement perdu l'esprit », est une addition de P. R. qui était nécessaire. Pascal ayant négligé de conclure. Du reste, la vivacité du tour est dans le goût du maître.

2. ... et que vous n'avez rien donné pour l'obtenir » : F. : « ... pour laquelle vous n'avez rien donné. »

3. Vous dites que... », addition de P. R.

4. « Travaillez donc à vous convaincre non pas par l'augmentation des preuves de Dieu, etc. » Encore une correction nécessaire de P. R. Le texte primitif était : « Travaillez donc non pas à vous convaincre par l'augmentation, etc. » (le reste comme plus haut).

aucun doute¹. Ils savent ce chemin² que vous voudriez suivre, et ils sont guéris d'un mal dont vous voulez guérir. Suivez la manière par où ils ont commencé ; imitez leurs actions extérieures, si vous ne pouvez encore entrer dans leurs dispositions intérieures ; quittez ces vains amusements qui vous occupent tout entier.

J'aurais bientôt quitté ces plaisirs, dites-vous, si j'avais la foi. Et moi je vous dis que vous auriez bientôt la foi si vous aviez quitté ces plaisirs. Or, c'est à vous à commencer. Si je pouvais je vous donnerais la foi : je ne le puis, ni par conséquent éprouver la vérité de ce que vous dites : mais vous pouvez bien quitter ces plaisirs, et éprouver si ce que je dis est vrai.

¶ Il ne faut pas se méconnaître ; nous sommes corps³ autant qu'esprit : et de là vient que l'instrument par lequel la persuasion se fait n'est pas la seule démonstration. Combien y a-t-il peu de choses démontrées ? Les preuves ne convainquent que l'esprit. La coutume fait nos preuves les plus fortes. Elle incline les sens⁴ qui entraînent l'esprit sans

1. « ... ceux... qui n'ont présentement aucun doute » ; F. : « ... ceux qui *parient maintenant tout leur bien*.

2. Ils savent ce chemin, etc. » F. : « *Ce sont gens qui savent, etc.* » La fin de cet alinéa, « *Imitez leurs actions extérieures, etc.* », est de P. R. Pascal avait écrit : « *C'est en faisant tout comme s'ils croyaient, en prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes, etc.* » On voit venir le fameux « *cela vous abêtira* » devant lequel a reculé P. R., quoique, suivant la remarque de MM. Faugère et l'abbé Maynard, ce mot ne soit qu'un écho de plusieurs passages de saint Paul (*stultus* et *stultitia*). Du reste, d'après l'opinion de Ballanche cité par Sainte-Beuve (*Portraits contemporains et divers*, t. III ; *Pensées de Pascal*, édition Faugère, 1844) les mots « *étonnants et outrés* » du genre de celui-là, trouvés sur les brouillons de Pascal, n'auraient été qu'une sorte de mnémonique destinée à fixer la pensée plus à fond, et ne devaient pas paraître en public, ce qui innocent P. R.

3. « ... nous sommes *corps*... » ; F. : « ... nous sommes *automate*.. »

4. « ... elle incline les *sens*... » ; F. : « ... elle incline *l'automate*... »

qu'il y pense. Qui a démontré qu'il sera demain jour, et que nous mourrons; et qu'y a-t-il de plus universellement cru¹? C'est donc la coutume qui nous en persuade; c'est elle qui fait tant de Turcs, et de Païens², c'est elle qui fait les métiers, les soldats, etc. Il est vrai qu'il ne faut pas commencer par elle pour trouver la vérité³, mais il faut avoir recours à elle, quand une fois l'esprit a vu où est la vérité; afin de nous abreuver et de nous teindre de cette créance qui nous échappe à toute heure; car d'en avoir toujours les preuves présentes c'est trop d'affaire. Il faut acquérir une créance plus facile qui est celle de l'habitude, qui sans violence, sans art, sans argument nous fait croire les choses, et incline toutes nos puissances à cette créance, en sorte que notre âme y tombe naturellement. Ce n'est pas assez de ne croire⁴ que par la force de la conviction, si les sens nous portent à croire le contraire. Il faut donc faire marcher nos deux pièces⁵ ensemble; l'esprit, par les raisons qu'il suffit d'avoir vues une fois en sa vie; et les sens, par la coutume⁶, et en ne leur permettant pas de s'incliner au contraire.

1. « ... qu'y a-t-il de plus universellement cru. » *Universellement* est une addition de P. R.

2. « C'est elle (la coutume) qui fait tant de Turcs et de Païens. » F. : « C'est elle qui fait tant de *Chrétiens*, c'est elle qui fait les Turcs, etc. »

3. « Il est vrai qu'il ne faut pas commencer par elle, etc. » Addition de P. R. Le texte primitif reprend à « ... il faut avoir recours à elle, etc. »

4. « Ce n'est pas assez de ne croire que, etc. » ; F. : « Quand on ne croit que par la force de la conviction et que *l'automate* est incliné à croire le contraire, ce n'est pas assez. »

5. « ... il faut donc faire *marcher* nos deux pièces, etc. » ; F. : « ... faire croire nos deux pièces, etc. »

6. « ... les sens par la coutume, etc. » ; F. : « ... *l'automate* par, etc. » Tout ce chapitre est un des plus remaniés par P. R. La méthode pyrrhonienne employée par Pascal a été un peu atténuée dans l'expression; P. R. s'est également servi avec quelque réserve des termes de jeu; l'on remarquera enfin l'emploi par Pascal du mot *automate*, emprunté à la philosophie cartésienne et rejeté par P. R. (Voir, sur *l'automate*, Cousin, *Des Pensées*, etc., p. 44.)

VIII

Image d'un homme qui s'est lassé de chercher Dieu par le seul raisonnement, et qui commence à lire l'Écriture.

En voyant l'aveuglement et la misère de l'homme, et ces contrariétés étonnantes qui se découvrent dans sa nature, et regardant tout l'univers muet et l'homme sans lumière, abandonné à lui-même, et comme égaré dans ce recoin de l'univers, sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant; j'entre en effroi comme un homme qu'on aurait porté endormi dans une île déserte et effroyable, et qui s'éveillerait sans connaître où il est, et sans avoir aucun moyen d'en sortir. Et sur cela j'admire comment on n'entre pas en désespoir d'un si misérable état. Je vois d'autres personnes auprès de moi de semblable nature. Je leur demande s'ils sont mieux instruits que moi, et ils me disent que non. Et sur cela ces misérables égarés ayant regardé autour d'eux, et ayant vu quelques objets plaisants s'y sont donnés et s'y sont attachés. Pour moi je n'ai pu m'y arrêter¹ ni me reposer² dans

1. « Pour moi, je n'ai pu m'y arrêter, etc. »; F. : « ... y prendre d'attache, etc. »

2. « ... ni me reposer, etc. » Dans F., cette fin de phrase se présente isolément sous cette forme : « Nous sommes plaisants de nous reposer, etc. » Voici du reste le texte primitif de cette fin d'alinéa, qui a été très remaniée par P. R., dont les *occupations tumultueuses* n'ont pas été trouvées heureuses, bien que le mot se retrouve dans Montaigne, du moins comme adverbe (tumultueusement, au livre I^{er}, ch. LVI : « Misérables comme nous, impuissants comme nous, ils ne nous aideront pas, on mourra seul; il faut donc faire, comme si on était seul, et alors bâtirait-on des maisons superbes, etc.? On chercherait la vérité sans hésiter, et si on le refuse, on témoigne estimer plus l'estime des hommes que la recherche de la vérité. »

la société de ces personnes semblables à moi, misérables comme moi, impuissantes comme moi. Je vois qu'ils ne m'aideraient pas à mourir : je mourrai seul : il faut donc faire comme si j'étais seul : or, si j'étais seul, je ne bâtirais pas des maisons, je ne m'embarrasserais point dans des occupations tumultueuses, je ne chercherais l'estime de personne, mais je tâcherais seulement à découvrir la vérité.

Aussi, considérant combien il y a d'apparence qu'il y a autre chose que ce que je vois, j'ai recherché si ce Dieu dont tout le monde parle¹ n'aurait point laissé quelques marques de lui. Je regarde de toutes parts, et ne vois partout qu'obscurité. La nature ne m'offre rien qui ne soit matière de doute et d'inquiétude. Si je n'y voyais rien qui marquât une divinité, je me déterminerais à n'en rien croire. Si je voyais partout les marques d'un Créateur, je reposerais en paix dans la foi. Mais voyant trop pour nier, et trop peu pour m'assurer, je suis dans un état à plaindre, et où j'ai souhaité cent fois que si un Dieu soutient la nature², elle le marquât sans équivoque, et que si les marques qu'elle en donne sont trompeuses elle les supprimât tout à fait ; qu'elle dit tout ou rien ; afin que je visse quel parti je dois suivre. Au lieu qu'en l'état où je suis, ignorant de ce que je suis, et ce que je dois faire, je ne connais ni ma condition ni mon devoir. Mon cœur tend tout entier à connaître où est le vrai bien pour le suivre. Rien ne me serait trop cher pour cela³.

1. « ... Ce Dieu dont tout le monde parle. » Ces derniers mots ajoutés par P. R.

2. « ... si un Dieu soutient la nature... » F. : « ... si un Dieu la soutient... » L'article semblerait ici se rapporter au mot *foi* qui termine la phrase qui précède. La correction de P. R. était donc utile.

3. « Rien ne me serait trop cher pour cela » ; F. : « ... pour l'éternité. »

Je vois des multitudes de Religions¹ en plusieurs endroits du monde, et dans tous les temps. Mais elles n'ont ni morale qui me puisse plaire, ni preuves capables de m'arrêter. Et ainsi j'aurais refusé également la Religion de Mahomet, et celle de la Chine, et celle des anciens Romains, et celle des Égyptiens, par cette seule raison que l'une n'ayant pas plus de marques de vérité que l'autre, ni rien qui détermine, la raison ne peut pencher plutôt vers l'une que vers l'autre.

Mais en considérant ainsi cette inconstante et bizarre variété de mœurs et de créances dans les divers temps, je trouve en une petite partie du monde² un peuple particulier séparé de tous les autres peuples de la terre, et dont les histoires précèdent de plusieurs siècles les plus anciennes que nous ayons. Je trouve donc ce peuple grand et nombreux, qui adore un seul Dieu, et qui se conduit par une loi qu'ils disent tenir de sa main. Ils soutiennent qu'ils sont les seuls au monde auxquels Dieu a révélé ses mystères ; que tous les hommes sont corrompus et dans la disgrâce de Dieu ; qu'ils sont tous abandonnés à leurs sens et à leur propre esprit ; et que de là viennent les étranges égarements, et les changements continuels qui arrivent entre eux, et de Religion, et de coutume ; au lieu qu'eux demeurent inébranlables³ dans leur conduite : mais que Dieu ne laissera pas éternellement les autres peuples dans ces ténèbres ; qu'il viendra un libérateur pour tous ; qu'ils sont au monde pour

1. « ... des *multitudes* de Religions. » ; F. : « des *foisons* de religions. »

2. « ... je trouve en *une petite partie* du monde, etc. » ; F. : « ... en *un coin* du monde, etc. »

3. « ... au lieu qu'*eux* demeurent inébranlables. » *Eux*, c'est-à-dire les Juifs. Il y a dans le texte primitif : « ... au lieu qu'*ils* demeurent, etc. », ce qui pourrait aussi bien, et même mieux, se rapporter aux « *hommes* ». Voir plus haut : « ... que tous les *hommes* sont corrompus. »

l'annoncer ; qu'ils sont formés exprès pour être les hérauts de ce grand avènement ¹ et pour appeler tous les peuples à s'unir à eux dans l'attente de ce libérateur.

La rencontre de ce peuple m'étonne, et me semble digne d'une extrême attention par quantité de choses admirables et singulières qui y paraissent.

C'est un peuple tout composé de frères ; et au lieu que tous les autres sont formés de l'assemblage d'une infinité de familles, celui-ci, quoique si étrangement abondant, est tout sorti d'un seul homme ; et étant ainsi une même chair et membres les uns des autres, ils composent une puissance extrême d'une seule famille ². Cela est unique.

Ce peuple est le plus ancien qui soit dans la connaissance des hommes ; ce qui me semble lui devoir attirer une vénération particulière, et principalement dans la recherche que nous faisons, puisque si Dieu s'est de tout temps communiqué aux hommes, c'est à ceux-ci qu'il faut recourir pour en savoir la tradition.

Ce peuple n'est pas seulement considérable par son antiquité, mais il est encore singulier en sa durée, qui a toujours continué depuis son origine jusqu'à maintenant ; car, au lieu que les peuples de Grèce, d'Italie, de Lacédémone, d'Athènes, de Rome, et les autres qui sont venus si longtemps après ont fini il y a longtemps, ceux-ci subsistent toujours ; et malgré les entreprises de tant de puissants rois qui ont cent fois essayé de les faire périr, comme les historiens le témoignent, et comme il est aisé de le juger par l'ordre naturel des choses, pendant un si long espace d'années ils se sont toujours conservés ; et s'étendant

1. « ... les hérauts de ce grand avènement. » F. ajoute : « les avant-coureurs. »

2. « ... une puissance extrême d'une seule famille » ; F. : « ... un puissant état d'une, etc. »

depuis les premiers jusqu'aux derniers, leur histoire enferme dans sa durée celle de toutes nos histoires.

La loi par laquelle ce peuple est gouverné est tout ensemble la plus ancienne loi du monde, la plus parfaite, et la seule qui ait toujours été gardée sans interruption dans un État. C'est ce que Philon Juif montre en divers lieux, et Josèphe admirablement contre Appion, où il fait voir qu'elle est si ancienne, que le nom même de loi n'a été connu des plus anciens que plus de mille ans après; en sorte qu'Homère qui a parlé de tant de peuples¹ ne s'en est jamais servi. Et il est aisé de juger la perfection de cette loi par sa simple lecture, où l'on voit qu'on y a pourvu à toutes choses avec tant de sagesse, tant d'équité, tant de jugement, que les plus anciens Législateurs Grecs et Romains en ayant quelque lumière en ont emprunté leurs principales lois; ce qui paraît par celles qu'ils appellent des douze tables, et par les autres preuves que Josèphe en donne.

Mais cette loi est en même temps la plus sévère et la plus rigoureuse de toutes², obligeant ce peuple pour le retenir dans son devoir à mille observations particulières et pénibles sur peine de la vie. De sorte que c'est une chose étonnante qu'elle se soit toujours conservée³ durant tant de siècles parmi un peuple rebelle et impatient comme celui-ci; pendant que tous les autres États ont changé de temps en temps leurs lois, quoique tout autrement faciles à observer⁴.

1. » ... Homère qui a *parlé de tant de peuples...* »; F. : « qui a *traité de l'histoire de tant d'états...* »

2. « ... la plus rigoureuse de toutes. »; F. ajoute : « *en ce qui regarde le culte de leur religion.* »

3. « ... qu'elle se soit toujours conservée... »; F. ajoute : « *constamment.* »

4. « ... faciles à observer. » Ce dernier mot ajouté par P. R.

¶ Ce peuple est encore admirable en sincérité. Ils gardent avec amour¹ et fidélité le livre où Moïse déclare qu'ils ont toujours été ingrats envers Dieu² et qu'il sait qu'ils le seront encore plus après sa mort; mais qu'il appelle le ciel et la terre à témoin contre eux qu'il le leur a assez dit : qu'enfin Dieu s'irritant contre eux les dispersera par tous les peuples de la terre : que, comme ils l'ont irrité en adorant des Dieux qui n'étaient point leurs Dieux, il les irritera³ en appelant un peuple qui n'était point son peuple.

¶ Au reste⁴, je ne trouve aucun sujet de douter de la vérité du livre qui contient toutes ces choses. Car il y a bien de la différence entre un livre que fait un particulier, et qu'il jette parmi le peuple, et un livre qui fait lui-même un peuple. On ne peut douter que le livre ne soit aussi ancien que le peuple.

¶ C'est un livre fait⁵ par des auteurs contemporains. Toute histoire qui n'est pas contemporaine est suspecte, comme les livres des Sybilles et de Trismégiste, et tant d'autres qui ont eu crédit au monde et se trouvent faux dans la suite des temps. Mais il n'en est pas de même des auteurs contemporains.....

1. « ... gardent avec amour, etc. »; F. : « ... portent avec, etc. »

2. « ... qu'ils ont toujours été ingrats envers Dieu... »; F. « ... qu'ils ont été ingrats envers Dieu toute leur vie. »

3. « ... il les irritera... »; F. « : « provoquera. »

4. La première phrase : « Au reste, etc. », paraît être une addition P. R.

5. « C'est un livre fait, etc. »; phrase ajoutée par P. R. pour relier cet alinéa au précédent.

IX

Injustice et corruption de l'homme.

L'homme est visiblement fait pour penser, c'est toute sa dignité et tout son mérite. Tout son devoir est de penser comme il faut ; et l'ordre de la pensée est de commencer par soi, par son auteur, et sa fin. Cependant, à quoi pense-t-on¹ dans le monde ? Jamais à cela ; mais à se divertir, à devenir riche, à acquérir de la réputation, à se faire Roi, sans penser à ce que c'est que d'être Roi et d'être homme.

¶ La pensée de l'homme² est une chose admirable par sa nature. Il fallait qu'elle eût d'étranges défauts pour être méprisable. Mais elle en a de tels que rien n'est plus ridicule. Qu'elle est grande par sa nature ! Qu'elle est basse par ses défauts !

¶ S'il y a un Dieu, il ne faut aimer que lui, et non les créatures. Le raisonnement des impies dans le livre de la Sagesse n'est fondé que sur ce qu'ils se persuadent qu'il n'y a point de Dieu. Cela posé, disent-ils, jouissons donc des créatures³. Mais s'ils eussent su⁴ qu'il y avait un Dieu, ils

1. « *Cependant à quoi pense-t-on. etc.* » : F. : « *Or, à quoi pense le monde ? Jamais à cela ; mais à danser, à jouer du luth, à chanter, à faire des vers, à courir la bague, etc. à se bâtir, à se faire roi. etc.* » Après « se bâtir » sous-entendez : *des maisons.*

2. Cet al. est fait, en partie, avec un titre de l'autographe : « *La pensée est une chose admirable.* » F. ajoute : « *et incomparable.* »

3. « *... jouissons donc des créatures...* » ; F. ajoute : *c'est le pis-aller.* »

4. « *Mais s'ils eussent su, etc.* » ; F. : *Mais s'il y avait un Dieu à craindre, ils n'auraient pas conclu cela, mais le contraire.* »

eussent conclu tout le contraire. Et c'est la conclusion des sages : il y a un Dieu. Ne jouissons donc pas des créatures. Donc tout ce qui nous incite à nous attacher à la créature est mauvais ; puisque cela nous empêche ou de servir Dieu si nous le connaissons, ou de le chercher si nous l'ignorons. Or, nous sommes pleins de concupiscence. Donc nous sommes pleins de mal. Donc nous devons nous haïr nous-mêmes, et tout ce qui nous attache à autre chose qu'à Dieu seul¹.

¶ Quand nous voulons penser à Dieu, combien sentons-nous de choses² qui nous en détournent, et qui nous tentent de penser ailleurs ? Tout cela est mauvais, est même né avec nous.

¶ Il est faux que nous soyons dignes que les autres nous aiment. Il est injuste que nous le voulions. Si nous naissons raisonnables³, et avec quelque connaissance de nous-mêmes⁴ et des autres, nous n'aurions point cette inclination⁵. Nous naissons pourtant avec elle. Nous naissons donc injustes. Car chacun tend à soi⁶. Cela est contre tout ordre. Il faut tendre au général. Et la pente vers soi est le commencement de tout désordre en guerre, en police, en économie, etc.

¶ Si les membres des communautés naturelles et civiles

1. « ... tout ce qui nous *attache* à autre chose qu'à, etc. » ; F. : « ... tout ce qui nous *excite* à autre *attache* que, etc. »

2. « ... *Combien sentons-nous de choses* qui nous en détournent... » ; F. : « ... *N'y a-t-il rien* qui nous en détourne ? »

3. « Si nous naissons raisonnables... » ; F. ajoute : « *et indifférents.* »

4. « ... et avec quelque connaissance de nous-mêmes... » ; F. : et *connaissant* nous et les autres... »

5. « ... nous n'aurions point cette inclination. » ; F. : « nous ne donnerions point cette inclination à notre volonté. »

6. « ... *chacun* tend à soi. » ; F. : « *tout* tend, etc. ». A la fin, après « ... en économie, etc. » ; F. ajoute : « *dans le corps particulier de l'homme* », et cette réflexion : « *La volonté est donc dépravée.* »

tendent au bien du corps, les communautés elles-mêmes doivent tendre à un autre corps plus général.

¶ Quiconque ne hait point en soi cet amour-propre, et cet instinct qui le porte à se mettre au-dessus de¹ tout, est bien aveugle, puisque rien n'est si opposé à la justice et à la vérité. Car il est faux que nous méritions cela; et il est injuste et impossible d'y arriver, puisque tous demandent la même chose. C'est donc une manifeste injustice où nous sommes nés, dont nous ne pouvons nous défaire, et dont il nous faut défaire.

Cependant nulle autre Religion² que la Chrétienne n'a remarqué que ce fût un péché, ni que nous fussions nés, ni que nous fussions obligés d'y résister, ni n'a pensé à nous en donner les remèdes.

¶ Il y a une guerre intestine dans l'homme entre la raison et les passions. Il pourrait jouir de quelque paix³ s'il n'avait que la raison sans passions, ou s'il n'avait que les passions sans raison. Mais ayant l'un et l'autre, il ne peut être sans guerre, ne pouvant avoir la paix avec l'un qu'il ne soit en guerre avec l'autre. Ainsi il est toujours divisé et contraire à lui-même.

¶ Si c'est un aveuglement qui n'est pas naturel⁴ de vivre sans chercher ce qu'on est, c'en est un encore bien plus terrible de vivre mal en croyant Dieu. Tous les hommes presque sont dans l'un ou l'autre de ces deux aveuglements.

1. « ... cette instinct qui le porte à se mettre au-dessus de tout... » ; F. : « ... à se faire Dieu. »

2. « Cependant nulle autre Religion que la Chrétienne n'a, etc. » ; F. : « ... aucune religion n'a, etc. »

3. « Il pourrait jouir de quelque paix... » Addition de P. R. qui était nécessaire. Le texte primitif pose les deux hypothèses (la raison sans passions — les passions sans raison), mais ne tire pas la conséquence indiquée par P. R.

4. « ... aveuglement qui n'est pas naturel... » ; F. : « aveuglement surnaturel... » La fin de cet alinéa : « Tous les hommes presque, etc. », paraît être de P. R.

X

Juifs.

Dieu, voulant faire paraître qu'il pouvait former un peuple saint d'une sainteté invisible, et le remplir d'une gloire éternelle, a fait dans les biens de la nature ce qu'il devait faire dans ceux de la grâce ; afin qu'on jugeât qu'il pouvait faire les choses invisibles, puisqu'il faisait bien les visibles.

Il a donc sauvé son peuple du déluge en la personne de Noé, il l'a fait naître d'Abraham, il l'a racheté d'entre ses ennemis, et l'a mis dans le repos.

L'objet de Dieu n'était pas de sauver du déluge, et faire naître tout un peuple d'Abraham simplement pour l'introduire dans une terre abondante¹. Mais comme la nature est une image de la grâce, aussi ces miracles visibles sont les images des invisibles qu'il voulait faire.

¶ Une autre raison pour laquelle il a formé le peuple Juif, c'est qu'ayant dessein de priver les siens des biens charnels et périssables, il voulait montrer par tant de miracles², que ce n'était pas par impuissance.

¶ Ce peuple était plongé³ dans ces pensées terrestres ; que

1. « ... une terre *abondante*. » ; P. R. n'a pas voulu de l'expression biblique « terre *grasse* » du texte primitif. Il l'a remplacé de même plus loin.

2. « Remanié par P. R. Le texte primitif est singulièrement concis ; le voici : « Dieu voulant priver les siens des biens périssables, pour montrer que ce n'était pas par impuissance, il a fait le peuple Juif. » Le « *par tant de miracles* » a été ajouté par P. R. pour élucider ce passage.

3. « ... Ce peuple était plongé dans... » ; F. : « *Les... Juifs avaient vieilli dans...* »

Dieu aimait leur père Abraham, sa chair et ce qui en sortirait ; et que c'était pour cela qu'il les avait multipliés, et distingués de tous les autres peuples, sans souffrir qu'ils s'y mêlassent ; qu'il les avait retirés de l'Égypte¹ avec tous ces grands signes qu'il fit en leur faveur ; qu'il les avait nourris de la manne dans le désert, qu'il les avait menés dans une terre heureuse et abondante ; qu'il leur avait donné des Rois, et un temple bien bâti, pour y offrir des bêtes, et pour y être purifiés par l'effusion de leur sang² ; et qu'il leur devait enfin envoyer le Messie pour les rendre maîtres de tout le monde.

¶ Les Juifs étaient accoutumés aux grands et éclatants miracles ; et n'ayant regardé les grands coups³ de la mer Rouge et de la terre de Chanaan que comme un abrégé des grandes choses de leur Messie, ils attendaient de lui encore des choses plus éclatantes, et dont tout ce qu'avait fait Moïse ne fût que l'échantillon.

¶ Ayant donc vieilli dans ces erreurs charnelles, JÉSUS-CHRIST est venu dans le temps prédit, mais non pas dans l'éclat attendu ; et ainsi ils n'ont pas pensé que ce fût lui. Après sa mort, Saint-Paul est venu apprendre aux hommes que toutes ces choses étaient arrivées en figures ; que le Royaume de Dieu n'était pas dans la chair, mais dans l'esprit ; que les ennemis des hommes n'étaient pas les Babyloniens, mais leurs passions ; que Dieu ne se plaisait

1. « ... qu'il les avait retirés de l'Égypte avec tous ces grands signes, etc. ; F. : « ... que quand ils languissaient dans l'Égypte, il les en retira avec tous ces grands signes, etc. »

2. « ... et pour y être purifiés par l'effusion de leur sang... » ; F. : « ... et par le moyen de l'effusion de leur sang qu'ils seraient purifiés... » La correction de P. R. était nécessaire.

3. « ... et n'ayant regardé les grands coups, etc. » ; F. : « ... et ainsi ayant eu les grands coups, etc. »

pas aux temples faits¹ de la main des hommes, mais en un cœur pur et humilié ; que la circoncision du corps était inutile, mais qu'il fallait celle du cœur, etc.

¶ Dieu n'ayant pas voulu découvrir ces choses à ce peuple qui en était indigne, et ayant voulu néanmoins les prédire afin qu'elles fussent crues, en avait prédit le temps clairement, et les avait même quelquefois exprimées clairement, mais ordinairement en figures, afin que ceux qui aimaient les choses² figurantes s'y arrêtassent, et que ceux qui aimaient les³ figurées, les y vissent. C'est ce qui a fait qu'au temps du Messie⁴ les peuples se sont partagés : les spirituels l'ont reçu, et les charnels qui l'ont rejeté, sont demeurés pour lui servir de témoins.

¶ Les Juifs charnels n'entendaient ni la grandeur ni l'abaissement du Messie prédit dans leurs prophéties. Ils l'ont méconnu dans sa grandeur, comme quand il est dit, que le Messie sera Seigneur de David quoique son fils, qu'il est devant Abraham⁵, et qu'il l'a vu⁶. Ils ne le croyaient pas si grand⁷, qu'il fût de toute éternité. Et ils l'ont méconnu

1. « ... aux temples faits de la main des hommes. » Le texte primitif porte seulement « faits de main ». M. Faugère remarque que le mot *d'homme* manque dans le manuscrit, mais c'est sans doute plutôt un latinisme (*templa manufacta*) qu'une omission.

2. C'est-à-dire les choses charnelles qui servaient de figures.

3. C'est-à-dire les vérités spirituelles figurées par les choses charnelles.

4. « ... C'est ce qui a fait qu'au temps du Messie, etc. » Cette phrase doit être de P. R., du moins nous n'avons pu la retrouver dans les éditions F. et H.

5. « ... qu'il est devant Abraham... » ; F. : « ... devant qu'Abraham. » La correction de P. R. bonne au point de vue grammatical, a l'inconvénient de créer un double sens qui n'existait pas dans le texte primitif.

6. « ... et qu'il l'a vu... » c'est-à-dire qu'Abraham l'a vu, comme le fait remarquer une note de l'édition Didot.

7. « ... Ils ne le croyaient pas si grand qu'il fût (c'est-à-dire au point d'être) de toute éternité, » ; F. : « ... si grand qu'il fût éternel. »

de même dans son abaissement et dans sa mort. Le Messie, disaient-ils, demeure éternellement, et celui-ci dit qu'il mourra. Ils ne le croyaient donc ni mortel ni éternel : ils ne cherchaient en lui qu'une grandeur charnelle.

¶ Ils ont tant aimé les choses figurantes, et les ont si uniquement attendues qu'ils ont méconnu la réalité quand elle est venue dans le temps et en la manière prédite.

¶ Ceux qui ont peine à croire en cherchant un sujet en ce que les Juifs ne croient pas. Si cela était si clair, dit-on, pourquoi ne croyaient-ils pas ? Mais c'est leur refus même qui est le fondement de notre créance. Nous y serions bien moins disposés s'ils étaient des nôtres. Nous aurions alors un bien plus ample prétexte d'incrédulité et de défiance. Cela est admirable de voir les Juifs¹ grands amateurs des choses prédites et grands ennemis de l'accomplissement, et que cette aversion même ait été prédite².

¶ Il fallait que pour donner foi au Messie, il y eût eu des prophéties précédentes, et qu'elles fussent portées par des gens non suspects et d'une diligence, d'une fidélité, et d'un zèle extraordinaire, et connu de toute la terre.

Pour faire réussir tout cela, Dieu a choisi ce peuple charnel, auquel il a mis en dépôt les prophéties qui prédisent le Messie comme libérateur, et dispensateur des biens charnels que ce peuple aimait ; et ainsi il a eu une ardeur extraordinaire pour ses Prophètes, et a porté à la vue tout le monde ces livres où le Messie est prédit, assurant toutes les nations qu'il devait venir, et en la manière prédite dans leurs livres qu'ils tenaient ouverts à tout le monde. Mais étant déçus par l'avènement ignominieux et pauvre du Messie, ils ont

1. « ... Cela est admirable de voir les Juifs, etc. » ; F. : *d'avoir rendu* les Juifs, etc. »

2. « ... et que cette aversion même ait été prédite », addition de P. R.

été ses plus grands ennemis. De sorte que voilà le peuple du monde le moins suspect de nous favoriser², qui fait pour nous, et qui par le zèle qu'il a pour sa loi et pour ses Prophètes, porte et conserve avec une exactitude incorruptible et sa condamnation, et nos preuves.

¶ Ceux qui ont rejeté et crucifié JÉSUS-CHRIST qui leur a été en scandale, sont ceux qui portent les livres qui témoignent de lui, et qui disent qu'il sera rejeté et en scandale. Ainsi ils ont marqué que c'était lui en le refusant : et il a été également prouvé et par les Juifs justes qui l'ont reçu, et par les injustes qui l'ont rejeté, l'un et l'autre ayant été prédit.

¶ C'est pour cela que les prophéties ont un sens caché, le spirituel dont ce peuple était ennemi sous le charnel, qu'il aimait². Si le sens spirituel eût été découvert, ils n'étaient pas capables de l'aimer ; et ne pouvant le porter ils n'eussent pas eu le zèle pour la conservation de leurs livres et de leurs cérémonies. Et s'ils avaient aimé ces promesses spirituelles, et qu'ils les eussent conservées incorrompues jusqu'au Messie, leur témoignage n'eût pas eu de force, puisqu'ils en eussent été amis. Voilà pourquoi il était bon que le sens spirituel fût couvert. Mais d'un autre côté si ce sens eût été tellement caché qu'il n'eût point du tout paru, il n'eût pu servir de preuve au Messie. Qu'a-t-il donc été fait ? Ce sens a été couvert sous le temporel dans la foule des

1. « De sorte que voilà le peuple du monde le moins suspect de nous favoriser qui fait pour nous, etc. » c'est-à-dire : *qui agit pour nous* (V. cette expression dans Montaigne, livre I. ch. XL). Cette phrase a été modifiée par P. R. La voici telle que la donne F. : « De sorte que, voilà le peuple du monde le moins suspect de nous favoriser et le plus exact et le plus zélé qui se puisse dire pour sa loi et pour ses prophètes, qui les porte incorrompus. »

2. « ... sous le [sens] charnel qu'il aimait. » ; F. « ... dont il était ami. »

passages, et a été découvert clairement en quelques-uns. Outre que le temps et l'état du monde ont été prédits si clairement¹ que le Soleil n'est pas plus clair. Et ce sens spirituel est si clairement expliqué en quelques endroits qu'il fallait un aveuglement pareil à celui que la chair jette dans l'esprit quand il lui est assujetti pour ne le pas reconnaître.

Voilà donc qu'elle a été la conduite de Dieu. Ce sens spirituel est couvert d'un autre en une infinité d'endroits, et découvert en quelques-uns, rarement à la vérité. Mais en telle sorte néanmoins que les lieux où il est caché sont équivoques, et peuvent convenir aux deux ; au lieu que les lieux où il est découvert sont univoques, et ne peuvent convenir qu'au sens spirituel.

De sorte que cela ne pouvait induire en erreur, et qu'il n'y avait qu'un peuple aussi charnel que celui-là qui s'y pût méprendre.

Car quand les biens sont promis en abondance, qui les empêchait d'entendre les véritables biens, sinon leur cupidité qui déterminait ce sens aux biens de la terre ? Mais ceux qui n'avaient de biens qu'en Dieu, les rapportaient uniquement à Dieu. Car il y a deux principes qui partagent les volontés des hommes, la cupidité et la charité². Ce n'est pas que la cupidité ne puisse demeurer avec la foi, et que la charité ne subsiste avec les biens de la terre. Mais la cupidité use de Dieu, et jouit du monde, et la charité au contraire use du monde et jouit de Dieu.

1. « ... prédits si clairement que le soleil n'est pas plus clair. » ; F. : « ... qu'il est (c'est-à-dire que que cela est) plus clair que le soleil. »

2. « ... la cupidité et la charité... » M. Havel fait remarquer que ce dernier mot est pris dans son sens le plus relevé, l'amour de Dieu. Les derniers mots de cet al. : « ... use du monde, etc. », sont de P. R. ; F. s'arrête après « ... et la charité au contraire. »

Or la dernière fin est ce qui donne le nom aux choses. Tout ce qui nous empêche d'y arriver est appelé ennemi. Ainsi les créatures quoique bonnes sont ennemies des justes quand elles les détournent de Dieu, et Dieu même est l'ennemi de ceux dont il trouble la convoitise.

Ainsi le mot d'ennemi dépendant de la dernière fin, les justes entendaient par là leurs passions, et les charnels entendaient les Babyloniens; de sorte que ces termes n'étaient obscurs que pour les injustes. Et c'est ce que dit Isaïe : *Signalegem in discipulis meis*¹; et que JÉSUS-CHRIST sera pierre de scandale²; mais bienheureux ceux qui ne seront point scandalisés en lui³. Ozée lui dit aussi parfaitement : *Où est le sage, et il entendra ce que je dis; car les voies de Dieu sont droites; les justes y marcheront, mais les méchants y trébucheront*⁴.

Et cependant ce Testament fait de telle sorte qu'en éclairant les uns il aveugle les autres marquait en ceux même qu'il aveuglait, la vérité qui devait être connue des autres. Car les biens visibles qu'ils recevaient de Dieu étaient si grands et si divins, qu'il paraissait bien qu'il avait le pouvoir de leur donner les invisibles⁵, et un Messie.

¶ Le temps du premier avènement de JÉSUS-CHRIST est prédit, le temps du second ne l'est point; parce que le premier devait être caché; au lieu que le second doit être éclatant, et tellement manifeste que ses ennemis même le reconnaîtront. Mais comme il ne devait venir qu'obscurément, et pour être connu seulement de ceux qui sonderaient

1. VIII, 16.

2. VIII, 14.

3. Matth., I, 6.

4. XIV, 10.

5. « ... qu'il avait le pouvoir de leur donner les invisibles, etc. »; F. : « ... qu'il était puissant de leur donner, etc. »

les Écritures, Dieu avait tellement disposé les choses, que tout servait à le faire reconnaître. Les Juifs le prouvaient en le recevant ; car ils étaient les dépositaires des prophéties : et ils le prouvaient aussi en ne le recevant point ; parce qu'en cela ils accomplissaient les prophéties¹.

¶ Les Juifs avaient des miracles, des prophéties qu'ils voyaient accomplir, et la doctrine de leur loi était de n'adorer et de n'aimer qu'un Dieu ; elle était aussi perpétuelle. Ainsi elle avait toutes les marques de la vraie Religion ; aussi l'était-elle. Mais il faut distinguer la doctrine des Juifs, d'avec la doctrine de la loi des Juifs. Or la doctrine des Juifs n'était pas vraie, quoiqu'elle eût les miracles, les prophéties, et la perpétuité ; parce qu'elle n'avait pas cet autre point de n'adorer et n'aimer que Dieu.

La Religion Juive doit donc être regardée différemment dans la tradition de leurs Saints², et dans la tradition du peuple. La morale et la félicité en sont ridicules dans la tradition du peuple ; mais elle est incomparable dans celle de leurs Saints. Le fondement en est admirable. C'est le plus ancien livre du monde et le plus authentique. Et au lieu que Mahomet pour faire subsister le sien a défendu de le dire, Moïse pour faire subsister le sien a ordonné à tout le monde de le lire.

1. La fin de cet al., à partir de : « Les Juifs le prouvaient, etc. », a été arrangée par P. R. ; F. : « S'ils (des Juifs) le reçoivent, ils le prouvent *par leur réception*, car les dépositaires de l'attente du Messie le reçoivent ; et s'ils le renoncent, ils le prouvent *par leur renonciation*. » L'obscurité cesse par cette addition de P. R. : « ... parce qu'en cela ils accomplissaient les prophéties. »

2. D'après Cousin (*Des Pensées*, etc., p. 146), on doit lire, au lieu de « ... la tradition de leurs Saints », ceci : « la tradition des livres saints. » Les éditions F. et H. donnent en effet le mot *livres* ; cependant, un peu plus loin, l'édition H. a conservé « ... elle est admirable dans celle de leurs Saints, » que F. dit être, en effet, la leçon du manuscrit. N'y a-t-il pas contradiction ? Au même endroit : La morale et la félicité en sont ridicules, etc. », H. (t. II, p. 46) a cru, à tort, que P. R. avait supprimé cette pensée, ne voulant pas avouer que la morale de la Bible, prise à la lettre, pût être *ridicule*.

¶ La Religion Juive est toute divine dans son autorité, dans sa durée, dans sa perpétuité, dans sa morale, dans sa conduite, dans sa doctrine, dans ses effets, etc.

Elle a été formée sur la ressemblance de la vérité du Messie ; et la vérité du Messie a été reconnue par la Religion des Juifs qui en était la figure.

Parmi les Juifs la vérité n'était qu'en figure. Dans le ciel elle est découverte. Dans l'Église elle est couverte, et reconnue par le rapport avec la figure. La figure a été faite sur la vérité, et la vérité a été reconnue sur la figure.

¶ Qui jugera de la Religion des Juifs par les grossiers la connaîtra mal. Elle est visible dans les saints livres, et dans la tradition des Prophètes, qui ont assez fait voir qu'ils n'entendaient pas¹ la loi à la lettre. Ainsi notre Religion est divine dans l'Évangile, les Apôtres, et la tradition ; mais elle est toute défigurée dans ceux qui la traitent mal.

¶ Les Juifs étaient de deux sortes. Les uns n'avaient que des affections païennes ; les autres avaient les affections Chrétiennes.

¶ Le Messie, selon les Juifs charnels, doit être un grand Prince temporel. Selon les Chrétiens charnels, il est venu nous dispenser d'aimer Dieu, et nous donner des Sacrements qui opèrent tout sans nous. Ni l'un ni l'autre n'est la Religion Chrétienne ni Juive.

¶ Les vrais Juifs et les vrais Chrétiens² ont reconnu un Messie qui les ferait aimer Dieu, et par cet amour triompher de leurs ennemis.

1. « ... qui ont assez fait voir qu'ils n'entendaient pas, etc. » : F. : « ... qui ont assez fait entendre qu'ils n'entendaient pas, etc. ;

2. « ... Les vrais Juifs et les vrais Chrétiens ont reconnu un Messie ... » ; F. : « attendu, etc. » D'après l'édition H. (t. 1, p. 246, note du fragment 10), cet al. et le précédent ont été supprimés par P. R., qui y aurait vu une intention de polémique janséniste : « ... il est venu nous dispenser d'aimer Dieu, etc. » « C'est une erreur matérielle semblable à celle que nous venons d'indiquer plus haut.

¶ Le voile qui est sur les livres de l'Écriture pour les Juifs, y est aussi pour les mauvais Chrétiens, et pour tous ceux qui ne se haïssent pas eux-mêmes. Mais qu'on est bien disposé à les entendre, et à connaître JÉSUS-CHRIST quand on se hait véritablement soi-même !

¶ Les Juifs charnels tiennent le milieu entre les Chrétiens et les Païens. Les Païens ne connaissent point Dieu, et n'aiment que la terre. Les Juifs connaissent le vrai Dieu, et n'aiment que la terre. Les Chrétiens connaissent le vrai Dieu, et n'aiment point la terre. Les Juifs et les Païens aiment les mêmes biens. Les Juifs et les Chrétiens connaissent le même Dieu.

¶ C'est visiblement un peuple fait exprès pour servir de témoins au Messie¹ Il porte les livres, et les aime, et ne les entend point. Et tout cela prédit ; car il est dit que les jugements de Dieu leur sont confiés, mais comme un livre scellé.

¶ Tandis que les Prophètes ont été pour maintenir la loi, le peuple a été négligent. Mais depuis qu'il n'y a plus eu de Prophètes, le zèle a succédé : ce qui est une providence admirable².

1. « pour servir de témoins au Messie. » ; F. renvoie à Isaïe, XLIII, 9 ; XLIV, 8.

2. Les derniers mots de cet al. : « ... ce qui est une providence admirable », sont une addition de P. R.

XI

Moïse.

La création du monde commençant à s'éloigner, Dieu a pourvu d'un historien contemporain¹, et a commis tout un peuple pour la garde de ce livre; afin que cette histoire fût la plus authentique du monde, et que tous les hommes pussent apprendre une chose si nécessaire à savoir, et qu'on ne peut savoir que par là.

¶ Moïse était habile homme. Cela est clair. Donc s'il eût eu dessein de tromper², il l'eût fait en sorte qu'on ne l'eût pu convaincre de tromperie. Il a fait tout le contraire; car s'il eût débité des fables, il n'y eût point eu de Juif qui n'en eût pu reconnaître l'imposture.

Pourquoi, par exemple, a-t-il fait la vie des premiers hommes si longue, et si peu de générations? Il eût pu se cacher³ dans une multitude de générations; mais il ne le pouvait en si peu; car ce n'est pas le nombre des années, mais la multitude des générations qui rend les choses obscures.

La vérité ne s'altère que par le changement des hommes.

1. « ... Dieu a pourvu d'un historien contemporain. . » ; F.: « ... d'un historien *unique* contemporain. »

2. « Donc s'il eût eu dessein, etc. » ; F.: « Si donc il se gouvernait par son esprit, il ne dirait rien nettement qui fut directement contre l'esprit. »

3. « ... il eût pu se cacher, etc. », jusqu'à... « en si peu », addition de P. R.

Et cependant il met deux choses les plus mémorables qui se soient jamais imaginées, savoir la création, et le déluge, si proche qu'on y touche, par le peu qu'il fait de générations. De sorte qu'au temps¹ où il écrivait ces choses, la mémoire en devait encore être toute récente dans l'esprit de tous les Juifs.

¶ Sem qui a vu Lamech, qui a vu Adam, a vu au moins Abraham²; et Abraham a vu Jacob, qui a vu ceux qui ont vu Moïse. Donc le déluge et la création sont vrais. Cela conclut entre de certaines gens qui l'entendent bien.

¶ La longueur de la vie des Patriarches, au lieu de faire que les histoires³ passées se perdissent, servait au contraire à les conserver. Car ce qui fait que l'on n'est pas quelquefois assez instruit dans l'histoire de ses ancêtres, c'est qu'on n'a jamais guère vécu avec eux, et qu'ils sont morts souvent devant que l'on eût atteint l'âge de raison. Mais lorsque les hommes vivaient si longtemps, les enfants vivaient longtemps avec leurs pères, et ainsi ils les entretenaient longtemps. Or, de quoi les eussent-ils entretenus sinon de l'histoire de leurs ancêtres, puisque toute l'histoire était réduite à celle-là, et qu'ils n'avaient ni les sciences, ni les arts⁴ qui occupent une grande partie des discours de la vie? Aussi l'on voit qu'en ce temps-là, les peuples avaient un soin particulier de conserver leurs généalogies.

1. « De sorte qu'au temps où, etc. » Toute cette dernière phrase de l'al. paraît être de P. R.

2. « Sem... a vu *au moins Abraham et Abraham a vu Jacob.* » Les mots soulignés ont été ajoutés par P. R. Le texte primitif donne: « Sem a vu *aussi Jacob.* » La correction était de nécessité.

3. « ... au lieu de faire que les histoires... » F.: « ... les histoires *des choses* passées... »

4. « ... qu'ils n'avaient ni *les sciences ni les arts...* » F.: « ... *point d'études, ni de sciences, ni d'arts...* »

XII

Figures.

Il y a des figures claires et démonstratives; mais il y en a d'autres qui semblent moins naturelles¹, et qui ne prouvent qu'à ceux qui sont persuadés d'ailleurs. Ces figures-là seraient semblables à celles de ceux qui fondent des prophéties sur l'Apocalypse qu'ils expliquent à leur fantaisie. Mais la différence qu'il y a, c'est qu'ils n'en ont point d'indubitables qui les appuient². Tellement qu'il n'y a rien de si injuste, que quand ils prétendent³ que les leurs sont aussi bien fondées que quelques-unes des nôtres; car ils n'en ont pas de démonstratives⁴ comme nous en avons. La partie n'est donc pas égale. Il ne faut pas égaler et confondre ces choses parce qu'elles semblent être semblables par un bout, étant si différentes par l'autre.

¶ JÉSUS-CHRIST figuré par Joseph bien-aimé de son père,

1. « ... il y en a d'autres qui semblent *moins naturelles*. »; F.: « ... qui semblent *un peu tirées par les cheveux*. » Le passage des prophéties fondées sur l'Apocalypse est un développement nécessaire du texte primitif qui est celui-ci: « *Celles-là* (ces figures) sont semblables aux *Apocalyptiques*. » L'édition H. a dû employer, pour expliquer cette phrase, les expressions mêmes de P. R.

2. « ... point d'indubitables *qui les appuient*. » Ces derniers mots ont été ajoutés par P. R.

3. « ... quand ils *pretendent* que... »; F.: « ... quand ils *montrent* que... »

4. « ... ils n'en ont pas de démonstratives comme *nous en avons*. »; F.: « ... comme *quelques-unes des nôtres*. » Ces derniers mots se trouvaient déjà dans la phrase précédente, ce qui explique la correction de P. R.

envoyé du père pour voir ses frères, est l'innocent vendu par ses frères vingt deniers, et par là devenu leur Seigneur, leur Sauveur, et le Sauveur des étrangers, et le Sauveur du monde; ce qui n'eût point été sans le dessein de le perdre, sans la vente et la réprobation qu'ils en firent.

¶ Dans la prison, Joseph innocent entre deux criminels; Jésus en la croix entre deux larrons. Joseph prédit le salut à l'un et la mort à l'autre sur les mêmes apparences; JÉSUS-CHRIST sauve l'un¹ et laisse l'autre après les mêmes crimes. Joseph ne fait que prédire; JÉSUS-CHRIST fait. Joseph demande à celui qui sera sauvé qu'il se souvienne de lui quand il sera venu en sa gloire; et celui que JÉSUS-CHRIST sauve, lui demande qu'il se souvienne de lui quand il sera dans son Royaume.

¶ La Synagogue ne périssait point, parce qu'elle était la figure de l'Église²; mais parce qu'elle n'était que la figure, elle est tombée dans la servitude. La figure a subsisté jusqu'à la vérité; afin que l'Église fût toujours visible, ou dans la peinture qui la promettait, ou dans l'effet.

1. « ... J. C. sauve l'un et laisse l'autre, après les mêmes crimes » ;
F. : « J. C. sauve les élus et damne les réprouvés sur les mêmes crimes. »

2. « ... la figure de l'Église. » Ce dernier mot a été ajouté par P. R.

XIII

Que la Loi était figurative.

Pour prouver tout d'un coup les deux Testaments, il ne faut que voir si les prophéties de l'un sont accomplies en l'autre.

¶ Pour examiner les prophéties il faut les entendre. Car si l'on croit qu'elles n'ont qu'un sens, il est sûr que le Messie ne sera point venu. Mais si elles ont deux sens¹, il est sûr qu'il sera venu en JÉSUS-CHRIST.

Toute la question est donc de savoir si elles ont deux sens ; si elles sont figures ou réalités ; c'est-à-dire, s'il y faut chercher quelque autre chose que ce qui paraît d'abord, ou s'il faut s'arrêter uniquement à ce premier sens qu'elles présentent.

Si la loi et les sacrifices sont la vérité, il faut qu'ils plaisent à Dieu, et qu'ils ne lui déplaisent point. S'ils sont figures, il faut qu'ils plaisent, et déplaisent.

Or, dans toute l'Écriture ils plaisent, et déplaisent. Donc ils sont figures².

¶ Il est dit que la loi sera changée ; que le sacrifice sera changé ; qu'ils seront sans Rois, sans Princes, et sans sacrifices ; qu'il sera fait une nouvelle alliance ; que la loi sera renouvelée ; que les préceptes qu'ils ont reçus ne sont pas

1. « ... si elles ont deux sens. » Là s'arrête le texte primitif. Le reste de l'alinéa est de P. R.

2. « Donc ils sont figures. », addition de P. R.

bons ; que leurs sacrifices sont abominables ; que Dieu n'en a point demandé.

Il est dit au contraire que la loi durera éternellement ; que cette alliance sera éternelle ; que le sacrifice sera éternel ; que le sceptre ne sortira jamais d'avec eux, puisqu'il n'en doit point sortir que le Roi éternel n'arrive. Tous ces passages marquent-ils que ce soit réalité ? Non. Marquent-ils aussi que ce soit figure ? Non : mais que c'est réalité ou figure. Mais les premiers excluant la réalité marquent que ce n'est que figure.

Tous ces passages ensemble ne peuvent être dits de la réalité : tous peuvent être dits de la figure : donc ils ne sont pas dits de la réalité, mais de la figure.

¶ Pour savoir si la loi et les sacrifices sont réalité ou figures, il faut voir si les Prophètes en parlant de ces choses y arrêtaient leur vue et leur pensée, en sorte qu'ils ne vissent que cette ancienne alliance ; ou s'ils y voyaient quelque autre chose dont elles fussent la peinture ; car dans un portrait on voit la chose figurée. Il ne faut pour cela qu'examiner ce qu'ils disent.

Quand ils disent qu'elle sera éternelle, entendent-ils parler de l'alliance de laquelle ils disent qu'elle sera changée ? et de même des sacrifices, etc.

¶ Les Prophètes ont dit clairement qu'Israël serait toujours aimé de Dieu, et que la loi serait éternelle ; et ils ont dit que l'on n'entendrait point leur sens, et qu'il était voilé.

¶ Le chiffre a deux sens. Quand on surprend une lettre importante où l'on trouve un sens clair, et où il est dit néanmoins que le sens en est voilé et obscurci ; qu'il est caché en sorte qu'on verra cette lettre, sans la voir, et qu'on l'entendra sans l'entendre ; que doit-on penser sinon que c'est un chiffre à double sens ; et d'autant plus qu'on y trouve des contrariétés manifestes dans le sens littéral ? Combien

doit-on donc estimer ceux qui nous découvrent le chiffre, et nous apprennent à connaître le sens caché, et principalement quand les principes qu'ils en prennent sont tout à fait naturels et clairs ? C'est ce qu'a fait JÉSUS-CHRIST et les Apôtres. Ils ont levé le sceau, ils ont rompu le voile, et découvert l'esprit. Ils nous ont appris pour cela que les ennemis de l'homme sont ses passions ; que le Rédempteur serait spirituel ; qu'il y aurait deux avènements, l'un de misère, pour abaisser l'homme superbe, l'autre de gloire, pour élever l'homme humilié ; que JÉSUS-CHRIST sera Dieu et homme.

¶ JÉSUS-CHRIST n'a fait autre chose qu'apprendre aux hommes qu'ils s'aimaient eux-mêmes, et qu'ils étaient esclaves, aveugles, malades, malheureux, et pécheurs ; qu'il fallait qu'il les délivrât, éclairât, béatifiât, et guérît¹ ; que cela se ferait en se haïssant soi-même, et en le suivant par la misère et la mort de la croix.

¶ La lettre tue : tout arrivait en figures : il fallait que le Christ souffrit : un Dieu humilié : circoncision du cœur : vrai jeûne : vrai sacrifice : vrai temple : double loi : double table de la loi : double temple : double captivité : voilà le chiffre qu'il nous a donné².

Il nous a appris enfin que toutes ces choses n'étaient que figures, et ce que c'est que vraiment libre, vrai Israélite, vraie circoncision, vrai pain du Ciel, etc.

¶ Dans ces promesses-là chacun trouve ce qu'il a dans le fond de son cœur, les biens temporels, ou les biens spirituels ; Dieu, ou les créatures ; mais avec cette différence, que ceux qui y cherchent les créatures les y trouvent, mais

1. « ... béatifiât et guérît... » Les éditions modernes ont transposé ces deux mots, la guérison précédant la béatitude.

2. « Voilà le chiffre qu'il nous a donné. » ; F. : « ... que saint Paul nous donne. »

avec plusieurs contradictions, avec la défense de les aimer, avec ordre de n'adorer que Dieu¹, et de n'aimer que lui : au lieu que ceux qui y cherchent Dieu le trouvent, et sans aucune contradiction, et avec commandement de n'aimer que lui.

¶ Les sources des contrariétés de l'Écriture sont un Dieu humilié jusqu'à la mort de la Croix, un Messie triomphant de la mort par sa mort, deux natures en JÉSUS-CHRIST, deux avènements, deux états de la nature de l'homme.

¶ Comme on ne peut bien faire le caractère d'une personne² qu'en accordant toutes les contrariétés, et qu'il ne suffit pas de suivre une suite de qualités accordantes, sans concilier les contraires ; aussi pour entendre le sens d'un auteur, il faut accorder tous les passages contraires.

Ainsi pour entendre l'Écriture, il faut avoir un sens dans lequel tous les passages contraires s'accordent. Il ne suffit pas d'en avoir un qui convienne à plusieurs pages accordants ; mais il faut en avoir un qui concilie³ les passages mêmes contraires.

1. « ... de n'adorer que Dieu et de n'aimer que lui. » ; F. ajoute : « ce qui n'est qu'une même chose ». Au premier abord, cela paraît se rapporter à *adorer* et *aimer* ; mais, ainsi que H. le fait remarquer dans une note (t. II, p. 6), cela veut dire que l'ordre de n'aimer que Dieu est la même chose que la défense d'aimer les créatures. P. R. a-t-il jugé que le sens fut douteux ? A-t-il, au contraire, trouvé inutile de préciser davantage ?

2. « Comme on ne peut bien faire le caractère, etc. » ; F. : « On ne peut bien faire une bonne physionomie, etc. ». S'agit-il ici d'un portrait moral ou matériel ? Si ce dernier sens doit prévaloir (ce qui est l'opinion de H.), la correction de P. R. serait mauvaise ; mais il est permis de douter qu'il s'agisse d'autre chose que d'un *portrait* moral, ce qui était, dès avant La Bruyère, une des récréations de la société polie du xvii^e siècle. On ne comprendrait guère, d'ailleurs, comment, en prenant le sens de H., on peut, dans le rendu d'une physionomie, « accorder toutes les contrariétés », ce qui suppose un travail d'analyse. Le mot *qualités* qui vient après peut-il davantage s'entendre dans le sens d'un portrait matériel ?

3. « ... il faut en avoir un qui concilite... » ; F. : « ... qui accorde... » P. R. a jugé sans doute que ce dernier mot revenait trop souvent.

Tout auteur a un sens auquel tous les passages contraires s'accordent, ou il n'a point de sens du tout. On ne peut pas dire cela de l'Écriture, ni des Prophètes. Ils avaient effectivement trop bon sens¹. Il faut donc en chercher un qui accorde toutes les contrariétés.

Le véritable sens n'est donc pas celui des Juifs. Mais en JÉSUS-CHRIST toutes les contradictions sont accordées.

Les Juifs ne sauraient accorder la cassation de la Royauté et Principauté prédite par Ozée avec la prophétie de Jacob.

Si on prend la loi, les sacrifices, et le royaume pour réalités, on ne peut accorder tous les passages d'un même auteur, ni d'un même livre, ni quelquefois d'un même chapitre. Ce qui marque assez quel était le sens de l'auteur.

¶ Il n'était point permis de sacrifier hors de Jérusalem, qui était le lieu que le Seigneur avait choisi, ni même de manger ailleurs les décimes.

¶ Ozée a prédit qu'ils seraient sans Roi, sans Prince, sans sacrifice, et sans Idoles. Ce qui est accompli aujourd'hui, ne pouvant faire de sacrifice légitime hors de Jérusalem.

¶ Quand la parole de Dieu qui est véritable, est fausse littéralement, elle est vraie spirituellement. *Sede a dextris meis*. Cela est faux littéralement dit, cela est vrai spirituellement. En ces expressions il est parlé de Dieu à la manière des hommes ; et cela ne signifie autre chose sinon que l'intention que les hommes ont en faisant asseoir à leur droite, Dieu l'aura aussi. C'est donc une marque de l'intention de Dieu, et non de sa manière de l'exécuter.

Ainsi quand il est dit : Dieu a reçu l'odeur de vos parfums, et vous donnera en récompense une terre fertile et abondante ; c'est-à-dire, que la même intention qu'aurait

1. « Ils avaient effectivement (c'est-à-dire en fait) trop bon sens. » ;
F. : « assurément. »

un homme qui agréant vos parfums vous donnerait en récompense une terre abondante, Dieu l'aura pour vous, parce que vous avez eu pour lui la même intention qu'un homme a pour celui à qui il donne des parfums.

¶ L'unique objet de l'Écriture est la charité. Tout ce qui ne va point à l'unique but en est la figure ; car puisqu'il n'y a qu'un but, tout ce qui n'y va point en mots propres est figure.

Dieu diversifie ainsi cet unique précepte de charité, pour satisfaire notre faiblesse qui recherche la diversité, par cette diversité qui nous mène toujours à notre unique nécessaire. Car une seule chose est nécessaire, et nous aimons la diversité, et Dieu satisfait à l'un et à l'autre par ces diversités qui mènent à ce seul nécessaire.

¶ Les Rabbins prennent pour figures les mamelles de l'Épouse, et tout ce qui n'exprime pas l'unique but qu'ils ont des biens temporels.

¶ Il y en a qui voient bien qu'il n'y a pas d'autre ennemi de l'homme que la concupiscence qui le détourne de Dieu, ni d'autre bien que Dieu, et non pas une terre fertile. Ceux qui croient que le bien de l'homme est en la chair, et le mal en ce qui le détourne des plaisirs des sens ; qu'ils s'en saoulent, et qu'ils y meurent. Mais ceux qui cherchent Dieu de tout leur cœur, qui n'ont de déplaisir que d'être privés de sa vue, qui n'ont de désir que pour le posséder, et d'ennemis que ceux qui les en détournent, qui s'affligent de se voir environnés et dominés de tels ennemis ; qu'ils se consolent ¹, il y a un libérateur pour eux ; il y a un Dieu pour eux. Un Messie a été promis pour délivrer des enne-

1. « ... qu'ils se consolent. » ; F. ajoute : « *Je leur annonce une heureuse nouvelle.* » A la suite : « *Il y a un libérateur pour eux.* » ; F. : « *Je leur montrerai qu'il y a un Dieu pour eux. Je ne le ferai pas voir aux autres. Je ferai voir qu'un Messie, etc.* »

mis ; et il en est venu un pour délivrer des iniquités, mais non pas des ennemis.

¶ Quand David prédit que le Messie délivrera son peuple de ses ennemis, on peut croire charnellement que ce sera des Égyptiens, et alors je ne saurais montrer que la prophétie soit accomplie. Mais on peut bien croire aussi que ce sera des iniquités. Car dans la vérité les Égyptiens ne sont pas des ennemis, mais les iniquités le sont. Ce mot d'ennemis est donc équivoque.

Mais s'il dit à l'homme, comme il fait, qu'il délivrera son peuple de ses péchés, aussi bien qu'Isaïe et les autres, l'équivoque est ôtée, et le sens double des ennemis réduit au sens simple d'iniquités ; car s'il avait dans l'esprit les péchés, il les pouvait bien dénoter par ennemis ; mais s'il pensait aux ennemis, il ne les pouvait pas désigner par iniquités.

Or Moïse, David, et Isaïe usaient des mêmes termes. Qui dira donc qu'ils n'avaient pas même sens, et que le sens de David qui est manifestement d'iniquités lorsqu'il parlait d'ennemis, ne fût pas le même que celui de Moïse en parlant d'ennemis ?

Daniel (chap. ix) prie pour la délivrance du peuple de la captivité de leurs ennemis ; mais il pensait aux péchés ; et pour le montrer, il dit que Gabriel lui vint dire qu'il était exaucé, et qu'il n'y avait que 70 semaines à attendre, après quoi le peuple serait délivré d'iniquité, le péché prendrait fin, et le libérateur le Saint des Saints amènerait la justice éternelle, non la légale, mais l'éternelle.

Dès qu'une fois on a ouvert ce secret il est impossible de ne le pas voir. Qu'on lise l'ancien ¹ Testament en cette vue,

1. Dans ce passage, comme en d'autres endroits, P. R. a **subsistué** ancien à *vieil* Testament.

et qu'on voie si les sacrifices étaient vrais, si la parenté d'Abraham était la vraie cause de l'amitié de Dieu, si la terre promise était le véritable lieu du repos. Non. Donc c'étaient des figures. Qu'on voie de même toutes les cérémonies ordonnées, et tous les commandements qui ne sont pas de la charité ; on verra que c'en sont les figures.

XIV

Jésus-Christ

La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est surnaturelle.

Tout l'éclat des grandeurs n'a point de lustre pour les gens qui sont dans les recherches de l'esprit.

La grandeur des gens d'esprit est invisible aux riches, aux Rois, aux conquérants¹, et à tous ces grands de chair.

La grandeur de la sagesse qui vient de Dieu² est invisible aux charnels et aux gens d'esprit. Ce sont trois ordres de différents genres.

Les grands génies ont leur empire, leur éclat, leur grandeur, leurs victoires, et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles, qui n'ont nul rapport avec celle qu'ils cherchent. Ils sont vus des esprits, non des yeux ; mais c'est assez.

Les Saints ont leur empire, leur éclat, leur grandeur, leurs victoires³, et n'ont nul besoin des grandeurs charnelles ou spirituelles, qui ne sont pas de leur ordre⁴ et qui n'ajoutent ni n'ôtent à la grandeur qu'ils désirent. Ils sont vus de Dieu et des Anges, et non des corps ni des esprits curieux : Dieu leur suffit.

1. « ... aux conquérants. » ; F. : « ... aux capitaines. »

2. « ... la sagesse qui vient de Dieu... » ; F. : « ... qui n'est nulle [part] sinon en Dieu. »

3. Après « ... leurs victoires », F. ajoute : « et leur lustre. »

4. « ... qui ne sont pas de leur ordre et qui n'ajoutent, etc. » ; F. : « ... où elles n'ont nul rapport, car elles n'ajoutent, etc. » —

Archimède sans aucun éclat¹ de naissance serait en même vénération. Il n'a pas donné des batailles², mais il a laissé à tout l'univers³ des inventions admirables. O qu'il est grand et éclatant aux yeux de l'esprit⁴ !

JÉSUS-CHRIST sans bien et sans aucune production de science au dehors, est dans son ordre de sainteté. Il n'a point donné d'inventions; il n'a point régné; mais il a été humble, patient, saint devant Dieu⁵, terrible aux démons, sans aucun péché. O qu'il est venu en grande pompe, et en une prodigieuse magnificence aux yeux du cœur, et qui voient la sagesse !

Il eût été inutile à Archimède de faire le Prince dans ses livres de géométrie, quoiqu'il le fût.

Il eût été inutile à notre Seigneur JÉSUS-CHRIST pour éclater dans son règne de sainteté de venir en Roi. Mais qu'il est bien venu avec l'éclat de son ordre !

Il est ridicule de se scandaliser de la bassesse de JÉSUS-CHRIST, comme si cette bassesse⁶ était du même ordre que la grandeur qu'il venait faire paraître. Que l'on considère cette grandeur là dans sa vie, dans sa passion, dans son obscurité, dans sa mort, dans l'élection des siens, dans leur fuite⁷, dans

1. « Archimède sans aucun éclat de naissance... » Les mots soulignés ajoutés par P. R.

2. « Il n'a pas donné des batailles... »; F. ajoute: « pour les yeux. »

3. « ... mais il a laissé à tout l'univers des inventions admirables. »; F.: « ... mais il a fourni à tous les esprits ses inventions. »

4. « Oh qu'il est grand et éclatant aux yeux de l'esprit! »; F.: « Oh! qu'il a éclaté aux esprits! »

5. « ... Saint devant Dieu... »; F.: « ... Saint, Saint, Saint à Dieu. » P. R. n'a pas voulu, comme le fait remarquer H., employer, hors de l'église, les formules de la liturgie.

6. « ... comme si cette bassesse était du même ordre que, etc. »; F.: « ... du même ordre duquel est, etc. »

7. « ... dans leur fuite... » Correction nécessaire de P. R. Le texte primitif est: « dans leur abandon », ce qui porte un sens objectif.

sa secrète résurrection, et dans le reste; on la verra si grande qu'on n'aura point sujet de se scandaliser d'une bassesse qui n'y est pas.

Mais il y en a qui ne peuvent admirer que les grandeurs charnelles, comme s'il n'y en avait pas de spirituelles; et d'autres qui n'admirent que les spirituelles, comme s'il n'y en avait pas d'infiniment plus hautes dans la sagesse.

Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et les Royaumes ne valent pas le moindre des esprits; car il connaît tout cela, et soi-même; et le corps rien. Et tous les corps et tous les esprits ensemble, et toutes leurs productions ne valent pas le moindre mouvement de charité; car elle est d'un ordre infiniment plus élevé.

De tous les corps ensemble on ne saurait tirer la moindre pensée¹; cela est impossible, et d'un autre ordre. Tous les corps et les esprits ensemble ne sauraient produire² un mouvement de vraie charité: cela est impossible, et d'un autre ordre tout surnaturel.

¶ JÉSUS-CHRIST a été dans une obscurité (selon ce que le monde appelle obscurité) telle que les historiens qui n'écrivent que les choses importantes l'ont à peine aperçu.

¶ Quel homme eut jamais plus d'éclat que JÉSUS-CHRIST? Le peuple Juif tout entier le prédit avant sa venue. Le peuple Gentil l'adore après qu'il est venu³. Les deux peuples Gentil et Juif le regardent comme leur centre. Et cependant quel homme jouit jamais moins de tout cet éclat? De trente-trois ans il en vit trente sans paraître. Dans les trois autres il

1. « ... on ne saurait tirer la moindre pensée... »; F.: « ... on ne saurait en faire réussir une petite pensée... »

2. « ... tous les corps ne sauraient produire, etc. »; F.: « De tous les corps on n'en saurait tirer, etc. »

3. « ... après qu'il est venu. »; F.: « ... après sa venue. » P. R. ayant déjà employé « avant sa venue » dans la ligne précédente, a, sans doute, voulu éviter la répétition.

passé pour imposteur; les Prêtres et les principaux de sa nation le rejettent; ses amis et ses proches le méprisent. Enfin il meurt d'une mort honteuse¹, trahi par un des siens, renié par l'autre et abandonné de tous.

Quelle part a-t-il donc à cet éclat? Jamais homme n'a eu tant d'éclat: jamais homme n'a eu plus d'ignominie. Tout cet éclat n'a servi qu'à nous, pour nous le rendre plus reconnaissable: et il n'en a rien eu pour lui.

¶ JÉSUS-CHRIST parle des plus grandes choses si simplement², qu'il semble qu'il n'y a pas pensé³; et si nettement néanmoins, qu'on voit bien ce qu'il en pensait. Cette clarté jointe à cette naïveté est admirable.

¶ Qui a appris aux Evangélistes les qualités d'une âme véritablement héroïque⁴ pour la peindre si parfaitement en JÉSUS-CHRIST? Pourquoi le font-ils faible dans son agonie? Ne savent-ils pas peindre une mort constante? Oui sans doute; car le même Saint Luc peint celle de Saint Étienne plus forte que celle de JÉSUS-CHRIST. Ils le font donc capable de crainte avant que la nécessité de mourir soit arrivée, et en suite tout fort. Mais quand ils le font troublé, c'est quand il se trouble lui-même; et quand les hommes le troublent, il est tout fort.

¶ L'Évangile ne parle de la virginité de la Vierge que jusqu'à la naissance de JÉSUS-CHRIST: tout par rapport à JÉSUS-CHRIST.

¶ Les deux Testaments regardent JÉSUS-CHRIST, l'ancien

1. « ... il meurt d'une mort honteuse. » Ces derniers mots ajoutés par P. R.

2. « J.-C. parle des plus grandes choses... » ; F. : « ... a dit les choses grandes... »

3. « qu'il semble qu'il n'y a pas pensé. » ; F. : « ... qu'il ne les a pas pensées. »

4. « ... une âme véritablement héroïque. » ; F. : « parfaitement, etc. » Ce dernier mot est employé un peu plus loin, d'où, sans doute, la correction de P. R.

comme son attente, le nouveau comme son modèle ; tous deux comme leur centre.

¶ Les Prophètes ont prédit, et n'ont pas été prédits. Les Saints ensuite sont prédits, mais non prédisants. JÉSUS-CHRIST est prédit et prédisant.

¶ JÉSUS-CHRIST pour tous, Moïse pour un peuple.

Les Juifs bénis en Abraham, *Je bénirai ceux qui te béniront*¹. Mais *toutes nations bénites en sa semence*².

*Lumen ad revelationem gentium*³.

*Non fecit taliter omni nationi*⁴, disait David en parlant de la loi. Mais en parlant de JÉSUS-CHRIST, il faut dire : *Fecit taliter omni nationi*.

Aussi c'est à JÉSUS-CHRIST d'être universel. L'Église même n'offre le sacrifice que pour les fidèles : JÉSUS-CHRIST a offert celui de la croix pour tous.

¶ Tendons donc les bras à notre libérateur⁵, qui ayant été promis durant quatre mille ans, est enfin venu souffrir et mourir pour nous sur la terre dans les temps et dans toutes les circonstances qui en ont été prédites. Et attendant par sa grâce la mort en paix dans l'espérance de lui être éternellement unis, vivons cependant avec joie, soit dans les biens qu'il lui plaît de nous donner, soit dans les maux qu'il nous envoie pour notre bien, et qu'il nous a appris à souffrir par son exemple.

1. Genèse, XII, 3.

2. Genèse, XXII, 18, et XVIII, 18.

3. Luc, II, 32.

4. Ps. CXLVII, 20.

5. P. R. a remplacé dans ce paragraphe *je* par *nous*, et l'indicatif par l'impératif ; F. : « *Ainsi je tends les bras à mon libérateur qui ayant été prédit, etc.* » Et plus loin : « ... et par sa grâce *j'attends, etc.* »

XV

Preuves de JÉSUS-CHRIST par les prophéties.

La plus grande des preuves de JÉSUS-CHRIST ce sont les prophéties. C'est aussi à quoi Dieu a le plus pourvu ; car l'événement qui les a remplies est un miracle subsistant depuis la naissance de l'Église jusqu'à la fin. Ainsi Dieu a suscité des Prophètes durant seize cents ans ; et pendant quatre cents ans après il a dispersé toutes ces prophéties avec tous les Juifs qui les portaient dans tous les lieux du monde. Voilà quelle a été la préparation à la naissance de JÉSUS-CHRIST, dont l'Évangile devant être cru par tout le monde, il a fallu non seulement qu'il y ait eu des prophéties pour le faire croire, mais encore que ces prophéties fussent répandues par tout le monde¹, pour le faire embrasser par tout le monde.

¶ Quand un seul homme aurait fait un livre des prédictions de JÉSUS-CHRIST pour le temps et pour la manière, et que JÉSUS-CHRIST serait venu conformément à ses prophéties, ce serait une force infinie. Mais il y a bien plus ici. C'est une suite d'hommes durant quatre mille ans qui, constamment et sans variation, viennent l'un ensuite de l'autre prédire ce même avènement. C'est un peuple tout entier qui l'annonce, et qui subsiste pendant quatre mille années, pour rendre en corps témoignage des assurances

1. « ... que ces prophéties fussent *répandues* par tout le monde. »
Répandues a été ajouté par P. R.

qu'ils en ont, et dont ils ne peuvent être détournés¹ par quelques menaces et quelque persécution qu'on leur fasse : ceci est tout autrement considérable.

¶ Le temps est prédit par l'état du peuple Juif, par l'état du peuple Païen, par l'état du temple, par le nombre des années.

¶ Les Prophètes ayant donné diverses marques qui devaient toutes arriver à l'avènement du Messie, il fallait que toutes ces marques arrivassent en même temps; et ainsi il fallait que la quatrième Monarchie fût venue lorsque les septante semaines de Daniel seraient accomplies², que le sceptre fût alors ôté de Juda; et qu'alors le Messie arrivât. Et JÉSUS-CHRIST est arrivé alors qu'il s'est dit le Messie.

¶ Il est prédit que dans la quatrième Monarchie³, avant la destruction du second temple, avant que la domination des Juifs fût ôtée, et en la septantième semaine de Daniel, les Païens seraient instruits, et amenés à la connaissance du Dieu adoré par les Juifs; que ceux qui l'aiment seraient délivrés de leurs ennemis, et remplis de sa crainte et de son amour.

Et il est arrivé qu'en la quatrième Monarchie, avant la destruction du second temple, etc., les Païens en foule adorent Dieu et mènent une vie angélique; les filles consacrent à Dieu leur virginité et leur vie; les hommes renoncent à tout plaisir : ce que Platon n'a pu persuader à quelque peu d'hommes choisis et si instruits, une force secrète le per-

1. « ... dont ils ne peuvent être détournés... » ; F. : « *divertis...* »

2. Le début et la fin de cet al. sont de P. R. Le texte primitif est celui-ci : « Il fallait que les quatre monarchies, *idolâtres et païennes*, la fin du règne de Juda et les *soixante-dix* semaines arrivassent en même temps, et le tout avant que le deuxième temple fut détruit. »

3. Le texte primitif commence ainsi : « ... qu'en la quatrième monarchie, etc. » Il est prédit est une addition de P. R.

suade à cent milliers d'hommes ignorants par la vertu de peu de paroles.

Qu'est-ce que tout cela? C'est ce qui a été prédit si longtemps auparavant. *Effundam spiritum meum super omnem carnem*¹. Tous les peuples étaient dans l'infidélité et dans la concupiscence; toute la terre devient ardente de charité²: les Princes renoncent à leurs grandeurs: les riches quittent leurs biens; les filles souffrent le martyre; les enfants abandonnent la maison de leurs pères³, pour aller vivre dans les déserts⁴. D'où vient cette force? C'est que le Messie est arrivé. Voilà l'effet et les marques de sa venue.

Depuis deux mille ans le Dieu des Juifs était demeuré inconnu parmi l'infinie multitude des nations païennes⁵, et dans le temps prédit les Païens adorent en foule cet unique Dieu: les temples sont détruits: les Rois mêmes se soumettent à la croix. Qu'est-ce que tout cela? C'est l'Esprit de Dieu qui est répandu sur la terre.

¶ Il est prédit que le Messie viendrait⁶ établir une nouvelle alliance qui ferait oublier la sortie d'Égypte⁷; qu'il mettrait sa loi non dans l'extérieur, mais dans les cœurs⁸; qu'il mettrait sa crainte, qui n'avait été qu'au dehors, dans le milieu du cœur⁹.

1. Joel, II, 28.

2. « ... la terre devient ardente de charité ... »; F. : « ... fut ardente, etc. »

3. « ... la maison de, etc. »; F. : « ... la maison délicate de, etc. »

4. « ... pour aller vivre dans les déserts ... »; F. : « ... pour aller dans l'austérité d'un désert... »

5. « ... le Dieu des Juifs était demeuré inconnu parmi, etc. »; F. : « ... aucun païen n'avait adoré le Dieu des Juifs. »

6. « ... Il est prédit que le Messie viendrait... »; F. : « ... Il est prédit qu'au temps du Messie, il viendrait, etc. »

7. Jér., XXIII, 7.

8. Is., LI, 7. Jér., XXXI, 33.

9. *Idem*, XXXII, 40.

Que les Juifs réprouveraient JÉSUS-CHRIST, et qu'ils seraient réprouvés de Dieu, parce que la vigne élue ne donnerait que du verjus¹. Que le peuple choisi serait infidèle, ingrat, et incrédule, *populum non credentem et contradicentem*². Que Dieu les frapperait aveuglement, et qu'ils tâtonneraient en plein midi comme des aveugles³.

Que l'Église⁴ serait petite en son commencement, et croîtrait ensuite⁵.

Il est prédit qu'alors l'idolâtre serait renversée ; que ce Messie abattrait toutes les idoles, et ferait entrer les hommes dans le culte du vrai Dieu⁶.

Que les temples des idoles seraient abattus, et que parmi toutes les nations, et en tous les lieux du monde on lui offrirait une hostie pure, et non pas des animaux⁷.

Qu'il enseignerait aux hommes la voie parfaite⁸.

Qu'il serait Roi des Juifs et des Gentils⁹.

Et jamais il n'est venu ni devant ni après aucun homme qui ait rien enseigné approchant de cela¹⁰.

¶ Après tant de gens¹¹ qui ont prédit cet avènement, JÉSUS-CHRIST est enfin venu dire : Me voici, et voici le temps. Il est venu dire aux hommes qu'ils n'ont point d'autres ennemis qu'eux-mêmes ; que ce sont leurs passions qui les séparent de Dieu ; qu'il vient pour les en délivrer¹² et pour

1. Is., V, 2, 3, 4, etc.

2. Is., LXV, 2.

3. Deuter., XXVIII, 28, 29.

4. Dans le texte F., au lieu de *l'Église*, il y a *J.-C.*

5. Ezech., XVII.

6. Ezech., XXX, 23.

7. Malach., I, 11.

8. Is., II, 3 ; Mich., IV, 2, etc.

9. Ps. II, 8 ; LXXI, 8, etc.

10. « ... aucun homme qui ait rien enseigné... » ; F. ajoute : « *de divin.* »

11. « Après tant de gens qui, etc. » ; F. : « Après que bien des gens sont venus devant, il est venu enfin J.-C. dire, etc. »

12. « ... qu'il vient pour les en délivrer. » ; F. : « ... pour les détruire. »

leur donner sa grâce, afin de former de tous les hommes une Église sainte ; qu'il vient ramener dans cette Église les Païens et les Juifs ; qu'il vient détruire les idoles des uns et la superstition des autres.

Ce que les Prophètes, leur a-t-il dit, ont prédit devait arriver, je vous dis que mes Apôtres le vont faire. Les Juifs vont être rebutés ; Jérusalem sera bientôt détruite ; les Païens vont entrer dans la connaissance de Dieu, et mes Apôtres les y vont faire entrer ¹, après que vous aurez tué l'héritier de la vigne.

Ensuite les Apôtres ont dit aux Juifs : Vous allez être maudits ; et aux Païens : vous allez entrer dans la connaissance de Dieu.

A cela s'opposent tous les hommes par l'opposition naturelle de leur concupiscence. Ce Roi des Juifs et des Gentils est opprimé par les uns et par les autres qui conspirent sa mort. Tout ce qu'il y a de grand dans le monde s'unit contre cette religion naissante, les savants, les sages, les Rois. Les uns écrivent, les autres condamnent, les autres tuent. Et malgré toutes ces oppositions, voilà JÉSUS-CHRIST, en peu de temps, régnañt sur les uns et les autres ; et détruisant et le culte Judaïque dans Jérusalem qui en était le centre, et dont il fait sa première Église ; et le culte des idoles dans Rome qui en était le centre, et dont il fait sa principale Église.

Des gens simples et sans force, comme les Apôtres et les premiers Chrétiens, résistent à toutes les puissances de la terre ; se soumettent les Rois, les savants, et les sages ; et détruisent l'idolâtrie si établie². Et tout cela

1. « ... et mes Apôtres *les y vont faire entrer...* » ; F. : « ... mes apôtres *le vont faire...* »

2 ... et *détruisent* l'idolâtrie *si établie...* » ; F. : « ... et *ôtent* l'idolâtrie *de toute la terre...* »

se fait par la seule force de cette parole, qui l'avait prédit ¹.

¶ Les Juifs en tuant JÉSUS-CHRIST pour ne le pas recevoir pour Messie, lui ont donné la dernière marque de Messie. En continuant à le méconnaître, ils se sont rendus témoins irréprochables. Et en le tuant, et continuant à le renier, ils ont accompli les prophéties.

¶ ² Qui ne reconnaîtrait JÉSUS-CHRIST à tant de circonstances particulières qui en ont été prédites ? Car il est dit :

Qu'il aura un Précurseur ³.

Qu'il naîtra enfant ⁴.

Qu'il naîtra dans la ville de Bethléem ; qu'il sortira de la famille de Juda et de David ; qu'il paraîtra principalement dans Jérusalem ⁵.

Qu'il doit aveugler les sages et les savants, et annoncer l'Évangile aux pauvres et aux petits ; ouvrir les yeux des aveugles, et rendre la santé aux infirmes, et mener à la lumière ceux qui languissent dans les ténèbres. ⁶

Qu'il doit enseigner la voie parfaite, et être le Précepteur des Gentils ⁷.

Qu'il doit être la victime pour les péchés du monde ⁸.

Qu'il doit être la pierre fondamentale et précieuse ⁹.

Qu'il doit être la pierre d'achoppement et de scandale ¹⁰.

1. « par la seule force de cette parole qui, etc. » ; F. : « ... par la force qui, etc. »

2. Cet alinéa est de P. R. Le texte primitif se borne aux prédictions qui suivent.

3. Malach., III, 1.

4. Is., IX, 6.

5. Mich., V, 2.

6. Is., VI, 8, XXIX.

7. Is., XLII, LV.

8. Is., LIII

9. Is., XXVIII, 16.

10. Is., VIII, 14.

Que Jérusalem doit heurter contre cette pierre¹.

Que les édifiants doivent rejeter cette pierre²

Que Dieu doit faire de cette pierre le chef du coin³.

Et que cette pierre doit croître en une montagne immense⁴,
et remplir toute la terre⁵.

Qu'ainsi il doit être rejeté, méconnu, trahi, vendu, souffleté, moqué, affligé en une infinité de manières, abreuvé de fiel⁶, qu'il aurait les pieds et les mains percées, qu'on lui cracherait au visage, qu'il serait tué, et ses habits jetés au sort⁷.

Qu'il ressusciterait ; le troisième jour⁸.

Qu'il monterait au ciel, pour s'asseoir à la droite de Dieu⁹ ?

Que les Rois s'armeraient contre lui¹⁰.

Qu'étant à la droite du Père, il sera victorieux de ses ennemis¹¹.

Que les Rois de la terre, et tous les peuples l'adoreraient¹².

Que les Juifs subsisteront en nation¹³.

Qu'ils seront errants, sans Rois, sans sacrifice, sans autel,

1. *Ibid.*, 15.

2. Ps., CXVII.

3. *Ibid.*

4. « ... montagne immense... » Ce dernier mot est ajouté par P. R.

5. Dan., II, 35.

6. Zachar, XII, 12.

7. Ps., LXVIII, 22, et XXI, 17, 18, 19.

8. Ps., XV, 10, et Ozée, VI, 3.

9. Ps., CIX, 1.

10. Ps., II, 2.

11. Ps., CIX, 1.

12. Is., LX, 10.

13. Jér., XXXII, 36.

etc., sans Prophètes; attendant le salut, et ne le trouvant point¹.

¶ Le Messie devait lui seul produire un grand peuple, élu, saint, et choisi; le conduire, le nourrir, l'introduire dans le lieu de repos et de sainteté; le rendre saint à Dieu, en faire le temple de Dieu, le réconcilier à Dieu, le sauver de la colère de Dieu, le délivrer de la servitude du péché qui règne visiblement dans l'homme; donner des lois à ce peuple, graver ces lois dans leur cœur, s'offrir à Dieu pour eux, se sacrifier pour eux, être une hostie sans tache, et lui-même sacrificateur; il devait s'offrir lui-même, et offrir son corps et son sang, et néanmoins offrir pain et vin à Dieu. JÉSUS-CHRIST a fait tout cela².

¶ Il est prédit qu'il devait venir un libérateur, qui écraserait la tête au démon, qui devait délivrer son peuple de ses péchés, *ex omnibus iniquitatibus*: qu'il devait y avoir un nouveau Testament qui serait éternel; qu'il devait y avoir une autre prêtrise selon l'ordre de Melchisédech; que celle-là serait éternelle; que le CHRIST devait être glorieux, puissant, fort, et néanmoins si misérable qu'il ne serait pas reconnu; qu'on ne le prendrait pas pour ce qu'il est, qu'on le rejetterait³, qu'on le tuerait; que son peuple qui l'aurait renié, ne serait plus son peuple; que les idolâtres le recevraient, et auraient recours à lui; qu'il quitterait Sion pour régner au centre de l'idolâtrie; que néanmoins les Juifs subsisteraient toujours; qu'il devait sortir de Juda, et quand il n'y aurait plus de Rois.

¶ Les Prophètes sont mêlés de prophéties particulières et

1. Ozée, III, 4. Amos. Isaïe.

2. La fin de l'alinéa: « J.-C. a fait tout cela » est de P. R.

3. « ... qu'on le *rejetterait* ... »; F.: « ... qu'on le *rebuterait*... »

de celles du Messie, afin que les prophéties du Messie ne fussent pas sans preuves, et que les prophéties particulières ne fussent pas sans fruit.

¶ *Non habemus Regem nisi Cæsarem*, disaient les Juifs. donc JÉSUS-CHRIST était le Messie; puisqu'ils n'avaient plus de Roi qu'un étranger, et qu'ils n'en voulaient point d'autre.

¶ Les septante semaines de Daniel sont équivoques pour le terme du commencement, à cause des termes de la prophétie, et pour le terme de la fin, à cause des diversités des Chronologistes. Mais toute cette différence ne va qu'à deux cents ans.

¶ Les prophéties qui représentent JÉSUS-CHRIST pauvre, le représentent aussi maître des nations¹.

Les prophéties qui prédisent le temps, ne le prédisent que maître des Gentils et souffrant, et non dans les nues ni juge. Et celles qui le représentent ainsi jugeant les nations et glorieux, ne marquent point le temps.

¶ Quand il est parlé du Messie, comme grand et glorieux², il est visible que c'est pour juger le monde et non pour le racheter.

1. Is. LIII. Zach., IX, 9.

2. Is., LVX, 15, 16.

XVI

Diverses preuves de JÉSUS-CHRIST.

Pour ne pas croire les Apôtres¹, il faut dire qu'ils ont été trompés, ou trompeurs. L'un et l'autre est difficile. Car, pour le premier, il n'est pas possible de s'abuser à prendre² un homme pour être ressuscité. Et pour l'autre, l'hypothèse qu'ils aient été fourbes, est étrangement absurde. Qu'on la suive tout au long. Qu'on s'imagine ces douze hommes assemblés après la mort de JÉSUS-CHRIST, faisant le complot de dire qu'il est ressuscité. Ils attaquent par là toutes les puissances. Le cœur des hommes est étrangement penchant à la légèreté, au changement, aux promesses, aux biens. Si peu qu'un d'eux se fût démenti par tous ces attraits, et qui plus est par les prisons, par les tortures, et par la mort, ils étaient perdus. Qu'on suive cela.

¶ Tandis que JÉSUS-CHRIST était avec eux, il les pouvait soutenir. Mais après cela, s'il ne leur est apparu, qui les a fait agir ?

¶ Le style de l'Évangile est admirable en une infinité de manières³, et entr'autres en ce qu'il n'y a aucune invective⁴ de la part des historiens contre Juda, ou Pilate, ni

1. Le commencement de cet alinéa est de P. R. Le texte primitif pose seulement l'objection : « Les apôtres ont été trompés ou trompeurs. »

2. « ... il n'est pas possible de *s'abuser* à prendre, etc. » ; F. : « ... il n'est pas possible de prendre, etc. »

3. « ... en une *infinité* de manières. » ; P. : « ... en tant de manières... »

4. « ... et *entr'autres* en ce qu'il n'y a aucune invective... » ; F. : « ... en ne mettant jamais aucune invective... »

contre aucun des ennemis ou des bourreaux de JÉSUS-CHRIST.

Si cette modestie des historiens Évangéliques avait été affectée, aussi bien que tant d'autres traits d'un si beau caractère, et qu'ils ne l'eussent affectée que pour le faire remarquer; s'ils n'avaient osé la remarquer eux-mêmes, ils n'auraient pas manqué de se procurer des amis, qui eussent fait ces remarques à leur avantage. Mais comme ils ont agi de la sorte sans affectation, et par un mouvement tout désintéressé, ils ne l'ont fait remarquer par personne: je ne sais même si cela a été remarqué jusqu'ici¹: et c'est ce qui témoigne la naïveté² avec laquelle la chose a été faite.

¶ JÉSUS-CHRIST a fait des miracles, et les Apôtres ensuite, et les premiers Saints³ en ont fait aussi beaucoup; parce que les prophéties n'étant pas encore accomplies, et s'accomplissant par eux, rien ne rendait témoignage que les miracles⁴. Il était prédit que le Messie convertirait les nations. Comment cette prophétie se fût-elle accomplie sans la conversion des nations? Et comment les nations se fussent-elles converties au Messie, ne voyant pas ce dernier effet des prophéties qui le prouvent? Avant donc qu'il fût mort⁵, qu'il fût ressuscité, et que les nations fussent conver-

1. « ... Je ne sais même si cela a été remarqué... » ; F. : « ... et je crois que plusieurs de ces choses n'ont point été remarquées... »

2. « ... et c'est ce qui témoigne la naïveté, etc. » ; F. : « ... la froideur, etc. »

3. « ... et les premiers Saints en ont fait aussi beaucoup... » ; F. : « ... et les premiers Saints en grand nombre... »

4. « ... rien ne rendait témoignage... » ; F. : « ... rien ne témoignait... »

5. « Avant donc qu'il fût mort, qu'il fût ressuscité et que les nations fussent converties... » ; F. : « Avant donc qu'il ait été mort, ressuscité et converti les nations... »

ties, tout n'était pas accompli. Et ainsi il a fallu des miracles pendant tout ce temps-là. Maintenant¹ il n'en faut plus pour prouver la vérité de la Religion Chrétienne ; car les prophéties accomplies sont un miracle subsistant.

¶ L'état où l'on voit² les Juifs est encore une grande preuve de la Religion. Car c'est une chose étonnante³ de voir ce peuple subsister depuis tant d'années, et de le voir toujours misérable ; étant nécessaire pour la preuve de JÉSUS-CHRIST, et qu'ils subsistent pour le prouver, et qu'ils soient misérables puisqu'ils l'ont crucifié. En quoi qu'il soit contraire d'être misérable et de subsister, il subsiste néanmoins toujours malgré sa misère.

¶⁴ Mais n'ont-ils pas été presque au même état au temps de la captivité ? Non. Le sceptre ne fut point interrompu par la captivité de Babylone, à cause que le retour était promis et prédit. Quand Nabuchodonosor emmena le peuple, de peur qu'on ne crût que le sceptre fût ôté de Juda, il leur fut dit auparavant, qu'ils y seraient peu, et qu'ils seraient rétablis. Ils furent toujours consolés par les Prophètes, et leurs Rois continuèrent. Mais la seconde destruction est sans promesse de rétablissement, sans Prophètes, sans Rois, sans consolation, sans espérance ; parce que le sceptre est ôté pour jamais.

Ce n'est pas avoir été captif que de l'avoir été avec assurance d'être délivré dans soixante-dix ans. Mais maintenant ils le sont sans aucun espoir.

1. Maintenant il n'en faut plus *pour prouver la vérité de la Religion Chrétienne...* ; F. : « ... il n'en faut plus contre les Juifs. »

2. La première phrase : « *L'état où l'on voit, etc.* », est une addition de P. R.

3 « ... c'est une chose étonnante... » ; F. ajoute : « *et digne d'une étrange attention.* »

4. Le commencement de cet alinéa paraît avoir été sinon ajouté, du moins arrangé par P. R.

¶ Dieu leur a promis qu'encore qu'il les dispersât aux extrémités du monde, néanmoins s'ils étaient fidèles à sa loi, il les rassemblerait. Ils sont très fidèles, et demeurent opprimés. Il faut donc que le Messie soit venu; et que la loi qui contenait ces promesses soit finie par l'établissement d'une loi nouvelle ¹.

¶ Si les Juifs eussent été tous convertis par JÉSUS-CHRIST, nous n'aurions plus que des témoins suspects; et s'ils avaient été exterminés, nous n'en aurions point du tout.

¶ Les Juifs le refusent, mais non pas tous. Les saints le reçoivent, et non les charnels. Et tant s'en faut que cela soit contre sa gloire, que c'est le dernier trait qui l'achève. La raison qu'ils en ont, et la seule qui se trouve dans tous leurs écrits, dans le Talmud, et dans les Rabbins, n'est que parce que JÉSUS-CHRIST n'a pas dompté les nations en main armée. JÉSUS-CHRIST a été tué, disent-ils; il a succombé; il n'a pas dompté les Païens par sa force; il ne nous a pas donné leurs dépouilles; il ne donne point de richesses. N'ont-ils que cela à dire? C'est en cela qu'il m'est aimable. Je ne voudrais point celui qu'ils se figurent.

¶ Qu'il est beau de voir par les yeux de la foi, Darius, Cyrus, Alexandre, les Romains, Pompée, et Hérode agir sans le savoir pour la gloire de l'Évangile!

1. Dans le texte original (V. F.), le raisonnement est resté inachevé. « Ils y sont très fidèles et demeurent opprimés. » Ainsi que le remarque H., Pascal a voulu dire que Dieu parlait donc d'une loi autre que celle qu'ils appelaient LA LOI. On voit que P. R. a adopté cette interprétation, en complétant la phrase par : « Il faut donc que le Messie soit venu, etc. » Comme le remarque Sainte-Beuve, toute l'*Histoire universelle* de Bossuet est en programme dans cette pensée.

XVII

Contre Mahomet.

La Religion Mahométane a pour fondement l'Alcoran et Mahomet. Mais ce Prophète qui devait être la dernière attente du monde a-t-il été prédit ? Et quelle marque a-t-il que n'ait aussi tout homme qui se voudra dire Prophète ? Quels miracles dit-il lui-même avoir faits ? Quel mystère a-t-il enseigné selon sa tradition même ? Quelle morale, et quelle félicité ?

¶ Mahomet est sans autorité. Il faudrait donc que ses raisons fussent bien puissantes, n'ayant que leur propre force.

¶ ¹ Si deux hommes disent des choses qui paraissent basses ; mais que les discours de l'un aient un double sens entendu par ceux qui le suivent, et que les discours de l'autre n'aient qu'un seul sens ; si quelqu'un n'étant pas du secret entend discourir les deux en cette sorte, il en fera un même jugement. Mais si ensuite dans le reste du discours l'un dit des choses angéliques, et l'autre toujours des choses basses et communes², et même des sottises, il jugera que l'un parlait avec mystère, et non pas l'autre ; l'un ayant assez montré qu'il est incapable de telles sottises, et capable d'être mystérieux ; et l'autre qu'il est incapable de mystères, et capable de sottises.

¶ Ce n'est pas par ce qu'il y a d'obscur dans Mahomet, et

1. Cet alinéa commence ainsi dans F. : « De deux personnes qui disent des sots contes, l'un qui a double sens entendu dans la cabale, l'autre qui n'a qu'un sens, si quelqu'un, etc. »

2. « ... et l'autre toujours des choses basses et communes... » ; F. : « ... des choses plates, et etc. »

qu'on peut peut faire passer pour avoir un sens mystérieux, que je veux qu'on en juge; mais par ce qu'il y a de clair, par son paradis, et par le reste. C'est en cela qu'il est ridicule. Il n'en est pas de même de l'Écriture. Je veux qu'il y ait des obscurités¹; mais il y a des clartés admirables, et des prophéties manifestes accomplies. La partie n'est donc pas égale. Il ne faut pas confondre et égaler les choses, qui ne se ressemblent que par l'obscurité et non par les clartés, qui méritent² quand elles sont divines qu'on revère les obscurités.

¶ L'Alcoran dit que S. Mathieu était homme de bien. Donc Mahomet était faux Prophète; ou en appelant gens de bien des méchants; ou en ne les croyant pas sur³ ce qu'ils ont dit de JÉSUS-CHRIST.

¶ Tout homme peut faire ce qu'a fait Mahomet; car il n'a point fait de miracles, il n'a point été prédit, etc. Nul homme ne peut faire ce qu'a fait JÉSUS-CHRIST.

¶ Mahomet s'est établi en tuant; JÉSUS-CHRIST en faisant tuer les siens. Mahomet en défendant de lire; JÉSUS-CHRIST en ordonnant de lire⁴. Enfin cela est si contraire, que si Mahomet a pris la voie de réussir humainement, JÉSUS-CHRIST a pris celle de périr humainement. Et au lieu de conclure, que puisque Mahomet a réussi, JÉSUS-CHRIST a bien pu réussir; il faut dire, que puisque Mahomet a réussi, le Christianisme devait périr⁵, s'il n'eût été soutenu par une force toute divine.

1. « ... Je veux qu'il y ait des obscurités... »; F. ajoute : « qui soient aussi bizarres que celles de Mahomet. »

2. « ... et non pas par les clartés qui méritent quand elles sont divines, etc. » Ces derniers mots ajoutés par P. R.

3. « ... ou en ne les croyant pas sur, etc. »; F. : « ... ou en ne demeurant pas d'accord de, etc. »

4. « ... J.-C. en ordonnant de lire... » Il y a dans l'édition F. au lieu de J.-C. « Les apôtres ».

5. « ... le Christianisme devait périr... »; F. : « J.-C. devait, etc. » La fin de cet alinéa, « ... s'il n'eût été soutenu, etc. », est une addition de P. R.

XVIII

Dessein de Dieu de se cacher aux uns, et de se découvrir aux autres.

Dieu a voulu racheter les hommes, et ouvrir le salut à ceux qui le chercheraient. Mais les hommes s'en rendent si indignes, qu'il est juste qu'il refuse à quelques-uns à cause de leur endurcissement ce qu'il accorde aux autres par une miséricorde qui ne leur est pas due. S'il eût voulu surmonter l'obstination des plus endurcis, il l'eût pu, en se découvrant si manifestement à eux, qu'ils n'eussent pu douter de la vérité de son existence¹, et c'est ainsi qu'il paraîtra au dernier jour, avec un tel éclat de foudres, et un tel renversement de la nature, que les plus aveugles le verront.

Ce n'est pas en cette sorte qu'il a voulu paraître dans son avènement de douceurs ; parce que tant d'hommes se rendant indignes de sa clémence, il a voulu les laisser dans la privation du bien qu'ils ne veulent pas. Il n'était donc pas juste qu'il parût d'une manière manifestement divine, et absolument capable de convaincre tous les hommes ; mais il n'était pas juste aussi qu'il vînt d'une manière si cachée qu'il ne pût être reconnu de ceux qui le chercheraient sincèrement. Il a voulu se rendre parfaitement connaissable à ceux-là : et ainsi voulant paraître à découvert à ceux qui le cherchent de tout leur cœur, et caché à ceux qui le fuient de tout leur cœur, il tempère sa connaissance, en sorte qu'il

1. « ... qu'ils n'eussent pu douter de la vérité de son existence... » ;
F. : ... de son essence... »

a donné des marques de soi visibles à ceux qui le cherchent, et obscures à ceux qui ne le cherchent pas.

¶ Il y a assez de lumière pour ceux qui ne désirent que de voir, et assez d'obscurité pour ceux qui ont une disposition contraire.

Il y a assez de clarté pour éclairer les élus, et assez d'obscurité pour les humilier.

Il y a assez d'obscurité pour aveugler les réprouvés, et assez de clarté pour les condamner et les rendre inexcusables.

¶ Si le monde subsistait pour instruire l'homme de l'existence de Dieu¹, sa divinité y reluirait de toutes parts d'une manière incontestable. Mais comme il ne subsiste que par JÉSUS-CHRIST, et pour JÉSUS-CHRIST, et pour instruire les hommes et de leur corruption, et de la rédemption, tout y éclate des preuves de ces deux vérités. Ce qui y paraît ne marque ni une exclusion totale, ni une présence manifeste de Divinité; mais la présence d'un Dieu qui se cache : tout porte ce caractère.

¶ S'il n'avait jamais rien paru de Dieu, cette privation éternelle serait équivoque, et pourrait aussi bien se rapporter à l'absence de toute Divinité, qu'à l'indignité où seraient les hommes de le connaître. Mais de ce qu'il paraît quelque fois et non pas toujours, cela ôte l'équivoque. S'il paraît une fois, il est toujours. Et ainsi on n'en peut conclure autre chose, sinon qu'il y a un Dieu, et que les hommes en sont indignes.

¶ Le dessein de Dieu est plus de perfectionner la volonté que l'esprit². Or la clarté parfaite ne servirait qu'à l'esprit, et nuirait à la volonté.

1. « ... pour instruire l'homme de l'existence de Dieu, etc. » Les mots soulignés ajoutés par P. R.

2. *Le dessein de Dieu est plus de perfectionner, etc.* » ; F. : « Dieu veut plus disposer, etc. »

¶ S'il n'y avait point d'obscurité, l'homme ne sentirait pas sa corruption. S'il n'y avait point de lumière, l'homme n'espérerait point de remède. Ainsi il est non seulement juste, mais utile pour nous, que Dieu soit caché en partie, et découvert en partie, puisqu'il est également dangereux à l'homme de connaître Dieu sans connaître sa misère, et de connaître sa misère sans connaître Dieu.

¶ Tout instruit l'homme de sa condition; mais il le faut bien entendre; car il n'est pas vrai que Dieu se découvre en tout; et il n'est pas vrai qu'il se cache en tout. Mais il est vrai tout ensemble qu'il se cache à ceux qui le tentent, et qu'il se découvre à ceux qui le cherchent; parce que les hommes sont tout ensemble indignes de Dieu, et capables de Dieu; indignes par leur corruption; capables par leur première nature.

¶ Il n'y a rien sur la terre qui ne montre ou la misère de l'homme, ou la miséricorde de Dieu; ou l'impuissance de l'homme sans Dieu, ou la puissance de l'homme avec Dieu.

¶ Tout l'univers apprend à l'homme, ou qu'il est corrompu, ou qu'il est racheté. Tout lui apprend sa grandeur ou sa misère. L'abandon de Dieu paraît dans les Païens, la protection de Dieu paraît dans les Juifs.

¶ Tout tourne en bien pour les élus jusqu'aux obscurités de l'Écriture; car ils les honorent, à cause des clartés divines qu'ils y voient¹; et tout tourne en mal aux réprouvés² jusqu'aux clartés; car ils les blasphèment à cause des obscurités qu'ils n'entendent pas.

¶ Si JÉSUS-CHRIST n'était venu que pour sanctifier, toute

1. « ... à cause des clartés divines qu'ils y voient. » Ces derniers mots ajoutés par P. R.

2. « ... tout tourne en mal aux réprouvés. » F.: « ... pour les autres. »

l'Écriture et toutes choses y tendraient, et il serait bien aisé de convaincre les infidèles. Mais comme il est venu *in sanctificationem et in scandalum*¹, comme dit Isaïe, nous ne pouvons convaincre l'obstination des infidèles² : mais cela ne fait rien contre nous³, puisque nous disons qu'il n'y a point de conviction dans toute la conduite de Dieu, pour les esprits opiniâtres, et qui ne recherchent pas sincèrement la vérité.

¶ JÉSUS-CHRIST est venu afin⁴ que ceux qui ne voyaient point vissent, et que ceux qui voyaient devinssent aveugles : il est venu guérir les malades, et laisser mourir les sains ; appeler les pécheurs à la pénitence et les justifier, et laisser ceux qui se croyaient justes dans leur péchés ; remplir les indigents, et laisser les riches vides.

¶ Que disent les Prophètes de JÉSUS-CHRIST ? Qu'il sera évidemment Dieu ? Non : mais qu'il est un Dieu véritablement caché ; qu'il sera méconnu ; qu'on ne pensera point que ce soit lui ; qu'il sera une pierre d'achoppement, à laquelle plusieurs heurteront, etc.

¶ C'est pour rendre le Messie connaissable aux bons, et méconnaissable aux méchants, que Dieu l'a fait prédire de la sorte. Si la manière du Messie eût été prédite clairement, il n'y eût point eu d'obscurité même pour les méchants. Si le temps eût été prédit obscurément, il y eût eu obscurité même pour les bons ; car la bonté de leur cœur ne leur eût

1. Citation d'Isaïe, VIII. 14.

2. « ... l'obstination des infidèles. » ; F. donne seulement : « les infidèles. »

3. « ... mais cela ne fait rien contre nous, etc. » Dans F. cet alinéa se termine ainsi : « ... et ils ne peuvent nous convaincre, mais par cela même nous les convainquons, puisque nous disons qu'il n'y a point de conviction dans toute sa conduite, de part ni d'autre. » On remarquera l'emploi du mot *conviction* dans un sens actif.

4. « J.-C. est venu afin que ceux qui, etc. » ; F. : « ... est venu aveugler ceux qui voyaient clair et donner la vue aux aveugles. »

pas fait entendre qu'un Ξ , par exemple, signifie 600 ans. Mais le temps a été prédit clairement, et la manière en figures¹.

Par ce moyen les méchants prenant les biens promis pour des biens temporels s'égarèrent malgré le temps prédit clairement, et les bons ne s'égarèrent pas; car l'intelligence des biens promis dépend du cœur qui appelle bien ce qu'il aime; mais l'intelligence du temps promis ne dépend point du cœur, et ainsi la prédiction claire du temps² et obscure des biens ne trompe que les méchants.

¶ Comment fallait-il que fût le Messie, puisque par lui le sceptre devait être éternellement en Juda, et qu'à son arrivée le sceptre devait être ôté de Juda?

Pour faire qu'en voyant ils ne voient point, et qu'entendant ils n'entendent point, rien ne pouvait être mieux fait.

¶ Au lieu de se plaindre de ce que Dieu s'est caché, il faut lui rendre grâce de ce qu'il s'est tant découvert, et lui rendre grâce aussi de ce qu'il ne s'est pas découvert aux sages ni aux superbes indignes de connaître un Dieu si saint.

¶ La Généalogie de JÉSUS-CHRIST dans l'ancien Testament est mêlée parmi tant d'autres inutiles qu'on ne peut presque la discerner³. Si Moïse n'eût tenu registre que des ancêtres de JÉSUS-CHRIST, cela eût été trop visible. Mais après tout, qui regarde de près voit celle de JÉSUS-CHRIST bien discernée par Thamar, Ruth, etc.

1. Les Lettres hébraïques ont une valeur numérale. Dans le texte hébreu d'Isaïe, ch. IX, verset 6, à l'un des mots correspondant à ce passage de la Vulgate : « *multiplicabitur ejus imperium* », les manuscrits portent au lieu du *mem* ouvert, valant comme chiffre 40, et dont c'était la place en cet endroit, un *mem* fermé, valant 600. Pascal a eu en vue cette singularité. J'emprunte cette explication à l'édition H. (t. II, p. 8).

2. « ... et ainsi la prédiction... ne trompe que les méchants. » : F. : « ... ne déçoit que les seuls méchants. »

3. « ... qu'on ne peut presque la discerner. » ; F. : « ... qu'elle ne peut être discernée. »

¶ Les faiblesses les plus apparentes sont des forces à ceux qui prennent bien les choses¹ : par exemple, les deux Généalogies de S. Matthieu, et de S. Luc ; il est visible que² cela n'a pas été fait de concert.

¶ Qu'on ne nous reproche donc plus le manque de clarté, puisque nous en faisons profession. Mais que l'on reconnaisse la vérité de la Religion dans l'obscurité même de la Religion, dans le peu de lumière que nous en avons, et dans l'indifférence que nous avons de la connaître.

¶ S'il n'y avait qu'une Religion, Dieu serait trop manifeste ; s'il n'y avait de Martyrs qu'en notre Religion, de même.

¶ JÉSUS-CHRIST pour laisser les méchants dans l'aveuglement, ne dit pas qu'il n'est point de Nazareth, ni qu'il n'est point fils de Joseph.

¶ Comme JÉSUS-CHRIST est demeuré inconnu parmi les hommes, la vérité demeure aussi parmi les opinions communes sans différence à l'extérieur. Ainsi l'Eucharistie parmi le pain commun.

¶ Si la miséricorde de Dieu est si grande, qu'il nous instruit salutairement, même lorsqu'il se cache, quelle lumière n'en devons-nous pas attendre lorsqu'il se découvre ?

¶ On n'entend rien aux ouvrages de Dieu, si on ne prend pour principe, qu'il aveugle les uns, et éclaire les autres³.

1. « ... sont des forces à ceux qui prennent bien les choses. » Ces derniers mots ajoutés par P. R.

2. « Il est visible que, etc. » ; F. : « Qu'y a-t-il de plus clair que, etc. »

3. « ... qu'il aveugle les uns et éclaire, etc. » ; F. : « qu'il a voulu aveugler les uns et éclairer, etc. »

XIX

*Que les vrais Chrétiens et les vrais Juifs
n'ont qu'une même Religion.*

La Religion des Juifs semblait consister essentiellement en la paternité d'Abraham, en la circoncision, aux sacrifices, aux cérémonies, en l'Arche, au Temple de Jérusalem, et enfin en la loi, et en l'Alliance de Moïse.

Je dis qu'elle ne consistait en aucune de ces choses, mais seulement en l'amour de Dieu, et que Dieu réprouvait toutes les autres choses ;

Que Dieu n'avait point d'égard au peuple charnel qui devait sortir d'Abraham¹ ;

Que les Juifs seront punis de Dieu comme les étrangers s'ils l'offensent. *Si vous oubliez Dieu, et que vous suiviez les dieux étrangers, je vous prédis que vous périrez de la même manière que les nations que Dieu a exterminées devant vous*² ;

Que les étrangers seront reçus de Dieu comme les Juifs, s'ils l'aiment³ ;

Que les vrais Juifs ne considéraient leur mérite que de Dieu, et non d'Abraham. *Vous êtes véritablement notre Père,*

1. « ... que Dieu n'avait point d'égard au peuple charnel, etc. » ; F. : « ... que Dieu n'acceptait point la postérité d'Abraham. » Le mot *accepter* dans le sens de *faire acception de* a été conservé par P. R. un peu plus loin.

2. Deut., VIII, 49, 20.

3. Il y a dans le texte F., la citation d'Isaïe (LVI, 3) qui appuie ce passage.

*et Abraham ne nous a pas connus, et Israël n'a pas eu connaissance de nous; mais c'est vous qui êtes notre Père et notre rédempteur*¹.

Moïse même leur a dit que Dieu n'accepterait pas les personnes. Dieu, dit-il, *n'accepte pas les personnes, ni les sacrifices*².

Je dis que la circoncision du cœur est ordonnée. *Soyez circoncis du cœur; retranchez les superfluités de votre cœur, et ne vous endurcissez plus; car votre Dieu est un Dieu grand, puissant et terrible, qui n'accepte pas les personnes*³;

Que Dieu dit qu'il le ferait un jour : *Dieu te circoncira le cœur, et à tes enfants, afin que tu l'aimes de tout ton cœur*⁴;

Que les incirconcis de cœur seront jugés. Car Dieu jugera les peuples incirconcis, et tout le peuple d'Israël, parce qu'il est *incirconcis de cœur*⁵.

¶ Je dis que la circoncision était une figure⁶; qui avait été établie, pour distinguer le peuple Juif de toutes les autres nations.

Et de là vient qu'étant dans le désert ils ne furent pas circoncis, parce qu'ils ne pouvaient se confondre avec les autres peuples; et que depuis que JÉSUS-CHRIST est venu cela n'est plus nécessaire⁷.

Que l'amour de Dieu est recommandé en tout. *Je prends à témoin le ciel et la terre que j'ai mis devant vous la mort et la vie; afin que vous choisissiez la vie, et que vous aimiez*

1. Is., LXIII, 16.

2. Deut., X, 17.

3. Deut., X, 16, 17, Jér., IV, 4.

4. Deut., XXX, 6.

5. Jér., IX, 25, 26.

6. « ... la circoncision était une figure, etc. »; F.: « ... un signe. » Ce mot est celui du texte cité « *in signum fœderis.* »

7. Gen., XVII, 11.

*Dieu, et que vous lui obéissiez ; car c'est Dieu qui est votre vie*¹.

Il est dit² que les Juifs, faute de cet amour, seraient réprouvés pour leurs crimes, et les Païens élus en leur place. *Je me cacherai d'eux dans la vue de leurs derniers crimes ; car c'est une nation méchante et infidèle*³. *Ils m'ont provoqué à courroux par les choses qui ne sont point des Dieux ; et je les provoquerai à jalousie par un peuple qui n'est pas mon peuple, et par une nation sans science et sans intelligence*⁴.

Que les biens temporels sont faux, et que le vrai bien est d'être uni à Dieu⁵ ;

Que leurs fêtes déplaisent à Dieu⁶ ;

Que les sacrifices des Juifs déplaisent à Dieu, et non seulement des méchants Juifs⁷, mais qu'il ne se plaît pas même en ceux des bons⁸, comme il paraît par le Psaume 49, où avant que d'adresser son discours aux méchants par ces paroles, *Peccatori autem dixit Deus*, il dit qu'il ne veut point du sacrifice des bêtes, ni de leur sang⁹ ;

Que les sacrifices des Païens sont reçus de Dieu, et que Dieu retirera sa volonté des sacrifices des Juifs¹⁰ ;

Que Dieu fera une nouvelle alliance par le Messie, et que l'ancienne sera rejetée¹¹ ;

1. Deut., XXX, 19, 20.

2. « ... Il est dit », addition de P. R.

3. Deut., XXXII, 20, 21.

4. Is., LXV.

5. Ps., LXXII, 28.

6. Amos, V, 21.

7. « ... et non seulement des méchants Juifs », addition de P. R.

8. « ... qu'il ne se plaît pas même en ceux des bons. » ; F. : « ... même de la part des bons. » La fin de cet al., à partir de *comme il paraît par le psaume, etc.*, est de P. R. ; F. renvoie seulement à ce psaume.

9. Is., LXVI. Jér., VI, 20.

10. Malach., I, 11. Rois, XV, 22. Ozée, VI, 6.

11. Jér., XXXI, 31.

Que les anciennes choses seront oubliées¹ ;

Qu'on ne se souviendra plus de l'Arche² ;

Que le temple serait rejeté³ ;

Que les sacrifices seraient rejetés, et d'autres sacrifices purs établis⁴ ;

Que l'ordre de la sacrificature d'Aaron sera réprouvé, et celle de Melchisédech introduite par le Messie⁵ ;

Que cette sacrificature serait éternelle⁶ ;

Que Jérusalem serait réprouvée, et un nouveau nom donné⁷ ;

Que ce dernier nom serait meilleur que celui des Juifs, et éternel⁸ ;

Que les Juifs devaient être sans Prophètes, sans Rois, sans Princes, sans sacrifices, sans autel⁹ ;

Que les Juifs subsisteraient toujours néanmoins en peuple¹⁰ ;

1. Is., XLIII, 18, 19.

2. Jér., III, 16.

3. Jér., VII, 12, 13, 14.

4. Malach., I, 10, 11.

5. Ps., CIX.

6. *Ibid.*

7. Is., LXV : Au lieu de « ... et un nouveau nom donné », il y a dans F. : « ... et Rome admise. »

8. Is., LVI, 5.

9. Ozée, III, 46. « ... sans autel... » ; F. : « ... sans idole... »

10. Jér., XXXI, 36.

XX

On ne connaît Dieu utilement que par JÉSUS-CHRIST.

La plupart¹ de ceux qui entreprennent de prouver la Divinité aux Impies, commencent d'ordinaire par les ouvrages de la nature, et ils y réussissent rarement; je n'attaque pas la solidité de ces preuves consacrées par l'Écriture sainte : elles sont conformes à la raison, mais souvent elles ne sont pas assez conformes et assez proportionnées à la disposition de l'esprit de ceux pour qui elles sont destinées.

² Car il faut remarquer qu'on n'adresse pas ce discours à ceux qui ont la foi vive dans le cœur, et qui voient incontinent que tout ce qui est n'est autre chose que l'ouvrage du Dieu qu'ils adorent. C'est à eux que toute la nature³ parle pour son auteur, et que les Cieux annoncent la gloire de Dieu. Mais pour ceux en qui cette lumière est éteinte, et

1. Voici le texte primitif de la première partie de cet alinéa, tel que le donne F. : « *J'admire avec quelle hardiesse ces personnes entreprennent de parler de Dieu, en adressant leurs discours aux impies. Leur premier chapitre est de prouver la divinité par les ouvrages de la nature.* » D'après M. de Sacy *Bulletin du Bibliophile*, numéro d'avril-mai 1852, il existe des exemplaires de l'édition de 1779 non cartonnés (au moins un, où le texte original a été conservé avec cette seule différence : « *J'admire avec quelle hardiesse quelques personnes.* etc. » Ce texte est également celui de l'exemplaire unique de 1669 (V. édition H., t. II, op. 65-66). La seconde partie de ce passage paraît être entièrement de P. R.

2. Ici encore remaniement. Voici le commencement de cet al. dans F. : « *Je ne m'étonnerais pas de leur entreprise s'ils adressaient leurs discours aux fidèles, car il est certain que ceux qui ont la foi vive dans le cœur voient, etc.* » (Le reste comme dans P. R.).

3. « *C'est à eux que toute la nature, etc.* » Cette phrase est de P. R.

dans lesquels on a dessein de la faire revivre, ces personnes destituées de foi et de charité ¹ qui ne trouvent que ténèbres et obscurité dans toute la nature, il semble que ce ne soit pas le moyen de les ramener ², que de ne leur donner pour preuves de ce grand et important sujet que le cours de la Lune et des planètes, ou des raisonnements communs, et contre lesquels ils se sont continuellement raidis. L'endurcissement de leur esprit les a rendus sourds à cette voix de la nature, qui a retenti continuellement à leurs oreilles; et l'expérience fait voir que, bien loin qu'on les emporte par ce moyen, rien n'est plus capable au contraire de les rebuter, et de leur ôter l'espérance de trouver la vérité, que de prétendre les en convaincre seulement par ces sortes de raisonnements, et de leur dire qu'ils doivent voir la vérité à découvert.

Ce n'est pas de cette sorte que l'Écriture, qui connaît mieux que nous les choses qui sont de Dieu, en parle. Elle nous dit bien que la beauté des créatures fait connaître

1. « ... ces personnes destituées de foi et de charité. » Dans F., au lieu de *charité* il y a *grâce*. A la suite : « ... qui ne trouvent que ténèbres et obscurité, etc. » ; F. : « qui *recherchant de toute leur lumière tout ce qu'ils voient dans la nature qui les peut mener à cette connaissance, ne trouvent qu'obscurité et ténèbres, etc.* »

2. « Il semble que ce ne soit pas le moyen, etc. » (jusqu'à la fin de l'al.) ; F. : *Dire à ceux-là qu'ils n'ont qu'à voir la moindre des choses qui les environnent et qu'ils y verront Dieu à découvert, et leur donner pour toutes preuves de ce grand et important sujet le cours de la lune ou des planètes et prétendre avoir achevé sa preuve avec un tel discours, c'est leur donner sujet de croire que les preuves de notre religion sont bien faibles, et je vois par raison et par expérience que rien n'est plus propre à leur en faire naître le mépris.* » Le P. André (éd. de 1783) a remarqué que Pascal n'avait point mis dans cette phrase *le cours du soleil*, ce qui est une preuve qu'il admettait le système de Copernic. Le même éditeur suppose qu'en tenant un langage tout différent un peu plus loin (ch. xxii), Pascal a eu en vue de se mettre, comme les historiens sacrés, à la portée du commun des hommes de son temps.

celui qui en est l'auteur ¹, mais elle ne nous dit pas qu'elles fassent cet effet dans tout le monde. Elle nous avertit au contraire, que quand elles le font, ce n'est pas par elles-mêmes, mais par la lumière que Dieu répand en même temps dans l'esprit de ceux à qui il se découvre par ce moyen. *Quod notum est Dei, manifestum est in illis, Deus enim illis manifestavit* ². Elle nous dit généralement que Dieu est un Dieu caché, *Vere tu es Deus absconditus*; et que, depuis la corruption de la nature, il a laissé les hommes dans un aveuglement dont ils ne peuvent sortir que par JÉSUS-CHRIST, hors duquel toute communication avec Dieu nous est ôtée. *Nemo novit patrem nisi filius, aut cui voluerit filius revelare* ³.

C'est encore ce que l'Écriture nous marque, lorsqu'elle nous dit en tant d'endroits que ceux qui cherchent Dieu le trouvent; car on ne parle point ainsi d'une lumière claire et évidente ⁴: on ne la cherche point; elle se découvre, et se fait voir d'elle-même.

¶ Les preuves de Dieu métaphysiques ⁵ sont si éloignées du raisonnement des hommes, et si impliquées, qu'elles frappent peu; et quand cela servirait à quelques-uns, ce ne

1. « Elle nous dit bien que la beauté des créatures, etc. » Cette argumentation sur le créateur révélé par la beauté des créatures est de P. R. On ne rentre dans le texte primitif qu'à cet endroit : « Elle nous dit généralement que Dieu, etc. » D'après F. : « Elle dit au contraire que Dieu, etc. »

2. Rom., I, 19.

3. Matth., XI, 27 : « ... nisi filius aut cui voluerit, etc. » D'après la Vulgate : « ... et cui, etc. »

4. « Car on ne parle point ainsi, etc. » Le texte primitif est moins concis et, il faut bien le dire, moins clair : « Ce n'est point de cette lumière qu'on parle comme le jour en plein midi. On ne dit point que ceux qui cherchent le jour en plein midi ou de l'eau en la mer en trouveront, et ainsi il faut bien que l'évidence de Dieu ne soit pas telle dans la nature. »

5. « Les preuves de Dieu métaphysiques sont si... impliquées, etc. », c'est-à-dire complexes.

serait que pendant l'instant qu'ils voient cette démonstration ; mais une heure après ils craignent de s'être trompés. *Quod curiositate cognoverint, superbiâ amiserunt.*

D'ailleurs ces sortes de preuves ne nous peuvent conduire qu'à une connaissance spéculative de Dieu, et ne le connaître que de cette sorte, c'est ne le connaître pas ¹.

La Divinité des Chrétiens ² ne consiste pas en un Dieu simplement auteur des vérités Géométriques et de l'ordre des éléments : c'est la part des Païens ³. Elle ne consiste pas simplement en un Dieu qui exerce sa providence sur la vie et sur les biens des hommes, pour donner une heureuse suite d'années à ceux qui l'adorent : c'est le partage des Juifs ⁴. Mais le Dieu d'Abraham ⁵ et de Jacob, le Dieu des Chrétiens, est un Dieu d'amour et de consolation : c'est un Dieu qui remplit l'âme et le cœur qu'il possède : c'est un Dieu qui leur fait sentir intérieurement leur misère, et sa miséricorde infinie ; qui s'unit au fond de leur âme ; qui la remplit d'humilité, de joie, de confiance, d'amour ; qui les rend incapables d'autre fin que de lui-même.

Le Dieu des Chrétiens est un Dieu qui fait sentir à l'âme qu'il est son unique bien, que tout son repos est en lui, et qu'elle n'aura de joie qu'à l'aimer ; et qui lui fait en même temps abhorrer les obstacles qui la retiennent et l'empê-

1. Dans cet al. encore, P. R. a fait son œuvre de condensation.

2. « *La divinité* des chrétiens, etc. » ; F. : « Le Dieu des, etc. » P. R. a trouvé sans doute que le mot *Dieu* était répété un trop grand nombre de fois dans ce passage.

3. « ... c'est la part des Païens... » ; F. ajoute : « ... et des Épi-curiens... »

4. « ... c'est le *partage* des Juifs... » ; F. : « ... c'est la *portion* des, etc. »

5. « Mais le Dieu d'Abraham *et*, etc. » L'éd. H. reproche à P. R. d'avoir affaibli l'élan du texte primitif qui est celui-ci : « ... Mais le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, etc. »

chent de l'aimer de toutes ses forces. L'amour-propre et la concupiscence qui l'arrêtent lui sont insupportables. Ce Dieu lui fait sentir qu'elle a ce fonds d'amour-propre ¹, et que lui seul l'en peut guérir.

Voilà ce que c'est que de connaître Dieu en Chrétien. Mais pour le connaître de cette manière, il faut connaître en même temps sa misère, son indignité, et le besoin qu'on a d'un Médiateur pour se rapprocher de Dieu, et pour s'unir à lui. Il ne faut point séparer ces connaissances; parce qu'étant séparées, elles sont non seulement inutiles, mais nuisibles. La connaissance de Dieu sans celle de notre misère fait l'orgueil. La connaissance de notre misère sans celle de JÉSUS-CHRIST fait le désespoir. Mais la connaissance de JÉSUS-CHRIST ² nous exempte et de l'orgueil, et du désespoir; parce que nous y trouvons Dieu, notre misère, et la voie unique de la réparer.

Nous pouvons connaître Dieu, sans connaître nos misères; ou nos misères, sans connaître Dieu; ou même Dieu et nos misères, sans connaître le moyen de nous délivrer des misères qui nous accablent. Mais nous ne pouvons connaître JÉSUS-CHRIST, sans connaître tout ensemble et Dieu, et nos misères, et le remède de nos misères; parce que JÉSUS-CHRIST n'est pas simplement Dieu, mais que c'est un Dieu réparateur de nos misères ³.

Ainsi tous ceux qui cherchent Dieu ⁴ sans JÉSUS-CHRIST,

1. « ... ce fonds d'amour-propre... »; F. ajoute : qui *la perd.* »

2. « ... mais la connaissance de J.-C. nous exempte, etc. » (jusqu'à fin de l'al.); F. : « La connaissance de J.-C. fait le milieu, parce que nous y trouvons et Dieu et notre misère. »

3. Même observation qu'à la note 1 de la page précédente.

4. « Ainsi tous ceux qui cherchent Dieu sans J.-C. et qui s'arrêtent dans la nature, ou ils ne trouvent aucune lumière qui le satisfasse, ou ils arrivent à se former un moyen de connaître Dieu et de le servir sans médiateur, et, par là, ils tombent, ou dans l'athéisme, etc. » Le reste comme dans P. R.

ne trouvent aucune lumière qui les satisfasse, ou qui leur soit véritablement utile. Car, ou ils n'arrivent pas jusqu'à connaître qu'il y a un Dieu; ou, s'ils y arrivent, c'est inutilement pour eux; parce qu'ils se forment un moyen de communiquer sans médiateur avec ce Dieu qu'ils ont connu sans médiateur. De sorte qu'ils tombent ou dans l'Athéisme, ou dans le Déisme, qui sont deux choses que la Religion Chrétienne abhorre presque également.

Il faut donc tendre uniquement à connaître JÉSUS-CHRIST¹, puisque c'est par lui seul que nous pouvons prétendre connaître Dieu d'une manière qui nous soit utile.

C'est lui qui est le vrai Dieu des hommes, c'est-à-dire des misérables et des pécheurs. Il est le centre de tout, et l'objet de tout; et qui ne le connaît pas, ne connaît rien dans l'ordre du monde, ni dans soi-même. Car non seulement nous ne connaissons Dieu que par JÉSUS-CHRIST, mais nous ne nous connaissons nous-mêmes que par JÉSUS-CHRIST.

Sans JÉSUS-CHRIST il faut que l'homme soit dans le vice et dans la misère; avec JÉSUS-CHRIST l'homme est exempt de vice et de misère. En lui est tout notre bonheur, notre vertu, notre vie, notre lumière, notre espérance; et hors de lui il n'y a que vice, misère, ténèbres, désespoir, et nous ne voyons qu'obscurité et confusion dans la nature de Dieu et dans notre propre nature.

1. (Jusqu'à la fin du chapitre). Ici le travail de modification a été tel qu'il faut renoncer à noter les différences que présentent ces trois alinéas avec les passages disséminés dans le chapitre correspondant de F. Remarquons qu'à la fin du dernier al., au lieu de «... et dans *notre* propre nature», il y a dans le texte primitif «... et dans *la* propre nature.» Pascal a-t-il eu en vue la nature qui nous est *propre* ou la nature à *proprement* parler? P. R. a tranché la question dans le premier sens.

XXI

Contrariétés étonnantes qui se trouvent dans la nature de l'homme à l'égard de la vérité, du bonheur et de plusieurs autres choses.

Rien n'est plus étrange dans la nature de l'homme que les contrariétés que l'on y découvre à l'égard de toutes choses. Il est fait pour connaître la vérité; il la désire ardemment, il la cherche; et cependant quand il tâche de la saisir, il s'éblouit et se confond de telle sorte, qu'il donne sujet de lui en disputer la possession. C'est ce qui a fait naître les deux sectes de Pyrrhoniens et de Dogmatistes, dont les uns ont voulu ravir à l'homme toute connaissance de la vérité, et les autres tâchent de la lui assurer; mais chacun avec des raisons si peu vraisemblables qu'elles augmentent la confusion et l'embarras de l'homme, lorsqu'il n'a point d'autre lumière que celle qu'il trouve dans sa nature ¹.

Les principales raisons des Pyrrhoniens sont que nous n'avons aucune certitude de la vérité des principes, hors la foi et la révélation, sinon en ce que nous les sentons naturellement en nous. Or ce sentiment naturel n'est pas une preuve convaincante de leur vérité; puisque n'y ayant point de certitude hors la foi, si l'homme est créé par un Dieu

1. Cet al. est de P. R. Du moins il n'est, d'après F., ni dans le manuscrit, ni dans la copie. Le texte du manuscrit aborde les raisons des Pyrrhoniens et des Dogmatistes sans indiquer le caractère et le but de ces deux philosophies, par rapport à l'homme qui cherche la vérité.

bon, ou par un démon méchant, s'il a été de tout temps ¹, ou s'il s'est fait par hasard, il est en doute si ces principes nous sont donnés ou véritables, ou faux ou incertains selon notre origine. De plus, que personne n'a d'assurance hors la foi, s'il veille, ou s'il dort ; vu que durant le sommeil on ne croit pas moins fermement veiller ², qu'en veillant effectivement. On croit voir les espaces, les figures, les mouvements ; on sent couler le temps, on le mesure ; et enfin on agit de même qu'éveillé. De sorte que la moitié de la vie se passant en sommeil par notre propre aveu, où, quoi qu'il nous en paraisse, nous n'avons aucune idée du vrai, tous nos sentiments étant alors des illusions, qui sait si cette autre moitié de la vie où nous pensons veiller n'est pas un sommeil un peu différent du premier, dont nous nous éveillons quand nous pensons dormir, comme on rêve souvent qu'on rêve ³ en entassant songes sur songes ?

Je laisse les discours que font les Pyrrhoniens contre les impressions de la coutume, de l'éducation, des mœurs, des pays, et les autres choses semblables, qui entraînent la plus grande partie des hommes qui ne dogmatisent que sur ces vains fondements ⁴.

1. « ... s'il a été de tout temps, ou s'il s'est fait par hasard. » Ces deux hypothèses sont remplacées dans F. par « ... ou à l'aventure. »

2. « ... on ne croit pas moins fermement veiller, etc. » ; F. : « ... On croit veiller aussi fermement que nous faisons. »

3. « ... comme on rêve souvent qu'on rêve, etc. » D'après F., cela est extrait d'un al. barré par Pascal. P. R. a été très sobre de restitutions de ce genre, dont le principe est au moins contestable.

4. Dans cet al. P. R. a un peu atténué la force prêtée par Pascal à l'argumentation des Pyrrhoniens. En parlant des « autres choses semblables qui entraînent, etc. » le texte primitif s'exprime ainsi : « ... qui, quoiqu'elles entraînent la plus grande partie des hommes communs qui ne dogmatisent que sur ces vains fondements, sont renversés par le moindre souffle des Pyrrhoniens. On n'a qu'à voir leurs livres si l'on n'en est pas assez persuadé ; on le deviendra bien vite et peut-être trop. »

L'unique fort des dogmatistes¹, c'est qu'en parlant de bonne foi et sincèrement on ne peut douter des principes naturels. Nous connaissons, disent-ils, la vérité, non seulement par raisonnement², mais aussi par sentiment, et par une intelligence vive et lumineuse; et c'est de cette dernière sorte que nous connaissons les premiers principes. C'est en vain que le raisonnement qui n'y a point de part essaie de les combattre. Les Pyrrhoniens qui n'ont que cela pour objet y travaillent inutilement. Nous savons que nous ne rêvons point, quelque impuissance où nous soyons de le prouver par la raison. Cette impuissance ne conclut autre chose que la faiblesse de notre raison, mais non pas l'incertitude de toutes nos connaissances, comme ils le prétendent. Car la connaissance des premiers principes, comme, par exemple, qu'il y a espace, temps, mouvement, nombre, matière³, est aussi ferme qu'aucune de celles que nos raisonnements nous donnent. Et c'est sur ces connaissances d'intelligence et de sentiment qu'il faut que la raison s'appuie, et qu'elle fonde tout son discours. Je sens qu'il y a trois dimensions dans l'espace, et que les nombres sont infinis; et la raison démontre ensuite qu'il n'y a point

1. L'unique fort des dogmatistes, *c'est qu'en parlant, etc.*, »; F. : « Je m'arrête à l'unique fort des dogmatistes, *qui est qu'en parlant, etc.* » Après cette phrase, le même texte contient le passage suivant, omis par P. R. : « ... *contre quoi les Pyrrhoniens opposent en un mot l'incertitude de notre origine qui enferme celle de notre nature; à quoi les dogmatistes sont encore à répondre depuis que le monde dure.* » Au lieu de cette phrase, P. R. a pris dans la suite des *Pensées* une réfutation du Pyrrhonisme : « Nous connaissons, *disent-ils* (les dogmatistes), la vérité, etc. »

2. « ... Non seulement par *raisonnement*, mais aussi par *sentiment*, etc. »; F. : « Non seulement par *la raison*, mais encore par *le cœur*. » De même, dans les passages suivants, P. R. a substitué au *cœur* le *sentiment* ou l'*intelligence*. Cousin (*Des Pensées, etc.*) s'élève contre cette substitution de mots.

3. Dans l'énumération des premiers principes, le mot *matière* est une addition de P. R.

deux nombres carrés, dont l'un soit double de l'autre. Les principes se sentent ; les propositions se concluent ; le tout avec certitude, quoique par différentes voies. Et il est aussi ridicule que la raison demande au sentiment, et à l'intelligence des preuves de ces premiers principes pour y consentir, qu'il serait ridicule que l'intelligence demandât à la raison un sentiment¹ de toutes les propositions qu'elle démontre. Cette impuissance ne peut donc servir qu'à humilier la raison qui voudrait juger de tout ; mais non pas à combattre notre certitude, comme s'il n'y avait que la raison capable de nous instruire. Plût à Dieu que nous n'eussions au contraire jamais besoin, et que nous connussions toutes choses par instinct et par sentiment. Mais la nature nous a refusé ce bien, et elle ne nous a donné que très peu de connaissances de cette sorte : toutes les autres ne peuvent être acquises que par le raisonnement.

Voilà donc la guerre ouverte entre les hommes. Il faut que chacun prenne parti, et se range nécessairement ou au Dogmatisme, ou au Pyrrhonisme ; car qui penserait demeurer neutre serait Pyrrhonien par excellence : cette neutralité est l'essence du Pyrrhonisme ; qui n'est pas contre eux est excellemment pour eux². Que fera donc l'homme en cet état ? Doutera-t-il de tout ? Doutera-t-il s'il veille, si on le pince, si on le brûle ? Doutera-t-il s'il doute ? Doutera-t-il s'il est ? On n'en saurait venir là : et je mets en fait qu'il n'y a jamais eu de Pyrrhonien effectif et parfait. La nature soutient la raison impuissante, et l'empêche d'extravaguer

1. « ... un sentiment de toutes les propositions quelle démontre » ; F. ajoute : « ... pour vouloir les recevoir. »

2. « Qui n'est pas contre eux est excellemment pour eux. » ; F. ajoute : « Ils ne sont pas pour eux-mêmes ; ils sont neutres, indifférents, suspendus à tout (c'est-à-dire indécis sur tout), sans s'excepter. »

jusqu'à ce point. Dira-t-il au contraire, qu'il possède certainement la vérité, lui qui, si peu qu'on le pousse, n'en peut montrer aucun titre, et est forcé de lâcher prise ?

Qui démêlera cet embrouillement ? La nature confond les Pyrrhoniens, et la raison confond les Dogmatistes. Que deviendrez-vous donc, ô homme, qui cherchez votre véritable condition par votre raison naturelle ? Vous ne pouvez fuir une de ces sectes, ni subsister dans aucune.

Voilà ce qu'est l'homme à l'égard de la vérité ¹. Considérons-le maintenant à l'égard de la félicité qu'il recherche avec tant d'ardeur en toutes ses actions. Car tous les hommes désirent d'être heureux ; cela est sans exception. Quelques différents moyens qu'ils y emploient, ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que l'un va à la guerre ², et que l'autre n'y va pas, c'est ce même désir qui est dans tous les deux accompagné de différentes vues. La volonté ne fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'est le motif de toutes les actions, de tous les hommes, jusqu'à ceux qui se tuent et qui se pendent.

Et cependant depuis un si grand nombre d'années, jamais personne sans la foi n'est arrivé à ce point, où tous tendent ³ continuellement. Tous se plaignent, Princes, sujets ; nobles, roturiers ; vieillards ⁴, jeunes ; forts, faibles ; savants,

1. La première phrase de cet alinéa : « Voilà ce qu'est l'homme, etc. » et le commencement de la deuxième : « Considérons-le maintenant, etc. » sont des additions de P. R. Le texte primitif reprend à « Tous les hommes désirent (dans l'éd. F., *recherchent*), etc.

2. « Ce qui fait que l'un va à la guerre, et que l'autre, etc. » ; F. : « Ce qui fait que les uns vont à la guerre et que les autres, etc. » La correction de P. R. était nécessaire. Pascal ayant ajouté : « ... ce même désir qui est dans tous les deux... »

3. ... ce point où tous tendent. » ; F. : où tous visent. »

4. « ... vieillards... » ; F. : « ... vieux... » Cette substitution admise, P. R. aurait dû remplacer *jeunes* par *jeunes gens*.

ignorants ; sains, malades ; de tous pays, de tous temps, de tous âges, et de toutes conditions.

Une épreuve si longue, si continuelle, et si uniforme devrait bien nous convaincre de l'impuissance où nous sommes, d'arriver au bien par nos efforts. Mais l'exemple ne nous instruit point. Il n'est jamais si parfaitement semblable, qu'il n'y ait quelque délicate différence ; et c'est de là que nous attendons que notre espérance ne sera pas déçue en cette occasion comme en l'autre. Ainsi le présent ne nous satisfaisant jamais, l'espérance nous pipe ¹, et de malheur en malheur nous mène jusqu'à la mort qui en est le comble éternel.

C'est une chose étrange ², qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ait été capable de tenir la place de la fin et du bonheur de l'homme, astres, éléments, plantes, animaux, insectes, maladies, guerre, vices, crimes, etc. L'homme étant déchu de son état naturel, il n'y a rien à quoi il n'ait été capable de se porter. Depuis qu'il a perdu le vrai bien, tout également peut lui paraître tel, jusqu'à sa destruction propre, toute contraire qu'elle est à la raison ³ et à la nature tout ensemble.

Les uns ont cherché la félicité dans l'autorité, les autres dans les curiosités et dans les sciences, les autres dans les

1. « ... l'espérance nous pipe... » ; F. : « ... l'expérience, etc. » « qui en est le comble éternel » ; F. : « qui en est un comble éternel. » Cette altération est vivement critiquée par H., qui va jusqu'à trouver qu'elle rend la pensée à peine intelligible (?)

2. « C'est une chose étrange, etc. » Dans F., ce passage commence ainsi : « Lui seul (le passage précédent finit par Dieu) est son véritable bien, et depuis qu'il l'a quitté c'est une chose étrange qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ait été capable de lui en tenir la place, astres, ciel, terre, éléments, plantes, choux, poireaux, animaux, insectes, veaux, serpents, fièvre, peste, guerre, famine, vices, adultère, inceste, etc. »

3. « ... toute contraire qu'elle est à la raison, etc. » ; F. : « quoique si contraire qu'elle est à Dieu, à la raison, etc. »

voluptés. Ces trois concupiscences ont fait trois sectes, et ceux qu'on appelle Philosophes¹ n'ont fait effectivement que suivre une des trois. Ceux qui en ont le plus approché ont considéré qu'il est nécessaire que le bien universel que tous les hommes désirent, et où tous doivent avoir part², ne soit dans aucune des choses particulières qui ne peuvent être possédées que par un seul, et qui étant partagées affligent plus leur possesseur par le manque de la partie qu'il n'a pas, qu'elles ne le contentent par la jouissance de celle qui lui appartient. Ils ont compris que le vrai bien devait être tel que tous pussent le posséder à la fois sans diminution et sans envie, et que personne ne le pût perdre contre son gré. Ils l'ont compris³, mais ils ne l'ont pu trouver; et au lieu d'un bien solide et effectif, ils n'ont embrassé que l'image creuse d'une vertu fantastique.

Notre instinct nous fait sentir qu'il faut chercher notre bonheur dans nous. Nos passions nous poussent au dehors, quand même les objets ne s'offriraient pas pour les exciter. Les objets du dehors nous tentent d'eux-mêmes, et nous appellent, quand même nous n'y pensons pas. Ainsi les Philosophes ont beau dire : Rentrez en vous-mêmes, vous y trouverez votre bien; on ne les croit pas; et ceux qui les croient sont les plus vides et les plus sots. Car qu'y a-t-il de plus ridicule⁴ et de plus vain que ce que proposent les Stoïciens, et de plus faux que tous leurs raisonnements?

Ils concluent qu'on peut toujours ce qu'on peut quelquefois, et que puisque le désir de la gloire fait bien faire quel-

1. « ... et ceux qu'on appelle Philosophes n'ont fait effectivement que, etc. »; F. : « ... et les philosophes n'ont fait autre chose que, etc. »

2 « ... et où tous doivent avoir part, addition de P. R.

3. « Ils l'ont compris, etc. » Cette fin d'al. est une addition de P. R.

4 « Car qu'y a-t-il de plus ridicule, etc. », addition de P. R.

que chose à ceux qu'il possède, les autres le pourront bien aussi. Ce sont des mouvements fiévreux que la santé ne peut imiter.

¶ La guerre intérieure de la raison contre les passions a fait que ceux qui ont voulu avoir la paix se sont partagés en deux sectes. Les unes ont voulu renoncer aux passions, et devenir Dieux. Les autres ont voulu renoncer à la raison, et devenir bêtes¹. Mais ils ne l'ont pu ni les uns ni les autres ; et la raison demeure toujours qui accuse la bassesse et l'injustice des passions, et trouble le repos de ceux qui s'y abandonnent : et les passions sont toujours vivantes dans ceux mêmes qui veulent y renoncer.

Voilà ce que peut l'homme² par lui-même et par ses propres efforts à l'égard du vrai et du bien. Nous avons une impuissance à prouver, invincible à tout le Dogmatisme. Nous avons une idée de la vérité, invincible à tout le Pyrrhonisme. Nous souhaitons la vérité et ne trouvons en nous qu'incertitude. Nous cherchons le bonheur, et ne trouvons que misère³. Nous sommes incapables de ne pas souhaiter la vérité et le bonheur, et sommes incapables et de certitude⁴ et de bonheur. Ce désir nous est laissé, tant pour nous punir, que pour nous faire sentir, d'où nous sommes tombés.

¶ Si l'homme n'est fait pour Dieu, pourquoi n'est-il heureux qu'en Dieu ? Si l'homme est fait pour Dieu, pourquoi est-il si contraire à Dieu ?

1. « ... et devenir bêtes » ; F. : ... bêtes brutes (*Des Barreaux*). » On connaît cet épicurien célèbre.

2. « Voilà ce que peut l'homme, etc. » Cette première phrase est une addition de P. R., nécessaire comme transition.

3. « ... et ne trouvons que misère, etc. » ; F. ajoute : « ... et mort... »

4. « ... et sommes incapables et de certitude et de, etc. » ; F. : « ... et sommes incapables ni de certitude ni de, etc. Correction indispensable.

¶ L'homme ne sait à quel rang se mettre. Il est visiblement égaré, et sent en lui des restes¹ d'un état heureux, dont il est déchu, et qu'il ne peut retrouver. Il le cherche partout avec inquiétude et sans succès dans des ténèbres impénétrables.

C'est la source des combats des Philosophes, dont les uns ont pris à tâche d'élever l'homme en découvrant ses grandeurs, et les autres de l'abaisser en représentant ses misères. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que chaque parti se sert des raisons de l'autre pour établir son opinion². Car la misère de l'homme se conclut de sa grandeur, et sa grandeur se conclut de sa misère. Ainsi les uns ont d'autant mieux conclu la misère, qu'ils en ont pris pour preuve la grandeur; et les autres ont conclu la grandeur avec d'autant plus de force qu'ils l'ont tirée de la misère même. Tout ce que les uns ont pu dire pour montrer la grandeur, n'a servi que d'un argument aux autres, pour conclure la misère; puisque c'est être d'autant plus misérable, qu'on est tombé de plus haut: et les autres au contraire Ils se sont élevés les uns sur les autres³ par un cercle sans fin, étant certain qu'à mesure que les hommes ont plus de lumière ils découvrent de plus en plus⁴ en l'homme de la misère et de la grandeur. En un mot l'homme connaît qu'il est misérable.

1. « ... et sent en lui des restes, etc. »; F. : « ... et tombé de son vrai lieu, sans le pouvoir retrouver.. » En place de ce dernier mot, l'éd. H. donne « recouvrer. »

2. Le commencement de cet al., jusqu'à « Car la misère de l'homme se conclut de sa grandeur », est une addition de P. R., qui résume les passages qui précèdent.

3. « ... ils se sont élevés les uns sur les autres, etc. »; F. : « ils se sont portés, etc. »

4. « ... ils découvrent de plus en plus en l'homme de la misère et de la grandeur... »; F. : « ... ils trouvent et grandeur et misère... »

Il est donc misérable, puisqu'il le connaît ¹ ; mais il est bien grand, puisqu'il connaît qu'il est misérable.

Quelle chimère est-ce donc que l'homme ? Quelle nouveauté, quel chaos, quel sujet de contradiction ? ² Juge de toutes choses, imbécile ver de terre ; dépositaire du vrai, amas d'incertitude ; gloire, et rebut de l'univers. S'il se vante, je l'abaisse ; s'il s'abaisse, je le vante, et le contredis toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible.

1. « Il est donc misérable, puisqu'il *le connaît...* » ; F. : « ... puisqu'il *l'est...* »

2. « ... Quel sujet de contradiction ? » ; F. ajoute : « *Quel prodige ?* » A la suite : « *amas d'incertitude* » ; F. : « *cloaque d'incertitude et d'erreur.* » Ce changement de mots est un des grands griefs de Cousin et de H. contre P. R.

XXII

Connaissance générale de l'homme.

La première chose qui s'offre à l'homme, quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire une certaine portion de matière qui lui est propre. Mais pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au dessus de lui, et tout ce qui est au dessous, afin de reconnaître ses justes bornes ¹.

Qu'il ne s'arrête donc ² pas à regarder simplement les objets qui l'entourent. Qu'il contemple la nature entière dans sa haute et pleine majesté. Qu'il considère cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle, pour éclairer l'univers. Que la terre lui paraisse comme un point ³ au prix du vaste tour que cet astre décrit. Et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très délicat, à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que

1. Il fallait un commencement à ce chapitre, dont le début est biffé dans l'original. Aussi P. R. a-t-il ajouté cet al. Telle est du moins l'opinion de F. ; Sainte-Beuve (*Port-Royal*, 2^e éd., t. III, p. 354) pense que la phrase est bien de Pascal.

2. « *Qu'il ne s'arrête donc pas, etc.* » Addition de P. R., nécessaire par l'al. qui précède. On rentre dans le texte primitif aux mots « *qu'il contemple, etc.* » ; F. : « *que l'homme contemple donc, etc.* » Le même texte ajoute : « *qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'entourent.* »

3. « ... que la terre lui paraisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit. » Au *prix* veut dire ici *en comparaison de*.

l'imagination passe outre. Elle se lassera plutôt de concevoir, que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde¹ n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces². Nous avons beau enfler nos conceptions³ nous n'enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie⁴, dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Enfin c'est un des plus grands caractères sensibles⁵ de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme étant revenu à soi, considère ce qu'il est, au prix de ce qui est. Qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature. Et que de ce que lui paraîtra ce petit cachot⁶, où il se trouve logé, c'est-à-dire ce monde visible, il apprenne à estimer la terre, les Royaumes, les villes et soi-même son juste prix.

Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini? Qui le peut comprendre⁷? Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connaît les choses les plus délicates. Qu'un ciron, par exemple, lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus

1. « Tout ce que nous voyons du monde... » ; F. : « Tout ce monde visible... »

2. « nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces » ; F. : « nulle idée n'en approche. »

3. « nous avons beau enfler nos conceptions. » ; F ajoute : « ... au delà des espaces imaginables. »

4. « c'est une sphère infinie, etc. » On trouvera dans H (t. I p. 17) une savante dissertation sur les origines de cette comparaison célèbre.

5. « Enfin c'est un des plus grands caractères sensibles, etc. » ; F. : « Enfin, c'est le plus grand caractère, etc. »

6. « ... et que de ce que lui paraîtra ce petit cachot où il se trouve logé, c'est-à-dire ce monde visible, etc. » ; F. : « ... et que de ce petit cachot où il se trouve logé, j'entends l'univers, etc. »

7. « qui le peut comprendre? » Addition de P. R.

petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes. Que divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces, et ses conceptions; et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours. Il pensera peut-être, que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là dedans un abîme nouveau. Je veux lui peindre non seulement l'univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir¹ de l'immensité de la nature, dans l'enceinte de cet atome imperceptible². Qu'il y voie une infinité de mondes³, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible; dans cette terre des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné, trouvant encore dans les autres le même chose, sans fin et sans repos. Qu'il se perde dans ces merveilles aussi étonnantes par leur petitesse, que les autres par leur étendue. Car, qui n'admira que notre corps, qui tantôt n'était pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit maintenant un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard de la dernière petitesse⁴ où l'on ne peut arriver ?

Qui se considérera de la sorte, s'effraiera sans doute, de

1. «... mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de, etc.» ; F. : l'immensité qu'on peut concevoir de, etc.»

2. «... cet atome imperceptible.» ; F. : « ce raccourci d'atome.» Cousin (*Des Pensées*, etc.) avait pris dans une des copies « ce raccourci d'abîme ». L'éd. F. a rétabli la vraie leçon.

3. «... une infinité de mondes.» ; F. : «... d'univers.» H. reconnaît que la correction de P. R. était nécessaire, attendu qu'il n'y a proprement qu'un univers.

4. «... à l'égard de la dernière petitesse, etc.» ; F. : «... à l'égard du néant, etc.»

se voir comme suspendu¹ dans la masse que la nature lui a donnée entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, dont il est également éloigné². Il tremblera dans la vue de ces merveilles, et je crois que sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence, qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin, qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Il est infiniment éloigné des deux extrêmes; et son être n'est pas moins distant du néant³ d'où il est tiré, que de l'infini où il est englouti.

Son intelligence tient dans l'ordre des choses intelligibles le même rang que son corps dans l'étendue de la nature; et tout ce qu'elle peut faire est d'apercevoir⁴ quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel d'en connaître ni le principe ni la fin. Toutes choses sont sorties du néant, et portées jusqu'à l'infini. Qui peut suivre ces étonnantes démarches? L'auteur de ces merveilles les comprend; nul autre ne le peut faire⁵.

Cet état, qui tient le milieu entre les extrêmes, se trouve en toutes nos puissances.

Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit nous assourdit; trop de lumière nous éblouit; trop de distance et trop de proximité empêchent la vue; trop de longueur, et

1. «... s'effraiera sans doute de se voir comme suspendu dans la masse que, etc.» ; F. : «... s'effraiera de soi-même et se considérant soutenu dans la masse que, etc.»

2. «... dont il est également éloigné.» Addition de P. R.

3. «... et son être n'est pas moins distant du néant, etc.» ; F. : «... également incapable de voir le néant, etc.»

4. «... et tout ce qu'elle (l'intelligence) peut faire est d'apercevoir, etc.» ; F. : « que fera-t-il (l'homme) sinon d'apercevoir, etc.»

5. «... nul autre ne le peut, etc.» ; F. : «... tout autre ne le peut, etc.»

trop de brièveté¹ obscurcissent un discours; trop de plaisir incommode; trop de consonnances déplaisent². Nous ne sentons ni l'extrême chaud, ni l'extrême froid. Les qualités excessives nous sont ennemies, et non pas sensibles. Nous ne les sentons plus, nous les souffrons. Trop de jeunesse et trop de vieillesse empêchent l'esprit; trop et trop peu de nourriture troublent ses actions³; trop et trop peu d'instruction l'abêtissent. Les choses extrêmes sont pour nous, comme si elles n'étaient pas, et nous ne sommes point à leur égard. Elles nous échappent, ou nous à elles.

Voilà notre état véritable. C'est ce qui resserre nos connaissances⁴ en de certaines bornes que nous ne passons pas, incapables de savoir tout, et d'ignorer tout absolument. Nous sommes sur un milieu vaste⁵, toujours incertains et

1. Après «... trop de longueur et trop de brièveté », il y a dans le texte primitif : « *trop de vérité nous étonne : j'en sais qui ne peuvent comprendre que qui de zéro ôte quatre reste zéro. Les premiers principes ont trop d'évidence pour nous.* »

2. Après « trop de consonnances déplaisent », le texte primitif ajoute : « *dans la musique ; et trop de bienfaits irritent : nous voulons avoir de quoi surpayer la dette : Beneficia eo usque læta sunt dum videntur exsolvi posse : ubi multum antevernere, pro gratia odium redditur* (Tacite). »

3. « *Trop et trop peu de nourriture troublent ses actions* », addition de P. R., à moins qu'on n'y voie un arrangement de cette pensée qu'on trouve plus loin dans l'éd. F. : « *Trop et trop peu de vin ; ne lui en donnez pas, il ne peut trouver la vérité : donnez-lui en trop de même.* » Un peu plus loin, le mot « l'abêtissent » est également de P. R. Dans F. il y a un point après « *trop et trop peu d'instruction.* »

4. « *C'est ce qui resserre nos connaissances... incapables de savoir tout.* etc. » : F. : « *C'est ce qui nous rend incapables de savoir certainement et d'ignorer absolument.* »

5. « *Nous sommes sur un milieu, etc.* » La fin de ce passage a été très modifiée par P. R. Voici le texte F. : « *Nous voguons sur un milieu vaste, toujours incertains et flottants, poussés d'un bout vers l'autre. Quelque terme où nous pensions nous attacher et nous affermir ; il branle et nous outte, et si nous le suivons, il échappe*

flottants entre l'ignorance et la connaissance; et si nous pensons aller plus avant, notre objet branle, et échappe nos prises; il se dérobe, et fuit d'une fuite éternelle : rien ne le peut arrêter. C'est notre condition naturelle, et toutefois la plus contraire à notre inclination. Nous brûlons du désir d'approfondir tout, et d'édifier une tour qui s'élève jusqu'à l'infini. Mais tout notre édifice craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes.

à nos prises, nous glisse et fuit d'une fuite éternelle. Rien ne s'arrête pour nous. C'est l'état qui nous est naturel, et toutefois le plus contraire à notre inclination. Nous brûlons du désir de trouver une assiette ferme et une dernière base constante pour y édifier une tour qui s'élève à l'infini, mais tout notre fondement craque, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes. »

XXIII

Grandeur de l'homme.

Je puis bien concevoir un homme sans mains, sans pieds; et je le concevrais même sans tête, si l'expérience ne m'apprenait que c'est par là qu'il pense. C'est donc la pensée qui fait l'être de l'homme, et sans quoi on ne le peut concevoir¹.

¶ Qu'est-ce qui sent du plaisir en nous ? Est-ce la main ? est-ce le bras ? est-ce la chair ? est-ce le sang ? On verra qu'il faut que ce soit quelque chose d'immatériel.

¶ L'homme est si grand que sa grandeur² paraît même en ce qu'il se connaît misérable. Un arbre ne se connaît pas misérable. Il est vrai que c'est être misérable, que de se connaître misérable ; mais c'est aussi être grand, que de connaître qu'on est misérable. Ainsi toutes ses misères prouvent sa grandeur. Ce sont misères de grand Seigneur, misères d'un Roi dépossédé.

¶ Qui se trouve malheureux de n'être pas Roi, sinon un Roi dépossédé ? Trouvait-on Paul-Émile malheureux de n'être plus consul ? Au contraire tout le monde trouvait qu'il était heureux de l'avoir été ; parce que sa condition n'était pas de l'être toujours. Mais on trouvait Persée si malheureux

1. Cet alinéa est la paraphrase du texte primitif, que voici : « Je puis bien concevoir un homme sans mains, pieds, tête. *car ce n'est que l'expérience qui nous apprend que la tête est plus nécessaire que les pieds*; mais je ne puis concevoir l'homme sans pensée. *Ce serait une pierre ou une brute.* »

2. « L'homme est si grand que sa grandeur, etc. » ; F. : « *La grandeur de l'homme est grande, en ce qu'il se connaît, etc.* »

de n'être plus Roi, parce que sa condition était de l'être toujours, qu'on trouvait étrange¹ qu'il pût supporter la vie. Qui se trouve malheureux de n'avoir qu'une bouche ? Et qui ne se trouve malheureux de n'avoir qu'un œil ! On ne s'est peut-être jamais avisé² de s'affliger de n'avoir pas trois yeux ; mais on est inconsolable de n'en avoir qu'un³.

¶ Nous avons une si grande idée de l'âme de l'homme, que nous ne pouvons souffrir d'en être méprisés, et de n'être pas dans l'estime d'une âme ; et toute la félicité des hommes consiste dans cette estime.

Si d'un côté cette fausse gloire⁴ que les hommes cherchent est une grande marque de leur misère, et de leur bassesse, c'en est une aussi de leur excellence. Car quelque possession qu'il ait sur la terre, de quelque santé et commodité essentielle qu'il jouisse⁵, il n'est pas satisfait s'il n'est dans l'estime des hommes. Il estime si grande la raison de l'homme, que quelque avantage qu'il ait dans le monde, il se croit malheureux s'il n'est placé aussi avantageusement dans la raison de l'homme. C'est la plus belle place du monde : rien ne le peut détourner de ce désir ; et c'est la qualité la plus ineffaçable du cœur de l'homme. Jusque-là⁶

1. « ... qu'on trouvait étrange qu'il put supporter, etc. » ; F. : « ... de ce qu'il supportait, etc. »

2. « On ne s'est peut-être jamais avisé de s'affliger, etc. » De même dans le texte F. ; l'édition H. donne : « On ne s'est peut-être jamais affligé, etc. »

3 ... mais on est inconsolable de n'en avoir qu'un. » ; F. : « ... de n'en point avoir. »

4. « Si d'un côté cette fausse gloire, etc. » ; F. : « La plus grande bassesse de l'homme est la recherche de la gloire, mais c'est cela même qui est la plus grande marque de son excellence, car, etc. »

5 ... de quelque santé... qu'il jouisse » ; F. : « ... quelque santé qu'il ait. »

6 ... Jusque-là que ceux qui méprisent, etc. » ; F. : « .. et ceux qui méprisent, etc. »

que ceux qui méprisent le plus les hommes et qui les égalent aux bêtes, en veulent encore être admirés, et se contredisent à eux-mêmes par leur propre sentiment ; leur nature, qui est plus forte que toute leur raison¹, les convainquant plus fortement de la grandeur de l'homme, que la raison ne les convainc de sa bassesse.

¶ L'homme n'est qu'un roseau le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue ; parce qu'il sait qu'il meurt ; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien².

Ainsi toute notre dignité consiste dans la pensée. C'est de là qu'il nous faut relever, non de l'espace et de la durée³. Travaillons donc à bien penser. Voilà le principe de la morale.

¶ Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur. Il est encore dangereux de lui faire trop voir sa grandeur sans sa bassesse. Il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'un et l'autre.

¶ Que l'homme donc s'estime son prix. Qu'il s'aime ; car

1. « ... leur nature, qui est plus forte que toute leur raison... »
F. : « ... plus forte que tout. »

2. P. R. a trouvé ce passage achevé dans le texte primitif : aussi s'est-il gardé de le modifier. Reste que, selon H., il l'a mal ponctué. D'après lui, il faudrait lire *in f.* « ... parce qu'il sait qu'il meurt et l'avantage que l'univers a sur lui. L'univers n'en sait rien. » ; H. trouve que cette courte phrase qui termine le passage est tout à fait dans la manière de Pascal. Soit : mais n'y a-t-il pas une grande éloquence aussi dans cette répétition en un même membre de phrase : « ... et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. »

3. « ... non de l'espace et de la durée. » ; F. ajoute : « que nous ne saurions remplir. »

il a en lui une nature capable de bien ; mais qu'il n'aime pas pour cela les bassesses qui y sont. Qu'il se méprise ; parce que cette capacité est vide , mais qu'il ne méprise pas pour cela cette capacité naturelle. Qu'il se laisse ; qu'il s'aime : il a en lui la capacité de connaître la vérité, et d'être heureux ; mais il n'a point de vérité ou constante ou satisfaisante. Je voudrais donc porter l'homme à désirer d'en trouver, à être prêt et dégagé de passions pour la suivre où il la trouvera ; et sachant combien sa connaissance s'est obscurcie par les passions, je voudrais qu'il haïsse en soi la concupiscence qui la détermine d'elle-même, afin qu'elle ne l'aveuglât point en faisant son choix, et qu'elle ne l'arrêtât point quand il aura choisi.

XXIV

Vanité de l'homme.

Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous et en notre propre être : nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire; et nous nous efforçons pour cela de paraître. Nous travaillons incessamment à embellir et conserver cet être imaginaire, et négligeons le véritable. Et si nous avons ou la tranquillité, ou la générosité, ou la fidélité, nous nous empressons de le faire savoir, afin d'attacher ces vertus à cet être d'imagination : nous les détacherions plutôt de nous pour les y joindre; et nous serions volontiers poltrons, pour acquérir la réputation d'être vaillants. Grande marque du néant de notre propre être, de n'être pas satisfaits de l'un sans l'autre, et de renoncer souvent à l'un pour l'autre. Car qui ne mourrait pour conserver son honneur, celui-là serait infâme.

¶ La douceur de la gloire est si grande, qu'à quelque chose qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime.

¶ L'orgueil contrepèse toutes nos misères. Car, ou il les cache, ou, s'il les découvre, il se glorifie de les connaître.

¶ L'orgueil nous tient d'une possession si naturelle au milieu de nos misères et de nos erreurs, que nous perdons même la vie avec joie pourvu qu'on en parle.

¶ La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un goujat, un marmiton¹, un crocheteur se vante, et veut avoir ses admirateurs. Et les philosophes mêmes en veulent. Ceux

1. « ... un marmiton... »; F. « ... un cuisinier... »

qui écrivent contre la gloire, veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit; et ceux qui le lisent, veulent avoir la gloire de l'avoir lu; et moi qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie, et peut-être que ceux qui le liront¹ l'auront aussi.

¶ Malgré la vue de toutes nos misères qui nous touchent, et qui nous tiennent à la gorge, nous avons un instinct que nous ne pouvons réprimer, qui nous éiève.

¶ Nous sommes si présomptueux, que nous voudrions être connus de toute la terre, et même des gens qui viendront quand nous ne serons plus. Et nous sommes si vains, que l'estime de cinq ou six personnes qui nous environnent nous amuse et nous contente.

¶ La chose la plus importante à la vie c'est le choix d'un métier. Le hasard en dispose. La coutume fait les maçons, les soldats, les couvreurs. C'est un excellent couvreur, dit-on; et en parlant des soldats, ils sont bien fous, dit-on. Et les autres au contraire; il n'y a rien de grand que la guerre, le reste des hommes sont des coquins. A force d'ouïr louer en l'enfance ces métiers, et mépriser tous les autres, on choisit; car naturellement on aime la vertu, et l'on hait l'imprudence². Ces mots nous émeuvent: on ne pêche que dans l'application: et la force de la coutume est si grande³, que des pays entiers sont tous de maçons, d'autres tous de soldats. Sans doute que la nature n'est pas si uniforme. C'est donc la coutume qui fait cela, et qui entraîne la nature. Mais quelquefois aussi la nature la surmonte, et retient l'homme

1 « .. et peut-être que ceux qui le liront... » Là s'arrête le texte primitif.

2. « .. et l'on hait l'imprudence... »; F. : « ... la folie... »

3 « ... et la force de la coutume est si grande, etc. »; F. : « ... tant est grande la force de la coutume que de ceux que la nature n'a fait qu'hommes ont fait toutes les conditions des hommes, car des pays sont tous de maçons, etc. »

dans son instinct, malgré toute la coutume bonne ou mauvaise.

¶ La curiosité n'est que vanité. Le plus souvent on ne veut savoir que pour en parler. On ne voyagerait pas sur la mer¹ pour ne jamais en rien dire, et pour le seul plaisir de voir, sans espérance de s'en entretenir² jamais avec personne.

¶ On ne se soucie pas d'être estimé³ dans les villes où l'on ne fait que passer; mais quand on y doit demeurer un peu de temps on s'en soucie. Combien de temps faut-il? Un temps proportionné à notre durée vaine et chétive.

¶ Peu de chose nous console, parce que peu de chose nous afflige.

¶ Nous ne nous tenons jamais au présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent, et comme pour le hâter⁴; ou nous rappelons le passé pour l'arrêter comme trop prompt. Si imprudents, que nous errons dans les temps qui ne sont pas à nous, et ne pensons point au seul qui nous appartient: et si vains, que nous songeons⁵ à ceux qui ne sont point, et laissons échapper sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent d'ordinaire nous blesse. Nous le cachons à notre vue, parce qu'il nous afflige; et s'il nous est agréable, nous regrettons de le voir échapper. Nous tâchons de le soutenir par l'avenir, et pensons à disposer les choses qui

1. « ... on ne voyagerait pas sur la mer, etc. » Ces mots sont précédés dans le texte primitif d'un « autrement » qui jette quelque obscurité.

2. « ... sans espérance de s'en entretenir »; F. : « d'en jamais communiquer. »

3. « ... on ne se soucie pas d'être estimé, etc. »; F. : « Les villes par où on passe, on ne se soucie pas d'y être estimé... »

4. « ... nous anticipons l'avenir comme trop lent et comme pour le hâter »; F. : « ... comme trop lent à venir, comme pour hâter son cours. » On dirait maintenant : nous anticipons sur...

5. « ... si vains que nous songeons à ceux qui ne sont point et laissons échapper, etc. »; F. : « ... que nous songeons à ceux qui ne sont plus rien et échappons, etc. »

ne sont pas en notre puissance pour un temps où nous n'avons aucune assurance d'arriver.

Que chacun examine sa pensée. Il la trouvera toujours occupée au passé et à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent ; et si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière, pour disposer l'avenir. Le présent n'est jamais notre but¹. Le passé et le présent sont nos moyens ; le seul avenir est notre objet². Ainsi nous ne vivons jamais ; mais nous espérons de vivre ; et nous disposant toujours à être heureux, il est indubitable que nous ne le serons jamais³ ; si nous n'aspérons à une autre béatitude qu'à celle dont on peut jouir en cette vie.

¶ Notre imagination nous grossit si fort le temps présent à force d'y faire des réflexions continuelles, et amoindrit tellement l'éternité manque d'y faire réflexion, que nous faisons de l'éternité un néant, et du néant une éternité. Et tout cela a ses racines si vives en nous, que toute notre raison ne nous en peut défendre.

¶ Cromwel allait ravager toute la Chrétienté : la famille Royale était perdue, et la sienne à jamais puissante ; sans un petit grain de sable qui se mit dans son urètre, Rome même allait trembler sous lui. Mais ce petit gravier qui n'était rien ailleurs⁴, mis en cet endroit, le voilà mort, sa famille abaissée, et le Roi rétabli.

1. « Le présent n'est jamais notre but... » ; F. : « ... notre fin... »

2. « ... le seul avenir est notre objet... » ; F. : « ... notre fin... »

3. « ... il est indubitable que nous ne le serons jamais » ; F. : « ... il est inévitable que nous ne le soyons jamais. »

4. « ... mais ce petit gravier qui n'était rien ailleurs, etc. » ; F. : « ... mais ce petit gravier s'étant mis là, il est mort, sa famille abaissée, tout en paix et le roi rétabli. »

XXV

Faiblesse de l'homme.

Ce qui m'étonne le plus est de voir que tout le monde n'est pas étonné de sa faiblesse. On agit sérieusement, et chacun suit sa condition; non pas parce qu'il est bon en effet de la suivre, puisque la mode en est; mais comme si chacun savait certainement où est la raison et la justice. On se trouve déçu à toute heure, et par une plaisante humilité on croit que c'est sa faute, et non pas celle de l'art qu'on se vante toujours d'avoir. Il est bon qu'il y ait beaucoup de ces gens-là au monde¹; afin de montrer que l'homme est bien capable des plus extravagantes opinions, puisqu'il est capable de croire qu'il n'est pas dans cette faiblesse naturelle et inévitable, et qu'il est au contraire dans la sagesse naturelle.

¶ La faiblesse de la raison de l'homme² paraît bien davantage en ceux qui ne la connaissent pas, qu'en ceux qui la connaissent.

¶ Si on est trop jeune, on ne juge pas bien. Si on³ est trop vieux, de même. Si on n'y songe pas assez⁴ si on

1. « ... Il est bon qu'il y ait *beaucoup* de ces gens-là au monde, afin de, etc. »; F. : « ... *mais* il est bon qu'il y ait *tant* de ces gens-là au monde qui ne soient pas pyrrhoniens, pour la gloire des pyrrhoniens, afin de, etc. »

2. « La faiblesse *de la raison* de l'homme, etc. » Les mots soulignés ajoutés par P. R.

3. « .. *Si on est trop vieux*, etc. » Même observation.

4. « .. *Si on n'y songe pas assez*, si on y songe trop, etc. » D'après H., tous les éditeurs ont altéré cette *pensée* par une mauvaise ponctuation. Suivant lui, il doit y avoir après « *si on n'y songe pas assez* » plusieurs points, et Pascal aurait sous-entendu : « *On ne saisit pas, on ne pénètre pas...* » D'après la ponctuation adoptée, le sens serait que l'on s'entête d'une chose *si on n'y songe pas assez*. Il y a effectivement là quelque chose de choquant.

y songe trop, on s'entête¹, et l'on ne peut trouver la vérité.

Si l'on considère son ouvrage incontinent après l'avoir fait, on en est encore tout prévenu. Si trop longtemps après, on n'y entre plus.

Il n'y a qu'un point indivisible², qui soit le véritable lieu de voir les tableaux. Les autres sont trop près, trop loins, trop hauts, trop bas. La perspective l'assigne dans l'art de la peinture. Mais dans la vérité et dans la morale qui l'assignera ?

¶ Cette maîtresse d'erreur³ que l'on appelle fantaisie et opinion, est d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours. Car elle serait règle infaillible de vérité, si elle l'était infaillible du mensonge. Mais étant le plus souvent fausse, elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant de même caractère le vrai et le faux.

Cette superbe puissance, ennemie de la raison, qui se plaît à la contrôler et à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choses, a établi dans l'homme une seconde nature. Elle a ses heureux et ses malheureux ; ses sains, ses malades ; ses riches, ses pauvres⁴ ; ses fous et ses sages : et rien ne nous dépite davantage que de voir qu'elle remplit

1. « ... on s'entête, » ; F. ajoute : « on s'en coiffe. » (Cousin écrit *s'en-coiffe*). La fin « ... et l'on ne peut trouver, etc. » est une addition de P. R.

2. « Il n'y a qu'un point indivisible, etc. » ; F. : « Aussi les tableaux vus de trop loin et de trop près, et il n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu, etc. » On remarquera dans cet alinéa le mot *loin* employé comme adjectif avec le signe du pluriel.

3. « Cette maîtresse d'erreur... est d'autant plus fourbe, etc. » ; F. : « *Imagination* 'en titre). C'est cette partie décevante dans l'homme, cette maîtresse d'erreur et de fausseté, et d'autant plus, etc. »

4. Après « ... ses riches, ses pauvres ; » , F. ajoute : « Elle fait croire, douter, nier la raison ; elle suspend les sens, elle les fait sentir. » Il y a dans ce passage : « nier la raison » et plus loin : « elle les fait sentir » , une ambiguïté qui est sans doute la cause de la suppression.

ses hôtes d'une satisfaction beaucoup plus pleine¹ et entière que la raison, les habiles par imagination se plaisant tout autrement en eux-mêmes que les prudents ne se peuvent raisonnablement plaire. Ils regardent les gens avec empire. Ils disputent avec hardiesse et confiance, les autres avec crainte et défiance. Et cette gaité de visage leur donne souvent l'avantage dans l'opinion des écoutants : tant les sages imaginaires ont de faveur auprès de leurs juges de même nature. Elle ne peut rendre sages les fous, mais elle les rend contents²; à l'envi de la raison, qui ne peut rendre ses amis que misérables. L'une les comble³ de gloire, l'autre les couvre de honte.

Qui dispense la réputation? Qui donne le respect et la vénération aux personnes, aux ouvrages, aux grands⁴, sinon l'opinion? Combien toutes les richesses de la terre sont-elles insuffisantes sans son consentement?

1. « ... d'une satisfaction *beaucoup plus* pleine, etc. »; F. : *bien autrement* pleine, etc. »

2. « ... mais elle les rend *contents*, etc. » D'après F., ce dernier mot a été substitué par Arnauld au mot *heureux*.

3. « ... L'une les *comble*, etc. »; F. : « ... L'une les *couvrant* de gloire, l'autre de, etc. »

4. « ... aux ouvrages, aux grands... »; F. ajoute : « *aux lois* » A la suite : « ... sinon *l'opinion*, etc. »; F. : « ... sinon cette *faculté imaginative*, etc. » Dans ce chapitre le mot *opinion* (*fantaisie et opinion* dans un al.) a été substitué par P. R. au mot *imagination*. Cela lui a été vivement reproché par Cousin et H. Ce dernier suppose que Nicole est l'auteur de la correction « ne voulant pas sans doute reconnaître qu'il y eût dans les facultés mêmes de notre esprit une cause d'erreur. » Ce qui n'empêche pas Nicole d'avoir composé, c'est H. qui le rappelle, un traité *du Prisme, ou que les différentes dispositions font juger différemment les objets*. L'altération de la pensée de Pascal, par la substitution d'un mot à l'autre, est réelle. Tout au plus pourrait-on alléguer que P. R. a entendu par *opinion* la manière de voir propre à chaque esprit et le résultat du travail de l'imagination. Le fait d'avoir accolé ensemble *opinion* et *fantaisie* aiderait, à la rigueur, à cette interprétation. Admettons toutefois que la correction de P. R. ait été malheureuse : Pascal n'a-t-il pas préparé cette confusion par le renvoi qu'il a fait au livre italien : « *Della OPINIONE*, etc. »

L'opinion dispose de tout. Elle fait la beauté, la justice, et le bonheur, qui est le tout du monde. Je voudrais de bon cœur voir le livre italien, dont je ne connais que le titre, qui vaut lui seul bien des livres, *Della opinione Regina del mundo*. J'y souscris sans le connaître, sauf le mal s'il y en a.

¶ On ne voit presque rien de juste ou d'injuste, qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du Pôle renversent toute la Jurisprudence. Un Méridien décide¹ de la vérité, ou peu d'années de possession. Les lois fondamentales changent. Le droit a ses époques. Plaisante justice qu'une rivière ou une montagne borne² ! Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà.

¶ L'art de bouleverser³ les États est d'ébranler les coutumes établies, en sondant jusque dans leur source, pour y faire remarquer⁴ le défaut d'autorité et de justice. Il faut, dit-on, recourir aux lois fondamentales et primitives de l'État, qu'une coutume injuste a abolies. C'est un jeu sûr pour tout perdre. Rien ne sera juste à cette balance. Cependant le peuple prête l'oreille⁵ à ces discours ; il secoue le joug dès qu'il le reconnaît ; et les grands en profitent à sa ruine, et à celle de ces curieux examinateurs des coutumes reçues. Mais, par un défaut contraire, les hommes croient

1. « Un méridien décide, etc. » D'après F., ce passage, doit être lu ainsi : « Un méridien décide de la vérité ; en peu d'années de possession, les lois fondamentales changent, etc. » L'éditeur de 1783, le P. André, avait pressenti cette ponctuation. »

2. « ... ou une montagne », addition de P. R.

3. « L'art de bouleverser, etc. » ; F. : « L'art de fronder, bouleverser, etc. »

4. « ... pour y faire remarquer le défaut d'autorité et de justice » ; F. : « pour marquer leur défaut de justice. »

5. « ... le peuple prête l'oreille, etc. » ; F. ajoute : « aisément ».

pouvoir¹ faire avec justice tout ce qui n'est pas sans exemple.

¶ Le plus grand Philosophe du monde, sur une planche plus large qu'il ne faut pour marcher² à son ordinaire, s'il y a au dessous un précipice, quoique sa raison le convainque de sa sûreté, son imagination prévaudra. Plusieurs n'en sauraient soutenir la pensée sans pâlir et suer. Je ne veux pas en rapporter tous les effets. Qui ne sait qu'il y en a à qui³ la vue des chats, des rats, l'écrasement d'un charbon emportent la raison hors des gonds?

¶ Ne diriez-vous pas que ce Magistrat dont la vieillesse vénérable impose le respect à tout un peuple, se gouverne par une raison pure et sublime, et qu'il juge des choses par leur nature, sans s'arrêter aux vaines circonstances qui ne blessent que l'imagination des faibles? Voyez-le entrer⁴ dans la place où il doit rendre la justice. Le voilà prêt à ouïr avec une gravité exemplaire. Si l'Avocat vient à paraître, et que la nature lui ait donné une voix enrouée et un tour de visage bizarre, que son barbier l'ait mal rasé, et si le hasard

1. « ... les hommes croient pouvoir... » ; F. : « ... quelquefois... »

2. « ... sur une planche plus large qu'il ne faut *pour marcher à son ordinaire...* » Les mots soulignés ajoutés par P. R. »

3. « ... qui ne sait *qu'il y en a à qui*, etc. » Le texte primitif généralise par trop : « ... qui ne sait que la vue des chats... emportent la raison hors des gonds? »

4. Dans ce passage, P. R. a, par un sentiment de réserve, substitué le prétoire à l'église et la plaidoirie au sermon. Au lieu de : « Voyez-le entrer dans la place où il doit rendre la justice, etc. », il y a dans F. : *Voyez-le entrer dans un sermon où il apporte un zèle tout dévôt, renforçant la solidité de la raison par l'ardeur de la charité.* Le voilà prêt à l'ouïr avec *un respect* exemplaire. Que le *prédicateur* vienne à paraître, *si la* nature lui a donné une voix enrouée et un tour de visage bizarre, que son barbier l'ait mal rasé, si le hasard l'a encore barbouillé *de surcroît*, *quelques grandes vérités qu'il annonce*, je parie la perte de la gravité de *notre sénateur.* »

l'a encore barbouillé, je parie la perte de la gravité du Magistrat.

¶ L'esprit du plus grand homme¹ du monde n'est pas si indépendant qu'il ne soit sujet à être troublé par le moindre tintamarre² qui se fait autour de lui. Il ne faut pas le bruit d'un canon pour empêcher ses pensées : il ne faut que le bruit d'une girouette ou d'une poulie. Ne vous étonnez pas s'il ne raisonne pas bien à présent : une mouche bourdonne à ses oreilles, c'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec, et trouble cette puissante intelligence qui gouverne les villes et les Royaumes.

¶ Nous avons un autre principe d'erreur, savoir les maladies. Elles nous gâtent le jugement et le sens. Et si les grandes l'altèrent sensiblement, je ne doute point que les petites n'y fassent impression à proportion.

Notre propre intérêt est encore un merveilleux instrument pour nous crever agréablement les yeux³. L'affection ou la haine changent la justice⁴. En effet, combien un Avocat bien payé par avance trouve-t-il plus juste la cause qu'il plaide ? Mais, par une autre bizarrerie de l'esprit humain⁵,

1. « L'esprit du plus grand homme, etc. » ; F. : L'esprit de ce souverain juge du monde, etc. »

2. « ... par le moindre tintamarre, etc. » ; F. : par le premier tintamarre, etc. » A la fin de cet al. il y a dans le texte primitif : « Le plaisant Dieu que voilà ! O ridicolostissimo eroe ! »

3. « ... un merveilleux instrument pour nous crever agréablement les yeux » ; F. : « pour nous crever les yeux agréablement. » P. R. a voulu éviter la rime ; il est sûr qu'il l'a fait, et il est moins sûr qu'il ait enlevé beaucoup de son effet, comme le veut H., à cette alliance originale de mots.

4. « ... l'affection ou la haine changent la justice. » F. ajoute : « de face ».

5. « Mais par une autre bizarrerie de l'esprit humain », transition ajoutée par P. R.

j'en sais qui pour ne pas tomber dans cet amour-propre ont été les plus injustes du monde à contre-biais. Le moyen sûr de perdre une affaire toute juste était de la leur faire recommander par leurs proches parents.

¶ La justice et la vérité sont deux pointes si subtiles que nos instruments sont trop émoussés pour y toucher exactement. S'ils y arrivent, ils en écachent la pointe, et appuient tout au tour, plus sur le faux que sur le vrai.

¶ Les impressions anciennes ne sont pas seules capables de nous abuser. Les charmes de la nouveauté ont le même pouvoir. De là viennent toutes les disputes des hommes, qui se reprochent ou de suivre les fausses impressions de leur enfance, ou de courir témérairement après les nouvelles.

Qui tient le juste milieu ? Qu'il paraisse et qu'il le prouve. Il n'y a principe, quelque naturel qu'il puisse être, même depuis l'enfance, qu'on ne fasse passer pour une fausse impression soit de l'instruction, soit des sens. Parce, dit-on, que vous avez cru dès l'enfance qu'un coffre était vide lorsque vous n'y voyiez rien, vous avez cru le vide possible : c'est une illusion forte de vos sens, fortifiée par la coutume, qu'il faut que la science corrige. Et les autres disent au contraire : parce qu'on vous a dit dans l'école qu'il n'y a point de vide, on a corrompu votre sens commun, qui le comprenait si nettement avant cette mauvaise impression, qu'il faut corriger en recourant à votre première nature. Qui a donc trompé, les sens ou l'instruction ?

¶ Toutes les occupations des hommes sont à avoir du bien ; et le titre par lequel ils le possèdent¹ n'est dans son

1. « ... et le titre par lequel ils le possèdent, etc. » ; F. : « ... et ils ne sauraient avoir de titre pour montrer qu'ils le possèdent par justice, car ils n'ont que la fantaisie des hommes, ni force pour, etc. »

origine que la fantaisie de ceux qui ont fait les lois. Ils n'ont aussi aucune force pour le posséder sûrement : mille accidents¹ le leur ravissent. Il en est de même de la science : la maladie nous l'ôte.

¶ L'homme n'est donc qu'un sujet plein d'erreurs ineffaçables sans la grâce. Rien ne lui montre la vérité : tout l'abuse. Les deux principes de vérité, la raison et les sens, outre qu'ils manquent souvent² de sincérité, s'abusent réciproquement l'un l'autre. Les sens abusent la raison par de fausses apparences ; et cette même piperie qu'ils lui apportent, ils la reçoivent d'elle à leur tour : elle s'en revanche. Les passions de l'âme troublent les sens, et leur font des impressions fâcheuses³. Ils mentent et se trompent à l'envi.

¶ Qu'est-ce que nos principes naturels, sinon nos principes accoutumés ? Dans les enfants, ceux qu'ils ont reçu de la coutume de leurs pères, comme la chasse dans les animaux.

Une différente coutume donnera d'autres principes naturels. Cela se voit par expérience. Et s'il y en a d'ineffaçables à la coutume, il y en a aussi de la coutume ineffaçables à la nature⁴. Cela dépend de la disposition.

1. « ... mille accidents le leur ravissent », addition de R. P.

2. « ... outre qu'ils manquent souvent, etc. » ; F. : « ... qu'ils manquent chacun, etc. »

3. « ... des impressions fâcheuses » ; F. : « ... fausses ».

4. « ... il y en a aussi de la coutume ineffaçables à la nature : F. : « ... il y en a aussi de la coutume, contre la nature, ineffaçables à la nature et à une seconde coutume. » Ce passage, depuis « qu'est-ce que nos principes naturels, etc. » jusqu'à la fin du chapitre, figure dans H. à l'article III ; il est dit dans la note sur ce fragment (T. I, p. 47) que le second al., à l'honneur du pyrrhonisme : « Une différente coutume donnera, etc. » est encore retranché dans l'édition de P. R. On voit que c'est une erreur.

Les pères craignent que l'amour naturel des enfants ne s'efface. Quelle est donc cette nature sujette à être effacée? La coutume est une seconde nature qui détruit la première. Pourquoi la coutume n'est-elle pas naturelle? J'ai bien peur que cette nature ne soit elle-même qu'une première coutume, comme la coutume est une seconde nature.

XXVI

*Misère de l'homme.*¹

Rien n'est plus capable de nous faire entrer dans la connaissance de la misère des hommes que de considérer la cause véritable de l'agitation perpétuelle dans laquelle ils passent toute leur vie.

L'âme est jetée dans le corps pour y faire un séjour de peu de durée. Elle sait que ce n'est qu'un passage à un voyage éternel, et qu'elle n'a que le peu de temps que dure la vie pour s'y préparer. Les nécessités de la nature lui en ravissent une très grande partie. Il ne lui en reste que très peu dont elle puisse disposer. Mais ce peu qui lui reste l'incommode si fort et l'embarrasse si étrangement qu'elle ne songe qu'à le perdre. Ce lui est une peine insupportable d'être obligé de vivre avec soi et de penser à soi. Ainsi tout son soin est de s'oublier soi-même, et de laisser couler ce temps si court et si précieux sans réflexion, en s'occupant de choses qui l'empêchent d'y penser.

C'est l'origine de toutes les occupations tumultueuses des hommes et de tout ce qu'on appelle divertissement ou passe-temps, dans lesquels on a en effet pour but que d'y laisser passer le temps, sans le sentir, ou plutôt sans se sentir soi-même, et d'éviter en perdant cette partie de la vie l'amertume et le dégoût intérieur qui accompagnerait nécessairement l'attention que l'on ferait sur soi-même durant ce temps-là. L'Âme ne trouve rien en elle qui la contente. Elle

1. D'après H., les trois premiers alinéas de ce chapitre sont un préambule ajouté par P. R. Je le croirais d'autant plus volontiers qu'on y retrouve les *occupations tumultueuses* déjà insérées par P. R. dans le ch. VIII.

n'y voit rien qui ne l'afflige quand elle y pense. C'est ce qui la contraint de se répandre au dehors, et de chercher dans l'application aux choses extérieures, à perdre le souvenir de son état véritable. Sa joie consiste dans cet oubli; et il suffit, pour la rendre misérable, de l'obliger de se voir et d'être avec soi.

On charge les hommes dès l'enfance du soin de leur honneur, de leurs biens, et même du bien et de l'honneur de leurs parents et de leurs amis. On les accable de l'étude des langues¹, des sciences, des exercices et des arts. On les charge d'affaires: on leur fait entendre qu'ils ne sauraient être heureux s'ils ne font en sorte, par leur industrie² et par leur soin, que leur fortune, leur honneur, et même la fortune et l'honneur de leurs amis, soient en bon état, et qu'une seule de ces choses qui manque les rend malheureux. Ainsi on leur donne des charges et des affaires qui les font tracasser dès la pointe du jour. Voilà, direz-vous, une étrange manière de les rendre heureux. Que pourrait-on faire de mieux pour les rendre malheureux? Demandez-vous ce qu'on pourrait³ faire? Il ne faudrait que leur ôter tous ces soins. Car alors ils se verraient, et ils penseraient à eux-mêmes⁴; et c'est ce qui leur est insupportable. Aussi,

1. « On les accable de l'étude des langues, des sciences, etc. » ; F. : on les accable d'affaires, de l'apprentissage des langues, etc. »

2. « ... s'ils ne font en sorte, par leur industrie, etc. » F. : « ... sans que leur santé, leur honneur, leur fortune et celle de leurs amis soient en bon état, et qu'une seule chose qui manque les rendrait malheureux ».

3. « Demandez-vous ce qu'on pourrait faire ? » ; F. : « Comment : ce qu'on pourrait faire ? »

4. « ... et ils penseraient à eux-mêmes, etc. » (jusqu'à la fin de l'al.) , F. : « ... ils penseraient à ce qu'ils sont, d'où ils viennent, où ils vont ; et ainsi on ne peut trop les occuper et les détourner, et c'est pourquoi, après leur avoir tant proposé d'affaires, s'ils ont quelque temps de relâche, on leur conseille de l'employer à se divertir, à jouer et à s'occuper toujours tout entiers. (En marge : Que le cœur de l'homme est creux et plein d'ordure !) »

après s'être chargés de tant d'affaires, s'ils ont quelque temps de relâche, ils tâchent encore de le perdre à quelque divertissement qui les occupe tout entiers et les dérobe à eux-mêmes.

C'est pourquoi¹, quand je me suis mis à considérer les diverses agitations des hommes, les périls et les peines où ils s'exposent à la Cour, à la guerre, dans la poursuite de leurs prétentions ambitieuses², d'où naissent tant de querelles, de passions et d'entreprises périlleuses et funestes³, j'ai souvent dit que tout le malheur des hommes vient de ne savoir pas se tenir en repos dans une chambre. Un homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savait demeurer chez soi⁴, n'en sortirait pas pour aller sur la mer, ou au siège d'une place : et si on ne cherchait simplement qu'à vivre, on aurait peu de besoin de ces occupations si dangereuses.

Mais quand j'y ai regardé⁵ de plus près, j'ai trouvé que cet éloignement que les hommes ont du repos, et le demeurer avec eux-mêmes, vient d'une cause bien effective, c'est-à-dire du malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable que rien ne nous peut consoler, lorsque rien ne nous empêche d'y penser, et que nous ne voyons que nous.

1. « *C'est pourquoi...* » addition de P. R. A la suite : « ... quand je me suis mis à, etc. » ; F. : « ... quand je m'y suis mis quelquefois à considérer, etc. »

2. « ... dans la poursuite de leurs prétentions ambitieuses... » addition de P. R.

3. « ... et d'entreprises périlleuses et funestes... » ; F. : d'entreprises hardies et souvent mauvaises... »

4. « ... s'il savait demeurer chez soi... » ; F. ajoute : « avec plaisir ». La fin de cet al. : « ... et si on ne cherchait simplement, etc. » paraît être de P. R.

5. « ... mais quand j'y ai regardé, etc. » (jusqu'à la fin de l'al.) ; F. : « ... mais quand j'ai pensé de plus près, et qu'après avoir trouvé la cause de tous nos malheurs, j'ai voulu en découvrir la raison, j'ai trouvé qu'il y en a une bien effective, qui consiste dans le malheur naturel de notre condition faible et mortelle, et si misérable que rien ne peut nous consoler lorsque nous y pensons de près ».

Je ne parle que de ceux qui se regardent sans aucune vue de Religion¹. Car il est vrai que c'est une des merveilles de la Religion Chrétienne, de réconcilier l'homme avec soi-même, en le réconciliant avec Dieu ; de lui rendre la vue de soi-même supportable et de faire que la solitude et le repos soient plus agréables à plusieurs que l'agitation et le commerce des hommes. Aussi n'est-ce pas en arrêtant l'homme dans lui-même qu'elle produit tous ces effets merveilleux. Ce n'est qu'en le portant jusqu'à Dieu, et en le soutenant dans le sentiment de ses misères, par l'espérance d'une autre vie, qui l'en doit entièrement délivrer.

Mais pour ceux qui n'agissent que par les mouvements qu'ils trouvent en eux et dans leur nature, il est impossible qu'ils subsistent dans ce repos, qui leur donne lieu de se considérer et de se voir, sans être incontinent attaqués de chagrin et de tristesse. L'homme qui n'aime que soi ne hait rien tant que d'être seul avec soi. Il ne recherche rien que pour soi, et ne fuit rien tant que soi : parce que, quand il se voit, il ne se voit pas tel qu'il se désire, et qu'il trouve en soi-même un amas de misères inévitables et un vide de biens réels et solides qu'il est incapable de remplir.

Qu'on choisisse telle condition qu'on voudra², et qu'on y

1. D'après H., cet al. et le suivant appartiennent à P. R.

2. « Qu'on choisisse telle condition, etc. » Dans le texte édité par F., il est déjà question à ce passage de la *dignité royale*, dont P. R. ne s'occupe que dans l'al. suivant. Aussi le texte primitif diffère tellement que nous le donnons *in extenso* : « Quelque condition qu'on se figure, si l'on assemble tous les biens qui peuvent nous appartenir, la royauté est le plus beau poste du monde, et cependant qu'on s'imagine [un roi] accompagné de toutes les satisfactions qui peuvent le toucher, s'il est sans divertissement et qu'on le laisse considérer et faire réflexion sur ce qu'il est, cette félicité languissante ne le soutiendra point ; il tombera par nécessité dans les vues qui le menacent des révoltes qui peuvent arriver et enfin de la mort et des maladies qui sont inévitables, de sorte que s'il est sans ce qu'on appelle divertissement, le voilà malheureux et plus malheureux que le moindre de ses sujets qui joue et qui se divertit. »

assemble tous les biens et toutes les satisfactions qui semblent pouvoir contenter un homme : si celui qu'on aura mis en cet état est sans occupation et sans divertissement, et qu'on le laisse faire réflexion sur ce qu'il est, cette félicité languissante ne le soutiendra pas. Il tombera par nécessité dans des vœux affligeantes de l'avenir ; et si on ne l'occupe hors de lui, le voilà nécessairement malheureux.

La dignité royale n'est-elle pas assez grande d'elle-même pour rendre celui¹ qui la possède heureux par la seule vue de ce qu'il est ? Faudra-t-il encore le divertir² de cette pensée comme les gens du commun ? Je vois bien que c'est rendre un homme heureux que de le détourner de la vue de ses misères domestiques, pour remplir toute sa pensée du soin de bien danser. Mais en sera-t-il de même d'un Roi ? Et sera-t-il plus heureux en s'attachant à ces vains amusements qu'à la vue de sa grandeur ? Quel objet plus satisfaisant pourrait-on donner à son esprit ? Ne serait-ce pas faire tort à sa joie d'occuper son âme à penser à ajuster ses pas à la cadence d'un air, ou à placer adroitement une balle, au lieu de le laisser jouir en repos de la contemplation de la gloire majestueuse qui l'environne ? Qu'on en fasse l'épreuve ; qu'on laisse un Roi tout seul, sans aucune satisfaction des sens, sans aucun soin dans l'esprit, sans compagnie, penser à soi tout à loisir³, et l'on verra qu'un Roi qui se voit⁴ est un homme plein de misères, et qui les ressent comme un autre⁵. Aussi on évite cela soigneusement et il ne manque

1. « ... pour rendre celui qui la possède heureux, etc. » F. : « ... pour celui qui la possède, pour le rendre heureux, etc. »

2. « Faudra-t-il encore le divertir... » Encore ajouté par P. R. *Divertir c'est-à-dire détourner.* »

3. « ... penser à soi tout à loisir » ; F. : « ... penser à lui, etc. »

4. « ... l'on verra qu'un Roi qui se voit, etc. » ; F. : « ... qu'un roi sans divertissement, etc. »

5. « ... et qui les ressent comme un autre », addition de P. R.

jamais d'y avoir auprès des personnes des Rois un grand nombre de gens qui veillent à faire succéder le divertissement aux affaires, et qui observent tout le temps de leur loisir pour leur fournir des plaisirs et des jeux, en sorte qu'il n'y ait point de vide. C'est-à-dire qu'ils sont environnés de personnes qui ont un soin merveilleux de prendre garde que le Roi ne soit seul et en état de penser à soi, sachant qu'il sera malheureux, tout Roi qu'il est, s'il y pense.

Aussi la principale chose qui soutient les hommes dans les grandes charges, d'ailleurs si pénibles, c'est qu'ils sont sans cesse détournés de penser à eux¹.

Prenez-y garde. Qu'est-ce autre chose d'être Surintendant, Chancelier, premier Président, que d'avoir un grand nombre de gens² qui viennent de tous côtés, pour ne leur laisser pas une heure en la journée où ils puissent penser à eux-mêmes? Et quand ils sont dans la disgrâce, et qu'on les renvoie à leurs maisons de campagne³, où ils ne manquent ni de biens ni de domestiques pour les assister en leurs besoins, ils ne laissent pas d'être misérables, parce que personne ne les empêche plus de songer à eux⁴.

De là vient que tant de personnes⁵ se plaisent au jeu, à la chasse, et aux autres divertissements qui occupent toute leur âme. Ce n'est pas qu'il y ait en effet du bonheur dans

1. Cet alinéa est de P. R.

2. «... que d'avoir un grand nombre de gens qui, etc.» ; F. : *sinon d'être en une condition où l'on a dès le matin un grand nombre de gens qui, etc.* »

3. «... à leurs maisons de campagne, etc.» ; F. : «... à leurs maisons des champs, etc.»

4. «... parce que personne ne les empêche plus, etc.» , ce dernier mot ajouté par P. R.

5. « De là vient que tant de personnes se plaisent au jeu, à la chasse, etc. » ; F. : « De là vient que le jeu et la conversation des femmes, la guerre, les grands emplois sont si recherchés. »

ce que l'on peut acquérir par le moyen de ces jeux¹, ni qu'on s'imagine que la vraie béatitude soit dans l'argent qu'on peut gagner au jeu, ou dans le lièvre que l'on court. On n'en voudrait pas s'il était offert. Ce n'est pas cet usage mol et paisible², et qui nous laisse penser à notre malheureuse condition, qu'on recherche; mais c'est le tracas qui nous détourne d'y penser.

De là vient que les hommes aiment tant le bruit et le tumulte du monde³; que la prison est un supplice si horrible; et qu'il y a si peu de personnes⁴ qui soient capables de souffrir la solitude.

Voilà tout ce que les hommes ont pu inventer pour se rendre heureux. Et ceux qui s'amusent simplement⁵ à montrer la vanité et la bassesse des divertissements des hommes, connaissent bien à la vérité une partie de leur misère; car c'en est une bien grande que de pouvoir prendre plaisir à des choses si basses et si méprisables: mais ils n'en connaissent pas le fond qui leur rend ces misères mêmes nécessaires, tant qu'ils ne sont pas guéris de cette misère intérieure et naturelle, qui consiste à ne pouvoir souffrir

1. «... dans ce que l'on peut acquérir par le moyen de ces jeux», addition de P. R.

2. «... ce n'est pas cet usage mol et paisible... qu'on recherche, etc.»; F. ajoute: «ni les dangers de la guerre, ni la peine des emplois, mais, etc.»

3. «... le bruit et le tumulte du monde»; F.: «... le bruit et le remuement.»

4. «... et qu'il y a si peu de personnes, etc.»; F.: «De là vient que le plaisir de la solitude est une chose incompréhensible.»

5. «... et ceux qui s'amusent simplement, etc.» jusqu'à: «ce lièvre, etc.»; F.: «... et ceux qui font sur cela les philosophes et qui croient que le monde est bien peu raisonnable de passer tout le jour à courir après un lièvre qu'ils ne voudraient pas avoir-acheté, ne connaissent guère notre nature.»

la vue de soi-même. Ce lièvre qu'ils auraient acheté¹ ne les garantirait pas de cette vue ; mais la chasse les en garantit. Ainsi quand on leur reproche que ce qu'ils cherchent avec tant d'ardeur ne saurait les satisfaire ; qu'il n'y a rien de plus bas et de plus vain ; s'ils répondaient comme ils devraient le faire s'ils y pensaient bien, ils en demeureraient d'accord² : mais ils diraient en même temps qu'ils ne cherchent en cela qu'une occupation violente et impétueuse qui les détourne de la vue d'eux-mêmes, et que c'est pour cela qu'ils se proposent un objet attirant qui les charme et qui les occupe tout entiers. Mais ils ne répondent pas cela parce qu'ils ne se connaissent pas eux-mêmes³. Un Gentilhomme croit sincèrement qu'il y a quelque chose de grand et de noble dans la chasse : il dira que c'est un plaisir royal. Il en est de même des autres choses⁴ dont la plupart des hommes s'occupent. On s'imagine qu'il y a quelque chose de réel et de solide dans les objets mêmes. On se persuade que si l'on avait obtenu cette charge, on se reposerait ensuite avec plaisir : et l'on ne sent pas la nature insatiable de sa cupidité. On croit chercher sincèrement le repos ; et l'on ne cherche en effet que l'agitation.

1. «... ce lièvre qu'ils auraient acheté, » ces derniers mots ajoutés par P. R. A la suite : «... ne les garantirait pas de cette vue, mais la chasse les, etc. » ; F. : «... ne nous garantirait pas de la vue de la mort et des misères, mais la chasse nous, etc. »

2. «... s'ils y pensaient bien, ils en demeureraient d'accord, etc. » (jusqu'au point) ; F. : «... s'ils y pensaient bien, qu'ils ne cherchent en cela qu'une occupation violente et impétueuse qui les détourne de penser à soi, et que c'est pour cela qu'ils se proposent un objet attirant qui les charme et les attire avec ardeur, ils laisseraient leurs adversaires sans répartie. »

3. «... parce qu'ils ne se connaissent pas eux-mêmes » ; F. ajoute : « ils ne savent pas que ce n'est que la chasse et non la prise qu'ils recherchent. »

4. «... il en est de même des autres choses », addition de P. R. Dans cette fin d'al., On a été substitué à Ils du texte primitif.

Les hommes ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement et l'occupation au dehors, qui vient du ressentiment de leur misère continuelle. Et ils ont un autre instinct secret qui reste de la grandeur de leur première nature, qui leur fait connaître que le bonheur n'est en effet que dans le repos¹. Et de ces deux instincts contraires, il se forme en eux un projet confus qui se cache à leur vue dans le fond de leur âme, qui les porte à tendre au repos par l'agitation, et à se figurer toujours que la satisfaction qu'ils n'ont point leur arrivera, si, en surmontant quelques difficultés qu'ils envisagent, ils peuvent s'ouvrir par là la porte au repos.

Ainsi s'écoule toute la vie. On cherche le repos en combattant quelques obstacles; et si on les a surmontés, le repos devient insupportable. Car, ou l'on pense aux misères qu'on a, ou à celles dont on est menacé. Et quand on se verrait même assez à l'abri de toutes parts, l'ennui de son autorité privée² ne laisserait pas de sortir du fond du cœur, où il a des racines naturelles, et de remplir l'esprit de son venin.

C'est pourquoi lorsque Cinéas³ disait à Pyrrhus, qui se proposait de jouir du repos avec ses amis après avoir conquis une grande partie du monde, qu'il ferait mieux d'avancer lui-même son bonheur, en jouissant dès lors de ce repos, sans l'aller chercher par tant de fatigues, il lui donnait un

1. «... que le bonheur n'est en effet que dans le repos » ; F. ajoute : « et non pas dans le tumulte. »

2. «... l'ennui de son autorité privée ne laisserait pas de sortir du fond du cœur, etc. » ; F. : «... au fond, etc. »

3. « C'est pourquoi, lorsque Cinéas, etc. » Dans le texte primitif, tout l'al. se borne à cette courte phrase qu'il a paru à P. R. nécessaire d'interpréter : « Le conseil qu'on donnait à Pyrrhus de prendre le repos qu'il allait chercher par tant de fatigues recevait bien des difficultés. »

conseil qui recevait de grandes difficultés, et qui n'était guère plus raisonnable que le dessein de ce jeune ambitieux. L'un et l'autre supposaient que l'homme se pût contenter de soi-même et de ses biens présents, sans remplir le vide de son cœur d'espérances imaginaires, ce qui est faux. Pyrrhus ne pouvait être heureux ni devant ni après avoir conquis le monde. Et peut-être que la vie molle que lui conseillait son ministre était encore moins capable de le satisfaire, que l'agitation de tant de guerres et de tant de voyages qu'il méditait.

On doit donc reconnaître¹ que l'homme est si malheureux, qu'il s'ennuierait même sans aucune cause étrangère² d'ennui par le propre état de sa condition naturelle³ : et il est avec cela si vain et si léger, qu'étant plein de mille causes essentielles d'ennui, la moindre bagatelle⁴ suffit pour le divertir. De sorte qu'à le considérer⁵ sérieusement, il est encore plus à plaindre de ce qu'il se peut divertir à des choses si frivoles et si basses, que de ce qu'il s'afflige de ses misères effectives ; et ses divertissements sont infiniment moins raisonnables que son ennui.

¶ D'où vient que cet homme qui a perdu depuis peu son fils unique⁶, et qui accablé de procès et de querelles était ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant ? Ne vous

1. « On doit donc reconnaître que l'homme, etc. » ; F. : « Ainsi l'homme, etc. »

2. « ... sans aucune cause étrangère, etc. », ce dernier mot ajouté par P. R.

3. « ... par le propre état de sa condition naturelle, etc. » ; F. : « ... par l'état propre de sa complexion, etc. »

4. « ... la moindre bagatelle suffit, etc. » ; F. : « ... la moindre chose comme un billard et une balle qu'il pousse, suffisent, etc. »

5. « De sorte qu'à le considérer, etc. » Cette phrase jusqu'à la fin de l'al., est de P. R.

6. « ... qui a perdu depuis peu son fils... » ; F. : « depuis peu de mois... »

en étonnez pas : il est tout occupé à voir par où passera un cerf que ses chiens ¹ poursuivent avec ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas ² davantage pour l'homme, quelque plein de tristesse qu'il soit. Si l'on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps-là, mais d'un bonheur faux et imaginaire, ³ qui ne vient pas de la possession de quelque bien réel et solide, mais d'une légèreté d'esprit qui lui fait perdre le souvenir de ses véritables misères, pour s'attacher à des objets bas et ridicules, indignes de son application, et encore plus de son amour. C'est une joie de malade et de frénétique, qui ne vient pas de la santé de son âme, mais de son dérèglement. C'est un rire de folie et d'illusion. Car c'est une chose étrange que de considérer ce qui plaît aux hommes dans les jeux et divertissements. Il est vrai qu'occupant l'esprit, ils le détournent du sentiment de ses maux, ce qui est réel. Mais ils ne l'occupent que parce que l'esprit s'y forme un objet imaginaire de passion auquel il s'attache.

Quel pensez-vous que soit l'objet de ces gens qui jouent à la paume ⁴, avec tant d'application d'esprit et d'agitation

1. « ... un cerf que ses chiens poursuivent avec ardeur... » ; F. : « Ce sanglier que les chiens poursuivent avec tant d'ardeur. »

2. « Il n'en faut pas davantage pour l'homme, quelque plein, etc. » ; F. : « Il n'en faut pas davantage. L'homme, quelque plein de tristesse qu'il soit, si on peut gagner sur lui, etc. »

3. Toute la fin de cet al., à partir de « mais d'un bonheur faux et imaginaire... » est de P. R. Dans l'édit. F., l'al. se termine ainsi : « Et l'homme, quelque heureux qu'il soit, s'il n'est diverti et occupé par quelque passion ou quelque amusement qui empêche l'ennui de se répandre, sera bientôt chagrin et malheureux. Sans divertissement, il n'y a point de joie ; avec le divertissement, il n'y a point de tristesse. Et c'est aussi ce qui forme le bonheur des personnes de grande condition, qu'ils ont un nombre de personnes qui les divertissent et qu'ils ont le pouvoir de se maintenir en cet état. »

4. « ... quel pensez-vous que soit l'objet de ces gens, etc. » ; F. : « mais, direz-vous, quel objet a-t-il en tout cela. »

de corps ? Celui de se vanter le lendemain avec leurs amis qu'ils ont mieux joué qu'un autre. Voilà la source de leur attachement ¹. Ainsi les autres suent dans leurs cabinets, pour montrer aux savants qu'ils ont résolu une question d'Algèbre qui ne l'avait pu être jusqu'ici ². Et tant d'autres s'exposent aux plus grands périls ³, pour se vanter ensuite d'une place qu'ils auraient prise, aussi sottement à mon gré. Et enfin les autres se tuent pour remarquer toutes ces choses, non pas pour en devenir plus sages, mais seulement pour montrer qu'ils en connaissent la vanité ⁴ : et ceux-là sont les plus sots de la bande, puisqu'ils le sont avec connaissance ; au lieu qu'on peut penser des autres qu'ils ne le seraient pas, s'ils avaient cette connaissance.

¶ Tel homme passe sa vie sans ennui en jouant tous les jours peu de chose, qu'on rendrait malheureux ⁵ en lui donnant tous les matins l'argent qu'il peut gagner chaque jour, à condition de ne point jouer. On dira peut-être que c'est l'amusement du jeu qu'il cherche, et non pas le gain. Mais qu'on le fasse jouer pour rien, il ne se s'y échauffera pas et se s'y ennuiera. Ce n'est donc pas l'amusement seul qu'il cherche : un amusement languissant et sans passion l'ennuiera. Il faut qu'il se s'y échauffe et qu'il se pique lui-même ⁶, en s'imaginant qu'il serait heureux de gagner ce qu'il ne voudrait pas

1. « Voilà la source de leur attachement », addition de P. R.

2. « ... qui ne l'avait pu être jusqu'ici » ; F. : « qu'on n'aurait pu trouver jusqu'ici ».

3. « ... s'exposent aux plus grands périls... » ; F. : « ... aux derniers périls... ».

4. « ... pour montrer qu'ils en connaissent la vanité » ; F. : « ... pour montrer qu'ils les savent. »

5. « ... qu'on rendrait malheureux en lui donnant, etc. » ; F. : « Donnez-lui tous les matins... vous le rendez malheureux. »

6. « ... et qu'il se pique lui-même... » ; F. : « ... qu'il se pique, etc. »

qu'on lui donnât à condition de ne point jouer; et qu'il se forme un objet de passion¹ qui excite son désir, sa colère, sa crainte, son espérance.

Ainsi² les divertissements qui font le bonheur des hommes ne sont pas seulement bas; ils sont encore faux et trompeurs; c'est-à-dire qu'ils ont pour objet des fantômes et des illusions qui seraient incapables d'occuper l'esprit de l'homme, s'il n'avait perdu le sentiment et le goût du vrai bien, et s'il n'était rempli de bassesse, de vanité, de légèreté, d'orgueil, et d'une infinité d'autres vices: et ils ne nous soulagent dans nos misères qu'en nous causant une misère plus réelle et plus effective. Car c'est ce qui nous empêche principalement de songer à nous, et qui nous fait perdre insensiblement le temps. Sans cela nous serions dans l'ennui, et cet ennui nous porterait à chercher quelque moyen plus solide d'en sortir. Mais le divertissement nous trompe³, nous amuse, et nous fait arriver insensiblement à la mort.

¶ Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point penser: c'est tout ce qu'ils ont pu inventer pour se

1. « ... et qu'il se forme un objet de passion... »; F. : *afin* qu'il se forme un *sujet* de passion; (à la suite) « ... qui excite son désir, sa colère, sa crainte, etc. »; F. : « qu'il excite sur cela, son désir, sa colère, sa crainte, pour l'objet qu'il s'est formé, comme les enfants qui s'effraient du visage qu'ils ont barbouillé. »

2. « ... Tout le commencement de cet al. jusqu'à « ... une misère plus réelle et plus effective », est de P. R. Il n'y a dans le texte primitif que ceci: « La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement, et cependant c'est la plus grande de nos misères. » La phrase suivante: « car c'est ce qui, etc. », se termine dans le même texte par « ... et qui nous fait perdre insensiblement... »; P. R. a ajouté « le temps ».

3. « ... mais le divertissement nous trompe, etc. »; ces deux mots ajoutés par P. R.

consoler de tant de maux¹. Mais c'est une consolation bien misérable, puisqu'elle va non pas à guérir le mal, mais à le cacher simplement pour un peu de temps, et qu'en le cachant elle fait qu'on ne pense pas à le guérir véritablement. Ainsi, par un étrange renversement de la nature de l'homme, il se trouve que l'ennui qui est son mal le plus sensible est en quelque sorte son plus grand bien, parce qu'il peut contribuer plus que toute chose à lui faire chercher sa véritable guérison; et que le divertissement qu'il regarde comme son plus grand bien est en effet son plus grand mal, parce qu'il l'éloigne plus que toute chose de chercher le remède à ses maux. Et l'un et l'autre est une preuve admirable de la misère et de la corruption de l'homme, et en même temps de sa grandeur; puisque l'homme ne s'ennuie de tout, et ne cherche cette multitude d'occupations, que parce qu'il a l'idée du bonheur qu'il a perdu; lequel ne trouvant pas en soi, il le cherche inutilement dans les choses extérieures, sans se pouvoir jamais contenter, parce qu'il n'est ni dans nous, ni dans les créatures, mais en Dieu seul.

1. « Ce paragraphe, depuis : *c'est tout ce qu'ils ont pu inventer*, etc. », ne se trouve ni dans le manuscrit ni dans les copies, dit F., qui n'hésite pas cependant à y reconnaître la touche du maître.

XXVII

Pensées sur les miracles.

Il faut juger de la doctrine par les miracles : il faut juger des miracles par la doctrine. La doctrine discerne les miracles, et les miracles discernent la doctrine. Tout cela est vrai; mais cela ne se contredit pas.

¶ Il y a des miracles qui sont des preuves¹ certaines de la vérité, et il y en a qui ne sont pas des preuves certaines de vérité. Il faut une marque pour les connaître; autrement ils seraient inutiles. Or, ils ne sont pas inutiles, et sont au contraire fondements.

Il faut donc que la règle qu'on nous donne soit telle qu'elle ne détruise pas la preuve que les vrais miracles donnent de la vérité, qui est la fin principale des miracles.

¶ S'il n'y avait point de miracles joints à la fausseté², il y aurait certitude. S'il n'y avait point de règle pour les discerner, les miracles seraient inutiles, et il n'y aurait pas de raison de croire.

Moïse en a donné une³, qui est lorsque le miracle mène

1. « Il y a des miracles qui sont des preuves, etc. » F. dit simplement : « Il y en a de faux et de vrais, etc. »

2. « ... de miracles joints à la fausseté... » F. : « de faux miracles... ».

3. « ... Moïse en a donné une, etc. » F. : Moïse en a donné deux : que la prédiction n'arrive pas, Deut. XVIII, 22, et qu'ils ne mènent point à l'idolâtrie, etc. » ; P. R. a, comme on voit, supprimé la première règle : en effet, la prédiction n'arrivant pas, il n'y a pas miracle.

à l'idolâtrie¹; et JÉSUS-CHRIST une : *Celui, dit-il, qui fait des miracles en mon nom, ne peut à l'heure même mal parler de moi*². D'où il s'ensuit que quiconque se déclare ouvertement contre JÉSUS-CHRIST ne peut faire de miracle en son nom. Ainsi, s'il en fait, ce n'est point au nom de JÉSUS-CHRIST, et il ne doit point être écouté. Voilà les occasions d'exclusion à la foi des miracles marquées. Il ne faut pas y donner d'autres exclusions. Dans l'ancien Testament, quand on vous détournera de Dieu. Dans le nouveau, quand on vous détournera de JÉSUS-CHRIST.

D'abord donc qu'on voit un miracle, il faut ou se soumettre ou avoir d'étranges marques du contraire. Il faut voir si celui qui le fait nie un Dieu, ou JÉSUS-CHRIST et l'Église.

¶ Toute religion est fausse, qui dans sa foi n'adore pas un Dieu comme principe de toutes choses, et qui dans sa morale n'aime pas un seul Dieu comme objet de toutes choses.

Toute religion qui ne reconnaît pas maintenant JÉSUS-CHRIST est notoirement fausse, et les miracles ne lui peuvent de rien servir.

¶ Les Juifs avaient une doctrine de Dieu, comme nous en avons une de JÉSUS-CHRIST, et confirmée par miracles, et défense de croire à tous faiseurs de miracles qui leur enseigneraient une doctrine contraire³, et de plus ordre de recourir aux grands Prêtres et de s'en tenir à eux. Et ainsi toutes les raisons que nous avons pour refuser de croire les faiseurs de miracles, il semble qu'ils les avaient à l'égard de JÉSUS-CHRIST et des Apôtres⁴.

1. Deut., XIII, 1, 2, 3, etc.

2. Marc., IX, 38.

3. « ... qui leur enseigneraient une doctrine contraire », addition de P. R.

4. « ... à l'égard de J.-C. et des Apôtres » ; F. : « ... à l'égard de leurs prophètes ».

Cependant il est certain qu'ils étaient très coupables¹ de refuser de les croire à cause de leurs miracles, puisque JÉSUS-CHRIST dit qu'ils n'eussent pas été coupables s'ils n'eussent point vu ses miracles : *Si opera non fecissem in eis quæ nemo alius fecit, peccatum non haberent. Si je n'avais fait parmi eux des œuvres que jamais aucun autre n'a faites, ils n'auraient point de péché*².

Il s'ensuit donc qu'il jugeait que ses miracles étaient des preuves certaines de ce qu'il enseignait, et que les Juifs avaient obligation de le croire. Et en effet, c'est particulièrement les miracles qui rendaient les Juifs coupables dans leur incrédulité. Car les preuves qu'on eût pu tirer de l'Écriture³ pendant la vie de JÉSUS-CHRIST n'auraient pas été démonstratives. On y voit⁴, par exemple, que Moïse a dit qu'un Prophète viendrait ; mais cela n'aurait pas prouvé que JÉSUS-CHRIST⁵ fût ce Prophète, et c'était toute la question. Ces passages faisaient voir⁶ qu'il pouvait être le Messie, et cela avec ses miracles devait déterminer à croire qu'il l'était effectivement.

1. « ... cependant, il est certain qu'ils étaient très coupables, etc. » ; F. : « ... et cependant, ils étaient très coupables de refuser les prophètes à cause de leurs miracles, et J.-C., et n'eussent pas été coupables s'ils n'eussent, etc. »

2. Joan., XV, 24.

3. « ... car les preuves qu'on eût pu tirer de l'Écriture pendant la vie de J.-C. n'auraient pas été, etc. » ; F. : « ... Les preuves que J.-C. et les apôtres tirent de l'Écriture ne sont pas, etc. »

4. « ... on y voit par exemple que, etc. » ; F. : *car ils disent seulement que, etc. »*

5. « ... mais cela n'aurait pas prouvé que J.-C. fût ce prophète... » ; F. : « ... mais ils ne prouvent pas par là que ce soit celui-là... »

6. « Ces passages faisaient voir, etc. » (jusqu'à la fin de l'alinéa) ; F. : « Ces passages ne servent donc qu'à montrer qu'on n'est pas contraint à l'Écriture et qu'il n'y paraît point de répugnance, mais non pas qu'il y ait accord. Or, cela suffit, exclusion de répugnance avec miracles. »

¶ Les prophéties seules¹ ne pouvaient pas prouver JÉSUS-CHRIST pendant sa vie. Et ainsi on n'eût pas été coupable de ne pas croire en lui avant sa mort, si les miracles n'eussent pas été décisifs². Donc les miracles suffisent quand on ne voit pas que la doctrine soit contraire, et on y doit croire.

¶ JÉSUS-CHRIST a prouvé qu'il était le Messie en vérifiant plutôt sa doctrine et sa mission par ses miracles que par l'Écriture et par les prophéties³.

C'est par les miracles que Nicodème reconnaît que sa doctrine est de Dieu : *Scimus quia a Deo venisti, Magister; nemo enim potest hæc signa facere quæ tu facis, nisi fuerit Deus cum eo*⁴. Il ne juge pas des miracles par la doctrine, mais de la doctrine par les miracles⁵.

Ainsi, quand même la doctrine serait suspecte comme celle de JÉSUS-CHRIST pouvait l'être à Nicodème, à cause qu'elle semblait détruire les traditions des Pharisiens, s'il y a des miracles clairs et évidents du même côté, il faut que l'évidence du miracle l'emporte sur ce qu'il y pourrait avoir de difficulté de la part de la doctrine, ce qui est fondé sur ce principe immobile, que Dieu ne peut induire en erreur.

Il y a un devoir réciproque entre Dieu et les hommes. *Accusez-moi*, dit Dieu dans Isaïe⁶. Et en un autre endroit : *Qu'ai-je dû faire à ma vigne que je ne lui aie fait*⁷.

1. « Les prophéties seules ne pouvaient, etc. » ; F. : « même les prophéties ne pouvaient, etc. »

2. « ... si les miracles n'eussent pas été décisifs » ; F. : « ... si les miracles n'eussent pas suffi sans la doctrine ».

3. Ce passage est présenté ainsi dans F. : « J.-C. a vérifié qu'il était le Messie, jamais en vérifiant sa doctrine sur l'Écriture et les prophéties, et toujours par ses miracles. » *Vérifier* veut dire ici *montrer* qu'une chose est vraie, et non pas *examiner* si elle est vraie.

4. Joan., XXXII.

5. Cet al. paraît être de P. R.

6. Is., I, 18.

7. *Ibid.*, V, 4.

Les hommes doivent à Dieu de recevoir la Religion qu'il leur envoie. Dieu doit aux hommes de ne pas les induire en erreur.

Or, ils seraient induits en erreur si les faiseurs de miracles annonçaient une fausse doctrine¹ qui ne parût pas visiblement fausse aux lumières du sens commun, et si un plus grand faiseur de miracles n'avait déjà averti de ne les pas croire.

Ainsi, s'il y avait division dans l'Église, et que les Aryens, par exemple, qui se disaient fondés sur l'Écriture comme les Catholiques, eussent fait des miracles, et non les Catholiques, on eût été induit en erreur. Car comme un homme² qui nous annonce les secrets de Dieu n'est pas digne d'être cru sur son autorité privée, aussi un homme qui pour marque de la communication qu'il a avec Dieu ressuscite les morts, prédit l'avenir, transporte les montagnes³, guérit les maladies, mérite d'être cru, et on est impie⁴ si on ne s'y rend, à moins qu'il ne soit démenti par quelqu'autre qui fasse encore de plus grands miracles.

Mais n'est-il pas dit que Dieu nous tente? Et ainsi ne nous peut-il pas tenter par des miracles qui semblent porter à la fausseté⁵?

Il y a bien de la différence entre tenter et induire en

1. « ... si les faiseurs de miracles annonçaient une fausse doctrine etc. » ; *fausse* a été ajouté par P. R.

2. « Car comme un homme... n'est pas digne d'être cru sur son autorité privée, etc. » ; F. ajoute : « et que c'est pour cela que les impies en doutent. »

3. « ... transporte les montagnes... » ; F. : « les mers... »

4. « ... et on est impie, etc. » (jusqu'à la fin de l'alinéa) ; F. : « ... il n'y a point d'impie qui ne s'y rende, et l'incrédulité de Pharaon et des Phariséens est l'effet d'un endurcissement surnaturel. »

5. « Cet alinéa est de P. R. : le paragraphe suivant avait besoin d'un préambule. »

erreur. Dieu tente, mais il n'induit point en erreur. Tenter, c'est procurer les occasions¹ qui n'imposent point de nécessité. Induire en erreur, c'est mettre l'homme dans la nécessité de conclure et suivre une fausseté. C'est ce que Dieu ne peut faire, et ce qu'il ferait néanmoins s'il permettait que dans une question obscure il se fit des miracles du côté de la fausseté.

On doit conclure de là qu'il est impossible qu'un homme cachant sa mauvaise doctrine et n'en faisant paraître qu'une bonne, et se disant conforme à Dieu et à l'Eglise, fasse des miracles pour couler insensiblement une doctrine fausse et subtile : cela ne se peut ; et encore moins que Dieu, qui connaît les cœurs, fasse des miracles en faveur d'une personne de cette sorte².

¶ Il y a bien de la différence entre n'être pas pour JÉSUS-CHRIST et le dire, ou n'être pas pour JÉSUS-CHRIST et feindre d'en être. Les premiers pourraient peut-être faire des miracles, non les autres ; car il est clair des uns qu'ils font contre la vérité, non des autres ; et ainsi les miracles sont plus clairs.

Les miracles discernent donc, aux choses douteuses, entre les peuples Juif et Païen ; Juif et Chrétien ; Catho-

1. « ... c'est procurer les occasions qui n'imposent point de nécessité... » ; F. : « ... c'est procurer les occasions qui n'imposent point de nécessité. si on n'aime pas Dieu, on fera une certaine chose. »

2. Cet alinéa est textuellement dans l'édition F. (t. II, p. 223), avec une note indiquant qu'on ne le trouve ni dans le manuscrit ni dans les copies. La même édition donne, à la page précédente, deux fragments composant un tout qui ne diffère de cet alinéa que par ce commencement : « Il est impossible *par le devoir de Dieu*, etc. », au lieu de : « *On doit conclure de là* qu'il est impossible, etc. », et cette fin : « ... en faveur d'un tel », au lieu de : « en faveur d'une personne de cette sorte. » Il est probable que ces deux fragments constituent le texte original de ce passage, dont la quasi-identité avec le paragraphe de P. R. a échappé à F., puisqu'il a accueilli dans son édition les deux versions.

lique, hérétique; calomniés, calomniateurs; entre les trois croix¹.

C'est ce que l'on a vu dans tous les combats de la vérité contre l'erreur, d'Abel contre Caïn, de Moïse contre les magiciens de Pharaon, d'Élie contre les faux Prophètes, de JÉSUS-CHRIST contre les Pharisiens, de Saint Paul contre Barjésu, des Apôtres contre les Exorcistes, des Chrétiens contre les infidèles, des Catholiques contre les hérétiques. Et c'est ce qui se verra aussi dans le combat d'Élie et Énoch contre l'Antéchrist. Toujours le vrai prévaut en miracles².

Enfin, jamais en la contention du vrai Dieu, ou de la vérité de la Religion, il n'est arrivé de miracle du côté de l'erreur, qu'il n'en soit aussi arrivé de plus grand du côté de la vérité.

Par cette règle, il est clair que les Juifs étaient obligés de croire JÉSUS-CHRIST. JÉSUS-CHRIST leur était suspect, mais ses miracles étaient infiniment plus clairs que les soupçons que l'on avait contre lui. Il le fallait donc croire⁴.

¶ Du temps de JÉSUS-CHRIST, les uns croyaient en lui, les

1. « ... entre les trois croix... » : F. : « ... entre les deux croix », c'est-à-dire entre la croix de Dieu et celle des criminels. P. R. a voulu, comme le remarque H., serrer de plus près l'histoire sacrée, mais il a affaibli l'idée de discernement (*choix*).

2. Ce paragraphe est fait de mots jetés sans liaison sur le papier, par Pascal : « Contestation : Abel, Caïn, Moïse, magiciens, Elie, faux-prophètes, JÉSUS-CHRIST, Pharisiens, Saint-Paul, Barjésu, Apôtres, exorcistes. Les Chrétiens et les infidèles. Les catholiques et les hérétiques. Elie, Enoch, antéchrist, toujours le vrai, etc. »

3. « Ce passage avait absolument besoin de la forme que lui a donnée P. R. Le texte F. est celui-ci : « Jamais en la contention du vrai Dieu, de la vérité de la religion, il n'est arrivé miracle du côté de l'erreur et non de la vérité. »

4. On ne peut rattacher cet alinéa qu'au passage suivant de F. : « Quand on voit les miracles et doctrine non suspecte tout ensemble d'un côté, il n'y a pas de difficultés, mais quand on voit les miracles et doctrine suspecte d'un même côté, alors il faut voir quel est le plus clair. JÉSUS-CHRIST était suspect. »

autres n'y croyaient pas, à cause des prophéties qui disaient que le Messie devait naître en Bethléem, au lieu qu'on croyait que JÉSUS-CHRIST était né dans Nazareth.¹ Mais ils devaient mieux prendre garde s'il n'était pas né en Bethléem : car ses miracles étant convaincants, ces prétendues contradictions² de sa doctrine à l'Écriture et cette obscurité ne les excusait pas, mais les aveuglait.

¶ JÉSUS-CHRIST guérit l'aveugle né et fit quantité de miracles au jour du sabbat : par où il aveuglait les Pharisiens, qui disaient qu'il fallait juger des miracles par la doctrine.

Mais par la même règle qu'on devait croire JÉSUS-CHRIST on ne devra point croire l'Antéchrist³.

JÉSUS-CHRIST ne parlait ni contre Dieu ni contre Moïse. L'Antéchrist et les faux Prophètes prédits par l'un et l'autre Testament parleront ouvertement contre Dieu et contre JÉSUS-CHRIST. Qui serait ennemi couvert, Dieu ne permettrait pas qu'il fit des miracles ouvertement.

¶ Moïse a prédit JÉSUS-CHRIST et ordonné de le suivre. JÉSUS-CHRIST a prédit l'Antéchrist et défendu de le suivre.

¶ Les miracles de JÉSUS-CHRIST ne sont pas prédits par l'Antéchrist, mais les miracles de l'Antéchrist sont prédits par JÉSUS-CHRIST. Et ainsi, si JÉSUS-CHRIST n'était pas le Messie, il aurait bien induit en erreur, mais on n'y saurait être induit⁴ avec raison par les miracles de l'Antéchrist. Et

1. « ... au lieu qu'on croyait que J.-C. était né dans Nazareth », addition de P. R.

2. « ... ces prétendues contradictions de sa doctrine à l'Écriture et cette obscurité, etc. » F. : « Ils devaient bien s'assurer de ces prétendues contradictions, etc. ».

3. Cet al. a été ajouté par P. R. pour servir de préambule au suivant.

4. « ... mais on n'y saurait être induit avec raison, etc. » ; F. : « ... mais l'antechrist ne peut bien (c'est-à-dire à juste titre) induire en erreur ». La phrase suivante : « Et c'est pourquoi les miracles, etc. », est de P. R.

c'est pourquoi les miracles de l'Antéchrist ne nuisent point à ceux de JÉSUS-CHRIST. Aussi, quand JÉSUS-CHRIST a prédit les miracles de l'Antéchrist, a-t-il cru détruire la foi de ses propres miracles ?

¶ Il n'y a nulle raison de croire à l'Antéchrist qui ne soit à croire en JÉSUS-CHRIST¹ : mais il y en a à croire en JÉSUS-CHRIST, qui ne sont pas à croire à l'Antéchrist.

¶ Les miracles ont servi à la fondation et serviront à la continuation de l'Église jusqu'à l'Antéchrist, jusqu'à la fin.

C'est pourquoi Dieu², afin de conserver cette preuve à son Église, ou il a confondu les faux miracles, ou il les a prédits. Et par l'un et l'autre il s'est élevé au-dessus de ce qui est surnaturel à notre égard, et nous y a élevés nous-mêmes.

Il en arrivera de même à l'avenir : ou Dieu ne permettra pas de faux miracles, ou il en procurera de plus grands³.

Car les miracles ont une telle force qu'il a fallu que Dieu ait averti qu'on n'y pensait point quand ils seraient contre lui, tout clair qu'il soit qu'il y a un Dieu ; sans quoi ils eussent été capables de troubler.

Et ainsi tant s'en faut que ces passages du XIII^e chap. du Deutéronome, qui portent qu'il ne faut point croire ni écouter ceux qui feront des miracles et qui détourneront du service de Dieu, et celui de S. Marc : *Il s'élèvera de faux Christs et de faux Prophètes qui feront des prodiges et*

1. « ... mais il y en a à croire en J.-C. qui ne sont point à croire à l'Antéchrist. » ; F. : « ... mais il y en a en J.-C. qui ne sont pas en l'autre ».

2. « C'est pourquoi Dieu, etc. » ; F. donne simplement le dilemme : « Ou Dieu a confondu... ou, etc. » L'incidence « afin de conserver, etc. » est de P. R.

3. Cet al. paraît être également une addition de P. R., ainsi que le *car* qui commence l'alinéa suivant.

*des choses étonnantes, jusqu'à séduire, s'il était possible, les élus mêmes*¹, et quelques autres semblables, fassent contre l'autorité des miracles, que rien n'en marque davantage la force².

¶ Ce qui fait qu'on ne croit pas les vrais miracles, c'est le défaut de charité : *Vous ne croyez pas*, dit JÉSUS-CHRIST parlant aux Juifs, *parce que vous n'êtes pas de mes brebis*³. Ce qui fait croire les faux, c'est le défaut de charité : *Eo quod charitatem veritatis non receperunt ut salvi fierent, ideo mittet illis Deus operationem erroris, ut credant mendacio*⁴.

Lorsque j'ai considéré d'où vient qu'on ajoute tant de foi à tant d'imposteurs qui disent qu'ils ont des remèdes, jusqu'à mettre souvent sa vie entre leurs mains, il m'a paru que la véritable cause est qu'il y a de vrais remèdes : car il ne serait pas possible qu'il y en eût tant de faux, et qu'on y donnât tant de créance, s'il n'y en avait de véritables. Si jamais il n'y en avait eu et que tous les maux eussent été incurables, il est impossible que les hommes se fussent imaginés qu'ils en pourraient donner, et encore plus que tant d'autres eussent donné créance à ceux qui se fussent vantés d'en avoir. De même que si un homme se vantait d'empêcher de mourir, personne ne le croirait, parce qu'il n'y a aucun exemple de cela. Mais comme il y a eu quantité de remèdes qui se sont trouvés véritables par la connaissance même des plus grands hommes, la créance des

1. Marc, XIII, 22.

2. Le texte primitif consiste seulement en un renvoi au Deutéronome. C'est P. R. qui a ajouté la citation de saint Marc. De même, dans l'al. suivant, P. R. a cité saint Paul, là où il n'y avait qu'un renvoi.

3. Joan., X, 26.

4. Thess., II, 10.

hommes s'est pliée par là ¹ : parce que, la chose ne pouvant être niée en général, puisqu'il y a des effets particuliers qui sont véritables, le peuple, qui ne peut pas discerner lesquels d'entre ces effets particuliers sont les véritables, les croit tous. De même ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la lune, c'est qu'il y en a de vrais, comme le flux de la mer.

Ainsi² il me paraît aussi évidemment qu'il n'y a tant de faux miracles, de fausses révélations, de sortilèges, etc., que parce qu'il y en a de vrais ; ni de fausses Religions, que parce qu'il y en a une véritable. Car s'il n'y avait jamais eu rien de tout cela, il est comme impossible que les hommes se le fussent imaginé, et encore plus que tant d'autres l'eussent cru. Mais comme il y a eu de très grandes choses véritables, et qu'ainsi elles ont été crues par de grands hommes, cette impression a été cause que presque tout le monde s'est rendu capable de croire aussi les fausses. Et ainsi au lieu de conclure qu'il n'y a point de vrais miracles, puisqu'il y en a de faux, il faut dire, au contraire, qu'il y a de vrais miracles, puisqu'il y en a tant de faux, et qu'il n'y en a de faux que par cette raison qu'il y en a de vrais, et qu'il n'y a de même de fausses Religions que parce qu'il y en a une véritable³. Cela vient de ce que l'esprit de l'homme, se trouvant

1. « ... la créance des hommes s'est pliée par là... » ; F. ajoute : « et cela s'étant connu possible, on a conclu de là que cela était, car le peuple raisonne ordinairement ainsi : une chose est possible, donc elle est, parce que la chose ne pouvant être niée, etc. » La fin de l'al. comme dans P. R.

2. Ce paragraphe, jusqu'à : « Et ainsi au lieu de conclure, etc. », est la paraphrase de ce passage du texte primitif : « Il en est de même des prophéties, des miracles, des divinations par les songes, des sortilèges, etc. Car si de tout cela il n'y avait jamais eu rien, on n'en aurait jamais rien cru. »

3. « ... et qu'il n'y a de même de fausses religions que parce que, etc. » Dans le texte primitif, cette fin d'al. forme un passage séparé : « Il faut raisonner de la même sorte pour la Religion, car il ne serait pas possible que les hommes se fussent imaginé tant de fausses Religions, s'il n'y en avait une véritable, etc. »

plié de ce côté-là par la vérité, devient susceptible par là de toutes les faussetés.

¶ Il est dit : croyez à l'Église ; mais il n'est pas dit : croyez aux miracles ; à cause que le dernier est naturel, et non pas le premier. L'un avait besoin de précepte, non pas l'autre.

¶ Il y a si peu de personnes à qui Dieu se fasse paraître par ces coups extraordinaires, qu'on doit bien profiter de ces occasions, puisqu'il ne sort du secret de la nature qui le couvre que pour exciter notre foi à le servir avec d'autant plus d'ardeur que nous le connaissons avec plus de certitude.

Si Dieu se découvrait continuellement aux hommes, il n'y aurait point de mérite à le croire ; et s'il ne se découvrait jamais, il y aurait peu de foi. Mais il se cache ordinairement et se découvre rarement à ceux qu'il veut engager dans son

4. Cette fin de chapitre est extraite d'une lettre écrite, en 1656, par Pascal à M^{lle} de Roannez (Charlotte Gouffier), morte duchesse de La Feuillade en 1683, et sœur du duc de Roannez, l'ami de Pascal et l'un des éditeurs des *Pensées*. L'on trouvera dans les éditions F. et H. quelques renseignements sur cette touchante figure de jeune femme. F. a voulu croire, non seulement à l'existence d'un lien mystérieux d'inclination mutuelle entre elle et Pascal, mais même à la possibilité d'une alliance projetée, comme si les mœurs de ce temps-là se fussent prêtées à l'énormité du mariage de la sœur d'un duc et pair avec le fils d'un intendant de justice. Cousin (*Des Pensées*, etc.) a apprécié à un point de vue moins romanesque cette liaison purement ascétique. Il s'est borné à déplorer rétrospectivement l'influence que Pascal avait eue sur M^{lle} de Roannez et la rudesse avec laquelle il l'avait poussée dans une voie de renoncement, au bout de laquelle l'attendait une mort pleine de syndérèses. Il y a une seule chose à dire : Pascal suivait l'impulsion de son austère génie. C'était à ceux qui venaient lui demander une direction de mesurer leurs forces. Voir sur la même personne le *Nécrologe de Port-Royal* (1^{re} partie), le livre de Sainte-Beuve, celui de M. l'abbé Flottes et une notice de Marguerite Périer, publiée, en 1843, par Cousin, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*. Cette Marguerite Périer est celle que l'on appelait, à l'époque du miracle de la sainte épine, la *petite miraculée* (et non la *petite miraculeuse*, comme l'ont écrit MM. Faugère et Louandre).

service. Cet étrange secret dans lequel Dieu s'est retiré, impénétrable à la vue des hommes, est une grande leçon pour nous porter à la solitude, loin de la vue des hommes. Il est demeuré caché sous le voile de la nature, qui nous le couvre, jusqu'à l'incarnation ; et quand il a fallu qu'il ait paru, il s'est encore plus caché en se couvrant de l'humanité. Il était plus reconnaissable quand il était invisible que non pas quand il s'est rendu visible. Et enfin, quand il a voulu accomplir la promesse qu'il fit à ses apôtres de demeurer avec les hommes jusqu'à son dernier avènement, il a choisi d'y demeurer dans le plus étrange et le plus obscur secret de tous, savoir sous les espèces de l'Eucharistie. C'est ce Sacrement que S. Jean appelle dans l'Apocalypse *une manne cachée*¹; et je crois qu'Isaïe le voyait en cet état lorsqu'il dit en esprit de prophétie : *véritablement tu es un Dieu caché*². C'est là le dernier secret où il peut être. Le voile de la nature qui couvre Dieu a été pénétré par plusieurs infidèles, qui, comme dit S. Paul³, ont reconnu un Dieu invisible, par la nature visible. Beaucoup de Chrétiens hérétiques l'ont connu à travers son humanité, et adorent JÉSUS-CHRIST Dieu et homme. Mais pour nous⁴, nous devons nous estimer heureux de ce que Dieu nous éclaire jusqu'à la reconnaître sous les espèces du pain et du vin.

On peut ajouter à ces considérations le secret de l'Esprit de Dieu caché encore dans l'Écriture. Car il y a deux sens

1. « ... *une manne cachée* », Apoc. II, 17.

2. « ... *un Dieu caché* ». Isaïe, XLV, 15.

3. « ... *comme dit saint Paul* ». Rom. I, 20.

4. « *Mais pour nous, nous devons nous estimer heureux, etc.* » ; F. : « *Mais de le reconnaître sous des espèces de pain, c'est le propre des seuls catholiques, il n'y a que nous que Dieu éclaire jusque-là.* »

parfaits, le littéral et le mystique ; et les Juifs, s'arrêtant à l'un, ne pensent pas seulement qu'il y en ait un autre, et ne songent pas à le chercher. De même que les impies, voyant les effets naturels, les attribuent à la nature, sans penser qu'il y en ait un autre auteur. Et comme les Juifs, voyant un homme parfait en JÉSUS-CHRIST, n'ont pas pensé à y chercher une autre nature : *Nous n'avons pas pensé que ce fût lui*, dit encore Isaïe¹. Et de même enfin que les hérétiques, voyant les apparences du pain dans l'Eucharistie, ne pensent pas à y chercher une autre substance. Toutes choses couvrent quelque mystère. Toutes choses sont des voiles qui couvrent Dieu. Les Chrétiens doivent le reconnaître en tout. Les afflictions temporelles couvrent les biens éternels où elles conduisent. Les joies temporelles couvrent les maux éternels qu'elles causent. Prions Dieu de nous le faire reconnaître et servir en tout ; et rendons-lui des grâces infinies de ce que, s'étant caché en toutes choses pour tant d'autres, il s'est découvert en toutes choses et en tant de manières pour nous.

1. « ... dit encore Isaïe », L1

XXVIII

Pensées chrétiennes.

Les impies qui s'abandonnent aveuglément à leurs passions sans connaître Dieu, et sans se mettre en peine de le chercher, vérifient par eux-mêmes ce fondement de la foi qu'ils combattent, qui est que la nature des hommes est dans la corruption. Et les Juifs, qui combattent si opiniâtrement la Religion Chrétienne, vérifient encore cet autre fondement de cette même foi qu'ils attaquent, qui est que JÉSUS-CHRIST est le véritable Messie, et qu'il est venu racheter les hommes et les retirer de la corruption et de la misère où ils étaient ; tant par l'état où l'on les voit aujourd'hui, et qui se trouve prédit dans les prophéties, que par ces mêmes prophéties qu'ils portent, et qu'ils conservent inviolablement comme les marques auxquelles on doit reconnaître le Messie ¹. Ainsi les preuves de la corruption des hommes et de la rédemption de JÉSUS-CHRIST, qui sont les deux principales vérités qu'établit le Christianisme, se tirent des impies qui vivent dans l'indifférence de la Religion, et des Juifs qui en sont les ennemis irréconciliables.

¶ La dignité de l'homme consistait, dans son innocence, à

1. Ce passage, jusqu'à : « Ainsi les preuves de la corruption (les deux preuves, d'après H.), etc. », ne se trouve, d'après F., ni dans le manuscrit, ni dans la copie. Il doit donc être de P. R. Du reste, il était nécessaire pour expliquer ce qui suit.

dominer sur les créatures ¹ et à en user ; mais aujourd'hui elle consiste ² à s'en séparer et à s'y assujettir.

¶ Il y a un grand nombre de vérités, et de foi, et de morale, qui semblent répugnantes et contraires ³, et qui subsistent toutes dans un ordre admirable.

La source de toutes les hérésies est l'exclusion de quelques-unes de ces vérités. Et la source de toutes les objections que nous font les hérétiques est l'ignorance de quelques-unes de nos vérités.

Et d'ordinaire il arrive que, ne pouvant concevoir le rapport de deux vérités opposées, et croyant que l'aveu de l'une enferme l'exclusion de l'autre, ils s'attachent à l'une et ils excluent l'autre ⁴.

Les Nestoriens ⁵ voulaient qu'il y eut deux personnes en JÉSUS-CHRIST, parce qu'il y a deux natures ; et les Eutychiens, au contraire, qu'il n'y eût qu'une nature parce qu'il n'y a qu'une personne. Les Catholiques sont Orthodoxes parce qu'ils joignent ensemble les deux vérités de deux natures et d'une seule personne.

Nous croyons que, la substance du pain étant changée ⁶ en celle du corps de Notre-Seigneur J.-C., il est présent

1. « ... à dominer sur les créatures et à en user » ; F. : « ... à user et dominer sur les créatures ».

2. « ... elle consiste ... », addition de P. R.

3. « ... et contraires... », addition de P. R.

4. Dans l'éd. F. cet al. est un peu plus développé. Après « ils excluent l'autre » il y a : « et pensent que nous au contraire. Or, l'exclusion est la cause de leur hérésie, et l'ignorance que nous tenons l'autre cause leurs objectios. »

5. P. R. a substitué dans ce passage l'exemple des Nestoriens et des Eutychiens à celui des Aryens qui est dans le texte original.

6. « ... la substance du pain étant changée... » ; F. ajoute : « et consubstantiellement. » A la suite : « ... en celle du corps de N.-S. J.-C., il est présent réellement au Saint Sacrement » ; F. : « ... en celle du corps de N.-S. J.-C., y est présent réellement ».

réellement au Saint Sacrement. Voilà une des vérités¹. Une autre est que ce Sacrement est aussi une figure de la croix² et de la gloire, et une commémoration des deux. Voilà la foi catholique qui comprend ces deux vérités qui semblent opposées.

L'hérésie d'aujourd'hui, ne concevant pas que ce Sacrement contient tout ensemble et la présence de JÉSUS-CHRIST et sa figure, et qu'il soit sacrifice et commémoration de sacrifice, croit qu'on ne peut admettre l'une de ces vérités sans exclure l'autre³.

Par cette raison, ils s'attachent à ce point⁴ que ce Sacrement est figuratif ; et en cela ils ne sont pas hérétiques. Ils pensent que nous excluons cette vérité ; et de là vient qu'ils nous font tant d'objections sur les passages des Pères qui le disent. Enfin ils nient la présence réelle, et en cela ils sont hérétiques.

C'est pourquoi le plus court moyen pour empêcher les hérésies est d'instruire de toutes les vérités ; et le plus sûr moyen de les réfuter est de les déclarer toutes⁵.

¶ La grâce sera toujours dans le monde, et aussi la nature⁶. Il y aura toujours des Pélagiens et toujours des Catholiques⁷, parce que la première naissance fait les uns, et la seconde naissance fait les autres⁸.

1. « Voilà une des vérités... » ; F. : « ... une vérité... »

2. « ... une figure de la croix... » ; F. : « ... une des figures, etc. »

3. « ... sans exclure l'autre » ; F. ajoute : « par cette raison », que P. R. a pris pour commencer l'al. suivant.

4. « ... ils s'attachent à ce point... » ; F. ajoute : « seul ».

5. F. termine cet al. par : « car, que diront les hérétiques ? »

6. « ... et aussi la nature » ; F. ajoute : « de sorte qu'elle est en quelque sorte naturelle. »

7. « ... et toujours des catholiques » ; F. ajoute : « et toujours combat. »

8. « ... et la seconde naissance fait les autres... » ; F. : « ... et la grâce de la seconde naissance, etc. »

¶ C'est l'Église qui mérite, avec JÉSUS-CHRIST qui en est inséparable, la conversion de tous ceux qui ne sont pas dans la véritable Religion. Et ce sont ensuite ces personnes converties qui secourent la mère qui les a délivrées ¹.

¶ Le corps n'est non plus vivant sans le chef que le chef sans le corps. Quiconque se sépare de l'un ou de l'autre n'est plus du corps et n'appartient plus à JÉSUS-CHRIST. Toutes les vertus, le martyre, les austérités et toutes les bonnes œuvres sont inutiles hors de l'Église et de la communion du chef de l'Église, qui est le Pape.

¶ Ce sera une des confusions des damnés de voir qu'ils seront condamnés par leur propre raison, par laquelle ils ont prétendu condamner la Religion Chrétienne.

¶ Il faut juger de ce qui est bon ou mauvais par la volonté de Dieu, qui ne peut être ni injuste ni aveugle, et non par la nôtre propre, qui est toujours pleine de malice et d'erreur.

¶ JÉSUS-CHRIST a donné dans l'Évangile cette marque pour reconnaître ceux qui ont la foi, qui est qu'ils parleront un langage nouveau. Et en effet, le renouvellement des pensées et des désirs cause celui des discours. Car ces nouveautés qui ne peuvent déplaire à Dieu, comme le vieil homme ne lui peut plaire, sont différentes des nouveautés de la terre, en ce que les choses du monde, quelque nouvelles qu'elles soient, vieillissent en durant, au lieu que cet esprit nouveau se renouvelle d'autant plus qu'il dure davantage. « Notre vieil homme périt, dit S. Paul ², et se renouvelle de jour en jour, et il ne sera parfaitement nouveau que dans l'éternité, où l'on chantera sans cesse ce Cantique nouveau dont parle

1. Ce paragraphe et les deux suivants sont extraits d'une lettre à M^{lle} de Roannez.

2. « ... dit saint Paul », Cor. IV, 16.

David dans ses Psaumes ¹, c'est-à-dire ce chant qui part de l'esprit nouveau de la charité. »

¶ Quand S. Pierre et les Apôtres ² délibèrent d'abolir la circoncision, où il s'agissait d'agir contre la loi de Dieu, ils ne consultent point les Prophètes, mais simplement la réception du Saint-Esprit en la personne des incircis. Ils jugent plus sûr que Dieu approuve ceux qu'il remplit de son Esprit, que non pas qu'il faille observer la loi. Ils savaient que la fin de la loi n'était que le Saint-Esprit ; et qu'ainsi, puisqu'on l'avait bien sans circoncision, elle n'était pas nécessaire.

¶ Deux lois suffisent pour régler toute la République Chrétienne, mieux que toutes les lois politiques, l'amour de Dieu et celui du prochain ³.

¶ La Religion est proportionnée à toute sorte d'esprits. Le commun des hommes s'arrête à l'état ⁴ et à l'établissement où elle est ; et cette Religion est telle que son seul établissement est suffisant pour en prouver la vérité. Les autres vont jusqu'aux Apôtres. Les plus instruits vont jusqu'au commencement du monde. Les Anges la voient encore mieux et de plus loin, car ils la voient en Dieu même ⁵.

¶ Ceux à qui Dieu a donné la Religion, par sentiment du cœur sont bien heureux et bien persuadés ⁶. Mais pour ceux qui ne l'ont pas, nous ne pouvons la leur procurer que par

1. « ... David dans ses Psaumes », XXXII, 3.

2. « Quand saint Pierre et les apôtres... » Act. XV.

3. « ... l'amour de Dieu et celui du prochain », addition de P. R., approuvée par M. Louandre.

4. « Le commun des hommes s'arrête à l'état et à l'établissement où elle est » ; F. : « Les premiers s'arrêtent au seul établissement. »

5. « ... car ils la voient en Dieu même », addition de P. R.

6. « ... bien persuadés. » ; de même dans F. ; l'édition H. donne « bien légitimement persuadés. »

raisonnement, en attendant que Dieu la leur imprime ¹ lui-même dans le cœur, sans quoi la foi est inutile pour le salut ²

¶ Dieu, pour se réserver à lui seul le droit de nous instruire et pour nous rendre la difficulté de notre être inintelligible, nous en a caché le nœud si haut, ou, pour mieux dire, si bas, que nous étions incapables d'y arriver. De sorte que ce n'est pas par les agitations de notre raison, mais par la simple soumission de la raison, que nous pouvons véritablement nous connaître.

¶ Les impies, qui font profession de suivre la raison, doivent être étrangement forts en raison. Que disent-ils donc ? Ne voyons-nous pas, disent-ils, mourir et vivre les bêtes comme les hommes, et les Turcs comme les Chrétiens ? Ils ont leurs cérémonies, leurs Prophètes, leurs Docteurs, leurs Saints, leurs Religieux, comme nous, etc. Cela est-il contraire à l'Écriture ? Ne dit-elle pas tout cela ? Si vous ne vous souciez guère de savoir la vérité, en voilà assez pour demeurer en repos. Mais si vous désirez de tout votre cœur de la connaître, ce n'est pas assez regarder au détail. C'en serait peut-être assez pour une vaine question de Philosophie ; mais ici où il y va de tout... Et cependant, après une réflexion légère de cette sorte, on s'amusera, etc.

¶ C'est une chose horrible, de sentir continuellement s'écouler ³ tout ce qu'on possède, et qu'on s'y puisse atta-

1. « ... en attendant que Dieu la leur *imprime*, etc. » ; de même dans F. D'après l'édition H. : « ... la leur *donne par sentiment de cœur*. »

2. « ... sans quoi la foi est inutile, etc. » ; de même dans F. ; suivant l'édition H. : « ... *n'est qu'humaine* et inutile, etc. »

3. « ... de sentir *continuellement* s'écouler... » Le mot souligné ajouté par P. R.

cher ¹, sans avoir envie de chercher s'il n'y a point quelque chose de permanent.

¶ Il faut vivre autrement dans le monde selon ces diverses suppositions : si on pouvait y être toujours ; s'il est sûr qu'on n'y sera pas longtemps, et incertain si on y sera une heure. Cette dernière supposition est la nôtre.

¶ Par les partis vous devez vous mettre en peine de rechercher la vérité. Car si vous mourez sans adorer le vrai principe, vous êtes perdu. Mais, dites-vous, s'il avait voulu que je l'adorasse, il m'aurait laissé des signes de sa volonté. Aussi a-t-il fait ; mais vous les négligez. Cherchez-les du moins : cela le vaut bien.

¶ Les Athées doivent dire des choses parfaitement claires. Or il faudrait avoir perdu le sens ² pour dire qu'il est parfaitement clair que l'âme est mortelle. Je trouve bon qu'on n'approfondisse pas l'opinion de Copernic ; mais il importe à toute la vie ³ de savoir si l'âme est mortelle ou immortelle.

¶ Qui peut ne pas admirer et embrasser une Religion qui connaît à fond ce qu'on reconnaît d'autant plus qu'on a plus de lumière ?

¶ Un homme qui découvre ⁴ des preuves de la Religion Chrétienne est comme un héritier qui trouve les titres de sa maison. Dira-t-il qu'ils sont faux ⁵, et négligera-t-il de les examiner ?

1. « ... et qu'on s'y puisse attacher, etc. » Cette fin d'alinéa est encore une addition de P. R.

2. « Or il faudrait avoir perdu le sens pour dire, etc. » ; F. : « Or, il n'est point parfaitement clair que l'âme soit matérielle. »

3. « ... mais il importe à toute la vie, etc. » ; F. : « ... mais ceci !... il importe à toute la vie, etc. »

4. « Un homme qui découvre, etc. » Ce début est une addition jugée nécessaire par P. R. ; F. commence ainsi : « C'est un héritier, etc. »

5. « Dira-t-il qu'ils sont faux ? » ; F. : « Dira-t-il : Peut-être qu'ils sont faux ? »

¶ Je ne vois pas qu'il y ait plus de difficulté de croire la résurrection des corps et l'enfantement de la Vierge que la création ¹. Est-il plus difficile de reproduire un homme que de le produire ? Et si on n'avait jamais su ce que c'est que génération, trouverait-on plus étrange qu'un enfant vint d'une fille seule que d'un homme et d'une femme ?

¶ Il y a grande différence ² entre repos et sûreté de conscience. Rien ne doit donner ³ le repos que la recherche sincère de la vérité. Et rien ne peut donner l'assurance que la vérité.

¶ ⁴ Il y a deux vérités de foi également constantes : l'une, que l'homme dans l'état de la création, ou dans celui de la grâce, est élevé au dessus de toute la nature, rendu semblable à Dieu et participant de la divinité ; l'autre, qu'en l'état de corruption et du péché, il est déchu de cet état et rendu semblable aux bêtes. Ces deux propositions sont également fermes et certaines. L'Écriture nous les déclare manifestement, lorsqu'elle dit en quelques lieux : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum* ⁵. *Effundam Spiritum meum super omnem carnem* ⁶. *Dii estis*, etc. ⁷ ; et qu'elle dit en d'autres :

1. Voici ce passage dans F. : « Qu'ont-ils à dire contre la résurrection et contre l'enfantement de la Vierge ? Qu'est-il plus difficile de produire un homme ou un animal, que de le reproduire ? Et s'ils n'avaient jamais vu une espèce d'animaux, pourraient-ils deviner s'ils se produisent sans la compagnie les uns des autres ? »

2. « Il y a grande différence, etc. » Les mots soulignés ont été ajoutés par P. R.

3. Rien ne doit donner... rien ne peut donner. » A ces deux endroits, il y a dans F. : « rien ne donne, etc. » Dans l'édition citée les deux membres de la phrase sont transposés.

4. D'après F., cet al. ne se trouve ni dans le manuscrit ni dans les copies.

5. Prov., VIII, 31.

6. Joël, II, 28.

7. Ps., LXXXI, 6.

*Omnis caro fœnum*¹. *Homo comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis*². *Dixi in corde meo de filiis hominum ut probaret eos Deus, et ostenderet similes esse bestiis, etc*³.

¶⁴ On ne se détache jamais sans douleur. On ne sent pas son lien quand on suit volontairement celui qui entraîne, comme dit S. Augustin. Mais quand on commence à résister et à marcher en s'éloignant, on souffre bien; le lien s'étend et endure toute la violence; et ce lien est notre propre corps, qui ne se rompt qu'à la mort. Notre Seigneur a dit que depuis la venue de Jean Baptiste, c'est-à-dire depuis son avènement dans chaque fidèle, le Royaume de Dieu souffre violence, et que les violents le ravissent⁵. Avant que l'on soit touché, on n'a que le poids de sa concupiscence, qui porte à la terre. Quand Dieu attire en haut, ces deux efforts contraires font cette violence que Dieu seul peut faire surmonter. Mais nous pouvons tout, dit S. Léon, avec celui sans lequel nous ne pouvons rien. Il faut donc se résoudre à souffrir cette guerre toute sa vie, car il n'y a point ici de paix. JÉSUS-CHRIST est venu apporter le couteau, et non pas la paix⁶. Mais néanmoins il faut avouer que, comme l'Écriture dit que la sagesse des hommes n'est que folie devant Dieu⁷, aussi on peut dire que cette guerre, qui paraît dure aux hommes, est une paix devant Dieu, car c'est

1. Is., XL, 6.

2. Ps., XLVIII, 13.

3. Ecclès., III, 18.

4. C'est ainsi que les quatre suivants, est extrait de lettres à M^{lle} de Roannez. Il commence ainsi dans F. : « Il est bien assuré qu'on ne se détache, etc. »

5. « ... et que les violents le ravissent », Matth., XI, 12.

6. « ... le couteau et non pas la paix. », Matth., X, 34.

7. « ... que la sagesse des hommes n'est que folie devant Dieu. »
1. Cor., III, 19.

cette paix que JÉSUS-CHRIST a aussi apportée. Elle ne sera néanmoins parfaite que quand le corps sera détruit; et c'est ce qui fait souhaiter la mort, en souffrant néanmoins de bon cœur la vie pour l'amour de celui qui a souffert pour nous et la vie, et la mort, et qui peut nous donner plus de biens que nous n'en pouvons ni demander ni imaginer, comme dit Saint Paul ¹.

¶ Il faut tâcher de ne s'affliger de rien ² et de prendre tout ce qui arrive pour le meilleur. Je crois que c'est un devoir, et qu'on pêche en ne le faisant pas : car enfin, la raison pour laquelle les péchés sont péchés est seulement parce qu'ils sont contraires à la volonté de Dieu. Et ainsi, l'essence du péché consistant à avoir une volonté opposée à celle que nous connaissons en Dieu, il est visible, ce me semble, que quand il nous découvre sa volonté par les événements, ce serait un péché de ne s'y pas accommoder.

¶ Lorsque la vérité est abandonnée et persécutée il semble que ce soit un temps où le service qu'on rend à Dieu, en la défendant, lui est bien agréable. Il veut que nous jugions de la grâce par la nature. Et ainsi il permet de considérer que, comme un Prince chassé de son pays par ses sujets a des tendresses extrêmes pour ceux qui lui demeurent fidèles dans la révolte publique, de même il semble que Dieu considère avec une bonté particulière ceux qui défendent la pureté de la Religion ³ quand elle est combattue. Mais il y a cette différence entre les Rois de la terre et le Roi des Rois, que les Princes ne rendent pas leurs sujets fidèles, mais

1. « ... comme dit saint Paul. » *Eph.* III, 20.

2. Il faut tâcher de ne s'affliger, etc. » ; F. : « *Jessate, autant que je puis de ne m'affliger, etc.* »

3. « ... ceux qui défendent la pureté de la religion, etc. » ; F. : « ... ceux qui défendent aujourd'hui la pureté de la religion et de la morale, qui est si fort combattue. »

qu'ils les trouvent tels ; au lieu que Dieu ne trouve jamais les hommes¹ qu'infidèles sans sa grâce, et qui les rend fidèles quand ils le sont. De sorte qu'au lieu que les Rois témoignent² d'ordinaire avoir de l'obligation à ceux qui demeurent dans le devoir et dans leur obéissance, il arrive au contraire que ceux qui subsistent dans le service de Dieu lui en sont eux-mêmes infiniment redevables.

¶ Ce ne sont ni les austérités du corps ni les agitations de l'esprit, mais les bons mouvements du cœur qui méritent, et qui soutiennent les peines du corps et de l'esprit. Car enfin il faut ces deux choses pour sanctifier : peines et plaisirs. S. Paul a dit que ceux qui entreront dans la bonne vie³ trouveront des troubles et des inquiétudes en grand nombre⁴. Cela doit consoler ceux qui en sentent, puisque étant avertis que le chemin du ciel qu'ils cherchent en est rempli, ils doivent se réjouir de rencontrer des marques qu'ils sont dans le véritable chemin. Mais ces peines là ne sont pas sans plaisirs, et ne sont jamais surmontées que par le plaisir : car, de même que ceux qui quittent Dieu pour retourner au monde, ne le font que parce qu'ils trouvent plus de douceur dans les plaisirs de la terre que dans ceux de l'union avec Dieu, et que ce charme victorieux les entraîne et, les faisant repentir de leur premier choix, les rend *des pénitents du diable*, selon la parole de Tertullien, de même on ne quitterait jamais les plaisirs du monde pour embrasser

1. « ... Dieu ne trouve jamais les hommes qu'infidèles *sans sa grâce*. » Ces derniers mots ont été ajoutés par P. R.

2. « De sorte qu'au lieu que les rois *témoignent d'ordinaire avoir de l'obligation à ceux*, etc. » ; F. : « ... que les rois *ont une obligation instgne à*, etc.

3. « ... ceux qui entreront dans la *bonne vie*... » ; de même dans F. ; l'édition H. donne « *la bonne voie*. »

4. « ... des troubles et des inquiétudes en grand nombre. » Act. XIV, 21.

la croix de JÉSUS-CHRIST si on ne trouvait plus de douceur dans le mépris, dans la pauvreté, dans le dénuement et dans le rebut des hommes que dans le délices du péché. Et ainsi, comme dit Tertullien, *il ne faut pas croire que la vie des Chrétiens soit une vie de tristesse : on ne quitte les plaisirs que pour d'autres plus grands. Priez toujours*, dit S. Paul, *rendez grâces toujours, réjouissez-vous toujours*¹. C'est la joie d'avoir trouvé Dieu qui est le principe de la tristesse de l'avoir offensé, et de tout le changement de vie. Celui qui a trouvé le trésor² dans un champ en a une telle joie, selon JÉSUS-CHRIST, qu'elle lui fait vendre tout ce qu'il a pour l'acheter. Les gens du monde ont leur tristesse, mais ils n'ont point cette joie que le monde ne peut donner ni ôter, dit JÉSUS-CHRIST même³. Les bienheureux ont cette joie sans aucune tristesse ; et les Chrétiens ont cette joie mêlée de la tristesse d'avoir suivi d'autres plaisirs, et de la crainte de la perdre par l'attrait de ces autres plaisirs qui nous tentent sans relâche. Et ainsi nous devons travailler sans cesse à nous conserver cette crainte qui conserve⁴ et modère notre joie, et, selon qu'on se sent trop emporté vers l'un, se pencher vers l'autre pour demeurer debout. Souvenez-vous des biens dans les jours d'affliction, et souvenez-vous de l'affliction dans les jours de réjouissance, dit l'Écriture⁵, jusqu'à ce que la promesse que JÉSUS-CHRIST nous a faite de rendre sa joie pleine en nous soit accomplie⁶. Ne

1. « ... *Rendez grâces toujours, réjouissez-vous toujours.* » 1. Thess., V., 16, 17, 18.

2. « Celui qui a trouvé le trésor... » Cousin (*Des Pensées*, etc., p. 351) prétend à tort, comme on le voit, que P. R. a substitué *un* à *le*.

3. Renvoi à saint Jean, XIV, 27 et XVI, 22.

4. « ... conserver cette crainte qui conserve, etc. » A ce précepte F. ajoute celui-ci : « *conserver cette joie qui modère notre crainte.* »

5. « ... dit l'Écriture... » *Ecclés.*, XI, 27.

6. « ... de rendre sa joie pleine en nous. » *Jean*, XVI, 24.

nous laissons donc pas abattre à la tristesse, et ne croyons pas que la piété ne consiste qu'en une amertume sans consolation. La véritable piété, qui ne se trouve parfaite que dans le ciel, est si pleine de satisfactions qu'elle en remplit et l'entrée, et le progrès et le couronnement. C'est une lumière si éclatante qu'elle rejaillit sur tout ce qui lui appartient. S'il y a quelque tristesse mêlée, et surtout à l'entrée, c'est de nous qu'elle vient, et non pas de la vertu ; car ce n'est pas l'effet de la piété qui commence d'être en nous, mais de l'impiété qui y est encore : ôtons l'impiété, et la joie sera sans mélange. Ne nous en prenons donc pas à la dévotion, mais à nous-mêmes, et n'y cherchons du soulagement que par notre correction.

¶ Le passé ne nous doit point embarrasser, puisque nous n'avons qu'à avoir regret de nos fautes. Mais l'avenir nous doit encore moins toucher, puisqu'il n'est point du tout à notre égard, et que nous n'y arriverons peut-être jamais. Le présent est le seul temps qui est véritablement à nous, et dont nous devons user selon Dieu. C'est là où nos pensées¹ doivent être principalement rapportées. Cependant le monde est si inquiet qu'on ne pense presque jamais à la vie présente et à l'instant où l'on vit, mais à celui où l'on vivra. De sorte qu'on est toujours en état de vivre à l'avenir, et jamais de vivre maintenant. Notre Seigneur n'a pas voulu que notre prévoyance s'étendit plus loin que le jour où nous sommes. Ce sont les bornes² qu'il nous fait garder, et pour notre salut, et pour notre propre repos.

1. « C'est là où nos pensées doivent être principalement rapportées » ; F. : « comptées. »

2. « Ce sont les bornes qu'il nous fait garder » ; F. : « ... qu'il faut garder. » D'après Cousin (*Des Pensées*, etc., p. 355), le texte du manuscrit de l'Oratoire est : « ... qu'il fait garder. »

¶ On se corrige quelquefois mieux par la vue du mal que par l'exemple du bien ; et il est bon de s'accoutumer à profiter du mal, puisqu'il est si ordinaire, au lieu que le bien est si rare.

¶ Dans le 13^e chapitre de S. Marc, JÉSUS-CHRIST fait un grand discours à ses Apôtres sur son dernier avènement. Et comme tout ce qui arrive à l'Église arrive aussi à chaque Chrétien en particulier, il est certain que tout ce chapitre prédit aussi bien l'état de chaque personne qui en se convertissant détruit le vieil homme en elle, que l'état de l'univers entier qui sera détruit pour faire place à de nouveaux cieux et à une nouvelle terre, comme dit l'Écriture¹. La prédiction qui y est contenue de la ruine du temple réprouvé, qui figure la ruine de l'homme réprouvé, qui est en chacun de nous, et dont il est dit qu'il ne sera laissé pierre sur pierre, marque qu'il ne doit être laissé aucune passion du vieil homme. Et ces effroyables guerres civiles et domestiques représentent si bien le trouble intérieur que sentent ceux qui se donnent à Dieu, qu'il n'y a rien de mieux peint, etc.

¶ Le Saint Esprit repose invisiblement dans les reliques de ceux qui sont morts dans la grâce de Dieu, jusqu'à ce qu'il y paraisse visiblement dans la résurrection ; et c'est ce qui rend les reliques des Saints si dignes de vénération. Car Dieu n'abandonne jamais les siens, non pas même dans le sépulcre, où leurs corps, quoique morts aux yeux des hommes, sont plus vivants devant Dieu, à cause que le péché n'y est plus, au lieu qu'il y réside toujours durant cette vie, au moins quant à sa racine, car les fruits du péché n'y sont pas toujours. Et cette malheureuse racine, qui en est inséparable pendant la vie, fait qu'il n'est pas permis de les

1. « ... comme dit l'Écriture. » II. *Pierre*, III, 13.

honorer alors, puisqu'ils sont plutôt dignes d'être haïs. C'est pour cela que la mort est nécessaire pour mortifier entièrement cette malheureuse racine, et c'est ce qui la rend souhaitable.

¶ Les élus ignoreront leurs vertus et les réprouvés leur crimes¹ : *Seigneur*, diront les uns et les autres, *quand vous avons-nous vu avoir faim ? etc.*² -

¶ JÉSUS-CHRIST n'a point voulu du témoignage des démons, ni de ceux qui n'avaient pas vocation, mais de Dieu et de Jean-Baptiste.

¶ En écrivant ma pensée, elle m'échappe quelquefois ; mais cela me fait souvenir de ma faiblesse que j'oublie à toute heure : ce qui m'instruit autant que ma pensée oubliée, car je ne tends qu'à connaître mon néant.

¶ Les défauts de Montagne sont grands. Il est plein de mots sales et deshonnêtes³. Cela ne vaut rien⁴. Ses sentiments sur l'homicide volontaire et sur la mort sont horribles. Il inspire une nonchalance du salut, sans crainte et sans repentir. Son livre n'étant point fait pour porter à la

1. « ... et les réprouvés leurs crimes » : F. : « ... la grandeur de leurs crimes. » P. R. a ajouté dans cet al. « diront les uns et les autres. »

2. Matth., XXV, 37, 44.

3. P. R. écrit *Montagne*, comme Pascal. « Il est plein de mots, etc. » Cette phrase est de P. R. ; F. donne simplement ceci : « mots lascifs. »

4. « ... cela ne vaut rien » ; F. ajoute : « malgré M^{lre} de Gournay. » son éditeur et son apologiste comme l'on sait. Le texte primitif contient, de plus, ces quelques mots : « *crédule (gens sans yeux), ignorant (quadrature du cercle, monde plus grand).* » Ces allusions à des passages des *Essais* ont été supprimées par P. R., qui supposait que Montaigne avait imaginé cette *crédulité* et cette *ignorance*, uniquement en vue de rabaisser les hommes. Voir le fragment de la *Logique* de P. R. cité dans l'éd. H. (t. II, p. 133). A la phrase suivante : « Ses sentiments sur l'homicide volontaire, etc. », le texte primitif était resté inachevé : c'est P. R. qui, pour compléter la pensée, a ajouté : *sont horribles.* »

piété, il n'y était pas obligé : mais on est toujours obligé de n'en pas détourner. Quoiqu'on puisse dire pour excuser¹ ses sentiments trop libres sur plusieurs choses, on ne saurait excuser en aucune sorte ses sentiments tout païens sur la mort : car il faut renoncer à toute piété, si on ne veut au moins mourir Chrétiennement : or, il ne pense qu'à mourir lâchement et mollement par tout son livre.

¶ Ce qui nous trompe en comparant² ce qui s'est passé autrefois dans l'Église à ce qui s'y voit maintenant, c'est qu'ordinairement on regarde Saint-Athanase, Sainte-Thérèse, et les autres Saints comme couronnés de gloire³. Présentement que le temps a éclairci les choses, cela paraît véritablement ainsi⁴. Mais au temps que l'on persécutait ce grand Saint, c'était un homme qui s'appelait Athanase, et Sainte-Thérèse dans le sien était une Religieuse comme les autres⁵. Elie était un homme comme nous, et sujet aux mêmes passions que nous, dit l'Apôtre S. Jacques⁶, pour désabuser les Chrétiens de cette fausse idée qui nous fait rejeter l'exemple des Saints, comme disproportionné à notre état : c'étaient des Saints, disons-nous, ce n'est pas comme nous.

1. « *Quoi qu'on puisse dire pour excuser, etc.* » ; F. : « *On peut excuser ses sentiments un peu libres et voluptueux en quelques rencontres de la vie, mais on ne peut excuser ses sentiments tout païens, etc.* »

2. « *Ce qui nous trompe en comparant, etc.* » ; F. : « *Ce qui nous gêne pour comparer, etc.* »

3. « *... comme couronnés de gloire...* » ; F. ajoute : « *et comme des Dieux.* »

4. « *... cela paraît véritablement ainsi* », véritablement ajouté par P. R.

5. « *... et sainte Thérèse dans le sien était une religieuse.* » ; F. : « *... et sainte Thérèse une fille, etc.* »

6. « *... dit l'apôtre Saint-Jacques* », V, 17. *Passions*, dans cette citation veut dire *souffrances*.

¶ A ceux qui⁴ ont de la répugnance pour la Religion, il faut commencer pour leur montrer qu'elle n'est point contraire à la raison; ensuite, qu'elle est vénérable, et en donner respect; après, la rendre aimable et faire souhaiter qu'elle fût vraie², et puis montrer par les preuves incontestables qu'elle est vraie; faire voir son antiquité³ et sa sainteté par sa grandeur et par son élévation; et enfin qu'elle est aimable, parce qu'elle promet le vrai bien.

¶ Un mot de David ou de Moïse, comme celui-ci *que Dieu⁴ circonscira les cœurs*, fait juger de leur esprit. Que tous leurs autres discours soient équivoques, et qu'il soit incertain⁵ s'ils sont de Philosophes ou de Chrétiens, un mot de cette nature détermine tout le reste⁶. Jusque-là l'ambiguïté dure, mais non pas après.

¶ De se tromper en croyant vraie la Religion Chrétienne, il n'y a pas grand chose à perdre. Mais quel malheur de se tromper en la croyant fausse⁷!

1. « A ceux qui... il faut commencer par leur montrer, etc. » ; F. : « Les hommes ont mépris pour la religion, ils en ont haine et peur qu'elle soit vraie. Pour guérir cela, il faut commencer par montrer, etc. »

2. « ... faire souhaiter qu'elle fût vraie, et puis montrer par les preuves incontestables qu'elle, etc. » ; F. : « ... faire souhaiter aux bons qu'elle fût vraie, et puis montrer qu'elle, etc. »

3. « Faire voir son antiquité, etc. », addition de P. R. ; F. termine ainsi : « Vénérable parce qu'elle a bien connu l'homme, aimable, etc. » (le reste comme dans P. R.).

4. « ... comme celui-ci, que Dieu, etc. » F. : « ... comme que Dieu, etc. » Deut., XXX, 6.

5. « ... et qu'il soit incertain s'ils sont de philosophes ou de chrétiens, etc. » ; F. : « ... et douteux d'être philosophes ou chrétiens, etc. »

6. « Un mot de cette nature détermine tout le reste » ; F. : « ... tous les autres ». Le même texte ajoute : « comme un mot d'Epictète détermine tout le reste au contraire. »

7. Ce passage est clair. Le voici maintenant tel que le donne F. : « J'aurais bien plus peur de me tromper et de trouver que la religion chrétienne soit vraie, que non pas de me tromper en la croyant vraie. »

¶ Les conditions les plus aisées à vivre selon le monde sont les plus difficiles à vivre selon Dieu; et au contraire. Rien n'est si difficile selon le monde que la vie Religieuse, rien n'est plus facile que de la passer selon Dieu. Rien n'est plus aisé que d'être dans une grande charge et dans de grands biens selon le monde; rien n'est plus difficile que d'y vivre selon Dieu et sans y prendre de part et de goût.

¶ L'ancien Testament contenait les figures de la joie future et le nouveau contient les moyens d'y arriver. Les figures étaient de joie, les moyens sont de pénitence. Et néanmoins l'agneau Pascal était mangé avec des laitues sauvages, *cum amaritudinibus*, pour marquer toujours¹ qu'on ne pouvait trouver la joie que par l'amertume.

¶ Le mot de Galilée prononcé comme par hasard par la foule des Juifs, en accusant JÉSUS-CHRIST devant Pilate², donna sujet à Pilate d'envoyer JÉSUS-CHRIST à Hérode; en quoi fut accompli le mystère, qu'il devait être jugé par les Juifs et les Gentils. Le hasard, en apparence, fut la cause de l'accomplissement du mystère.

¶ Un homme me disait un jour qu'il avait grande joie et confiance en sortant de confession. Un autre me disait qu'il était en crainte³. Je pensai sur cela que de ces deux on en ferait un bon, et que chacun manquait en ce qu'il n'avait pas le sentiment de l'autre.

¶ Il y a plaisir d'être dans un vaisseau battu de l'orage,

1. « ... pour marquer toujours, etc. » Cette explication a été ajoutée par P. R. Le *cum amaritudinibus* est la traduction de l'hébreu (*Exod.* XII, 8); la Vulgate porte « *cum lactucis agrestibus* » (V. l'éd. H.).

2. « ... en accusant J.-C. devant Pilate ». *Luc.*, XXIII, 5.

3. « ... qu'il était en crainte. »; F. : « restait en crainte ». A la fin de cet al. F. ajoute : « cela arrive souvent de même en d'autres choses. »

lorsqu'on est assuré qu'il ne périra point. Les persécutions qui travaillent l'Église sont de cette nature.

¶ Comme les deux sources de nos péchés sont l'orgueil et la paresse, Dieu nous a découvert en lui deux qualités pour les guérir, sa miséricorde et sa justice. Le propre de la justice est d'abattre l'orgueil¹, et le propre de la miséricorde est de combattre la paresse en invitant aux bonnes œuvres, selon ce passage : *La miséricorde de Dieu invite à la pénitence*², et cet autre des Ninivites : *Faisons pénitence pour voir s'il n'aurait point pitié de nous*³. Ainsi tant s'en faut que la miséricorde de Dieu autorise le relâchement, qu'il n'y a rien⁴ au contraire qui le combatte davantage ; et qu'au lieu de dire : s'il n'y avait point en Dieu de miséricorde, il faudrait faire toute sorte d'efforts⁵ pour accomplir ses préceptes, il faut dire, au contraire, que c'est parce qu'il y a en Dieu de la miséricorde qu'il faut faire tout ce qu'on peut pour les accomplir.

¶ L'histoire de l'Église doit proprement être appelée l'histoire de la vérité.

¶ Tout ce qui est au monde est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie, *libido sentiendi, libido sciendi, libido dominandi*⁶. Malheureuse la

1. « Le propre de la justice est d'abattre l'orgueil... » ; F. ajoute : « quelques saintes que soient les œuvres, et non intrins in iudicium. »

2. « La miséricorde de Dieu invite à la pénitence », *Rom.* II, 4.

3. « ... pour voir s'il n'aurait point pitié de nous. » ; F. : « ... si, par aventure, il aura pitié de nous. » *Jon.* III, 9.

4. « ... qu'il n'y a rien au contraire qui le combatte davantage et qu'au lieu de dire, etc. » F. : « ... que c'est au contraire la qualité qui le combat formellement, de sorte qu'au lieu de dire, etc. »

5. « ... toute sorte d'efforts pour accomplir ses préceptes » ; F. : « ... toutes sortes d'efforts pour la vertu. »

6. « ... *libido dominandi*. » *I. Joan.*, II, 16.

terre de malédiction que ces trois fleuves de feu embrasent plutôt qu'ils n'arrosent. Heureux ceux qui étant sur ces fleuves, non pas plongés, non pas entraînés, mais immobilement affermis; non pas debout, mais assis dans une assiette basse et sûre, dont ils ne se relèvent jamais avant la lumière, mais après s'y être reposés en paix, tendent la main à celui qui les doit relever, pour les faire tenir debout et fermes dans les porches de la sainte Jérusalem, où ils n'auront plus à craindre les attaques de l'orgueil¹, et qui pleurent cependant, non pas de voir écouler toutes les choses périssables², mais dans le souvenir de leur chère patrie, de la Jérusalem céleste, après laquelle ils soupirent sans cesse dans la longueur de leur exil³.

¶ Un miracle, dit-on, affermirait ma créance. On parle ainsi quand on ne le voit pas. Les raisons qui, étant vues de loin, semblent borner notre vue, ne la bornent plus quand on y est arrivé⁴. On commence à voir au delà. Rien n'arrête la volubilité de notre esprit. Il n'y a point, dit-on, de règle qui n'ait quelque exception, ni de vérité si générale qui n'ait quelque face par où elle manque. Il suffit qu'elle ne soit pas absolument universelle, pour nous donner prétexte⁵ d'appliquer l'exception au sujet présent, et de dire : cela n'est pas toujours vrai, donc il y a des cas où cela

1. « ... où ils n'auront plus à craindre les attaques de l'orgueil. » ; F. : « ... où l'orgueil ne pourra plus les combattre et les abattre. »

2. « ... toutes les choses périssables. » ; F. ajoute : « que les torrents entraînent. »

3. « ... après laquelle ils soupirent sans cesse. » ; F. : « dont ils se souviennent sans cesse. »

4. « ... ne la bornent plus, etc. », addition de P. R. Le texte primitif de cette phrase se terminait par des points après « semblent borner notre vue. »

5. « ... pour nous donner prétexte... » ; F. : « ... pour nous donner sujet... »

n'est pas. Il ne reste plus qu'à montrer que celui-ci en est, et il faut être bien maladroit¹ si on n'y trouve quelque jour.

¶ La charité n'est pas un précepte figuratif. Dire que JÉSUS-CHRIST, qui est venu ôter les figures pour mettre la vérité, ne soit venu que pour mettre la figure de la charité et pour en ôter la réalité qui était auparavant, cela est horrible.

¶ Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point. On le sent en mille choses². C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison. Voilà ce que c'est que la foi parfaite³, Dieu sensible au cœur⁴.

¶ La science des choses extérieures ne nous⁵ consolera pas de l'ignorance de la morale au temps de l'affliction; mais la science des mœurs nous consolera toujours de l'ignorance des choses extérieures⁶.

1. « ... et il faut être bien maladroit si, etc. » ; F. : « ... et c'est à quoi on est bien maladroit ou bien malheureux si, etc. »

2. « On le sent en mille choses » ; F. : « On le sait, etc. »

3. « Voilà ce que c'est que la foi parfaite... » Ce dernier mot a été ajouté par P. R., et au dernier moment, car il nous est donné par l'*errata* de l'édition de 1670. »

4. « Dieu sensible au cœur. » ; F. ajoute : « non à la raison ». P. R. a eu un vif sentiment de l'éloquence en supprimant ces derniers mots. C'est par une inspiration semblable qu'il a également allégé le texte primitif d'une longue phrase incidente. Ce trait : « Dieu sensible au cœur » a été cité par M^{re} de Sévigné, qui renvoie à « M. Pascal », et c'est donc à tort que M. l'abbé Maynard (*Pascal, sa vie*, etc., t. II, p. 52) avance que M^{re} de Sévigné n'a jamais cité les *Pensées*. H. fait remarquer que jusqu'à l'édition Hachette des *Lettres*, cette citation avait été étrangement défigurée. On faisait dire à M^{re} de Sévigné : « Vous en avez fait un sacrifice bien sensible au cœur », au lieu de : « Vous en avez fait un sacrifice. Dieu, etc. »

5. Dans ce passage, P. R. a substitué le *nous* au *me* du texte primitif. « ... au temps de l'affliction, etc. » ; F. : « au temps d'affliction, etc. »

6. « ... l'ignorance des choses extérieures... » F. : « ... des sciences extérieures... »

¶ L'homme est ainsi fait, qu'à force de lui dire qu'il est un sot, il le croit; et à force de se le dire à soi-même, on se le fait croire. Car l'homme fait lui seul une conversation intérieure qu'il importe de bien régler, *corrumpunt bonos mores colloquia prava*¹. Il faut se tenir en silence autant qu'on peut et ne s'entretenir² que de Dieu; et ainsi, on se le persuade à soi-même.

¶ Quelle différence entre un soldat et un Chartreux quant à l'obéissance? Car ils sont également obéissants et dépendants, et dans des exercices également pénibles. Mais le soldat espère toujours devenir maître et ne le devient jamais, car les capitaines et les princes mêmes sont toujours esclaves et dépendants. Mais il espère toujours l'indépendance et travaille toujours à y venir, au lieu que le Chartreux fait vœu de n'être jamais indépendant. Ils ne diffèrent pas dans la servitude perpétuelle, que tous deux ont toujours, mais dans l'espérance, que l'un a toujours et que l'autre n'a pas³.

¶ La propre volonté ne se satisferait jamais⁴ quand elle aurait tout ce qu'elle souhaite. Mais on est satisfait dès l'instant qu'on y renonce. Avec elle on ne peut être que mal content; sans elle on ne peut être que content.

¶ Il est injuste qu'on s'attache à nous⁵, quoiqu'on le fasse

1. « *corrumpunt bonos mores colloquia prava* » (mala d'après la Vulgate) I. Cor. XV, 33.

2. « ... et ne s'entretenir que de Dieu... » ; F. ajoute : « qu'on sait être la vérité. »

3. « ... et que l'autre n'a pas » ; F. : « ... et l'autre jamais. »

4. « La propre volonté ne se satisferait jamais... » ; F. : « La volonté propre ne se satisfera jamais... » A la suite : « quand elle aurait tout ce qu'elle souhaite » ; F. : quand elle aurait pouvoir de tout ce qu'elle veut. » La dernière phrase de cet al. dans l'éd. F. est celle-ci : « Sans elle, on ne peut être malcontent, par elle on ne peut être content. »

5. Dans ce passage, P. R. a encore substitué le nous au je : « Nous tromperons, etc. » ; F. : « Je tromperais, etc. »

avec plaisir et volontairement. Nous tromperons ceux à qui nous en ferons naître le désir, car nous ne sommes la fin de personne et nous n'avons pas de quoi les satisfaire : ne sommes-nous pas prêts à mourir¹? Et ainsi l'objet de leur attachement mourrait. Comme nous serions capables de faire croire une fausseté, quoique nous la persuadassions doucement et qu'on la crût avec plaisir, et qu'en cela on nous fit plaisir, de même nous sommes coupables si nous nous faisons aimer et si nous attirons les gens à s'attacher à nous. Nous devons avertir ceux qui seraient prêts à consentir au mensonge qu'ils ne le doivent pas croire, quelque avantage qui nous en revint. De même nous les devons avertir qu'ils ne doivent pas s'attacher à nous : car il faut qu'ils passent leur vie à plaire à Dieu², ou à le chercher.

¶ C'est être superstitieux de mettre son espérance dans les formalités et dans les cérémonies ; mais c'est être superbe de ne vouloir pas s'y soumettre.

¶ Toutes les Religions et toutes les sectes du monde ont eu la raison naturelle pour guide. Les seuls Chrétiens ont été astreints à prendre leurs règles hors d'eux-mêmes et à s'informer de celles que JÉSUS-CHRIST a laissées aux anciens pour nous être transmises³. Il y a des gens que cette contrainte lasse. Ils veulent avoir, comme les autres peuples, la liberté de suivre leurs imaginations. C'est en vain que nous leur crions, comme les Prophètes faisaient⁴

1. « Ne sommes-nous pas prêts à mourir ? » Le P. André (1783) suppose que Pascal a voulu dire « près de mourir. »

2. « ... il faut qu'ils passent leur vie à plaire à Dieu. » ; F. : « ... leur vie et leurs soins à plaire, etc. »

3. « ... pour nous être transmises » ; F. : « pour être transmises aux fidèles. »

4. « ... comme les prophètes faisaient, etc. » ; F. : « ... disaient... » L'endroit cité est de Jérémie, VI, 16.

autrefois aux Juifs : *Allez au milieu de l'Eglise, informez-vous des lois que les anciens lui ont laissées, et suivez ses sentiers.* Ils répondent comme les Juifs : *Nous n'y marcherons pas; nous voulons suivre les pensées¹ de notre cœur et être comme les autres peuples.*

¶ Il y a trois moyens de croire, la raison, la coutume et l'inspiration. La Religion Chrétienne, qui seule a la raison, n'admet pas pour ses vrais enfants ceux qui croient sans inspiration. Ce n'est pas qu'elle exclue la raison et la coutume : au contraire, il faut ouvrir son esprit aux preuves par la raison² et s'y confirmer par la coutume ; mais elle veut qu'on³ s'offre par l'humiliation aux inspirations, qui seules peuvent faire le vrai et salutaire effet : *ne evacuetur crux Christi.*

¶ Jamais on ne fait le mal si pleinement et si gaiement que quand on le fait par un faux principe de conscience⁴.

¶ Les Juifs, qui ont été appelés à dompter les nations et les Rois, ont été esclaves du péché ; et les Chrétiens, dont la vocation a été à servir et à être sujets, sont les enfants libres.

¶ Est-ce courage à un homme mourant d'aller, dans la faiblesse et dans l'agonie, affronter un Dieu tout puissant et éternel ?

¶ Je crois volontiers⁵ les histoires dont les témoins se font égorger.

1. « ... nous voulons suivre les pensées de notre cœur, et être comme, etc. » : F. : « ... mais nous suivrons les pensées de notre cœur, et ils ont dit : nous serons comme, etc. » 1. Rois, VIII, 20.

2. « ... il faut ouvrir son esprit aux preuves par la raison. » Ces derniers mots ajoutés par P. R.

3. « ... mais elle veut qu'on s'offre par l'humiliation, etc. » ; F. : « ... mais s'offrir par, etc. »

4. « ... par un faux principe de conscience. » ; F. : « ... par conscience. »

5. « Je crois volontiers, etc. » : F. « Je ne crois que, etc. »

¶ La bonne crainte vient de la foi, la fausse crainte vient du doute. La bonne crainte porte¹ à l'espérance, parce qu'elle naît de la foi et qu'on espère au Dieu que l'on croit ; la mauvaise porte au désespoir, parce qu'on craint le Dieu auquel on n'a pas de foi. Les uns craignent de le perdre, et les autres de le trouver.

¶ Salomon et Job ont le mieux connu la misère de l'homme² et en ont le mieux parlé ; l'un le plus heureux des hommes³, et l'autre le plus malheureux ; l'un connaissant la vanité des plaisirs par expérience, l'autre la réalité des maux.

¶ Dieu n'entend pas⁴ que nous soumettions notre croyance à lui sans raison et nous assujettir avec tyrannie ; mais il ne prétend pas aussi nous rendre raison de toutes choses. Et pour accorder ces contrariétés, il entend nous faire voir clairement⁵ des marques divines en lui qui nous convainquent de ce qu'il est, et, s'attirer autorité par des merveilles et des preuves que nous ne puissions refuser, et qu'ensuite nous croyions sans hésiter⁶ les choses qu'il nous enseigne, quand nous n'y trouverons d'autre raison de les refuser sinon que nous ne pouvons par nous-même connaître si elles sont ou non.

1. « La bonne crainte *porte* à l'espérance... la mauvaise *porte* au désespoir. » ; F. : « La bonne crainte *jointe* à l'espérance... la mauvaise *jointe* au, etc. »

2. « ... ont le mieux connu la misère de l'homme et *en* ont le mieux parlé... » ; F. : « ... ont le mieux connu et le mieux parlé *de* la misère de l'homme. »

3. « ... l'un le plus heureux *des hommes*... » : *des hommes* ajouté par P. R.

4. Dans le texte primitif, c'est Dieu lui-même qui parle : « Je n'entends pas que vous soumettiez, etc. »

5. « ... il entend nous faire voir clairement, etc. » ; F. ajoute : « *par des preuves convaincantes.* »

6. « ... nous croyions *sans hésiter*... » ; F. : « *sûrement* ».

¶ Il n'y a que trois sortes de personnes : les unes qui servent Dieu, l'ayant trouvé ; les autres qui s'emploient à le chercher, ne l'ayant pas encore trouvé ; et d'autres enfin qui vivent sans le chercher ni l'avoir trouvé. Les premiers sont raisonnables et heureux. Les derniers sont fous et malheureux. Ceux du milieu sont malheureux et raisonnables.

¶ La raison agit avec lenteur et avec tant de vues et de principes différents qu'elle doit avoir toujours présents¹ qu'à toute heure elle s'assoupit ou elle s'égare, faute de les voir tous à la fois². Il n'en est pas ainsi du sentiment. Il agit en un instant et toujours est prêt à agir. Il faut donc, après avoir connu la vérité³ par la raison, de tâcher de la sentir et de mettre notre foi dans le sentiment du cœur ; autrement elle sera toujours incertaine et chancelante.

¶ Il est de l'essence de Dieu que sa justice soit infinie aussi bien que sa miséricorde⁴. Cependant sa justice et sa sévérité envers les réprouvés est encore moins étonnante que sa miséricorde envers les élus.

1. « ... et de principes différents qu'elle doit avoir toujours présents. » ; F. : « ... sur tant de principes lesquels il faut qu'ils [qui] soient toujours présents. »

2. « ... ou elle s'égare faute de les voir tous à la fois » ; F. : « ... et s'égare, manque d'avoir tous ses principes présents. » A la suite : « Il n'en est pas ainsi du sentiment. » ; F. : « Le sentiment n'agit pas ainsi. »

3. « Il faut donc avoir connu la vérité, etc. » (jusqu'à la fin du chapitre) ; l'éd. F. donne seulement ceci : « Il faut donc mettre notre foi dans le sentiment, autrement elle sera toujours vacillante. »

4. Voici le texte primitif de cette pensée tel que le donne F. : « Il faut que la justice de Dieu soit énorme comme sa miséricorde. Or, la justice envers les réprouvés est moins énorme et doit moins choquer que la miséricorde envers les élus. »

XXIX

Pensées Morales.

Les sciences ont deux extrémités qui se touchent. La première est la pure ignorance naturelle où se trouvent tous les hommes en naissant. L'autre extrémité est celle où arrivent les grandes âmes qui, ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir, trouvent qu'ils ne savent rien et se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étaient partis. Mais c'est une ignorance savante qui se connaît. Ceux d'entre eux qui sont sortis de l'ignorance naturelle et n'ont pu arriver à l'autre ont quelque teinture de cette science suffisante et font les entendus. Ceux-là troublent le monde et jugent plus mal de tout que les autres¹. Le peuple et les habiles composent pour l'ordinaire² le train du monde. Les autres le méprisent et en sont méprisés.

¶ Le peuple honore les personnes de grande naissance. Les demi-habiles les méprisent, disant que la naissance n'est pas un avantage de la personne, mais du hasard. Les habiles les honorent, non par la pensée du peuple, mais par une pensée plus relevée³. Certains zélés qui n'ont pas

1. « ... et jugent *plus mal de tout que les autres* » ; les mots soulignés ont été ajoutés par P. R.

2. « Le peuple et les habiles composent *pour l'ordinaire* » ; ces deux derniers mots ajoutés par P. R.

3. « ... par une pensée *plus relevée* » ; F. : « ... par la pensée de *derrière*. » A la suite : « *Certains zélés qui n'ont pas grande connaissance...* » ; F. : « *Les dévots qui ont plus de zèle que de science...* » H. se plaint, dans ses remarques sur ce paragraphe (t. I, p. 66), que P. R. ait mis « *certain zélés dévots* » pour ne pas exposer le mot de *dévots* au mépris des gens du monde, à l'exemple de La Bruyère qui ne manque jamais de spécifier en marge qu'il s'agit de *faux dévots*. P. R. est encore plus coupable, si culpabilité il y a, puisqu'il a même éliminé le mot *dévots*.

grande connaissance les méprisent, malgré cette considération qui les fait honorer par les habiles, parce qu'ils en jugent par une nouvelle lumière que la piété leur donne. Mais les Chrétiens parfaits les honorent par une autre lumière supérieure. Ainsi se vont les opinions succédant du pour au contre, selon qu'on a de lumière.

¶ L'âme aime la main¹; et la main, si elle avait une volonté, devrait s'aimer de la même sorte que l'âme l'aime. Tout amour qui va au delà est injuste.

*Qui adhæret Domino unus spiritus est*². On s'aime parce qu'on est membre de JÉSUS-CHRIST. On aime JÉSUS-CHRIST parce qu'il est le chef du corps dont on est membre. Tout est un, l'un est en l'autre. Si les pieds et les mains avaient une volonté particulière, jamais ils ne seraient dans leur ordre qu'en soumettant cette volonté particulière à la volonté première qui gouverne le corps entier. Hors de là ils sont dans le désordre et dans le malheur. Mais en ne voulant que le bien du corps ils font leur propre bien.

¶ La concupiscence et la force sont les sources de toutes nos actions purement humaines³. La concupiscence fait les volontaires, la force les involontaires.

¶ D'où vient qu'un boiteux⁴ ne nous irrite pas, et qu'un esprit boiteux nous irrite? C'est à cause qu'un boiteux reconnaît que nous allons droit, et qu'un esprit boiteux dit que c'est nous qui hoitons. Sans cela nous en aurions plus de pitié que de colère.

1. « *L'âme aime la main, etc.* » De même dans F., l'édition H. donne : « *Le corps aime, etc.* »

2. I. Cor., VI, 47.

3. « ... nos actions *purement humaines* » ; ces deux derniers mots ajoutés par P. R.

4. « *C'est à cause qu'un boiteux, etc.* » ; *c'est* ajouté par P. R.

Épictète demande¹ aussi pourquoi nous ne nous fâchons pas si on dit que nous avons mal à la tête, et que nous nous fâchons de ce qu'on dit que nous raisonnons mal ou que nous choisissons mal. Ce qui cause cela, c'est que nous sommes bien certains que nous n'avons pas mal à la tête et que nous ne sommes pas boiteux. Mais nous ne sommes pas si assurés que nous choisissons le vrai. De sorte que, n'en ayant d'assurance qu'à cause que nous le voyons de toute notre vue, quand un autre voit de toute sa vue le contraire, cela nous met en suspens et nous étonne, et encore plus quand mille autres se moquent de notre choix ; car il faut préférer nos lumières à celles de tant d'autres, et cela est hardi et difficile. Il n'y a jamais cette contradiction dans les sens touchant un boiteux.

¶ Le peuple a les opinions très saines : par exemple, d'avoir choisi le divertissement et la chasse plutôt que la poésie : les demi-savants s'en moquent et triomphent à montrer là-dessus la folie du monde ; mais, par une raison qu'ils ne pénètrent pas, on a raison ; d'avoir aussi distingué les hommes par le dehors, comme par la naissance ou le bien² : le monde triomphe encore à montrer combien cela est déraisonnable ; mais cela est très raisonnable.

¶ C'est un grand avantage que la qualité qui, dès dix-huit ou vingt ans, met un homme en passe, connu et respecté,

1. « Épictète demande aussi pourquoi nous ne nous fâchons point, etc. » ; F. : « ... demande bien plus fortement : pourquoi ne nous fâchons-nous pas ? etc. »

2. « ... comme par la naissance... » ; F. : « la noblesse... » Dans le texte primitif, les exemples de la justesse des opinions populaires sont distingués par 1^o et 2^o. Cousin a reproché à P. R. d'avoir supprimé le 3^o : « De s'offenser pour avoir reçu un soufflet ou de tant désirer la gloire. Mais cela est très souhaitable à cause des autres biens essentiels qui y sont joints. et un homme qui a reçu un soufflet sans s'en ressentir est accablé d'injures et de nécessités. »

comme un autre pourrait avoir mérité à cinquante ans. Ce sont trente ans gagnés sans peine¹.

¶ Il y a de certaines gens qui, pour faire voir qu'on a tort de ne les pas estimer, ne manquent jamais d'alléguer l'exemple de personnes de qualité qui font cas d'eux. Je voudrais leur répondre : montrez-nous le mérite par où vous avez attiré l'estime de ces personnes là, et nous vous estimerons de même.

¶ Les choses qui nous tiennent le plus au cœur² ne sont rien le plus souvent, comme, par exemple, de cacher qu'on ait peu de bien. C'est un néant que notre imagination grossit en montagne. Un autre tour d'imagination nous le fait découvrir sans peine.

¶ Il y a des vices qui ne tiennent à nous que par d'autres, et qui, en ôtant le tronc, s'emportent comme des branches.

¶ Quand la malignité a la raison de son côté, elle devient fière et étale la raison en tout son lustre. Quand l'austérité ou le choix sévère n'a pas réussi au vrai bien, et qu'il faut revenir à suivre la nature, elle devient fière par le retour.

¶ Ce n'est pas être heureux³ que de pouvoir être réjoui

1. « Ce sont trente ans gagnés sans peine » ; F. : « C'est trente ans, etc. »

2. Le passage est un de ceux qui ont été le plus modifiés par P. R., dans le détail. Voici le texte F. : « N'avez-vous jamais vu des gens qui, pour se plaindre du peu d'état que vous faites d'eux, étalent l'exemple de gens de condition qui les estiment ? Je leur répondrais à cela : Montrez-moi le mérite par où vous avez charmé ces personnes, et je vous estimerai de même. »

3. « Les choses qui nous tiennent le plus au cœur, etc. » ; F. donne ce passage ainsi : « Les choses qui nous tiennent le plus, comme de cacher son peu de bien, ce n'est souvent presque rien. C'est un néant, etc. » (la fin comme dans P. R.).

4. « Ce n'est pas être heureux, etc. » ; F. : « Si l'homme était heureux, il le serait d'autant plus qu'il serait moins diverti, comme les Saints et Dieu. Oui, mais n'est-ce pas être heureux que de pouvoir être réjoui par le divertissement ? Non, car il vient, etc. » (le reste comme dans P. R.).

par le divertissement, car il vient d'ailleurs et de dehors ; et ainsi il est dépendant et, par conséquent¹, sujet à être troublé par mille accidents qui font les afflictions inévitables.

¶ Toutes les bonnes maximes sont dans le monde : il ne faut que les appliquer². Par exemple, on ne doute pas qu'il ne faille exposer sa vie pour défendre le bien public, et plusieurs le font ; mais pour la Religion, peu³.

¶ On ne passe point dans le monde⁴ pour se connaître en vers, si l'on n'a mis l'enseigne de poète, ni pour être habile en mathématiques, si l'on n'a mis celle de mathématicien. Mais les vrais honnêtes gens⁵ ne veulent point d'enseigne, et ne mettent guère de différence entre le métier de poète et ce'ui de brodeur. Ils ne sont point appelés⁶ ni poètes, ni géomètres, mais ils jugent de tous ceux-là. On ne les devine point. Ils parleront des choses dont l'on parlait quand ils sont entrés⁷. On ne s'aperçoit point en eux d'un qualité plutôt que d'une autre, hors de la nécessité de la mettre en usage : mais alors on s'en souvient ; car il est également de ce caractère, qu'on ne dise point d'eux qu'ils

1. « ... et par conséquent sujet, etc. » ; F. : « ... et partant sujet, etc. »

2. « ... il ne faut que les appliquer » ; F. : « ... on ne manque qu'à les, etc. »

3. « ... mais pour la Religion, peu. » ; F. : « point. »

4. « On ne passe point dans le monde, etc. » ; le texte primitif était par trop elliptique ; « On ne passe point dans le monde pour se connaître en vers, si l'on n'a mis l'enseigne de poète, de mathématicien, etc. »

5. « ... mais les vrais honnêtes gens ... » ; F. : « ... les gens universels... »

6. « Ils ne sont point appelés ni, etc. » ; F. : « Les gens universels ne sont appelés ni poètes, ni géomètres, mais ils sont tout cela et jugent, etc. »

7. « Ils parleront des choses dont l'on parlait, etc. » ; F. : « ... de ce qu'on parlait, etc. »

parlent bien, lorsqu'il n'est pas question du langage, et qu'on dise d'eux qu'ils parlent bien, quand il en est question. C'est donc une fausse louange quand on dit d'un homme, lorsqu'il entre, qu'il est fort habile en poésie ; et c'est une mauvaise marque quand on n'a recours à lui que lorsqu'il s'agit de juger de quelques vers¹. L'homme est plein de besoins. Il n'aime que ceux qui peuvent les remplir². C'est un bon mathématicien, dira-t-on ; mais je n'ai que faire de mathématique³. C'est un homme qui entend bien la guerre⁴ ; mais je ne la veux faire à personne. Il faut donc un honnête homme qui puisse s'accommoder à tous nos besoins⁵.

¶ Quand on se porte bien, on ne comprend pas comment on pourrait faire si on était malade⁶ ; et quand on l'est, on prend médecine gaiement ; le mal y résout. On n'a plus les passions et les désirs des divertissements et des promenades que la santé donnait, et qui sont incompatibles avec les nécessités de la maladie. La nature donne alors des passions et des désirs conformes à l'état présent. Ce ne sont que les craintes que nous nous donnons nous-mêmes, et

1. « ... et c'est une mauvaise marque quand on n'a recours à lui que lorsqu'il s'agit de juger de quelques vers ». F. : « Et c'est une mauvaise marque quand on n'a pas recours à lui quand il s'agit de juger de quelques vers. » P. R. a-t-il bien rendu l'intention de Pascal, dont la conclusion paraît, comme on vient de le voir, toute différente dans le texte original ? Celle de P. R. a pour elle d'être amenée par ce qui précède, et nous croyons qu'on doit s'y tenir.

2. « Il n'aime que ceux qui peuvent les remplir » ; F. ajoute : « tous. »

3. « ... mais je n'ai que faire de mathématique... » F. : « Il me prendrait pour une proposition ».

4. « C'est un homme qui entend bien la guerre, mais je ne la veux faire à personne. » F. : « C'est un bon guerrier, il me prendrait pour une place assiégée. »

5. « ... qui puisse s'accommoder à tous nos besoins » ; F. : « à tous mes besoins généralement. »

6. « Quand on se porte bien on ne comprend pas comment, etc. » F. : « ... on admire comment, etc. »

non pas la nature, qui nous troublent, parce qu'elles joignent à l'état où nous sommes les passions de l'état où nous ne sommes pas.

¶ Les discours d'humilité sont matière d'orgueil aux gens glorieux, et d'humilité aux humbles. Aussi ceux de Pyrrhonisme et de doute sont matière d'affirmation aux affirmatifs. Peu de gens parlent¹ de l'humilité humblement ; peu de la chasteté chastement ; peu du doute en doutant². Nous ne sommes que mensonge, duplicité, contrariétés. Nous nous cachons et nous déguisons à nous-mêmes.

¶ Diseurs de bons mots, mauvais caractère.

Le mot de moi dont l'auteur se sert dans la pensée suivante, ne signifie que l'amour-propre. C'est un terme dont il avait accoutumé de se servir avec quelques-uns de ses amis.

¶ Le moi est haïssable. Ainsi ceux qui ne l'ôtent pas³, et qui se contentent seulement de le couvrir, sont toujours haïssables. Point du tout, direz-vous, car, en agissant comme nous faisons obligeamment pour tout le monde, on n'a pas sujet de nous haïr. Cela est vrai, si on ne haïssait dans le moi que le déplaisir qui nous en revient. Mais, si je le hais parce qu'il est injuste et qu'il se fait centre de tout⁴, je le haïrai toujours. En un mot, le moi a deux qualités :

1. « Peu de gens parlent, etc. » ; F. : « Peu parlent, etc. »

2. « ... peu du doute, etc. » ; F. : peu du Pyrrhonisme, etc. »

3. « ... ainsi ceux qui ne l'ôtent pas, etc. » Voici le texte primitif correspondant : « Vous MITON, le couvrez, vous ne l'ôtez pas pour cela, vous êtes donc toujours haïssable. » Voir sur ce Milton la préface de H. et la note 3 de la page 76 du 1^{er} vol. de son édition, où il le présente comme un homme à la mode dans la société aristocratique et lettrée contemporaine de Pascal. On lit dans les *Ménagiana* (t. I, p. 184, de l'édition de 1729) : « M. de Segrais disait que de notre temps trois personnes, quoique d'une naissance médiocre, n'avaient pas laissé de mériter l'amitié et l'estime des princes et des grands. Ces trois personnes étaient : M. de Voiture, M. Milton et M. de Gourville. »

4. « ... centre de tout... » ; F. : « ... du tout. »

il est injuste en soi en ce qu'il se fait centre de tout ; il est incommode aux autres en ce qu'il les veut asservir, car chaque *moi* est l'ennemi et voudrait être le tyran de tous les autres. Vous en ôtez l'incommodité, mais non pas l'injustice ; et ainsi vous ne le rendez pas aimable à ceux qui en haïssent l'injustice¹ : vous ne le rendez aimable qu'aux injustes, qui n'y trouvent plus leur ennemi ; et ainsi vous demeurez injuste, et ne pouvez plaire qu'aux injustes.

¶ Je n'admire point un homme² qui possède une vertu dans toute sa perfection, s'il ne possède en même temps, dans un pareil degré, la vertu opposée : tel qu'était Épaminondas, qui avait l'extrême valeur jointe à l'extrême bénignité ; car autrement ce n'est pas monter, c'est tomber. On ne montre pas sa grandeur pour être en une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois et remplissant tout l'entre-deux. Mais peut-être que ce n'est qu'un soudain mouvement de l'âme de l'un à l'autre de ces extrêmes, et qu'elle n'est jamais en effet qu'en un point, comme le tison de feu que l'on tourne³. Mais au moins cela marque l'agilité de l'âme, si cela n'en marque l'étendue

¶ Si notre condition était véritablement heureuse, il ne faudrait pas nous divertir d'y penser⁴.

¶ J'avais passé beaucoup de temps dans l'étude des scien-

1. « ... à ceux qui en haïssent l'injustice... » ; en ajouté par P. R.

2. « Je n'admire point un homme, etc. » ; F. : « Je n'admire point l'excès d'une vertu, comme de la valeur, si je ne vois en même temps l'excès de la vertu opposée, comme en Epaminondas, etc. » ; (la suite comme dans P. R.).

3. « ... comme le tison de feu que l'on tourne... » Ces derniers mots ajoutés par P. R.

4. « ... il ne faudrait pas nous divertir d'y penser... » ; F. ajoute : « pour nous rendre heureux. » Pascal avait fait précéder cette pensée d'une citation de l'*Ecclesiastique* (XXIV, 14) : « *in omnibus requiem quæsi...* »

ces abstraites : mais le peu de gens ¹ avec qui on en peut communiquer m'en avait dégoûté. Quand j'ai commencé l'étude de l'homme, j'ai vu que ces sciences abstraites ne lui sont pas propres, et que je m'égarais plus de ma condition en y pénétrant, que les autres en les ignorant ; et je leur ai pardonné de ne s'y point appliquer. Mais j'ai cru trouver au moins ² bien des compagnons dans l'étude de l'homme, puisque c'est celle qui lui est propre. J'ai été trompé. Il y en a encore moins qui l'étudient que la Géométrie.

¶ Quand tout se remue également, rien ne se remue en apparence ; comme en un vaisseau. Quand tous vont vers le dérèglement, nul ne semble y aller. Qui s'arrête fait remarquer l'emportement des autres, comme un point fixe.

¶ Quand on veut reprendre avec utilité, et montrer à un autre qu'il se trompe, il faut observer par quel côté il envisage la chose, car elle est vraie ordinairement de ce côté-là, et lui avouer cette vérité ³. Il se contente de cela, parce qu'il voit qu'il ne se trompait pas et qu'il manquait seulement à voir tous les côtés. Or, on n'a pas de honte de ne pas tout voir ⁴, mais on ne veut pas s'être trompé : et peut-être que cela vient de ce que naturellement l'esprit ne se peut tromper dans le côté qu'il envisage ⁵, comme les appréhensions des sens sont toujours vraies.

1. « ... mais le peu de gens avec qui on en peut communiquer... » ; F. : « ... et le peu de communication qu'on en peut avoir... »

2. « ... mais j'ai cru trouver au moins bien des compagnons dans l'étude de l'homme, puisque c'est celle qui lui est propre... » ; F. : « ... et que c'est celle qui lui est propre... » Ainsi que le remarque H., P. R. a altéré le sens par la substitution de *puisque* à *et*.

3. « ... et lui avouer cette vérité... » ; F. ajoute : « mais lui découvrir le côté par où elle est fautive. »

4. « On n'a pas de honte de ne pas tout voir. » ; F. : « On ne se fâche pas de, etc. »

5. « ... et peut-être que cela vient de ce que naturellement l'esprit ne se peut tromper, etc » ; F. : « ... et peut-être que cela vient de ce que naturellement l'homme ne peut tout voir, et de ce que naturellement il ne se peut tromper, etc. »

¶ La vertu d'un homme¹ ne se doit pas mesurer par ses efforts, mais par ce qu'il fait d'ordinaire.

¶ Les grands et les petits ont mêmes accidents, mêmes fâcheries et mêmes passions. Mais les uns sont au haut de la roue, et les autres près du centre, et ainsi moins agités par les mêmes mouvements.

¶ On se persuade mieux, pour l'ordinaire, par les raisons qu'on a trouvées soi-même que par celles qui sont venues dans l'esprit des autres.

¶ Quoique les personnes n'aient point d'intérêt à ce qu'ils disent, il ne faut pas conclure de là absolument qu'ils ne mentent point, car il y a des gens qui mentent simplement pour mentir.

¶ L'exemple de la chasteté d'Alexandre n'a pas tant fait de continents que celui de son ivrognerie a fait d'intempérants. On n'a pas de honte de n'être pas aussi vertueux que lui², et il semble excusable de n'être pas plus vicieux que lui. On croit n'être pas tout à fait dans les vices du commun des hommes, quand on se voit dans les vices de ces grands hommes ; et cependant on ne prend pas garde qu'ils sont en cela du commun des hommes. On tient à eux par le bout par où ils tiennent au peuple. Quelqu'élevés qu'ils soient, ils sont unis au reste des hommes par quelque endroit³. Ils ne sont pas suspendus en l'air et séparés de notre société⁴. S'ils

1. « La vertu d'un homme, etc. » Ce passage est ainsi dans F. : « *Ce que peut la vertu d'un homme ne se doit pas mesurer par ses efforts, mais par son ordinaire.* »

2. « *On n'a pas de honte de n'être pas aussi vertueux, etc.* » F. : « *Il n'est pas honteux de, etc.* La correction de P. R. est bonne. Dans le texte primitif, Pascal semble approuver ce sentiment d'absence de honte, ce qu'il n'a évidemment pas voulu. »

3. « ... ils sont unis *au reste* des hommes, etc. » F. : « ... *et* sont-ils (c'est à dire : pourtant ils sont) unis *aux moindres* des hommes, etc. »

4. « ... *et séparés* de notre société. S'ils sont plus grands, etc. » F. : « ... *et tout abstraits* de notre société. *Non, non, s'ils sont, etc.* »

sont plus grands que nous c'est qu'ils ont la tête plus élevée, mais ils ont les pieds aussi bas que les nôtres. Ils sont tous à même niveau et s'appuient sur la même terre ; et par cette extrémité ils sont aussi abaissés que nous, que les enfants, que les bêtes.

¶ C'est le combat qui nous plaît¹, et non pas la victoire. On aime à voir les combats des animaux, non le vainqueur acharné sur le vaincu. Que voulait-on voir, sinon la fin de la victoire ? Et dès qu'elle est arrivée on en est saoul. Ainsi dans le jeu ; ainsi dans la recherche de la vérité. On aime à voir dans les disputes le combat des opinions ; mais de contempler la vérité trouvée, point du tout. Pour la faire remarquer avec plaisir, il faut la faire voir naissant de la dispute. De même dans les passions, il y a du plaisir à en voir deux contraires se heurter ; mais quand l'une est maîtresse, ce n'est plus que brutalité. Nous ne cherchons jamais les choses, mais la recherche des choses. Ainsi, dans la comédie, les scènes contentes sans crainte ne valent rien, ni les extrêmes misères sans espérance, ni les amours brutales².

¶ On n'apprend pas aux hommes à être honnêtes gens, et on leur apprend tout le reste ; et cependant ils ne se piquent de rien tant que de cela³. Ainsi ils ne se piquent de savoir que la seule chose qu'ils n'apprennent point.

¶ Le sot projet que Montagne a eu de se peindre ; et cela non pas en passant et contre ses maximes, comme il arrive

1. « C'est le combat qui nous plaît, et non pas, etc. » ; F. : « Rien ne nous plaît que le combat, mais non pas, etc. »

2. « ... ni les amours brutales... » ; F. : « brutaux. » Le même texte ajoute : « ni les sévérités après. » Comédie, dans ce passage, s'entend du théâtre en général.

3. « ... et cependant ils ne se piquent de rien tant que de cela, » ; F. : « ... ils ne se piquent jamais tant de rien savoir du reste, comme d'être honnêtes hommes. »

à tout le monde de faillir ; mais par ses propres **maximes**, et par un dessein premier et principal ; car de dire des sottises par hasard et par faiblesse, c'est un mal ordinaire ; mais d'en dire à dessein ¹, c'est ce qui n'est pas supportable, et d'en dire de telles que celles-là ².

¶ Ceux qui sont dans le dérèglement disent à ceux qui sont dans l'ordre que ce sont eux qui s'éloignent de la nature, et ils la croient suivre : comme ceux qui sont dans un vaisseau croient que ceux qui sont au bord s'éloignent ³. Le langage est pareil de tous côtés. Il faut avoir un point fixe pour en juger. Le port règle ceux ⁴ qui sont dans un vaisseau ; mais où trouverons-nous ce point dans la morale ?

¶ Plaindre les malheureux n'est pas contre la concupis-
cence ; au contraire, on est bien aise de pouvoir se rendre ⁵
ce témoignage d'humanité, et s'attirer la réputation de ten-
dresse, sans qu'il en coûte rien ⁶ : ainsi ce n'est pas grand
chose.

¶ Qui aurait eu l'amitié du Roi d'Angleterre, du Roi de Pologne et de la Reine de Suède, aurait-il cru pouvoir manquer de retraite et d'asile au monde ⁷ ?

1. « ... mais d'en dire à dessein, etc. » ; F. : « ... par dessein, etc. »

2. « ... et d'en dire de telles que celles-là. » ; F. : « ... que celles-ci. »
Pascal se proposait sans doute d'en citer.

3. « ... que ceux qui sont au bord s'éloignent... » ; F. : « ... furent... »

4. « Le port règle ceux, etc. » ; F. : « ... juge ceux, etc. » A la suite :
« Mais où trouverons-nous ce point, etc. » ; F. : « Mais où prendrons-nous un point, etc. »

5. « ... On est bien aise de pouvoir se rendre ce témoignage d'humanité et s'attirer, etc. » ; F. : « ... on est bien aise d'avoir à rendre ce témoignage d'amitié et à s'attirer, etc. »

6. « ... sans qu'il en coûte rien... » ; F. : « ... sans rien donner... »
La fin de l'al. : « ainsi ce n'est, etc. », est de P. R.

7. Les trois souverains dont il est question dans ce passage sont : Charles 1^{er}, décapité en 1649 ; Jean-Casimir, dépossédé jusqu'en 1656, et Christine, qui abdiqua en 1654.

¶ Les choses ont diverses qualités, et l'âme diverses inclinations ; car rien n'est simple de ce qui s'offre à l'âme, et l'âme ne s'offre jamais simple à aucun sujet. De là vient qu'on pleure et qu'on rit quelquefois d'une même chose.

¶ Nous sommes si malheureux que nous ne pouvons prendre plaisir à une chose qu'à condition de nous fâcher si elle nous réussit mal, ce que mille choses peuvent faire et font à toute heure. Qui aurait trouvé le secret de se réjouir du bien sans être touché¹ du mal contraire aurait trouvé le point.

¶ Il y a diverses classes de forts², de beaux, de bons esprits et de pieux, dont chacun doit régner chez soi³, non ailleurs. Ils se rencontrent quelquefois ; et le fort et le beau se battent sottement à qui sera le maître l'un de l'autre ; car leur maîtrise est de divers genres. Ils ne s'entendent pas, et leur faute est de vouloir régner partout. Rien ne le peut, non pas même la force : elle ne fait rien au royaume des savants : elle n'est maîtresse que des actions extérieures.

¶ *Ferox gens nullam esse vitam sine armis putat*⁴. Ils aiment mieux la mort que la paix : les autres aiment mieux la mort que la guerre. Toute opinion peut être préférée à la vie⁵ dont l'amour paraît si fort et si naturel.

¶ Qu'il est difficile de proposer une chose au juge-

1. « ... sans être touché du mal contraire... » ; F. : « ... sans se fâcher du mal contraire... » A la fin de ce passage, il y a dans F. : « C'est le mouvement perpétuel » ; c'est-à-dire, sans doute, que ce point est aussi impossible à trouver.

2. « Il y a diverses classes de forts, etc. » ; F. : diverses chambres de forts, etc. »

3. « ... dont chacun doit régner, etc. » ; F. : « ... dont chacun règne, etc. »

4. « ... sine armis putat. » ; F. : « ... sine armis rati » (Tite-Live, XXXIV, 47, cité par Montaigne, liv. I, ch. 40).

5. « Toute opinion peut être préférée à la vie... » ; F. : « ... préférable, etc. »

ment d'un autre sans corrompre son jugement par la manière de la lui proposer ! Si on dit : je le trouve beau, je le trouve obscur¹, on entraîne l'imagination à ce jugement, ou on l'irrite au contraire. Il vaut mieux ne rien dire ; car alors il juge selon ce qu'il est, c'est-à-dire selon ce qu'il est alors, et selon que les autres circonstances² dont on n'est pas auteur l'auront disposé ; si ce n'est que ce silence ne fasse aussi son effet selon le tour et l'interprétation qu'il sera en humeur d'y donner³, ou selon qu'il conjecturera de l'air du visage⁴ et du ton de la voix⁵ : tant il est aisé de démonter un jugement⁶ de son assiette naturelle, ou plutôt tant il y en a peu de ferme et de stable.

¶ Les Platoniciens, et même Épictète et ses sectateurs, croient que Dieu est seul digne⁷ d'être aimé et admiré ; et cependant ils ont désiré⁸ d'être aimés et admirés des hommes. Ils ne connaissent pas leur corruption. S'ils se sentent portés à l'aimer⁹ et à l'adorer, et qu'ils y trouvent leur principale joie, qu'ils s'estiment bons à la bonne heure.

1. « ... je le trouve obscur... » ; F. ajoute ; « ou autre chose semblable. »

2. « ... selon que les autres circonstances... l'auront disposée » ; F. : « ... y auront mis, mais au moins on n'y aura rien mis. »

3. « ... l'interprétation qu'il sera en humeur d'y donner... » ; F. : « ... de lui donner. »

4. « ... selon qu'il conjecturera de l'air du visage » ; F. : « ... selon qu'il le conjecturera des mouvements et air du visage. »

5. « ... ou du ton de la voix. » ; F. ajoute : « selon qu'il sera physionomiste. »

6. « ... tant il est aisé de démonter, etc. » ; F. : « ... tant il est difficile de ne point démonter, etc. »

7. Dans le texte primitif, ce passage a pour titre : *Philosophes*, et commence ainsi : « Ils croient que Dieu est seul, etc. »

8. « ... et cependant ils ont désiré, etc. » Les mots soulignés ont été ajoutés par P. R.

9. « S'ils se sentent portés à l'aimer, etc. » ; F. : « s'ils se sentent pleins de sentiments pour l'aimer, etc. »

Mais s'ils y sentent de la répugnance ¹, s'ils n'ont aucune pente qu'à se vouloir établir dans l'estime des hommes, et que, pour toute perfection, ils fassent seulement que sans forcer les hommes ils leur fassent trouver leur bonheur à les aimer, je dirai que cette perfection est horrible. Quoi ! ils ont connu Dieu, et n'ont pas désiré uniquement que les hommes l'aimassent : ils ont voulu que les hommes s'arrêtassent à eux ² : ils ont voulu être l'objet du bonheur volontaire des hommes !

¶ Que l'on a bien fait de distinguer les hommes par l'extérieur plutôt que par les qualités intérieures ! Qui passera de nous deux ? Qui cédera la place à l'autre ? Le moins habile ? Mais je suis aussi habile que lui. Il faudra se battre sur cela. Il a quatre laquais, et je n'en ai qu'un. Cela est visible ; il n'y a qu'à compter ; c'est à moi à céder, et je suis un sot si je le conteste. Nous voilà en paix par ce moyen, ce qui est le plus grand des biens.

¶ Le temps amortit les afflictions et les querelles ³, parce qu'on change et qu'on devient comme une autre personne ⁴. Ni l'offensant ni l'offensé ne sont plus les mêmes ⁵. C'est comme un peuple qu'on a irrité et qu'on reverrait après deux générations. Ce sont encore les Français, mais non les mêmes.

1. « ... mais s'ils y sentent de la répugnance... » ; F. : « ... s'ils s'y trouvent répugnants... »

2. « ... ils ont voulu que les hommes s'arrêtassent à eux, etc. » Les mots soulignés ajoutés par P. R.

3. « Le temps amortit les afflictions et les querelles, etc. » ; F. : « Le temps guérit les douleurs et les querelles, etc. »

4. « ... et qu'on devient comme une autre personne... » ; F. : « ... on n'est plus la même personne. »

5. « Ni l'offensant ni l'offensé ne sont plus les mêmes » ; F. : « ... eux-mêmes. »

¶ Il est indubitable que l'âme est mortelle ou immortelle. Cela doit mettre une différence entière dans la morale. Et cependant les Philosophes ont conduit la morale indépendamment de cela. Quel étrange aveuglement ¹ !

¶ Le dernier acte est toujours sanglant², quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais.

1. « *Quel étrange aveuglement* », addition de P. R.

2. « *Le dernier acte est toujours sanglant, etc.* » ; *toujours* ajouté par P. R.

XXX

Pensées sur la mort, qui ont été extraites d'une lettre écrite par Monsieur Pascal sur le sujet de la mort de Monsieur son Père¹.

Quand nous sommes dans l'affliction à cause de la mort de quelque personne pour qui nous avons de l'affection, ou pour quelqu'autre malheur qui nous arrive, nous ne devons pas chercher de la consolation dans nous-mêmes, ni dans les hommes, ni dans tout ce qui est créé; mais nous la devons chercher en Dieu seul. Et la raison en est que toutes les créatures ne sont pas la première cause des accidents que nous appelons maux, mais que la providence de Dieu en étant l'unique et véritable cause, l'arbitre et la souveraine, il est indubitable qu'il faut recourir directement à la source, et remonter jusqu'à l'origine, pour trouver un solide allègement. Que si nous suivons ce précepte, et que nous considérons cette mort qui nous afflige, non pas comme un effet du hasard, ni comme une nécessité fatale de la nature, ni comme le jouet des

1. Ce chapitre a été composé avec une lettre du 17 octobre 1654, adressée à M. et à M^{me} Périer. Pour en faire un chapitre des *Pensées*, P. R. a été obligé d'ajouter un préambule de quelques lignes. « *Quand nous sommes dans l'affliction... ou pour quelque autre malheur qui nous arrive...* » A la suite : « nous ne devons pas chercher de la consolation dans nous-mêmes... mais nous la devons chercher en Dieu seul »; F. : « nous devons chercher la consolation à nos maux non pas dans nous-même, non pas dans les hommes, non pas dans tout ce qui est créé, mais dans Dieu. »

éléments et des parties qui composent l'homme (car Dieu n'a pas abandonné ses élus au caprice du hasard)¹, mais comme une suite indispensable², inévitable, juste et sainte, d'un arrêt de la providence de Dieu³, pour être exécuté dans la plénitude de son temps; et enfin que tout ce qui est arrivé a été de tout temps présent et préordonné en Dieu⁴ : si, dis-je, par un transport de grâce, nous regardons cet accident, non dans lui-même et hors de Dieu, mais hors de lui-même et dans la volonté même de de Dieu⁵, dans la justice de son arrêt, dans l'ordre de sa providence qui en est la véritable cause, sans qui il ne fut pas arrivé, par qui seule il est arrivé et de la manière dont il est arrivé, nous adorerons dans un humble silence la hauteur impénétrable de ses secrets, nous vénérerons la sainteté de ses arrêts, nous bénirons la conduite de sa providence, et, unissant notre volonté à celle de Dieu même, nous voudrons avec lui, en lui et pour lui, la chose qu'il a voulue en nous et pour nous de toute éternité.

¶ Il n'y a de consolation qu'en la vérité seule. Il est sans doute que Sénèque et Socrate n'ont rien qui nous puisse persuader et consoler dans ces occasions⁶. Ils ont été sous

1. « ... au caprice du hasard » ; F. : « au caprice et au hasard. »

2. « ... une suite indispensable inévitable, juste et sainte » ; F. ajoute : « utile au bien de l'Église et à l'exaltation du nom et de la grandeur de Dieu. »

3. « ... d'un arrêt de la providence de Dieu, pour être exécuté dans la plénitude de son temps, etc. » ; F. : « ... d'un arrêt... connu (texte H. : conçu) de toute éternité pour être exécuté dans la plénitude de son temps, en telle année, en tel jour, en telle heure, en tel lieu, en telle manière. »

4. « ... a été de tout temps présent et préordonné, etc. » ; F. : « ... presçu (H. : prévu), et, etc. »

5. « ... et dans la volonté même de Dieu » ; F. : « ... et dans l'intime de la volonté de Dieu. »

6. « ... n'ont rien qui nous puisse persuader et consoler dans ces occasions » ; F. : « ... n'ont de persuasif en cette occasion. »

l'erreur qui a aveuglé tous les hommes dans le premier; ils ont tous pris la mort comme naturelle à l'homme; et tous les discours qu'ils ont fondés sur ce faux principe sont si vains et si peu solides qu'ils ne servent qu'à montrer¹, par leur inutilité, combien l'homme en général est faible, puisque les plus hautes productions des plus grands d'entre les hommes sont si basses et si puérides.

Il n'en est pas de même de JÉSUS-CHRIST : il n'en est pas ainsi des livres Canoniques. La vérité y est découverte, et la consolation y est jointe aussi infailliblement qu'elle est infailliblement séparée de l'erreur. Considérons donc la mort dans la vérité que le Saint-Esprit nous a apprise. Nous avons cet admirable avantage de connaître que véritablement et effectivement la mort est une peine du péché, imposée à l'homme pour expier son crime, nécessaire à l'homme pour le purger du péché; que c'est la seule qui peut délivrer l'âme de la concupiscence des membres, sans laquelle les Saints ne vivent point en ce monde². Nous savons que la vie, et la vie des Chrétiens, est un sacrifice continuel qui ne peut être achevé que par la mort; nous savons que JÉSUS-CHRIST, entrant au monde³, s'est considéré et s'est offert à Dieu comme un holocauste et une véritable victime; que sa naissance, sa vie, sa mort, sa résurrection, son ascension, sa séance éternelle à la droite de son Père, et sa présence dans l'Eucharistie, ne sont qu'un seul et unique sacrifice : nous savons que ce qui est arrivé en JÉSUS-CHRIST doit arriver en tous ses membres.

1. « ... et tous les discours... sont *si vains et si peu solides* qu'ils, etc. » ; F. : « ... sont *si futiles* qu'ils, etc.

2. « ... sans laquelle les Saints ne *vivent point en ce monde* » F. : « ... ne *viennent point dans ce monde.* »

3. « ... que J.-C. *entrant au monde*, etc. » : « ... que *comme J.-C. étant au monde*, etc. »

Considérons donc la vie comme un sacrifice; et que les accidents de la vie ne fassent d'impression dans l'esprit des Chrétiens qu'à proportion qu'ils interrompent ou qu'ils accomplissent ce sacrifice. N'appelons mal que ce qui rend la victime de Dieu victime du diable, mais appelons bien ce qui rend la victime du diable en Adam victime de Dieu; et sur cette règle examinons la nature de la mort.

Pour cela ¹, il faut recourir à la personne de JÉSUS-CHRIST; car comme Dieu ne considère les hommes que par le médiateur JÉSUS-CHRIST ², les hommes aussi ne devraient regarder, ni les autres, ni eux-mêmes, que médiatement par JÉSUS-CHRIST.

Si nous ne passons par le milieu, nous ne trouvons en nous que de véritables malheurs, ou des plaisirs abominables: mais si nous considérons toutes choses en JÉSUS-CHRIST, nous trouverons toute consolation, toute satisfaction, toute édification.

Considérons donc la mort en JÉSUS-CHRIST, et non pas sans JÉSUS-CHRIST. Sans JÉSUS-CHRIST elle est horrible, elle est détestable, et l'horreur de la nature. En JÉSUS-CHRIST elle est toute autre: elle est aimable, sainte, et la joie du fidèle. Tout est doux en JÉSUS-CHRIST, jusqu'à la mort; et c'est pourquoi il a souffert et est mort pour sanctifier la mort et les souffrances; et comme Dieu et comme homme il a été tout ce qu'il y a de grand et tout ce qu'il y a d'abject, afin de sanctifier en soi toutes choses, excepté le péché, et pour être le modèle de toutes les conditions.

1. « Pour cela il faut, etc. »; F. : Pour cette considération il faut, etc. »

2. « ... car, comme Dieu ne considère, etc. »; F. : « ... car tout ce qui est dans les hommes est abominable, et comme Dieu ne considère, etc. »

Pour considérer ce que c'est que la mort et la mort en JÉSUS-CHRIST, il faut voir quel rang elle tient dans son sacrifice continu et sans interruption, et pour cela remarquer que dans les sacrifices la principale partie est la mort de l'hostie. L'oblation et la sanctification qui précèdent sont des dispositions; mais l'accomplissement est la mort, dans laquelle, par l'anéantissement de la vie, la créature rend à Dieu tout l'hommage dont elle est capable, en s'anéantissant devant les yeux de sa Majesté, et en adorant sa souveraine existence ¹, qui existe seule essentiellement. Il est vrai qu'il y a encore une autre partie, après la mort de l'hostie, sans laquelle sa mort est inutile : c'est l'acceptation que Dieu fait du sacrifice. C'est ce qui est dit dans l'Écriture : *et odoratus est dominus odorem suavitatis* ² : « et Dieu a reçu l'odeur du sacrifice ³. » C'est véritablement celle-là qui couronne l'oblation; mais elle est plutôt une action de Dieu vers la créature que de la créature vers Dieu, et elle n'empêche pas que la dernière action de la créature ne soit la mort.

Toutes ces choses ont été accomplies en JÉSUS-CHRIST en entrant au monde. Il s'est offert : *obtulit semetipsum per Spiritum Sanctum* ⁴. *Ingrediens mundum dixit* ⁵ : « *Hostiam et oblationem noluit.* » *Tunc dixi* : « *Ecce venio : in capite libri scriptum est de me ut faciam, Deus, voluntatem tuam.* » Il s'est offert lui-même par le Saint-Esprit. Entrant dans le monde, il a dit : « Seigneur, les sacrifices ne vous

1. « ... sa souveraine existence, qui existe seule essentiellement. » ; F. : « qui seule existe réellement. »

2. Gen., VIII, 21.

3. « ... et Dieu a reçu l'odeur, etc. » ; F. : « ... et Dieu a odoré et reçu l'odeur, etc. »

4. Hébr., IX, 14.

5. Hébr., X, 5, 7.

*sont point agréables*¹; *mais vous m'avez formé un corps.* » Alors j'ai dit : « *Me voici : je viens selon qu'il est écrit de moi dans le livre, pour faire, mon Dieu, votre volonté; et votre loi est dans le milieu de mon cœur*². » Voilà son oblation. Sa sanctification³ a suivi immédiatement son oblation. Ce sacrifice a duré toute sa vie, et a été accompli par sa mort. « *Il a fallu qu'il ait passé par les souffrances pour entrer en sa gloire*⁴; *et quoiqu'il fût fils de Dieu, il a fallu qu'il ait appris l'obéissance*⁵. *Mais aux jours de*⁶ *sa chair, ayant offert avec un grand cri et avec larmes ses prières et ses supplications à celui qui le pouvait tirer de la mort, il été exaucé selon son humble respect pour son Père*⁷. » Et Dieu l'a ressuscité, et il il lui a envoyé sa gloire, figurée autrefois par le feu du ciel qui tombait sur les victimes, pour brûler et consumer son corps et le faire vivre de la vie de la gloire⁸. C'est ce que JÉSUS-CHRIST a obtenu, et qui a été accompli par sa résurrection.

Ainsi ce sacrifice étant parfait par la mort de Jésus-

1. « ... les sacrifices ne vous sont point agréables, etc. » P. R. a remplacé par *vous* le *te* du texte primitif. De même dans le reste du passage. A la suite : « ... me voici, je viens, selon qu'il est écrit de moi dans le livre, pour faire, mon Dieu, etc. » Les mots soulignés ont été ajoutés par P. R.

2. Ps., XXXIX.

3. Sa sanctification a suivi immédiatement son oblation » : F. : « Sa sanctification a été immédiate de son oblation. »

4. Luc., XXIV, 28.

5. Hébr., V, 8.

6. « Aux jours de sa chair... il a été exaucé selon son humble respect pour son Père » ; F. : « Mais au jour de sa chair, ayant crié avec grands cris à celui qui le pouvait sauver de mort, il a été exaucé pour sa révérence. »

7. Hébr., V, 8.

8. « ... et le faire vivre de la vie de la gloire » ; F. : « ... et le faire vivre spirituel de la vie, etc. »

CHRIST, et consommé même en son corps par sa résurrection, où l'image de la chair du péché a été absorbée par la gloire, JÉSUS-CHRIST avait tout achevé de sa part ; et il ne restait plus sinon que le sacrifice fût accepté de Dieu, et que, comme la fumée s'élevait et portait l'odeur au trône de Dieu, aussi JÉSUS-CHRIST fût, en cet état d'immolation parfaite, offert, porté et reçu au trône de Dieu même : et c'est ce qui a été accompli en l'ascension, en laquelle il est monté, et par sa propre force et par la force de son Saint-Esprit, qui l'environnait de toutes parts. Il a été enlevé, comme la fumée des victimes, qui est la figure de JÉSUS-CHRIST¹, était portée en haut par l'air qui la soutenait, qui est la figure du Saint-Esprit : et les Actes des Apôtres nous marquent expressément qu'il fut reçu au ciel, pour nous assurer que ce saint sacrifice accompli en terre a été accepté et reçu dans le sein de Dieu².

Voilà l'état des choses en notre souverain Seigneur. Considérons-les en nous maintenant. Lorsque nous entrons dans l'Église³, qui est le monde des fidèles et particulièrement des élus, où JÉSUS-CHRIST entra dès le moment de son incarnation par un privilège particulier au fils unique de Dieu, nous sommes offerts et sanctifiés. Ce sacrifice se continue par la vie et s'accomplit à la mort, dans laquelle l'âme, quittant véritablement tous les vices et l'amour de la terre, dont la contagion l'infecte toujours durant cette vie,

1. « ... comme la fumée des victimes. *qui est la figure de J.-C., etc.* » ; F. : « ... comme la fumée des victimes, *figures de J.-C., etc.* » La correction de P. R. est importante. Est-elle heureuse ? Cela est douteux.

2. « ... a été accepté et reçu dans le sein de Dieu » ; F. : « a été reçu et acceptable à Dieu. reçu dans le sein de Dieu, où il brûle de la gloire dans les siècles des siècles. »

3. « Lorsque nous entrons dans l'église, etc. » ; F. : « Dès le moment que nous entrons, etc. »

elle achève son immolation et est reçue dans le sein de Dieu.

Ne nous affligeons donc pas de la mort des fidèles, comme les Païens qui n'ont point d'espérance. Nous ne les avons pas perdus au moment de leur mort. Nous les avons perdus pour ainsi dire dès qu'ils étaient entrés dans l'Église par le baptême. Dès lors ils étaient à Dieu. Leur vie était vouée à Dieu : leurs actions ne regardaient le monde que pour Dieu. Dans leur mort ils se sont entièrement détachés des péchés¹ ; et c'est en ce moment qu'ils ont été reçus de Dieu, et que leur sacrifice a reçu son accomplissement et son couronnement.

Ils ont fait ce qu'ils avaient voué ; ils ont achevé l'œuvre que Dieu leur avait donné à faire : ils ont accompli la seule chose pour laquelle ils avaient été créés. La volonté de Dieu s'est accomplie en eux, et leur volonté est absorbée en Dieu. Que notre volonté ne sépare donc pas ce que Dieu a uni ; et étouffons ou modérons, par l'intelligence de la vérité, les sentiments de la nature corrompue et déçue, qui n'a que de fausses images, et qui trouble par ses illusions la sainteté des sentiments que la vérité de l'Évangile nous doit donner².

Ne considérons donc plus la mort comme des Païens, mais comme des Chrétiens, c'est-à-dire avec l'espérance, comme Saint Paul l'ordonne, puisque c'est le privilège spécial des Chrétiens. Ne considérons plus un corps comme une charogne infecte, car la nature trompeuse le figure de la sorte³, mais comme le temple inviolable et éternel du Saint-Esprit, comme la foi l'apprend.

1. « ...ils se sont *entièrement* détachés, etc. » ; F. : « *totalem.* »

2. « ... que la vérité *de* l'Évangile nous doit donner » ; F. : que la vérité *et* l'Évangile nous doit, etc. »

3. « ... car la nature trompeuse le figure, etc. » ; F. : « ... *se* le figure, etc. »

Car nous savons que les corps des Saints¹, sont habités par le Saint-Esprit jusqu'à la résurrection, qui se fera par la vertu de cet Esprit qui réside en eux pour cet effet. C'est le sentiment des Pères. C'est pour cette raison que nous honorons les reliques des morts : et c'est sur ce vrai principe que l'on donnait autrefois l'Eucharistie dans la bouche des morts, parce que, comme on savait qu'ils étaient le temple du Saint-Esprit, on croyait qu'ils méritaient d'être aussi unis à ce Saint-Sacrement. Mais l'Eglise a changé cette coutume, non pas qu'elle croie que ces corps ne soient² pas saints, mais par cette raison que l'Eucharistie étant le pain de vie et des vivants, il ne doit pas être donné aux morts.

Ne considérons plus les fidèles qui sont morts en la grâce de Dieu³ comme ayant cessé de vivre, quoique la nature le suggère⁴ ; mais comme commençant à vivre, comme la vérité l'assure. Ne considérons plus leurs âmes comme péries et réduites au néant, mais comme vivifiées et unies au souverain vivant : et corrigeons ainsi, par l'attention à ces vérités, les sentiments d'erreur qui sont si empreints en nous-mêmes, et ces mouvements d'horreur qui sont si naturels à l'homme.

¶ Dieu a créé l'homme avec deux amours, l'un pour Dieu, l'autre pour soi-même ; mais avec cette loi, que l'amour pour Dieu serait infini, c'est-à-dire sans aucune autre fin

1. « Car nous savons que les corps *des* Saints, etc. » ; F. : « ... que les corps saints, etc. »

2. « ... non pas *qu'elle croie* que ces corps ne soient pas saints, etc. » ; F. : « ... non pas *parce que* ces corps ne soient pas saints, etc. »

3. Ne considérons plus *les fidèles qui sont morts en la grâce de Dieu* comme ayant cessé, etc. » ; F. : « Ne considérons plus *un homme* comme ayant cessé, etc. »

4. « ... quoique la nature le suggère. » ; F. : « quoi que la nature suggère », c'est-à-dire « *quelque chose que la nature suggère* », *quid-vis*, et non *quamvis*, comme dit Cousin (*Des Pensées*, etc.).

que Dieu même, et que l'amour pour soi-même serait fini et rapportant à Dieu.

L'homme en cet état non seulement s'aimait sans péché, mais il ne pouvait pas ne point s'aimer sans péché.

Depuis, le péché étant arrivé, l'homme a perdu le premier de ces amours ; et l'amour pour soi-même étant resté seul dans cette grande âme capable d'un amour infini, cet amour propre s'est étendu et débordé dans le vide que l'amour de Dieu a quitté ; et ainsi il s'est aimé seul, et toutes choses pour soi, c'est-à-dire infiniment.

Voilà l'origine de l'amour propre. Il était naturel à Adam, et juste en son innocence ; mais il est devenu et criminel et immodéré, ensuite de son péché.

Voilà la source de cet amour, et la cause de sa défectuosité et de son excès.

Il en est de même du désir de dominer, de la paresse, et des autres. L'application en est aisée à faire au sujet de l'horreur que nous avons de la mort¹. Cette horreur était naturelle et juste dans Adam innocent ; parce que sa vie étant très agréable à Dieu, elle devait être agréable à l'homme : et la mort eût été horrible, parce qu'elle eût fini une vie conforme à la volonté de Dieu. Depuis, l'homme ayant péché, sa vie est devenue corrompue, son corps et son âme ennemis l'un de l'autre, et tous deux de Dieu.

Ce changement ayant infecté² une si sainte vie, l'amour de la vie est néanmoins demeuré ; et l'horreur de la mort

1. « L'application en est aisée à faire au sujet de l'horreur que nous avons de la mort. Cette horreur était naturelle et juste dans Adam innocent, parce que, etc. » ; F. : L'application en est aisée. Venons à notre seul sujet. L'horreur de la mort était naturelle à Adam innocent, parce que, etc. »

2. « Ce changement ayant infecté, etc. » ; F. : « Cet horrible changement, etc. »

étant restée pareille, ce qui était juste en Adam est injuste en nous¹.

Voilà l'origine de l'horreur de la mort, et la cause de sa défectuosité.

Eclairons donc l'erreur de la nature par la lumière de la foi.

L'horreur de la mort est naturelle², mais c'est en l'état d'innocence, parce qu'elle n'eût pu entrer dans le Paradis qu'en finissant une vie toute pure. Il était juste de la haïr, quand elle n'eût pu arriver qu'en séparant une âme sainte d'un corps saint³; mais il est juste de l'aimer, quand elle sépare une âme sainte d'un corps impur. Il était juste de la fuir, quand elle eut rompu la paix entre l'âme et le corps; mais non pas quand elle en calme la dissension irréconciliable. Enfin, quand elle eut affligé un corps innocent, quand elle eut ôté au corps la liberté d'honorer Dieu, quand elle eut séparé de l'âme un corps soumis et coopérateur à ses volontés, quand elle eut fini tous les biens dont l'homme est capable, il était juste de l'abhorrer; mais quand elle finit une vie impure, quand elle ôte au corps la liberté de pécher, quand elle délivre l'âme d'un rebelle très puissant et contredisant tous les motifs de son salut, il est très injuste d'en conserver les mêmes sentiments.

Ne quittons donc pas cet amour que la nature nous a donné pour la vie, puisque nous l'avons reçu de Dieu; mais que ce soit pour la même vie pour laquelle Dieu nous l'a donné, et non pas pour un objet contraire.

1. « ... ce qui était juste en Adam est injuste en nous »; F. : « injuste et criminel, etc. »

2. « L'horreur de la mort, etc. »; F. : « La mort, à la vérité, est horrible, mais c'est quand elle finit une vie toute pure. »

3. « quand elle n'eût pu arriver qu'en séparant une âme sainte, etc. »; F. : « ... quand elle séparait une âme sainte, etc. » Dans les passages suivants, P. R. a également remplacé, par le passé, l'imparfait du texte primitif.

Et en consentant à l'amour qu'Adam avait pour sa vie innocente, et que JÉSUS-CHRIST même a eu pour la sienne, portons-nous à haïr une vie contraire à celle que JÉSUS-CHRIST a aimée, et à n'appréhender que la mort que JÉSUS-CHRIST a appréhendée, qui arrive à un corps agréable à Dieu; mais non pas à craindre une mort qui, punissant un corps coupable et purgeant un corps vicieux, nous doit donner des sentiments tout contraires, si nous avons un peu de foi, d'espérance et de charité.

C'est un des grands principes du Christianisme, que tout ce qui est arrivé à JÉSUS-CHRIST doit se passer et dans l'âme et dans le corps de chaque Chrétien; que¹, comme JÉSUS-CHRIST a souffert durant sa vie mortelle, est ressuscité d'une nouvelle vie, et est monté au ciel où il est assis à la droite de Dieu² son Père, ainsi le corps et l'âme doivent souffrir, mourir, ressusciter et monter au ciel.

Toutes ces choses s'accomplissent dans l'âme durant cette vie, mais non dans le corps.

L'âme souffre et meurt au péché dans la pénitence et dans le baptême. L'âme ressuscite à une nouvelle vie dans ces sacrements³. Et enfin l'âme quitte la terre et monte au ciel en menant une vie céleste, ce qui fait dire à Saint Paul : *Conversatio nostra in cælis est.*

Aucune de ces choses n'arrive dans le corps durant cette vie, mais les mêmes choses s'y passent ensuite.

1. « ... que comme J.-C. a souffert durant sa vie mortelle... » ; F. ajoute : « est mort à cette vie mortelle. »

2. « ... où il est assis à la droite de Dieu » ; F. : « ... et sied à la droite du Père. » A la fin de cet alinéa, après « monter au ciel », F. ajoute : « ... et seoir à la dextre. »

3. « L'âme ressuscite à une nouvelle vie dans ces sacrements » ; F. : « ... dans le même baptême. » A la suite : « Et enfin l'âme quitte la terre et monte au ciel, en menant une vie céleste » ; F. : « ... l'âme quitte la terre et monte au ciel à l'heure de la mort, et sied à la droite, au temps où Dieu l'ordonne. » La citation de saint Paul (*Philipp.*, III, 20 est une addition de P. R.

Car, à la mort, le corps meurt à sa vie mortelle; au Jugement, il ressuscitera à une nouvelle vie; après le Jugement, il montera au ciel¹, et y demeurera éternellement.

Ainsi les mêmes choses arrivent au corps et à l'âme, mais en différents temps, et les changements du corps n'arrivent que quand ceux de l'âme sont accomplis, c'est-à-dire après la mort² : de sorte que la mort est le couronnement de la béatitude de l'âme, et le commencement de la béatitude du corps.

Voilà les admirables conduites de la sagesse de Dieu sur le salut des âmes³ : et Saint Augustin nous apprend sur ce sujet que Dieu en a disposé de la sorte, de peur que, si le corps de l'homme fût mort et ressuscité pour jamais dans le baptême, on ne fût entré dans l'obéissance de l'Évangile que par l'amour de la vie; au lieu que la grandeur de la foi éclate bien davantage lorsque l'on tend à l'immortalité par les ombres de la mort.

¶ Il n'est pas juste que nous soyons sans ressentiment⁴ et sans douleur dans les afflictions et les accidents fâcheux qui nous arrivent, comme des Anges qui n'ont aucun sentiment de la nature; il n'est pas juste aussi que nous soyons sans consolation, comme des Païens qui n'ont aucun sentiment de la grâce; mais il est juste que nous soyons affligés et consolés comme Chrétiens, et que la consolation de la grâce

1. « ... il montera au ciel et y demeurera éternellement » ; F. : « ... il montera au ciel et sera (éd. H. : *seira*) à la droite. »

2. « ... c'est-à-dire après la mort » ; F. : « c'est-à-dire à l'heure de la mort. » C'est bien ce que donnait primitivement le texte de P. R. Après est le résultat d'une rectification indiquée à l'*errata* de son édition.

3. « ... sur le salut des âmes » ; F. : « ... sur le salut des saints. »

4. « Il n'est pas juste que nous soyons sans ressentiment et sans douleur dans les afflictions et les accidents fâcheux qui nous arrivent, comme des anges, etc. » Les mots soulignés ajoutés par P. R.

l'emporte par dessus les sentiments de la nature¹; afin que la grâce soit non seulement en nous, mais victorieuse en nous; qu'ainsi, en sanctifiant le nom de notre Père, sa volonté devienne la nôtre²; que sa grâce règne et domine sur la nature; et que nos afflictions soient comme la matière d'un sacrifice que sa grâce consomme et anéantisse pour la gloire de Dieu; et que ces sacrifices particuliers honorent et préviennent le sacrifice universel où la nature entière doit être consommée par la puissance de JÉSUS-CHRIST.

Ainsi nous tirerons avantage de nos propres imperfections, puisqu'elles serviront de matière à cet holocauste; car c'est le but des vrais Chrétiens de profiter de leurs propres imperfections, parce que tout coopère en bien pour les élus.

Et si nous y prenons garde de près, nous trouverons de grands avantages pour notre édification, en considérant la chose dans la vérité; car, puisqu'il est véritable que la mort du corps n'est que l'image de celle de l'âme, et que nous bâtissons sur ce principe que nous avons sujet d'espérer du salut de ceux dont nous pleurons la mort, il est certain que si nous ne pouvons arrêter le cours de notre tristesse³ et de notre déplaisir, nous en devons tirer ce profit que, puisque la mort du corps est si terrible qu'elle nous cause de tels mouvements, celle de l'âme nous en devrait bien causer de plus inconsolables. Dieu a envoyé la première à ceux que

1. « ... et que la consolation de la grâce l'emporte par dessus les sentiments de la nature... »; F. ajoute : « ... que nous disions comme les Apôtres : Nous sommes persécutés et nous bénissons. »

2. « ... sa volonté devienne la nôtre... »; F. : « ... soit faite la nôtre... »

3. « ... Si nous ne pouvons arrêter le cours de notre tristesse et de notre déplaisir... »; F. ; « ... le cours du déplaisir... »

nous regrettons¹ : nous espérons qu'il a détourné la seconde. Considérons donc la grandeur de nos biens dans la grandeur de nos maux, et que l'excès de notre douleur soit la mesure de celle de notre joie.

Il n'y a rien qui la puisse modérer, sinon la crainte que leurs âmes ne languissent pour quelque temps dans les peines qui sont destinées à purger le reste des péchés de cette vie ; et c'est pour fléchir la colère de Dieu sur eux que nous devons soigneusement nous employer.

La prière et les sacrifices sont un souverain remède à leurs peines. Mais une des plus solides² et plus utiles charités envers les morts est de faire les choses qu'ils nous ordonneraient s'ils étaient encore au monde, et de nous mettre pour eux³ en l'état auquel ils nous souhaitent à présent.

Par cette pratique, nous les faisons revivre en nous en quelque sorte, puisque ce sont leurs conseils qui sont encore vivants et agissants en nous ; et comme les hérésiarques sont punis en l'autre vie des péchés auxquels ils ont engagé leurs sectateurs, dans lesquels leur venin vit encore, ainsi les morts sont récompensés, outre leur propre mérite, pour ceux auxquels ils ont donné suite par leurs conseils et leur exemple.

¶ L'homme est assurément trop infirme pour pouvoir juger sainement de la suite des choses futures. Espérons donc en Dieu, et ne nous fatiguons pas pour des prévoyan-

1. « Dieu a envoyé la première à ceux que nous regrettons, nous espérons qu'il a détourné la seconde » ; F. : « Dieu a envoyé la première, Dieu a détourné la seconde. »

2. « Mais une des plus solides, etc. » ; F. : « Mais j'ai appris d'un saint homme, dans notre affliction, qu'une des plus solides, etc. »

3. « ... et de nous mettre pour eux, etc. », précédé dans F. par « et de pratiquer les saints avis qu'ils nous ont donnés. »

ces indiscrètes et téméraires. Remettons-nous à Dieu pour la conduite de nos vies, et que le déplaisir ne soit pas dominant en nous.

Saint Augustin nous apprend qu'il y a dans chaque homme un serpent, une Ève et un Adam. Le serpent sont les sens et notre nature, l'Ève est l'appétit concupiscible, et l'Adam est la raison.

La nature nous tente continuellement ; l'appétit concupiscible désire souvent ; mais le péché n'est pas achevé, si la raison ne consent.

Laissons donc agir ce serpent et cette Ève, si nous ne pouvons l'empêcher : mais prions Dieu que sa grâce fortifie tellement notre Adam, qu'il demeure victorieux, que JÉSUS-CHRIST en soit vainqueur, et qu'il règne éternellement en nous.

Pensées diverses.

A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes.

¶ On peut avoir le sens droit¹ et n'aller pas également à toutes choses ; car il y en a qui, l'ayant droit dans un certain ordre de choses, s'éblouissent dans les autres. Les uns tirent bien les conséquences de peu de principes ; les autres tirent bien les conséquences des choses où il y a beaucoup de principes. Par exemple, les uns comprennent bien les effets de l'eau, en quoi il y a peu de principes, mais dont les conséquences² sont si fines qu'il n'y a qu'une grande pénétration qui puisse y aller ; et ceux-là ne seraient peut-être pas grands géomètres, parce que la Géométrie comprend un grand nombre de principes, et qu'une nature d'esprit peut être telle qu'elle puisse bien pénétrer peu de principes jusqu'au fond, et qu'elle ne puisse pénétrer³ les choses où il y a beaucoup de principes.

1. « On peut avoir le sens droit et n'aller pas également à toutes choses, etc. » ; F. : « *Diverses sortes de sens droit : les uns dans un certain ordre de choses, et non dans les autres ordres où ils extravaguent.* » A la suite, après « Les uns tirent bien les conséquences de peu de principes », F. ajoute : « *et c'est une droiture de sens.* »

2. « ... mais dont les conséquences sont si fines qu'il n'y a qu'une grande pénétration qui puisse y aller. » ; F. : « ... mais les conséquences en sont si fines qu'il n'y a qu'une extrême droiture d'esprit qui y puisse aller. »

3. « ... et qu'elle ne puisse pénétrer les choses, etc. » ; F. : « ... et qu'elle ne puisse pénétrer le moins du monde les choses, etc. »

Il y a donc deux sortes d'esprits : l'un, de pénétrer vivement et profondément les conséquences des principes, et c'est là l'esprit de justesse ; l'autre, de comprendre un grand nombre de principes sans les confondre, et c'est là l'esprit de Géométrie. L'un est force et droiture d'esprit, l'autre est étendue d'esprit¹. Or, l'un peut être sans l'autre, l'esprit pouvant être fort et étroit, et pouvant être aussi étendu et faible.

Il y a beaucoup de différence² entre l'esprit de Géométrie et l'esprit de finesse. En l'un, les principes sont palpables, mais éloignés de l'usage commun, de sorte qu'on a peine à tourner la tête de ce côté-là, manque d'habitude ; mais, pour peu qu'on s'y tourne, on voit les principes à plein ; et il faudrait avoir tout à fait l'esprit faux pour mal raisonner sur des principes si gros qu'il est presque impossible qu'ils échappent.

Mais, dans l'esprit de finesse, les principes sont dans l'usage commun et devant les yeux de tout le monde. On n'a que faire de tourner la tête ni de se faire violence. Il n'est question que d'avoir bonne vue ; mais il faut l'avoir bonne, car les principes en sont si déliés et en si grand nombre, qu'il est presque impossible qu'il n'en échappe. Or, l'omission d'un principe mène à l'erreur : ainsi il faut avoir la vue bien nette pour voir tous les principes ; et ensuite l'esprit juste pour ne pas raisonner faussement sur des principes connus.

Tous les géomètres seraient donc fins s'ils avaient la vue bonne, car ils ne raisonnent pas faux sur les principes

1. « ... l'autre est *étendue* d'esprit » ; F. : « ... *amplitude* d'esprit. »
Même correction à la fin de l'al. : « ... et pouvant être aussi *étendu* et faible » ; F. : « *ample* et faible. »

2. « *Il y a beaucoup de différence* entre, etc. » Dans F., ce commencement est à l'état de titre : « *Différence* entre, etc. »

qu'ils connaissent ; et les esprits fins seraient géomètres s'ils pouvaient plier leur vue vers les principes inaccoutumés de Géométrie.

Ce qui fait donc que certains esprits ¹ fins ne sont pas géomètres, c'est qu'ils ne peuvent du tout se tourner vers les principes de Géométrie : mais ce qui fait que des géomètres ne sont pas fins, c'est qu'ils ne voient pas ce qui est devant eux, et qu'étant accoutumés aux principes nets et grossiers de Géométrie, et à ne raisonner qu'après avoir bien vu et manié leurs principes, ils se perdent dans les choses de finesse, où les principes ne se laissent pas ainsi manier. On les voit à peine ; on les sent plutôt qu'on ne les voit ; on a des peines infinies à les faire sentir à ceux qui ne les sentent pas d'eux-mêmes : ce sont choses tellement délicates et si nombreuses, qu'il faut un sens bien délicat et bien net pour les sentir ², et sans pouvoir le plus souvent les démontrer par ordre comme en Géométrie, parce qu'on n'en possède pas ainsi les principes, et que ce serait une chose infinie de l'entreprendre. Il faut tout d'un coup voir la chose d'un seul regard, et non par progrès de raisonnement, au moins jusqu'à un certain degré. Et ainsi il est rare que les géomètres soient fins, et que les fins soient géomètres, à cause que les géomètres veulent traiter géométriquement les choses fines, et se rendent ridicules, voulant commencer par les définitions et ensuite par les principes, ce qui n'est pas la manière d'agir en cette sorte de raisonnement. Ce n'est pas que l'esprit ne le fasse ; mais il le fait tacitement, naturellement et sans art ; car l'expres-

1. « Ce qui fait donc que certains esprits, etc. » ; F. : « ... que de certains esprits, etc. »

2. « ... qu'il faut un sens bien délicat et bien net pour les sentir... » ; F. ajoute : « et juger droit et juste selon ce sentiment. »

sion en passe tous les hommes, et le sentiment n'en appartient qu'à peu.

Et les esprits fins, au contraire, ayant ainsi accoutumé de juger d'une seule vue, sont si étonnés quand on leur présente des propositions où ils ne comprennent rien, et où pour entrer il faut passer par des définitions et des principes stériles¹ et qu'ils n'ont point accoutumé de voir ainsi en détail, qu'ils s'en rebutent et s'en dégoûtent. Mais les esprits faux ne sont jamais ni fins ni géomètres.

Les géomètres qui ne sont que géomètres ont donc l'esprit droit, mais pourvu qu'on leur explique bien toutes choses par définitions et par principes ; autrement ils sont faux et insupportables, car ils ne sont droits que sur des principes bien éclaircis. Et les fins qui ne sont que fins ne peuvent avoir la patience de descendre jusqu'aux premiers principes des choses spéculatives et d'imagination, qu'ils n'ont jamais vues dans le monde et dans l'usage².

¶ La mort est plus aisée à supporter sans y penser, que la pensée de la mort sans péril.

¶ Il arrive souvent³ qu'on prend pour prouver certaines choses des exemples qui sont tels, qu'on pourrait prendre ces choses pour prouver ces exemples ; ce qui ne laisse pas de faire son effet ; car, comme on croit toujours que la difficulté est à ce qu'on veut prouver, on trouve les exemples plus clairs⁴. Ainsi, quand on veut montrer une chose géné-

1. « ... des définitions et des principes stériles... » ; F. : « ... si stériles. »

2. « ... dans le monde et dans l'usage » ; F. : « ... dans le monde et tout à fait hors d'usage. »

3. « Il arrive souvent... qu'on pourrait prendre ces choses pour prouver ces exemples » ; F. : « Les exemples qu'on prend pour prouver d'autres choses, si on voulait prouver les exemples, on prendrait les autres choses pour en être les exemples. » A la suite : « *Ce qui ne laisse pas de faire son effet* », add. de P. R.

4. « ... on trouve les exemples plus clairs » ; F. ajoute : « *et aidant à le montrer.* »

rale, on donne la règle¹ particulière d'un cas. Mais si on veut montrer un cas particulier, on commence par la règle générale. On trouve toujours obscure la chose qu'on veut prouver, et claire celle qu'on emploie à la prouver; car, quand on propose une chose à prouver, d'abord on se remplit de cette imagination qu'elle est donc obscure, et, au contraire, que celle qui la doit prouver est claire, et ainsi on l'entend aisément.

¶² Nous supposons que tous les hommes conçoivent et sentent de la même sorte les objets qui se présentent à eux; mais nous le supposons bien gratuitement, car nous n'en avons aucune preuve. Je vois bien qu'on applique les mêmes mots dans les mêmes occasions, et que toutes les fois que deux hommes voient, par exemple, de la neige, ils expriment tous deux la vue de ce même objet par les mêmes mots, en disant l'un et l'autre qu'elle est blanche; et de cette conformité d'application on tire une puissante conjecture d'une conformité d'idée; mais cela n'est pas absolument convaincant³, quoi qu'il y ait bien à parier pour l'affirmative.

1. « ... on donne la règle particulière d'un cas. »; F. : « ... Il faut en donner la règle, etc. » La phrase suivante présente une correction analogue; P. R. a mis : « ... on commence par la règle générale... », au lieu de « ... il faudra commencer par, etc. »

2. Le commencement de ce passage est ainsi dans F. : « Nous supposons que tous les conçoivent de la même sorte, mais nous le supposons bien gratuitement. » H. conjecture, d'après une phrase barrée qui précède et qui paraît se rapporter à l'écrit intitulé *De l'Esprit géométrique*, que Pascal a voulu désigner par *les*, le temps, l'espace, le mouvement, etc.; P. R. aurait donc généralisé la pensée. A la suite, au lieu de l'exemple tiré de la *neige*, il y a dans F. : « ... toutes les fois que deux hommes voient un corps changer de place, ils expriment tous deux la vue de ce même objet, en disant l'un et l'autre qu'il s'est mu. »

3. « ... mais cela n'est pas absolument convaincant... »; F. : « ... de la dernière conviction. » Le même texte termine l'al. ainsi : « ... puisqu'on sait qu'on tire souvent les mêmes conséquences des suppositions différentes. »

¶ Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment. Mais la fantaisie est semblable et contraire au sentiment ; semblable, parce qu'elle ne raisonne point¹ ; contraire, parce qu'elle est fautive ; de sorte qu'il est bien difficile de distinguer entre ces contraires. L'un dit que mon sentiment est fantaisie, et que sa fantaisie est sentiment : et j'en dis de même de mon côté². On aurait besoin d'une règle. La raison s'offre, mais elle est pliable à tous sens ; et ainsi il n'y en a point.

¶ Ceux qui jugent d'un ouvrage par règle sont, à l'égard des autres, comme ceux qui ont une montre à l'égard de ceux qui n'en ont point³. L'un dit : il y a deux heures que nous sommes ici⁴. L'autre dit : il n'y a que trois quarts d'heure. Je regarde ma montre : je dis à l'un : vous vous ennuyez ; et à l'autre : le temps ne vous dure guère ; car il y a une heure et demie ; et je me moque de ceux qui disent que le temps ne dure à moi, et que j'en juge par fantaisie : ils ne savent pas que j'en juge par ma montre.

¶ Il y en a qui parlent bien et qui n'écrivent pas de même⁵. C'est que le lieu, l'assistance, etc., les échauffe et tire de leur esprit plus qu'ils n'y trouveraient sans cette chaleur.

¶ C'est un grand mal de suivre l'exception⁶, au lieu de la

1. « ... semblable, parce qu'elle ne raisonne point ; contraire, parce qu'elle est fautive. » Cette explication a été ajoutée par P. R.

2. « ... et j'en dis de même de mon côté », add. de P. R.

3. « ... comme ceux qui ont une montre à l'égard de ceux qui n'en ont point. » ; F. : « ... à l'égard des autres. »

4. « Il y a deux heures que nous sommes ici. » Les mots soulignés ont été ajoutés par P. R.

5. « ... et qui n'écrivent pas de même » ; F. : « ... et qui n'écrivent pas bien. »

6. « C'est un grand mal de suivre l'exception au lieu de la règle. Il faut être sévère, etc. » ; F. : « Il est fâcheux d'être dans l'exception de la règle. Il faut même, être sévère, etc. »

règle. Il faut être sévère et contraire à l'exception. Mais, néanmoins, comme il est certain qu'il y a des exceptions de la règle, il en faut juger sévèrement, mais justement.

¶ Il est vrai, en un sens¹, de dire que tout le monde est dans l'illusion : car, encore que les opinions du peuple soient saines, elles ne le sont pas dans sa tête, parce qu'il croit que la vérité est où elle n'est pas. La vérité est bien dans leurs opinions, mais non pas au point où ils se le figurent.

¶ Ceux qui sont capables d'inventer sont rares : ceux qui n'inventent point² sont en plus grand nombre, et par conséquent les plus forts. Et l'on voit que, pour l'ordinaire, ils refusent aux inventeurs la gloire qu'ils méritent et qu'ils cherchent par leurs inventions. S'ils s'obstinent à la vouloir avoir, et à traiter de mépris ceux qui n'inventent pas, tout ce qu'ils y gagnent, c'est qu'on leur donne des noms ridicules, et qu'on les traite de visionnaires. Il faut donc bien se garder de se piquer de cet avantage, tout grand qu'il est ; et l'on doit se contenter d'être estimé du petit nombre de ceux qui en connaissent le prix.

¶ L'esprit croit naturellement, et la volonté aime naturellement. De sorte qu'à faute de vrais objets, il faut qu'ils s'attachent aux faux.

¶ Plusieurs choses certaines sont contredites : plusieurs

1. « Il est vrai, en un sens, etc. » Ces derniers mots ajoutés par P. R. A la fin de ce passage, on lit dans F. : « Par exemple, il est vrai qu'il faut honorer les gentilshommes, mais non parce que la naissance est un avantage effectif. »

2. « ... ceux qui n'inventent point sont en plus grand nombre, etc. » ; F. : « Les plus forts en nombre ne veulent que suivre, et refusent la gloire à ces inventeurs qui la cherchent par leurs inventions. » Le reste de ce passage a été développé par P. R. Le voici tel que le donne F. : « Et s'ils s'obstinent à la vouloir obtenir, et mépriser ceux qui n'inventent pas, les autres leur donneront des noms ridicules, leur donneront des coups de bâton. Qu'on ne se pique donc pas de cette subtilité, ou qu'on se contente soi-même. »

fausses passent sans contradiction. Ni la contradiction n'est marque de fausseté, ni l'incontradiction n'est marque de vérité.

¶ César était trop vieux, ce me semble, pour s'aller amuser à conquérir le monde. Cet amusement était bon à Alexandre¹ : c'était un jeune homme qu'il était difficile d'arrêter : mais César devait être plus mûr.

¶ Tout le monde voit qu'on travaille² pour l'incertain, sur mer, en bataille, etc. ; mais tout le monde ne voit pas la règle des partis³, qui démontre qu'on le doit. Montagne a vu qu'on s'offense d'un esprit boiteux, et que la coutume fait tout⁴. Mais il n'a pas vu la raison de cet effet. Ceux qui ne voient que les effets et qui ne voient⁵ pas les causes sont, à l'égard de ceux qui découvrent les causes, comme ceux qui n'ont que des yeux à l'égard de ceux qui ont de l'esprit : car les effets sont comme sensibles, et les raisons sont visibles seulement à l'esprit⁶. Et quoique ce soit par l'esprit que ces effets là se voient, cet esprit est, à l'égard de l'esprit qui voit les causes, comme les sens corporels sont à l'égard de l'esprit.

1. « Cet amusement était bon à Alexandre... » ; F. : « ... à Auguste ou à Alexandre. » Cousin (*Des Pensées*, etc., p. 90) approuve la suppression du nom d'Auguste, qui n'était plus en effet un *jeune homme*.

2. « *Tout le monde voit qu'on travaille*, etc. » ; F. : « *Saint Augustin a vu qu'on*, etc. »

3. « *Mais tout le monde ne voit pas*, etc. » ; F. : « *Mais il (Saint Augustin) n'a pas vu*, etc. »

4. « ... et que la coutume *fait tout* » ; F. : « ... *peut tout...* »

5. « *Ceux qui ne voient que les effets*, etc. » Dans F. cette phrase est présentée ainsi : « *Toutes ces personnes ont vu les effets, mais ils n'ont pas vu les causes* : ils sont, à l'égard de ceux qui ont découvert les causes, comme ceux qui n'ont que les yeux à l'égard de ceux qui ont l'esprit. »

6. « ... et les *raisons* sont visibles seulement, etc. » ; F. : « ... et les *causes* sont, etc. »

¶ Le sentiment de la fausseté des plaisirs présents, et l'ignorance de la vanité des plaisirs absents, cause l'inconstance.

¶ Si nous rêvions toutes les nuits le même chose, elle nous affecterait peut-être autant¹ que les objets que nous voyons tous les jours. Et si un artisan était sûr de rêver toutes les nuits, douze heures durant, qu'il est Roi, je crois qu'il serait presque aussi heureux qu'un Roi qui rêverait toutes les nuits, douze heures durant, qu'il serait artisan. Si nous rêvions toutes les nuits que nous sommes poursuivis par des ennemis et agités par ces fantômes pénibles, et qu'on passât tous les jours en diverses occupations, comme quand on fait un voyage², on souffrirait presque autant que si cela était véritable, et on appréhenderait le dormir³, comme on appréhende le réveil quand on craint d'entrer dans de tels malheurs en effet. Et en effet il ferait à peu près les mêmes maux que la réalité. Mais, parce que les songes sont tous différents⁴ et se diversifient, ce qu'on y voit affecte bien moins que ce qu'on voit en veillant, à cause de la continuité, qui n'est pas pourtant si continue et égale qu'elle ne change aussi, mais moins brusquement, si ce n'est rarement, comme quand on voyage; et alors on dit : Il me semble que je rêve : car la vie est un songe un peu moins inconstant.

¶ Les Princes et les Rois se jouent quelquefois⁵. Ils ne

1. « ... elle nous affecterait peut-être autant, etc. » *Peut-être* a été ajouté par P. R.

2. « ... quand on fait un voyage... » *Un* ajouté par P. R.

3. « ... on appréhenderait le dormir... » Telle est la leçon de F. ; le texte H. donne « de dormir. »

4. « Mais parce que les songes sont tous différents et se diversifient... » : F. : « ... et qu'un même se diversifie. »

5. « Les Princes et les Rois se jouent quelquefois... » *Se* ajouté par P. R. A la fin de cet al., F. ajoute : « La continuité dégoûte en tout. Le froid est agréable pour se chauffer. »

sont pas toujours sur leurs trônes; ils s'y ennuiroient. La grandeur a besoin d'être quittée pour être sentie.

¶ C'est une plaisante chose à considérer de ce qu'il y a des gens dans le monde qui, ayant renoncé à toutes les lois de Dieu et de la nature, s'en sont faites eux-mêmes auxquelles ils obéissent exactement, comme par exemple les voleurs, etc. ¹

¶ Ces grands efforts d'esprit, où l'âme touche quelquefois, sont choses où elle ne se tient pas. Elle y saute seulement, mais pour retomber aussitôt².

¶ Pourvu qu'on sache la passion dominante de quelqu'un³, on est assuré de lui plaire : et néanmoins chacun a ses fantaisies, contraires à son propre bien, dans l'idée même qu'il a du bien : et c'est une bizarrerie qui déconcerte ceux qui veulent gagner leur affection⁴.

¶ Comme on se gâte l'esprit, on se gâte aussi le sentiment. On se forme l'esprit et le sentiment par les conversations. Ainsi les bonnes ou les mauvaises le forment ou le gâtent. Il importe donc de tout de bien savoir choisir, pour se le former et ne le point gâter; et on ne saurait faire ce choix, si on ne l'a déjà formé et point gâté.

1. A l'exemple des *voleurs*, F. ajoute celui des « *soldats de Mahomet* » et des « *hérétiques* », et cette fin : « *Et ainsi les logiciens... Il semble que leur licence doive être sans aucune bornent barrière, voyant qu'ils en ont franchi tant de si justes et de si saintes.* » D'après l'éd. citée, ce dernier passage est écrit dans l'original de la main de M^{me} Périer.

2. « Elle y saute seulement, mais pour *retomber aussitôt.* » ; F. : « Elle y saute seulement, *non comme sur le trône, pour toujours, mais pour un instant seulement.* »

3. « *Pourvu qu'on sache la passion dominante de quelqu'un, on est assuré, etc.* » ; F. : « *En sachant la passion dominante de chacun, on est sûr, etc.* »

4. « ... et c'est une bizarrerie qui *déconcerte ceux qui veulent gagner leur affection* » ; F. : « ... et c'est une bizarrerie qui *met hors de gamme.* »

Ainsi cela fait un cercle, d'où bienheureux sont ceux qui sortent.

¶ On se croit naturellement bien plus capable d'arriver au centre des choses que d'embrasser leur circonférence. L'étendue visible du monde nous surpasse visiblement. Mais, comme c'est nous qui surpassons les petites choses, nous nous croyons plus capables de les posséder. Et cependant il ne faut pas moins de capacité pour aller jusqu'au néant que jusqu'au tout. Il la faut infinie dans l'un et dans l'autre : et il me semble que qui aurait compris les derniers principes des choses pourrait aussi arriver jusqu'à connaître l'infini. L'un dépend de l'autre, et l'un conduit à l'autre. Les extrémités se touchent et se réunissent à force de s'être éloignées, et se retrouvent en Dieu, et en Dieu seulement.

Si l'homme commençait par s'étudier lui-même¹, il verrait combien il est incapable de passer outre. Comment se pourrait-il faire qu'une partie connût le tout? Il aspirera peut-être à connaître au moins les parties avec lesquelles il a de la proportion. Mais les parties du monde ont toutes un tel rapport et un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impossible de connaître l'une sans l'autre et sans le tout.

L'homme, par exemple, a rapport à tout ce qu'il connaît. Il a besoin de lieu pour le contenir, de temps pour durer, de mouvement pour vivre, d'élément pour le composer, de chaleur et d'aliments pour se nourrir, d'air pour respirer. Il voit la lumière, il sent les corps; enfin tout tombe sous son alliance.

1. « Si l'homme commençait par s'étudier lui-même, etc. » ; F. : « Si l'homme s'étudiait le premier, etc. » Dans le texte primitif, il y a à la fin de cet al., un *etc.*, qui indique, d'après H., qu'il faut appliquer le même raisonnement à l'espace, au temps, au mouvement.

Il faut donc, pour connaître l'homme, savoir d'où vient qu'il a besoin d'air pour subsister; et, pour connaître l'air, il faut savoir par où il a rapport à la vie de l'homme.

La flamme ne subsiste point sans l'air. Donc, pour connaître l'un, il faut connaître l'autre.

Donc toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiatement et immédiatement ¹, et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout, non plus que de connaître le tout sans connaître particulièrement les parties.

Et ce qui achève peut-être notre impuissance ² à connaître les choses, c'est qu'elles sont simples en elles-mêmes, et que nous sommes composés de deux natures opposées et de divers genres, d'âme et de corps; car il est impossible que la partie qui raisonne en nous soit autre que spirituelle. Et quand on prétendrait que nous fussions simplement corporels, cela nous excluerait bien davantage de la connaissance des choses, n'y ayant rien de si inconcevable que de dire que la matière se puisse connaître soi-même.

C'est cette composition d'esprit et de corps ³ qui a fait que presque tous les Philosophes ont confondu les idées des choses, et attribué aux corps ce qui n'appartient qu'aux

1. « ... médiatement et immédiatement. » C'est ce que donne aussi F. Il y a dans H. « médiate et immédiate. »

2. « Et ce qui achève peut-être notre impuissance, etc. » Peut-être ajouté par P. R.

3. « C'est cette composition d'esprit et de corps, etc. » Ce commencement d'al. est plus développé dans le texte F., que voici : « Et ainsi, si nous sommes simplement matériels, nous ne pouvons rien du tout connaître; et si nous sommes composés d'esprit et de matière, nous ne pouvons connaître parfaitement les choses simples spirituelles et corporelles. De là vient que presque tous les philosophes confondent les idées des choses, et parlent des choses corporelles spirituellement et des choses spirituelles corporellement; car ils disent, etc. » Le reste comme dans P. R.

esprits, et aux esprits ce qui ne peut convenir qu'aux corps. Car ils disent hardiment que les corps tendent en bas, qu'ils aspirent à leur centre, qu'ils fuient leur destruction, qu'ils craignent le vide, qu'ils ont des inclinations, des sympathies des antipathies, qui sont toutes choses qui n'appartiennent qu'aux esprits. Et en parlant des esprits, ils les considèrent comme en un lieu, et leur attribuent le mouvement d'une place à une autre, qui sont des choses qui n'appartiennent qu'aux corps, etc.

Au lieu de recevoir les idées des choses en nous ¹, nous teignons des qualités de notre être composé toutes les choses simples que nous contemplons.

Qui ne croirait, à nous voir composer toutes choses d'esprit et de corps, que ce mélange-là nous serait bien compréhensible? C'est néanmoins la chose que l'on comprend le moins. L'homme est à lui-même le plus prodigieux objet de la nature; car il ne peut concevoir ce que c'est que corps, et encore moins ce que c'est qu'esprit, et moins qu'aucune chose comment un corps peut être uni avec un esprit. C'est là le comble de ses difficultés, et cependant c'est son propre être. *Modus quo corporibus adhæret spiritus comprehendî ab hominibus non potest, et hoc tamen homo est* ².

¶ ³ Lorsque dans les choses de la nature, dont la connais-

1. « Au lieu de recevoir les idées *des* choses en nous... »; F.: « ... *de ces* choses pures, etc. » A la suite; « Nous teignons des qualités de notre être composé toutes les choses, etc. »; F.: Nous les teignons *de nos* qualités et imprégnons notre être composé [*en*] toutes les choses. » H. refait ce membre de phrase ainsi: « ... et imprégnons [*de*] notre être composé toutes, etc. »

2. « ... *et hoc tamen homo est.* » Saint Augustin. *De Civit, Dei*, XXI, 40.

3. Passage développé par P. R. Voici le texte primitif: « Lorsqu'on ne sait pas la vérité d'une chose, *il est bon* qu'il y ait, etc. » (le reste comme dans P. R.).

sance ne nous est pas nécessaire, il y en a dont on ne sait pas la vérité, il n'est peut-être pas mauvais qu'il y ait une erreur commune qui fixe l'esprit des hommes, comme, par exemple, la Lune, à qui on attribue les changements de temps¹, le progrès des maladies, etc. Car c'est une des principales maladies de l'homme que d'avoir une curiosité inquiète pour les choses qu'il ne peut savoir ; et je ne sais si ce ne lui² est point un moindre mal d'être dans l'erreur pour les choses de cette nature, que d'être dans cette curiosité inutile.

¶ Ce chien est à moi, disaient ces pauvres enfants ; c'est là ma place au soleil. Voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre.

¶ L'esprit a son ordre³, qui est par principes et démonstrations ; le cœur en a un autre. On ne prouve pas qu'on doit être aimé, en exposant d'ordre les causes de l'amour⁴ : cela serait ridicule.

JÉSUS-CHRIST et Saint Paul⁵ ont bien plus suivi cet ordre du cœur, qui est celui de la charité, que celui de l'esprit ;

1. « ... les changements de temps, etc. » : F. : « ... des saisons, etc. »

2. « ... et je ne sais si ce ne lui est point, etc. » Cet al. se termine ainsi dans F. : « ... et il ne lui est pas si mauvais d'être dans l'erreur que dans cette curiosité inutile. » A la suite de cet al. on trouve dans P. R. un paragraphe que nous n'avons pas reproduit, attendu qu'il se trouve déjà dans le chap. XXIV de la même édition. C'est celui qui commence ainsi : « Notre imagination nous grossit si fort le temps présent, etc. », et qui finit par « ... que toute notre raison ne nous en peut défendre ».

3. « L'esprit a son ordre, qui est par principes, etc. » ; F. : « Le cœur a son ordre, l'esprit a le sien, etc. »

4. « ... en exposant d'ordre les causes de l'amour... », c'est-à-dire en ordre. Nous avons déjà vu plus haut « traiter de mépris » pour avec mépris.

5. « J.-C. et saint Paul ont bien plus, etc. » Cette phrase dans F. est ainsi : « J.-C. et saint Paul ont l'ordre de la charité, non de l'esprit ; car ils voulaient échauffer, non instruire. »

car leur but principal n'était pas d'instruire seulement, mais d'échauffer. Saint Augustin de même. Cet ordre consiste principalement à la digression sur chaque point qui a rapport à la fin, pour la montrer toujours.

¶ On ne s'imagine d'ordinaire¹ Platon et Aristote qu'avec de grandes robes², et comme des personnages toujours graves et sérieux. C'étaient d'honnêtes gens³, qui riaient comme les autres avec leurs amis. Et quand ils ont fait leurs lois et leurs traités de politique, ç'a été en se jouant et pour se divertir. C'était la partie la moins philosophe et la moins sérieuse de leur vie. La plus philosophe était de vivre simplement et tranquillement.

¶ Il y en a qui masquent toute la nature. Il n'y a point de Roi parmi eux, mais un auguste Monarque; point de Paris, mais une capitale du Royaume.

¶ Quand dans un discours on trouve des mots répétés, et qu'essayant de les corriger, on les trouve si propres qu'on gênerait le discours, il les faut laisser : c'en est la marque; et c'est là la part de l'envie, qui est aveugle, et qui ne sait pas que cette répétition n'est pas fautive en cet endroit : car il n'y a point de règle générale.

¶ Ceux qui font des antithèses en forçant les mots, sont comme ceux qui font de fausses fenêtres pour la symétrie.

1. « On ne s'imagine d'ordinaire, etc. » Ce dernier mot ajouté par P. R.

2. « ... qu'avec de grandes robes. » ; F. ajoute « de pédants ». A la suite : « et comme des personnages toujours graves et sérieux », addition de P. R.

3. « C'étaient d'honnêtes gens, etc. » ; F. : « C'étaient des gens honnêtes, etc. »

4. F. donne ce passage ainsi : « Masquer la nature et la déguiser. Plus de Roi, de Pape, d'Évêque, mais auguste monarque, etc. Point de Paris; capitale du Royaume. » Le même texte ajoute ceci, laissé de côté par P. R. : « Il y a des lieux où il faut appeler Paris, et d'autres où il le faut appeler capitale du Royaume. »

Leur règle n'est pas de parler juste, mais de faire des figures justes.

¶ Il y a un modèle d'agrément¹ et de beauté, qui consiste en un certain rapport entre notre nature faible ou forte, telle qu'elle est, et la chose qui nous plaît. Tout ce qui est formé sur ce modèle nous agrée, maison, chanson, discours, vers, prose, femmes, oiseaux, rivières, arbres, chambres, habits. Tout ce qui n'est point sur ce modèle déplaît à ceux qui ont le goût bon².

¶ Comme on dit beauté poétique, on devrait dire aussi beauté géométrique, et beauté médicinale. Cependant on ne le dit point ; et la raison en est qu'on sait bien quel est l'objet de la Géométrie³ et quel est l'objet de la Médecine, mais on ne sait pas en quoi consiste l'agrément qui est l'objet de la poésie. On ne sait ce que c'est que ce modèle naturel qu'il faut imiter ; et, à faute de cette connaissance, on a inventé de certains termes bizarres, siècle d'or, merveille de nos jours, fatal laurier, bel astre, etc.⁴ ; et on appelle ce jargon beauté poétique. Mais qui s'imaginera⁵ une femme vêtue sur ce modèle verra une jolie demoiselle toute couverte de miroirs et de chaînes de laiton ; et, au lieu de la trouver agréable, il ne pourra s'empêcher d'en rire, parce

1. « Il y a un modèle, etc. » ; F. : « ... un certain modèle, (etc.) »

2. « ... à ceux qui ont le goût bon. » ; F. : « ... le bon goût. »

3. « ... qu'on sait bien quel est l'objet de la géométrie, etc. » ; F. ajoute : « et qu'il consiste en preuves. » A la suite : « et quel est l'objet de la médecine... » ; F. ajoute : « et qu'il consiste en la guérison. »

4. « ... laurier, bel astre. », addition de P. R.

5. Mais qui s'imaginera une femme vêtue sur ce modèle verra, etc. » ; F. : « Mais qui s'imaginera une femme sur ce modèle, qui consiste à dire de petites choses avec de grands mots, verra, etc. » A la : « ... suite une jolie demoiselle toute couverte de miroirs... parce qu'on sait mieux, etc. » ; F. : « ... une jolie demoiselle toute pleine de miroirs et de chaînes, dont il rira, parce qu'on sait mieux. etc. »

qu'on sait mieux en quoi consiste l'agrément d'une femme que l'agrément des vers. Mais ceux qui ne s'y connaissent pas l'admiraient peut-être en cet équipage, et il y a bien des villages où l'on la prendrait pour la Reine : et c'est pourquoi il y en a qui appellent des sonnets faits sur ce modèle des Reines de village.

¶ Quand un discours naturel peint une passion ou un effet, on trouve dans soi-même la vérité de ce qu'on entend, qui y était sans qu'on le sût¹, et on se sent porté à aimer celui qui nous le fait sentir : car il ne nous fait pas montre de son bien, mais du nôtre ; et ainsi ce bienfait nous le rend aimable, outre que cette communauté d'intelligence que nous avons avec lui incline nécessairement le cœur à l'aimer.

¶ Il faut qu'il y ait, dans l'éloquence, de l'agréable et du réel ; mais il faut que cet agréable soit réel².

¶ Quand on voit le style naturel, on est tout étonné et ravi : car on s'attendait de voir un auteur, et on trouve un homme. Au lieu que ceux qui ont le goût bon, et qui en voyant un livre croient trouver un homme, sont tous surpris de trouver un auteur : *Plus poetice quam humane locutus est*. Ceux-là honorent bien la nature qui lui apprend qu'elle peut parler de tout, et même de Théologie.

¶ Dans le discours³, il ne faut point détourner l'esprit d'une chose à une autre, si ce n'est pour le délasser, mais dans le temps où cela est à propos, et non autrement ; car

1. « ... qui y était sans qu'on le sût, et on se sent porté, etc. » ; F. : « ... laquelle on ne savait pas qu'elle y fût, en sorte qu'on est porté, etc. »

2. F. donne ce passage ainsi : « Il faut de l'agréable et du réel, mais il faut que cet agréable soit *lui-même pris du vrai*. »

3. « Dans le discours, il ne faut point détourner l'esprit d'une chose à l'autre, etc. » ; F. : « il ne faut point détourner l'esprit ailleurs, etc. »

qui veut délasser hors de propos lasse¹. On se rebute, et on quitte tout là : tant il est difficile de rien obtenir de l'homme que par le plaisir, qui est la monnaie pour laquelle nous donnons tout ce qu'on veut.

¶ L'homme aime la malignité ; mais ce n'est pas contre les malheureux, mais contre les heureux superbes ; et c'est se tromper que d'en juger autrement².

L'Épigramme de Martial sur les borgnes ne vaut rien, parce qu'elle ne les console pas et ne fait que donner une pointe à la gloire de l'auteur. Tout ce qui n'est que pour l'auteur ne vaut rien : *Ambitiosa recidet ornamenta*³. Il faut plaire à ceux qui ont les sentiments humains et tendres, et non aux âmes barbares et inhumaines⁴.

FIN DES PENSÉES

1. « ... et non autrement, car qui veut délasser hors de propos lasse. On se rebute, et on quitte tout là » ; F. : « ... le délasser quand il faut, et non autrement, car qui délasse hors de propos, il lasse, et qui lasse hors de propos délasse, car on quitte tout là. » A la suite : « ... tant il est difficile de rien obtenir de l'homme que par le plaisir, qui est la monnaie, etc. » ; F. : « ... tant la malice de la concupiscence se plaît à faire tout le contraire de ce qu'on veut obtenir de nous, sans nous donner du plaisir, qui est la monnaie, etc. »

2. « ... et c'est se tromper que d'en juger autrement » ; F. : « ... on se trompe autrement, car la concupiscence est la source de tous nos mouvements, et l'humanité... »

3. « *ambitiosa recidet, etc.* » (Hor., *Art poét.*).

4. *et non aux âmes barbares et inhumaines* » addition de P. R. Les commentateurs ont remarqué qu'on ne trouve pas dans Martial d'épigramme qui paraisse justifier la citation de Pasca..

PRIÈRE.

Pour demander à Dieu le bon usage des maladies.

I

Seigneur, dont l'esprit est si bon et si doux en toutes choses, et qui êtes tellement miséricordieux que non seulement les prospérités, mais les disgrâces mêmes qui arrivent à vos élus sont des effets de votre miséricorde, faites-moi la grâce de n'agir pas en Païen dans l'état où votre justice m'a réduit ; que, comme un vrai Chrétien, je vous reconnaisse pour mon Père et pour mon Dieu, en quelque état que je me trouve, puisque le changement de ma condition n'en apporte pas à la vôtre, que vous êtes toujours le même, quoique je sois sujet au changement, et que vous n'êtes pas moins Dieu quand vous affligez et quand vous punissez que quand vous consolez et que vous usez d'indulgence.

1. M. l'abbé Maynard (*Pascal, sa vie, etc.*, t. II, p. 462) pense que cette prière a été écrite en 1647 ou 1648.

II

Vous m'aviez donné la santé pour vous servir, et j'en ai fait un usage tout profane. Vous m'envoyez maintenant la maladie pour me corriger : ne permettez pas que j'en use pour vous irriter par mon impatience. J'ai mal usé de ma santé, et vous m'en avez justement puni : ne souffrez pas que j'use mal de votre punition. Et puisque la corruption de ma nature est telle qu'elle me rend vos faveurs pernicieuses, faites, ô mon Dieu, que votre grâce toute puissante me rende vos châtimens salutaires. Si j'ai eu le cœur plein de l'affection du monde pendant qu'il a eu quelque vigueur, anéantissez cette vigueur pour mon salut, et rendez-moi incapable du jour du monde, soit par faiblesse de corps, soit par zèle de charité, pour ne jouir que de vous seul.

III

O Dieu, devant qui je dois rendre un compte exact de toutes mes actions à la fin de ma vie et à la fin du monde ! O Dieu, qui ne laissez subsister le monde et toutes les choses du monde que pour exercer vos élus, ou pour punir les pécheurs ! O Dieu, qui laissez les pécheurs endurcis dans l'usage délicieux et criminel du monde ! O Dieu, qui faites mourir nos corps, et qui, à l'heure de la mort, détachez notre âme de tout ce qu'elle aimait au monde ! O Dieu, qui m'arracherez, à ce dernier moment

de ma vie, de toutes les choses auxquelles je me suis attaché, et où j'ai mis mon cœur ! O Dieu, qui devez consumer au dernier jour le ciel et la terre, et toutes les créatures qu'ils contiennent, pour montrer à tous les hommes que rien ne subsiste que vous, et qu'ainsi rien n'est digne d'amour que vous, puisque rien n'est durable que vous ! O Dieu, qui devez détruire toutes ces vaines idoles et tous ces funestes objets de nos passions ! Je vous loue, mon Dieu, et je vous bénirai tous les jours de ma vie, de ce qu'il vous a plu prévenir en ma faveur ce jour épouvantable, en détruisant à mon égard toutes choses, dans l'affaiblissement où vous m'avez réduit. Je vous loue, mon Dieu, et je vous bénirai tous les jours de ma vie, de ce qu'il vous a plu me réduire dans l'incapacité de jouir des douceurs de la santé et des plaisirs du monde, et de ce que vous avez anéanti en quelque sorte, pour mon avantage, les idoles trompeuses que vous anéantirez effectivement pour la confusion des méchants, au jour de votre colère. Faites, Seigneur, que je me juge moi-même ensuite de cette destruction que vous avez faite à mon égard, afin que vous ne me jugiez pas vous-même ensuite de l'entière destruction que vous ferez de ma vie et du monde. Car, Seigneur, comme à l'instant de ma mort je me trouverai séparé du monde, dénué de toutes choses, seul en votre présence, pour répondre à votre justice de tous les mouvements de mon cœur, faites que je me considère en cette maladie, comme en une espèce de mort, séparé du monde, dénué de tous les objets de mes attachements, seul en votre présence, pour implorer de votre miséricorde la conversion de mon cœur ; et qu'ainsi j'aie une extrême consolation de ce que vous m'envoyez maintenant une espèce de mort pour exercer votre miséricorde, avant que vous m'envoyiez effectivement la mort pour exercer votre jugement. Faites donc, ô

mon Dieu, que comme vous avez prévenu ma mort, je prévienne la rigueur de votre sentence, et que je m'examine moi-même avant votre jugement, pour trouver miséricorde en votre présence.

IV

Faites, ô mon Dieu, que j'adore en silence l'ordre de votre providence adorable sur la conduite de ma vie ; que votre fléau me console ; et qu'ayant vécu dans l'amertume de mes péchés pendant la paix, je goûte les douceurs célestes de votre grâce durant les maux salutaires dont vous m'affligez. Mais je reconnais, mon Dieu, que mon cœur est tellement endurci et plein des idées, des soins, des inquiétudes et des attachements du monde, que la maladie non plus que la santé, ni les discours, ni les livres, ni vos Écritures sacrées, ni votre Évangile, ni vos mystères les plus saints, ni les aumônes, ni les jeûnes, ni les mortifications, ni les miracles, ni l'usage des Sacrements, ni le sacrifice de votre corps, ni tous mes efforts, ni ceux de tout le monde ensemble, ne peuvent rien du tout pour commencer ma conversion, si vous n'accompagnez toutes ces choses d'une assistance toute extraordinaire de votre grâce. C'est pourquoi, mon Dieu, je m'adresse à vous, Dieu tout puissant, pour vous demander un don que toutes les créatures ensemble ne peuvent m'accorder. Je n'aurais pas la hardiesse de vous adresser mes cris si quelque autre les pouvait exaucer. Mais, mon Dieu, comme la conversion de mon cœur, que je vous demande, est un ouvrage qui passe tous les efforts de la nature, je ne puis m'adresser qu'à l'auteur et au maître tout puissant de la nature et de mon cœur. A qui

crierai-je, Seigneur, à qui aurai-je recours, si ce n'est à vous ? Tout ce qui n'est pas Dieu ne peut pas remplir mon attente. C'est Dieu même que je demande et que je cherche ; et c'est à vous seul, mon Dieu, que je m'adresse pour vous obtenir. Ouvrez mon cœur, Seigneur ; entrez dans cette place rebelle que les vices ont occupée. Ils la tiennent sujette ; entrez-y comme dans la maison du fort ¹ ; mais liez auparavant le fort et puissant ennemi qui la maîtrise, et prenez ensuite les trésors qui y sont. Seigneur, prenez mes affections que le monde avait volées : volez vous-même ce trésor, ou plus tôt reprenez-le, puisque c'est à vous à qui il appartient, comme un tribut que je vous dois, puisque votre image y est empreinte ². Vous l'y aviez formée, Seigneur, au moment de mon baptême qui est ma seconde naissance : mais elle est toute effacée. L'idée du monde y est tellement gravée, que la vôtre n'est plus connaissable. Vous seul avez pu créer mon âme : vous seul pouvez la créer de nouveau. Vous seul y avez pu former votre image, vous seul pouvez la reformer, et y rimprimer votre portrait effacé, c'est-à-dire JÉSUS-CHRIST mon Sauveur, qui est votre image et le caractère de votre substance.

V

O mon Dieu, qu'un cœur est heureux qui peut aimer un objet si charmant qui ne les déshonore point, et dont l'attachement lui est si salutaire ! Je sens que je ne puis aimer le monde sans vous déplaire, sans me nuire et sans

1. « ... entrez-y comme dans la maison du fort. » (Marc, III, 27.)

2. « ... puisque votre image y est empreinte » (*Id.* XII, 15.)

me déshonorer ; et néanmoins le monde est encore l'objet de mes délices. O mon Dieu, qu'une âme est heureuse dont vous êtes les délices ; puisqu'elle peut s'abandonner à vous aimer, non seulement sans scrupule, mais encore avec mérite ! Que son bonheur est ferme et durable, puisque son attente ne sera point frustrée, parce que vous ne serez jamais détruit, et que ni la vie, ni la mort ne la sépareront jamais de l'objet de ses désirs ; et que le même moment qui entraînera les méchants avec leurs idoles dans une ruine commune unira les justes avec vous dans une gloire commune ; et que, comme les uns périront avec les objets périssables auxquels ils se sont attachés, les autres subsisteront éternellement dans l'objet éternel et subsistant par soi-même auquel ils se sont étroitement unis. O qu'heureux sont ceux qui, avec une liberté entière et une pente invincible de leur volonté, aiment parfaitement et librement ce qu'ils sont obligés d'aimer nécessairement !

VI

Achievez, ô mon Dieu, les bons mouvements que vous me donnez. Soyez-en la fin comme vous en êtes le principe. Couronnez vos propres dons ; car je reconnais que ce sont vos dons. Oui, mon Dieu : et bien loin de prétendre que mes prières aient du mérite qui vous oblige de les accorder de nécessité, je reconnais très humblement qu'ayant donné aux créatures mon cœur que vous n'aviez formé que pour vous, et non pas pour le monde, ni pour moi-même, je ne puis attendre aucune grâce que de votre miséricorde, puisque je n'ai rien en moi qui vous y puisse engager, et que tous les mouvements naturels de mon cœur, se portant vers

les créatures ou vers moi-même, ne peuvent que vous irriter. Je vous rends donc grâces, mon Dieu, des bons mouvements que vous me donnez, et de celui même que vous me donnez de vous en rendre grâces.

VII

Touchez mon cœur du repentir de mes fautes, puisque, sans cette douleur intérieure, les maux extérieurs dont vous touchez mon corps me seraient une nouvelle occasion de péché. Faites-moi bien connaître que les maux du corps ne sont autre chose que la punition et la figure tout ensemble des maux de l'âme. Mais, Seigneur, faites aussi qu'ils en soient le remède, en me faisant considérer, dans les douleurs que je sens, celles que je ne sentais pas dans mon âme, quoique toute malade et couverte d'ulcères. Car, Seigneur, la plus grande de ses maladies est cette insensibilité, et cette extrême faiblesse qui lui avait ôté tout sentiment de ses propres misères. Faites-les moi sentir vivement, et que ce qui me reste de vie soit une pénitence continuelle pour laver les offenses que j'ai commises.

VIII

Seigneur, bien que ma vie passée ait été exempte de grands crimes, dont vous avez éloigné de moi les occasions, elle vous a été néanmoins très odieuse par sa négligence continuelle, par le mauvais usage de vos plus augustes Sacrements, par le mépris de votre parole et de vos inspira-

tions, par l'oisiveté et l'inutilité totale de mes actions et de mes pensées, par la perte entière du temps que vous ne m'aviez donné que pour vous adorer, pour rechercher en toutes mes occupations les moyens de vous plaire, et pour faire pénitence des fautes qui se commettent tous les jours, et qui même sont ordinaires aux plus justes, de sorte que leur vie doit être une pénitence continuelle sans laquelle ils sont en danger de déchoir de leur justice. Ainsi, mon Dieu, je vous ai toujours été contraire.

IX

Oui, Seigneur, jusqu'ici j'ai toujours été sourd à vos inspirations; j'ai méprisé vos oracles; j'ai jugé au contraire de ce que vous jugez; j'ai contredit aux saintes maximes que vous avez apportées au monde du sein de votre Père éternel, et suivant lesquelles vous jugerez le monde. Vous dites : Bienheureux sont ceux qui pleurent, et malheur à ceux qui sont consolés : et moi j'ai dit : Malheureux ceux qui gémissent, et très heureux ceux qui sont consolés. J'ai dit : Heureux ceux qui jouissent d'une fortune avantageuse, d'une réputation glorieuse et d'une santé robuste. Et pourquoi les ai-je réputés heureux, sinon parce que tous ces avantages leur fournissaient une facilité très ample de jouir des créatures, c'est à dire de vous offenser ? Oui, Seigneur, je confesse que j'ai estimé la santé un bien, non pas parce qu'elle est un moyen facile pour vous servir avec utilité, pour consommer plus de soins et de veilles à votre service, et pour l'assistance du prochain, mais parce qu'à sa faveur je pouvais m'abandonner avec moins de retenue dans l'abondance des délices de la vie, et en mieux goûter les

funestes plaisirs. Faites-moi la grâce, Seigneur, de réformer ma raison corrompue, et de conformer mes sentiments aux vôtres. Que je m'estime heureux dans l'affliction, et que, dans l'impuissance d'agir au dehors, vous purifiez tellement mes sentiments qu'ils ne répugnent plus aux vôtres; et qu'ainsi je vous trouve au dedans de moi-même, puisque je ne puis vous chercher au dehors à cause de ma faiblesse. Car, Seigneur, votre Royaume est dans vos fidèles, et je le trouverai dans moi-même si j'y trouve votre Esprit et vos sentiments.

X

Mais, Seigneur, que ferai-je pour vous obliger à répandre votre Esprit sur cette misérable terre? Tout ce que je suis vous est odieux, et je ne trouve rien en moi qui vous puisse agréer. Je n'y vois rien, Seigneur, que mes seules douleurs qui ont quelque ressemblance avec les vôtres. Considérez donc les maux que je souffre et ceux qui me menacent. Voyez d'un œil de miséricorde les plaies que votre main m'a faites. O mon Sauveur, qui avez aimé vos souffrances en la mort! O Dieu, qui ne vous êtes fait homme que pour souffrir plus qu'aucun homme pour le salut des hommes! O Dieu, qui ne vous êtes incarné après le péché des hommes, et qui n'avez pris un corps que pour y souffrir tous les maux que nos péchés ont mérité! O Dieu, qui aimez tant les corps qui souffrent, que vous avez choisi pour vous le corps le plus accablé de souffrances qui ait jamais été au monde! Ayez agréable mon corps, non pas pour lui-même, ni pour tout ce qu'il contient, car tout y est digne de votre colère, mais pour les maux qu'il endure, qui

seuls peuvent être dignes de votre amour. Aimez mes souffrances, Seigneur, et que mes maux vous invitent à me visiter. Mais pour achever la préparation de votre demeure, faites, ô mon Sauveur, que si mon corps a cela de commun avec le vôtre, qu'il souffre pour mes offenses, mon âme ait aussi cela de commun avec la vôtre, qu'elle soit dans la tristesse pour les mêmes offenses ; et qu'ainsi je souffre avec vous, et comme vous, et dans mon corps, et dans mon âme, pour les péchés que j'ai commis.

XI

Faites-moi la grâce, Seigneur, de joindre vos consolations à mes souffrances, afin que je souffre en chrétien. Je ne demande pas d'être exempt des douleurs, car c'est la récompense des Saints : mais je demande de n'être pas abandonné aux douleurs de la nature sans les consolations de votre esprit ; car c'est la malédiction des Juifs et des Païens. Je ne demande pas d'avoir une plénitude de consolation sans aucune souffrance ; car c'est la vie de la gloire. Je ne demande pas aussi d'être dans une plénitude de maux sans consolation ; car c'est un état de Judaïsme. Mais je demande, Seigneur, de ressentir tout ensemble et les douleurs de la nature pour mes péchés, et les consolations de votre Esprit par votre grâce ; car c'est le véritable état du Christianisme. Que je ne sente pas des douleurs sans consolation ; mais que je sente des douleurs et de la consolation tout ensemble, pour arriver enfin à ne sentir plus que vos consolations sans aucune douleur. Car, Seigneur, vous avez laissé languir le monde dans les souffrances naturelles sans consolation, avant la venue de votre Fils unique : vous

consolez maintenant et vous adoucissez les souffrances de vos fidèles par la grâce de votre Fils unique : et vous comblez d'une béatitude toute pure vos Saints dans la gloire de votre Fils unique. Ce sont les admirables degrés par lesquels vous conduisez vos ouvrages. Vous m'avez tiré du premier ; faites-moi passer par le second, pour arriver au troisième. Seigneur, c'est la grâce que je vous demande.

XII

Ne permettez pas que je sois dans un tel éloignement de vous, que je puisse considérer votre âme triste jusqu'à la mort, et votre corps abattu par la mort pour mes propres péchés, sans me réjouir de souffrir et dans mon corps et dans mon âme. Car qu'y a-t-il de plus honteux, et néanmoins de plus ordinaire dans les Chrétiens et dans moi-même, que, tandis que vous suez le sang par l'expiation de nos offenses, nous vivons dans les délices ; et que des Chrétiens qui font profession d'être à vous, que ceux qui par le baptême ont renoncé au monde pour vous suivre, que ceux qui ont juré solennellement à la face de l'Église de vivre et de mourir avec vous, que ceux qui font profession de croire que le monde vous a persécuté et crucifié, que ceux qui croient que vous vous êtes exposé à la colère de Dieu et à la cruauté des hommes pour les racheter de leurs crimes ; que ceux, dis-je, qui croient toutes ces vérités, qui considèrent votre corps comme l'hostie qui s'est livrée pour leur salut, qui considèrent les plaisirs et les péchés du monde comme l'unique sujet de vos souffrances, et le monde même comme votre bourreau, recherchent à flatter leurs corps par ces mêmes plaisirs, parmi ce même monde ; et que ceux qui ne

pourraient, sans frémir d'horreur, voir un homme caresser et chérir le meurtrier de son père qui se serait livré pour lui donner la vie, puissent vivre, comme j'ai fait, avec une pleine joie, parmi le monde que je sais avoir été véritablement le meurtrier de celui que je reconnais pour mon Dieu et pour mon Père, qui s'est livré pour mon propre salut, et qui a porté en sa personne la peine de mes iniquités ? Il est juste, Seigneur, que vous ayez interrompu une joie aussi criminelle que celle dans laquelle je me reposais à l'ombre de la mort.

XIII

Otez donc de moi, Seigneur, la tristesse que l'amour de moi-même me pourrait donner de mes propres souffrances et des choses du monde qui ne réussissent pas au gré des inclinations de mon cœur qui ne regardent pas votre gloire¹ ; mais mettez en moi une tristesse conforme à la vôtre. Que mes souffrances servent à apaiser votre colère. Faites-en une occasion de mon salut et de ma conversion. Que je ne souhaite désormais de santé et de vie qu'afin de l'employer et la finir pour vous, avec vous et en vous. Je ne vous demande ni santé, ni maladie, ni vie, ni mort ; mais que vous disposiez de ma santé et de ma maladie, de ma vie et de ma mort, pour votre gloire, pour mon salut, et pour l'utilité de l'Église et de vos Saints, dont j'espère par votre grâce faire une portion. Vous seul savez ce qui m'est expédient :

1. « ... et des choses du monde qui ne réussissent pas au gré des inclinations de mon cœur, qui ne regardent pas votre gloire, etc. » ; F. : « ... et qui ne regardent pas, etc. » Il s'agirait donc des *choses du monde*, et non des *inclinations*, par rapport à la gloire de Dieu.

vous êtes le souverain Maître, faites ce que vous voudrez. Donnez-moi, ôtez-moi ; mais conformez ma volonté à la vôtre ; et que, dans une soumission humble et parfaite et dans une sainte confiance, je me dispose à recevoir les offres de votre providence éternelle, et que j'adore également tout ce qui me vient de vous.

XIV

Faites, mon Dieu, que, dans une uniformité d'esprit toujours égale, je reçoive toute sorte d'événements, puisque nous ne savons ce que nous devons demander, et que je n'en puis souhaiter l'un plutôt que l'autre sans présomption, et sans me rendre juge et responsable des suites que votre sagesse a voulu justement me cacher. Seigneur, je sais que je ne sais qu'une chose ; c'est qu'il est bon de vous suivre, et qu'il est mauvais de vous offenser. Après cela, je ne sais lequel est le meilleur ou le pire en toutes choses. Je ne sais lequel m'est profitable de la santé ou de la maladie, des biens ou de la pauvreté, ni de toutes les choses du monde. C'est un discernement qui passe la force des hommes et des Anges, et qui est caché dans les secrets de votre providence que j'adore, et que je ne veux pas approfondir.

XV

Faites donc, Seigneur, que tel que je sois je me conforme à votre volonté ; et qu'étant malade comme je suis, je vous

1. « ... et qui, dans une soumission humble et parfaite et dans une sainte confiance, etc. » F. donne bien cette leçon. Dans H. il y a : une simple confiance, etc. »

glorifie dans mes souffrances. Sans elles je ne puis arriver à la gloire ; et vous-mêmes, mon Sauveur, n'y avez voulu parvenir que par elles. C'est par les marques de vos souffrances que vous avez été reconnu de vos disciples ; et c'est par les souffrances que vous reconnaissez aussi ceux qui sont vos disciples. Reconnaissez-moi donc pour votre disciple dans les maux que j'endure et dans mon corps et dans mon esprit pour les offenses que j'ai commises. Et parce que rien n'est agréable à Dieu s'il ne lui est offert par vous, unissez ma volonté à la vôtre, et mes douleurs à celles que vous avez souffertes. Faites que les miennes deviennent les vôtres. Unissez-moi à vous, remplissez-moi de vous et de votre Esprit Saint. Entrez dans mon cœur et dans mon âme, pour y porter mes souffrances, et pour continuer d'endurer en moi ce qui reste à souffrir de votre Passion, que vous achevez dans vos membres jusqu'à la consommation parfaite de votre Corps : afin qu'étant plein de vous, ce ne soit plus moi qui vive et qui souffre, mais que ce soit vous qui viviez et qui souffriez en moi, ô mon Sauveur : et qu'ainsi ayant quelque petite part à vos souffrances, vous me remplissiez entièrement de la gloire qu'elles vous ont acquise, dans laquelle vous vivez avec le Père et le Saint-Esprit, par tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

EXTRAITS
DE QUELQUES LETTRES
A MADEMOISELLE DE ROANNEZ

LETTRES

A MADEMOISELLE DE ROANNEZ

I

..... pour répondre à tous vos articles et bien écrire malgré mon peu de temps.

Je suis ravi de ce que vous goûtez le livre de M. de Laval et les *Méditations sur la grâce*. J'en tire de grandes conséquences pour ce que je souhaite.

Je mande le détail de cette condamnation qui vous avoit effrayée ; cela n'est rien du tout, Dieu mercy ; et c'est un miracle de ce qu'on ne fait pas pis, puisque les ennemis de la vérité ont le pouvoir et la volonté de l'opprimer. Peut-être êtes-vous de celles qui méritent que Dieu ne l'abandonne pas et ne la retire pas de la terre qui s'en est rendue si indigne ; et il est assuré que vous servez l'Église par vos prières, si l'Église vous a servi par les siennes. Car c'est l'Église qui mérite avec Jésus-Christ, qui en est inséparable, la conversion de tous ceux qui ne sont pas dans la vérité ; et ce sont ensuite ces personnes converties qui secourent la mère qui les a délivrées. Je loue de tout mon cœur le petit zèle que j'ai reconnu dans votre lettre pour l'union avec le pape. Le corps n'est non plus vivant sans le chef que le chef sans le corps ; quiconque se sépare de l'un ou de l'autre n'est plus du corps et n'appartient plus à Jésus-Christ. Je ne sais s'il y a des personnes dans l'Église plus attachées à cette unité du corps que le sont ceux que vous appelez nôtres. Nous savons que toutes les vertus, le martire, les austérités et toutes les bonnes œuvres, sont inutiles hors de l'Église et de la communion du chef de l'Église,

qui est le pape. Je ne me sépareray jamais de sa communion ; au moins je prie Dieu de m'en faire la grâce ; sans quoi je serois perdu pour jamais. Je vous fais une espèce de profession de foy, et je ne sçai pourquoy ; mais je ne l'effacerai pas ni ne recommencerai pas.

M. Du Gas m'a parlé ce matin de votre lettre avec autant d'étonnement et de joye qu'on en peut avoir. Il ne sçait où vous avez pris ce qu'il m'a rapporté de vos paroles ; il m'en a dit des choses surprenantes et qui ne me surprennent plus tant. Je commence à m'accoutumer à vous et à la grâce que Dieu vous fait, et néantmoins je vous avoüe qu'elle m'est toujours nouvelle, comme elle est toujours nouvelle en effet. Car c'est un flux continuel de grâces que l'Écriture compare à un fleuve et à la lumière que le soleil envoie incessamment hors de soy et qui est toujours nouvelle, en sorte que, s'il cessoit un instant d'en envoyer, toutes celles qu'on auroit reçues disparoïtroient, et on resteroit dans l'obscurité. Il m'a dit qu'il avoit commencé à vous répondre et qu'il le transcriroit pour le rendre plus lisible, et qu'en même temps il l'étendroit ; mais il vient de me l'envoyer avec un petit billet où il me mande qu'il n'a pu ni le transcrire ni l'étendre. Cela me fait croire que cela sera mal mal écrit. Je suis témoin de son peu de loisir et du désir qu'il avoit d'en avoir pour vous.

Je prends part à la joie que vous donnera l'affaire des***1, car je vois bien que vous vous intéressez pour l'Église : vous lui êtes bien obligée. Il y a seize cents ans qu'elle gémit pour vous : il est temps de gémir pour elle et pour nous tous ensemble, et de lui donner tout ce qui nous reste de vie, puisque Jésus-Christ n'a pris la sienne que pour la perdre pour elle et pour nous.

1. Dans le manuscrit de l'Oratoire : *des religieuses*.

II

Il me semble que vous prenez assez de part au miracle pour vous mander que la vérification en est achevée par l'Église, comme vous le verrez par cette sentence de M. le grand vicaire. Il y a si peu de personnes à qui Dieu se fasse paroître par ces coups extraordinaires qu'on doit bien profiter de ces occasions, puisqu'il ne sort du secret de la nature qui le couvre que pour exciter notre foi à le servir avec d'autant plus d'ardeur que nous le connoissons avec plus de certitude. Si Dieu se découvroit continuellement aux hommes, il n'y auroit point de mérite à le croire ; et, s'il ne se découvroit jamais, il y auroit peu de foi. Mais il se cache ordinairement, et se découvre rarement à ceux qu'il veut engager dans son service. Cet étrange secret, dans lequel Dieu s'est retiré impénétrable à la vûe des hommes, est une grande leçon pour nous porter à la solitude, loin de la vûe des hommes. Il est demeuré caché sous le voile de la nature qui nous le couvre jusques à l'incarnation ; et, quand il a fallu qu'il ait paru, il s'est encore plus caché en se couvrant de l'humanité. Il étoit bien plus reconnoissable quand il étoit invisible que non pas quand il s'est rendu visible. Et enfin, quand il a voulu accomplir la promesse qu'il fit à ses apôtres de demeurer avec les hommes jusqu'à son dernier avènement, il a choisi d'y demeurer dans le plus étrange et le plus obscur secret de tous, qui sont les espèces de l'Eucharistie. C'est ce sacrement que saint Jean appelle dans l'Apocalypse *une manne cachée* ; et je crois qu'Isaïe le voyoit en cet état, lorsqu'il dit en esprit de prophétie : *Véritablement*

tu es un Dieu caché. C'est là le dernier secret où il peut être. Le voile de la nature qui couvre Dieu a été pénétré par plusieurs infidelles qui, comme dit saint Paul, ont reconnu un Dieu invisible par la nature visible. Les chrétiens hérétiques l'ont connu à travers son humanité et adorent Jésus-Christ Dieu et homme; mais de le reconnoître sous des espèces de pain, c'est le propre des seuls catholiques : il n'y a que nous que Dieu éclaire jusques là.

On peut ajouter à ces considérations le secret de l'Esprit de Dieu caché encore dans l'Écriture : car il y a deux sens parfaits, le littéral et le mystique; et les juifs, s'arrêtant à l'un, ne pensent pas seulement qu'il y en ait un autre et ne songent pas à le chercher, de même que les impies, voyant les effets naturels, les attribuent à la nature, sans penser qu'il y en ait un autre auteur, et, comme les juifs, voyant un homme parfait en Jésus-Christ, n'ont pas pensé à y chercher une autre nature : *Nous n'avons pas pensé que ce fût lui*, dit encore Isaïe; et de même enfin que les hérétiques, voyant les apparences parfaites de pain, ne pensent pas à y chercher une autre substance.

Toutes choses couvrent quelque mystère; toutes choses sont des voiles qui couvrent Dieu. Les chrétiens doivent le reconnoître en tout. Les afflictions temporelles couvrent les biens spirituels où elles conduisent. Les joies temporelles couvrent les maux éternels qu'elles causent. Prions Dieu de nous le faire reconnoître et servir en tout, et rendons-lui des grâces infinies de ce que, s'étant caché en toutes choses pour les autres, il s'est découvert en toutes choses et en tant de manières pour nous.

III

Je ne sçai comment vous aurez receu la perte de vos lettres. Je voudrois bien que vous l'eussiez prise comme il faut. Il est temps de commencer à juger de ce qui est bon ou mauvais par la volonté de Dieu, qui ne peut être ni injuste ni aveugle, et non par la nôtre propre, qui est toujours pleine de malice et d'erreur. Si vous avez eu ces sentimens, j'en serai bien content, afin que vous vous en soyez consolée sur une raison plus solide que celle que j'ai à vous dire, qui est que j'espère qu'elles se retrouveront : on a déjà apporté celle du 5 ; et, quoique ce ne soit pas la plus importante, car celle de M. Du Gas l'est davantage, néanmoins cela me fait espérer de r'avoir l'autre.

Je ne sçai pourquoi vous vous plaignez de ce que je n'avois rien écrit pour vous ; je ne vous sépare point vous deux, et je songe sans cesse à l'un et à l'autre. Vous voyez bien que mes autres lettres, et encore celle-cy, vous regardent assez. En vérité, je ne puis m'empêcher de vous dire que je voudrois être infaillible dans mes jugemens ; vous ne seriez pas mal si cela étoit, car je suis bien content de vous, mais mon jugement n'est rien. Je dis cela sur la manière dont je vois que vous parlez du bon cordelier persécuté, et de ce que fait le... Je ne suis pas surpris de voir M. N. s'y intéresser, je suis accoutumé à son zèle, mais le vôtre m'est tout à fait nouveau ; c'est ce langage nouveau que produit ordinairement le cœur nouveau. Jésus-Christ a donné dans l'Évangile cette marque pour reconnoître ceux qui ont la foi, qui est qu'ils parleront en langage nouveau ; et en effet le renouvellement des pensées et des désirs cause celui des discours. Ce

que vous dites des peines où vous vous êtes trouvée seule et la consolation que vous donne la lecture sont des choses que M. N. sera bien aise de sçavoir quand je les luy feray voir et ma sœur aussi. Ce sont assurément des choses nouvelles, mais qu'il faut sans cesse renouveler : car cette nouveauté, qui ne peut déplaire à Dieu comme le vieil homme ne lui peut plaire, est différente des nouveautés de la terre, en ce que les choses du monde, quelque nouvelles qu'elles soient, vieillissent en durant, au lieu que cet esprit nouveau se renouvelle d'autant plus qu'il dure davantage. Notre vieil homme périt, dit saint Paul, et se renouvelle de jour en jour, et ne sera parfaitement nouveau que dans l'éternité, où l'on chantera sans cesse ce cantique nouveau dont parle David dans les psaumes de *Laudes*, c'est-à-dire ce chant qui part de l'esprit nouveau de la charité.

Je vous dirai pour nouvelle de ce qui touche ces deux personnes que je vois bien que leur zèle ne se refroidit point ; cela m'étonne, car il est bien plus rare de voir continuer dans la piété que d'y voir entrer. Je les ai toujours dans l'esprit et principalement celle du miracle, parce qu'il y a quelque chose de plus extraordinaire, quoique l'autre le soit aussi beaucoup et quasi sans exemple. Il est certain que les grâces que Dieu fait en cette vie sont la mesure de la gloire qu'il prépare en l'autre. Aussi, quand je prévois la fin et le couronnement de son ouvrage par les commencemens qui en paroissent dans les personnes de piété, j'entre en une vénération qui me transit de respect envers ceux qu'il semble avoir choisis pour ses élus. Je vous avoue qu'il me semble que je les vois déjà dans un de ces trônes où ceux qui auront tout quitté jugeront le monde avec Jésus-Christ, selon la promesse qu'il en a faite. Mais, quand je viens à penser que ces mêmes personnes peuvent tomber et être au contraire au nombre malheureux des jugés, et qu'il y en aura tant

qui tomberont de leur gloire et qui laisseront prendre à d'autres par leur négligence la couronne que Dieu leur avoit offerte, je ne puis souffrir cette pensée ; et l'effroy que j'aurois de les voir en cet état éternel de misère, après les avoir imaginées avec tant de raison dans l'autre état, me fait détourner l'esprit de cette idée et revenir à Dieu pour le prier de ne pas abandonner les foibles créatures qu'il s'est acquises, et luy dire pour les deux personnes que vous sçavez ce que l'Église dit aujourd'hui avec saint Paul : *Seigneur, achevez vous-même l'ouvrage que vous-même avez commencé.* Saint Paul se considéroit souvent en ces deux états, et c'est ce qui lui fait dire ailleurs : *Je châtie mon corps, de peur que moi-même, qui convertis tant de peuples, je ne devienne réprouvé.* Je finis donc par ces paroles de Job : *J'ai toujours craint le Seigneur comme les flots d'une mer furieuse et enflée pour m'engloutir.* Et ailleurs : *Bienheureux est l'homme qui est toujours en crainte !*

IV

Il est bien assuré qu'on ne se détache jamais sans douleur. On ne sent pas son bras quand on suit volontairement celui qui entraîne, comme dit saint Augustin ; mais, quand on commence à résister et à marcher en s'éloignant, on souffre bien ; le lien s'étend et endure toute la violence ; et ce lien est notre propre corps qui ne se rompt qu'à la mort. Notre-Seigneur a dit que, *depuis la venue de Jean-Baptiste, c'est-à-dire depuis son avènement dans chaque fidèle, le royaume de Dieu souffre violence, et que les violens le ravissent.* Avant que l'on soit touché, on n'a que le poids de sa concupiscence, qui porte à la terre. Quand Dieu attire en haut, ces deux efforts contraires font cette violence que Dieu seul peut faire surmonter. *Mais nous pouvons tout, dit saint Léon, avec celui sans lequel nous ne pouvons rien.* Il faut donc se résoudre à souffrir cette guerre toute sa vie : car il n'y a point ici de paix. *Jésus-Christ est venu apporter le couteau, et non pas la paix.* Mais néanmoins il faut avouer que, comme l'Écriture dit que *la sagesse des hommes n'est que folie devant Dieu*, aussi on peut dire que cette guerre, qui paroît dure aux hommes, est une paix devant Dieu : car c'est cette paix que Jésus-Christ a aussi apportée. Elle ne sera néanmoins parfaite que quand le corps sera détruit ; et c'est ce qui fait souhaiter la mort, en souffrant néanmoins de bon cœur la vie pour l'amour de celui qui a souffert pour nous et la vie et la mort, et qui peut nous donner plus de biens que nous n'en pouvons ny demander ny imaginer, comme dit saint Paul en l'épître de la messe d'aujourd'hui ¹.

1. *Eph.*, III, 20.

V

Je ne crains plus rien pour vous, Dieu mercy, et j'ai une espérance admirable. C'est une parole bien consolante que celle de Jésus-Christ : *Il sera donné à ceux qui ont déjà*. Par cette promesse ceux qui ont beaucoup reçu ont droit d'espérer davantage, et ainsi ceux qui ont reçu extraordinairement doivent espérer extraordinairement. J'essaye autant que je puis de ne m'affliger de rien, et de prendre tout ce qui arrive pour le meilleur; et je crois que c'est un devoir, et qu'on pèche en ne le faisant pas. Car enfin la raison pour laquelle les péchés sont péchés, c'est seulement parce qu'ils sont contraires à la volonté de Dieu; et ainsi, l'essence du péché consistant à avoir une volonté opposée à celle que nous connoissons en Dieu, il est visible, ce me semble, que, quand il nous découvre sa volonté par les événements, ce seroit un péché de ne s'y pas accommoder. J'ai appris que tout ce qui est arrivé a quelque chose d'admirable, puisque la volonté de Dieu y est marquée. Je le loue de tout mon cœur de la continuation parfaite de ses grâces, car je vois bien qu'elles ne diminuent point.

L'affaire du † ne va guère bien : c'est une chose qui fait trembler ceux qui ont de vrais mouvemens de Dieu, de voir la persécution qui se prépare non seulement contre les personnes (ce seroit peu), mais contre la vérité. Sans mentir Dieu est bien abandonné. Il me semble que c'est un temps où le service qu'on lui rend lui est bien agréable. Il veut que nous jugions de la grâce par la nature, et ainsi il permet de considérer que, comme un prince chassé de son propre pays par ses sujets a des tendresses extrêmes pour ceux qui lui

demeurent fidelles dans la révolte publique, de même il semble que Dieu considère avec une bonté particulière ceux qui défendent aujourd'huy la pureté de la religion et de la morale, qui est là fort combattue. Mais il y a cette différence entre les roys de la terre et le roy des roys, que les princes ne rendent pas leurs sujets fidelles, mais qu'ils les trouvent tels, au lieu que Dieu ne trouve jamais les hommes qu'infidelles, et qu'il les rend fidelles quand ils le sont. De sorte qu'au lieu que les roys ont une obligation insigne à ceux qui demeurent dans leur obéissance, il arrive, au contraire, que ceux qui subsistent dans le service de Dieu lui sont eux-mêmes redevables infiniment. Continuons donc à le louer de cette grâce, s'il nous l'a faite, de laquelle nous le louerons dans l'éternité, et prions-le qu'il nous la fasse encore et qu'il ait pitié et de nous et de l'Église entière, hors laquelle il n'y a que malédiction.

Je prens part au † persécuté dont vous parlez. Je vois bien que Dieu s'est réservé des serviteurs cachés, comme il le dit à Élie. Je le prie que nous en soyons bien et comme il faut, en esprit, en vérité et sincèrement.

VI

Quoi qu'il puisse arriver de l'affaire de †, il y en a déjà assez, Dieu mercy, de ce qui est déjà fait pour en tirer un admirable avantage contre les maudites maximes. Il faut que ceux qui ont quelque part à cela en rendent de grandes grâces à Dieu, et que leurs parens ou amis prient Dieu pour eux, afin qu'ils ne tombent pas d'un si grand bonheur et d'un si grand honneur que Dieu leur a fait. Tous les honneurs du monde n'en sont que l'image ; celui-là seul est solide et réel, et néanmoins il est inutile sans la bonne disposition du cœur. Car ce ne sont ni les austérités du corps, ni les agitations de l'esprit, mais les bons mouvemens du cœur qui méritent et qui soutiennent les peines du corps et de l'esprit. Car enfin il faut ces deux choses pour sanctifier : peines et plaisirs. Saint Paul a dit que *ceux qui entreront dans la bonne voie trouveront des troubles et des inquiétudes en grand nombre* ; cela doit consoler ceux qui en sentent, puisque, étant avertis que le chemin du ciel, qu'ils cherchent, en est rempli, ils doivent se réjouir de rencontrer des marques qu'ils sont dans le véritable chemin. Mais ces peines-là ne sont pas sans plaisirs, et ne sont jamais surmontées que par le plaisir. Car, de mesme que ceux qui quittent Dieu pour retourner au monde ne le font que parce qu'ils trouvent plus de douceur dans les plaisirs de la terre que dans ceux de l'union avec Dieu, et que ce charme victorieux les entraîne, et, les faisant repentir de leur premier choix, les rend *des pénitens du diable*, selon la parole de Tertullien ; de mesme on ne quitteroit jamais les plaisirs du monde pour embrasser la croix de Jésus-Christ, si on ne

trouvoit plus de douceur dans le mépris, dans la pauvreté, dans le dénuement et dans le rebut des hommes, que dans les délices du péché. Et ainsi, comme dit Tertullien, *il ne faut pas croire que la vie des chrétiens soit une vie de tristesse ; on ne quitte les plaisirs que pour d'autres plus grands.* — *Priez toujours, dit saint Paul, rendez grâces toujours, réjouissez-vous toujours.* C'est la joye d'avoir trouvé Dieu qui est le principe de la tristesse de l'avoir offensé et de tout le changement de vie. Celui qui a trouvé le trésor dans un champ en a une telle joye que cette joye, selon Jésus-Christ, lui fait vendre tout ce qu'il a pour l'acheter. Les gens du monde n'ont point cette joye *que le monde ne peut ny donner, ny ôter*, dit Jésus-Christ même. Les bienheureux ont cette joye sans aucune tristesse ; les gens du monde ont leur tristesse sans cette joye, et les chrétiens ont cette joye mêlée de la tristesse d'avoir suivi d'autres plaisirs, et de la crainte de la perdre par l'attrait de ces autres plaisirs qui nous tentent sans relâche. Et ainsi nous devons travailler sans cesse à nous conserver cette joye qui modère notre crainte, et à conserver cette crainte qui modère notre joye, et, selon qu'on se sent trop emporter vers l'un, se pencher vers l'autre pour demeurer debout. *Souvenez-vous des biens dans les jours d'affliction, et souvenez-vous de l'affliction dans les jours de réjouissance*, dit l'Écriture¹, jusqu'à ce que la promesse que Jésus-Christ nous a faite de rendre sa joye pleine en nous soit accomplie. Ne nous laissons donc pas abattre à la tristesse, et ne croyons pas que la piété ne consiste qu'en une amertume sans consolation. La véritable piété, qui ne se trouve parfaite que dans le ciel, est si pleine de satisfactions qu'elle en remplit et l'entrée, et le progrès, et le couronnement. C'est une lumière si éclatante qu'elle

1. *Eccl.*, XI, 27.

rejaillit sur tout ce qui lui appartient ; et, s'il y a quelque tristesse mêlée, et surtout à l'entrée, c'est de nous qu'elle vient et non de la vertu : car ce n'est pas l'effet de la piété qui commence d'être en nous, mais de l'impiété qui y est encore. Otons l'impiété, et la joye sera sans mélange. Ne nous en prenons donc pas à la dévotion, mais à nous-mêmes, et n'y cherchons du soulagement que par notre correction.

VII

Je suis bien aise de l'espérance que vous me donnez du bon succès de l'affaire dont vous craignez de la vanité. Il y a à craindre partout : car si elle ne réussissoit pas, j'en craindrois cette mauvaise tristesse dont saint Paul dit qu'elle donne la mort, au lieu qu'il y en a une autre qui donne la vie.

Il est certain que cette affaire-là étoit épineuse et que, si la personne en sort, il y a sujet d'en prendre quelque vanité, si ce n'est à cause qu'on a prié Dieu pour cela, et qu'ainsi il doit croire que le bien qui en viendra sera son ouvrage. Mais, si elle réussissoit mal, il ne devoit pas en tomber dans l'abattement par cette même raison qu'on a prié Dieu pour cela et qu'il y a apparence qu'il s'est approprié cette affaire : aussi il le faut regarder comme l'auteur de tous les biens et de tous les maux, excepté le péché. Je lui répéteroïis là-dessus ce que j'ay autrefois rapporté de l'Écriture : *Quand vous êtes dans les biens, souvenez-vous des maux que vous méritez, et, quand vous êtes dans les maux, souvenez-vous des biens que vous espérez.* Cependant je vous dirai sur le sujet de l'autre personne que vous sçavez, qui mande qu'elle a bien des choses dans l'esprit qui l'embarrassent, que je suis bien fâché de la voir en cet état. J'ai bien de la douleur de ses peines, et je voudrois bien l'en pouvoir soulager ; je la prie de ne point prévenir l'avenir et de se souvenir que, comme dit Notre-Seigneur, *à chaque jour suffit sa malice.*

Le passé ne nous doit point embarrasser, puisque nous n'avons qu'à avoir regret de nos fautes ; mais l'avenir nous

doit encore moins toucher, puisqu'il n'est point du tout à notre égard, et que nous n'y arriverons peut-être jamais. Le présent est le seul temps qui est véritablement à nous, et dont nous devons user selon Dieu. C'est là où nos pensées doivent être principalement comptées. Cependant le monde est si inquiet qu'on ne pense jamais à la vie présente et à l'instant où l'on vit, mais à celui où l'on vivra. De sorte qu'on est toujours en état de vivre à l'avenir, et jamais de vivre maintenant. Notre-Seigneur n'a pas voulu que notre prévoyance s'étendit plus loin que le jour où nous sommes. Ce sont les bornes qu'il faut garder et pour notre salut et pour notre propre repos. Car, en vérité, les préceptes chrétiens sont les plus pleins de consolations; je dis plus que les maximes du monde.

Je prévois aussi bien des peines et pour cette personne et pour d'autres et pour moy. Mais je prie Dieu, lorsque je sens que je m'engage dans ces prévoyances, de me renfermer dans mes limites; je me ramasse dans moi-même, et je trouve que je manque à faire plusieurs choses à quoi je suis obligé présentement pour me dissiper en des pensées inutiles de l'avenir, auxquelles, bien loin d'être obligé de m'arrêter, je suis au contraire obligé de ne m'y point arrêter. Ce n'est que faute de sçavoir bien connoître et étudier le présent qu'on fait l'entendu pour l'avenir. Ce que je dis là, je le dis pour moy et non pas pour cette personne qui a assurément bien plus de vertu et de méditation que moy; mais je luy représente mon deffaut pour l'empêcher d'y tomber. On se corrige quelquefois mieux par la veüe du mal que par l'exemple du bien; et il est bon de s'accoutumer à profiter du mal, puisqu'il est si ordinaire, au lieu que le bien est si rare.

VIII

Je plains la personne que vous sçavez, dans l'inquiétude où je sçai qu'elle est et où je ne m'étonne pas de la voir. C'est un petit jour du jugement qui ne peut arriver sans une émotion universelle de la personne, comme le jugement général en causera une générale dans le monde, excepté ceux qui se seront déjà jugés eux-mêmes, comme elle prétend faire : cette peine temporelle garantirait de l'éternelle, par les mérites infinis de Jésus-Christ, qui la souffre et se la rend propre. C'est ce qui doit la consoler. Notre joug est aussi le sien; sans cela il seroit insupportable. *Portez, dit-il, mon joug sur vous.* Ce n'est pas notre joug, c'est le sien, et aussi il le porte. *Sachez, dit-il, que mon joug est doux et léger.* Il n'est léger qu'à luy et à sa force divine. Je luy voudrois dire qu'elle se souvienne que ces inquiétudes ne viennent pas du bien qui commence d'être en elle, mais du mal qui y est encore et qu'il faut diminuer continuellement; et qu'il faut qu'elle fasse comme un enfant qui est tiré par des voleurs d'entre les bras de sa mère, qui ne veut pas l'abandonner : car il ne doit pas accuser de la violence qu'il souffre la mère qui le retient amoureusement, mais ses injustes ravisseurs. Tout l'office de l'Avent est bien propre pour donner courage aux foibles, et on y dit souvent ce mot de l'Écriture : *Prenez courage, lâches et pusillanimes, voici votre rédempteur qui vient;* et on dit aujourd'hui à Vêpres : « Prenez de nouvelles forces et bannissez désormais toute crainte : voici notre Dieu qui arrive et vient pour nous secourir et nous sauver. »

IX

Votre lettre m'a donné une extrême joye. Je vous avoue que je commençois à craindre, ou au moins à m'étonner. Je ne sçai ce que c'est que ce commencement de douleur dont vous parlez; mais je sçai qu'il faut qu'il en vienne. Je lisois tantôt le treizième chapitre de saint Marc en pensant à vous écrire, et aussi je vous dirai ce que j'y ai trouvé. Jésus-Christ y fait un grand discours à ses apôtres sur son dernier avènement; et, comme tout ce qui arrive à l'Église arrive aussi à chaque chrétien en particulier, il est certain que tout ce chapitre prédit aussi bien l'état de chaque personne qui en se convertissant détruit le vieil homme en elle que l'état de l'univers entier, qui sera détruit pour faire place à de nouveaux cieus et à une nouvelle terre, comme dit l'Écriture⁴. Et aussi je songeois que cette prédiction de la ruine du temple réprouvé, qui figure la ruine de l'homme réprouvé qui est en chacun de nous, et dont il est dit qu'il ne sera laissé pierre sur pierre, marque qu'il ne doit être laissé aucune passion en nous; et ces effroyables guerres civiles et domestiques représentent si bien le trouble intérieur que sentent ceux qui se donnent à Dieu qu'il n'y a rien de mieux peint.

Mais cette parole est étonnante : *Quand vous verrez l'abomination dans le lieu où elle ne doit pas être, alors que chacun s'enfuit sans rentrer dans sa maison pour reprendre quoi que ce soit.* Il me semble que cela prédit parfaitement le

4. Is., LXV, 17, et LXVI, 29.

tems où nous sommes, où la corruption de la morale est aux maisons de sainteté et dans les livres des théologiens et des religieux, où elle ne devoit pas être. Il faut sortir après un tel désordre, et malheur à celles qui sont enceintes ou nourrices en ce tems-là, c'est-à-dire à ceux qui ont des attachemens au monde qui les y retiennent ! La parole d'une sainte est à propos sur ce sujet : « Qu'il ne faut pas examiner si on a vocation pour sortir du monde, mais seulement si on a vocation pour y demeurer, comme on ne consulteroit point si on est appelé à sortir d'une maison pestiférée ou embrasée. »

Ce chapitre de l'Évangile, que je voudrois lire avec vous tout entier, finit par une exhortation à veiller et à prier pour éviter tous ces malheurs ; et en effet il est bien juste que la prière soit continuelle quand le péril est continu.

J'envoje à ce dessein des prières qu'on m'a demandées ; c'est à trois heures après midi. Il s'est fait un miracle depuis votre départ à une religieuse de Pontoise qui, sans sortir de son couvent, a été guérie d'un mal de teste extraordinaire par une dévotion à la sainte Épine. Je vous en manderai un jour davantage. Mais je vous diray sur cela un beau mot de saint Augustin, et bien consolatif pour de certaines personnes : c'est qu'il dit que ceux-là voyent véritablement les miracles auxquels les miracles profitent : car on ne les voit pas si on n'en profite pas.

Je vous ai une obligation que je ne puis assez vous dire du présent que vous m'avez fait ; je ne savois ce que ce pouvoit être, car je l'ai déployé avant que de lire votre lettre, et je me suis repenti ensuite de ne luy avoir pas rendu d'abord le respect que je lui devois. C'est une vérité que le Saint-Esprit repose invisiblement dans les reliques de ceux qui sont morts dans la grâce de Dieu, jusqu'à ce qu'il y paroisse visiblement en la résurrection, et c'est ce qui rend

les reliques des saints si dignes de vénération. Car Dieu n'abandonne jamais les siens, et non pas même dans le sépulchre, où leurs corps, quoique morts aux yeux des hommes, sont plus vivans devant Dieu, à cause que le péché n'y est plus : au lieu qu'il y réside toujours durant cette vie, au moins quant à sa racine, car les fruits du péché n'y sont pas toujours; et cette malheureuse racine, qui en est inséparable pendant la vie, fait qu'il n'est pas permis de les honorer alors, puisqu'ils sont plutôt dignes d'être haïs. C'est pour cela que la mort est nécessaire pour mortifier entièrement cette malheureuse racine, et c'est ce qui la rend souhaitable. Mais il n'est pas nécessaire de vous dire ce que vous savez si bien; il vaudroit mieux le dire à ces autres personnes dont vous parlez, mais elles ne le croiroient pas.

FIN



TABLE

	Pages
NOTICE SUR B. PASCAL	1
AVANT-PROPOS	3
PRÉFACE	33
APPROBATIONS	33
AVERTISSEMENT	61
I. Contre l'Indifférence des Athées	63
II. Marques de la véritable Religion	75
III. Véritable Religion prouvée par les contrariétés qui sont dans l'homme et par le péché originel.	83
IV. Il n'est pas incroyable que Dieu s'unisse à nous.	93
V. Soumission et usage de la raison	95
VI. Foi sans raisonnement	97
VII. Qu'il est plus avantageux de croire que de ne pas croire ce qu'enseigne la Religion Chrétienne.	99
VIII. Image d'un homme qui s'est lassé de chercher Dieu par le seul raisonnement, et qui commence à lire l'Écriture	107
— IX. Injustice et corruption de l'homme	113
X. Juifs	117
XI. Moïse	127
XII. Figures	129
XIII. Que la Loi était figurative	131
XIV. JÉSUS-CHRIST.	139
XV. Preuves de JÉSUS-CHRIST par les prophéties.	145
XVI. Diverses preuves de JÉSUS-CHRIST	155

	Pages
XVII. Contre Mahomet	159
XVIII. Dessein de Dieu de se cacher aux uns et de se découvrir aux autres	161
XIX. Que les vrais Chrétiens et les vrais Juifs n'ont qu'une même Religion	167
XX. On ne connaît Dieu utilement que par JÉSUS-CHRIST	171
XXI. Contrariétés étonnantes qui se trouvent dans la nature de l'homme à l'égard de la vérité, du bon cœur et de plusieurs autres choses.	177
XXII. Connaissance générale de l'homme	187
XXIII. Grandeur de l'homme.	193
XXIV. Vanité de l'homme.	197
XXV. Faiblesse de l'homme.	201
XXVI. Misère de l'homme	211
XXVII. Pensées sur les Miracles.	225
XXVIII. Pensées chrétiennes	239
XXIX. Pensées morales	265
XXX. Pensées sur la mort, qui ont été extraites d'une lettre écrite par Monsieur Pascal sur le sujet de la mort de Monsieur son Père.	281
XXXI. Pensées diverses	297
Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies.	315
EXTRAITS DE QUELQUES LETTRES A MADEMOISELLE DE ROANNEZ.	329





Pascal

Pensées

PQ
1876
.P3
P4
A1.

